

LA
RELIGION DE COMBAT

PAR
L'ABBÉ JOSEPH LÉMANN

Certa bonum certamen.

Combats le bon combat.

(S. PAUL à TIMOTHÉE.)



PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

90, RUE BONAPARTE, 90

—
1891



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2012.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LA

RELIGION DE COMBAT

Imprimatur

27 Jan. 1891.

† J.-A., CARD. FOULON, ARCH LUGD.

LA RELIGION DE COMBAT

I

Une apologie du catholicisme sous une forme un peu belliqueuse ne déplaira pas au public. Les temps la réclament.

Religion de prière, de pardon, de paix, de fraternité, le catholicisme est aussi la religion de combat.

Ce nom n'est pas une nouveauté. L'Église sur terre n'est-elle pas appelée *militante*? Elle est le camp militaire du Dieu des armées. Elle combat les erreurs, les vices, l'orgueil, la barbarie. Elle ordonne à tous ses enfants de faire comme elle; de transporter dans leur for intérieur, d'abord, la lutte contre leurs passions; puis de l'aider, en tous lieux, dans sa douloureuse mais

superbe lutte. Léon XIII le rappelait hier, en généralissime du Roi du Ciel :

L'Église, société parfaite, très supérieure à toute autre société, a reçu de son Auteur le mandat de combattre pour le salut du genre humain, comme une armée rangée en bataille...

A sa garde ont été confiés l'honneur de Dieu et le salut des hommes...

Les chrétiens sont nés pour le combat ¹.

La Religion de combat n'est donc pas une chose nouvelle; mais la mettre en relief sous cet aspect serait une manière nouvelle de présenter l'apologie de la Religion. *Non nova, sed novè.*

Nous l'avons essayé.

Ce relief à donner à la grande combattante nous a semblé trouver son encouragement dans une leçon venue du ciel en des temps qui rappellent les nôtres.

La persécution allait s'ouvrir contre les chrétiens, pour durer trois siècles. Le diacre Étienne avait été cité devant le Sanhédrin. Les membres de ce Grand Conseil avaient écouté avec rage, et en grinçant des dents, le plus beau résumé qui ait jamais été fait du peuple d'Israël comme préparateur du Christ. A la péroraison, Étienne, rempli du Saint-Esprit, s'écria : *Je vois les*

¹ Encyclique sur *les principaux devoirs des chrétiens* (1890).

*cieux ouverts et le Fils de l'homme qui est debout à la droite de Dieu*¹! Ses auditeurs endurcis le lapidèrent.

Mais le saint diacre avait eu le temps de contempler et d'annoncer à l'Église de Dieu ce spectacle, à jamais fortifiant pour elle : le Fils de l'homme, naguère méprisé et condamné, désormais environné de la puissance divine, dans la majesté de Dieu, et debout! « Il était debout, dit saint Grégoire le Grand, parce que se tenir debout est l'attitude qui convient à un combattant et à celui qui porte secours. »

Voilà quelle fut (et elle demeure!) l'attitude du Christ, dans le péril de son Église.

Voilà quelle est présentement, en union avec son Chef invisible, l'attitude de l'Église, dans le péril de la civilisation et de la société. La civilisation et la société sont menacées, et l'Église est debout! Debout doivent être également tous les enfants de l'Église! En célébrant cette attitude sous la belle dénomination des *enfants de lumière*, l'apologie rendra donc service. La Religion des enfants de lumière est, avec eux, à genoux pour prier, assise pour enseigner, et debout pour combattre!

¹ Actes des apôtres. VII, 55.

II

Quel est donc l'adversaire ?

A la faveur, soit de la dissimulation dont il s'est enveloppé, soit de la peur qu'il inspire, son nom, jusqu'à ce jour, n'a pas été authentiquement formulé; ou bien on ne l'a prononcé qu'à voix basse. Mais l'heure est venue de le jeter dans le public et d'adjurer tous les échos restés fidèles de le répéter :

L'APOSTASIE !

« Cette dénomination est bien vague, bien abstraite, » affecteront de dire, pour donner le change, l'impiété, la légèreté et l'indifférence; et elles ajouteront cette interrogation maligne : « Par l'apostasie, entendez-vous la République en France? »

Nous répondons clairement :

Toutes les formes de gouvernement sont bonnes. Léon XIII vous l'a dit. Mais l'apostasie peut les dénaturer toutes. *République catholique, République apostate*, le choix est à faire. Elle est catholique à l'Équateur, très respectueuse pour le catholicisme aux États-Unis, mais elle est en France ce que nous voudrions qu'elle ne fût pas. Il y a quelques années, l'illustre

député du Finistère, Monseigneur Freppel, adressait à la majorité hostile du Parlement ce vif et patriotique reproche : *Vous pouvez faire apostasier la République, vous ne ferez pas apostasier la France!*

L'adversaire n'est donc nullement la forme de gouvernement, mais bien l'apostasie qui déflorent, dénature et envenime la forme de gouvernement:

De ce monstre-là, ô douce Religion catholique, n'attends ni trêve ni merci.

Le croirait-on? on a, un jour, réussi à persuader Caïphe :

Le rusé et cruel Président se trouvait encore à la tête du Grand Conseil qui allait juger les apôtres coupables d'avoir enseigné au nom de Jésus et d'avoir miraculeusement guéri des malades. On délibérait de les faire mourir. Mais un docteur de la Loi, Gamaliel, qui faisait partie du Grand Conseil, se leva et dit : « Voici mon avis. Ne vous mêlez point de ce qui regarde ces gens-là et laissez-les ; car si leur entreprise vient des hommes, elle se détruira ; mais si elle vient de Dieu, vous ne pourrez la détruire, *et vous seriez en danger de combattre contre Dieu même*¹. »

ILS SE RENDIRENT A SON AVIS².

¹ Actes des apôtres, v, 38-39.

² Ibid., 39.

Caïphe présidait¹, il fut donc persuadé comme les autres.

Ce qu'on a obtenu de Caïphe, qu'on renonce à l'obtenir des Conseils maçonniques et de leurs présidents, qui savent que la mort du catholicisme a été décidée et qui ont reçu l'ordre d'y coopérer². Tous les Gamaliels seraient impuissants !

Oui, certes, on serait tenté de leur dire, en renouvelant, sous une autre forme, l'avis du pacifique et bienveillant docteur de la Loi :

« Laissez, au moins, aux catholiques le droit commun ; la réclamation est bien modeste ! Si leur vieux christianisme, qui vous déplaît tant, n'est plus utile à la société, il se détruira de lui-même ; sinon, gardez-vous de le détruire, car vous mettriez en danger la société humaine. »

Ils n'écouteront pas ! Ils laisseraient plutôt s'effondrer la société.

On ne peut pas leur dire, non plus, comme fit Gamaliel : *Vous seriez en danger de combattre contre Dieu même...*

C'est ce qu'ils font, ce qu'ils veulent : combattre

¹ Actes des apôtres, iv, 6 ; v, 17.

² Léon XIII a dit de la secte qui leur intime ses ordres : « Elle a pris, au sein des États modernes, *une puissance qui équivaut presque à la souveraineté.* » Encyclique sur la *Franco-Maçonnerie.*

contre Dieu ! On voit par là combien l'effroyable Caïphe est distancé.

Il ne reste donc qu'une ressource : combattre soi-même.

Et qu'on comprenne jusqu'à quel point la Religion est contrainte de se montrer combattante. Que veut dire le mot Religion ? Il signifie *lien* : le lien qui unit l'homme à Dieu. Or, c'est ce lien qu'on veut couper, briser, mettre en pièces partout. Déjà il est brisé dans les administrations, dans les écoles, dans les hôpitaux, à l'armée, dans les prétoires de la justice : plus de Dieu, plus de lien, plus de religion...

Et la Religion n'aurait pas le droit de se hérissier comme la poule à qui l'on arrache ses petits en cherchant, de plus, à lui casser les ailes ?

« Halte-là ! dit-elle, je suis la Religion de combat ! »

III

Son intervention est d'autant plus secourable qu'elle est l'unique combattante, pour conjurer le péril social.

Quelle est, en effet, l'attitude de la religion protestante, de la religion juive, et des autres sociétés religieuses? Le silence, la peur et, par certains endroits, la connivence. Il y a de belles âmes, de nobles cœurs, parmi les protestants et les israélites qui déplorent la guerre acharnée faite aux catholiques; mais le vice radical du protestantisme et du judaïsme condamne ces religions à l'impuissance, à l'inertie, en face du péril. D'autre part, le complot les dédaigne. Moleste-t-on les rabbins, les ministres protestants? A-t-on fermé une seule synagogue, un seul temple? Toutes les rigueurs sont réservées, recherchées, savamment échelonnées, pour la religion catholique, parce qu'on sent bien qu'elle seule possède ce qu'il faut pour organiser la résistance.

Et c'est vrai !

Elle seule versera dans les veines des peuples de l'Europe le remède qui convient à leur constitution si profondément atteinte ;

Elle seule armera les courages, en disant comme Dieu disait autrefois au prophète qu'il envoyait : *J'ai rendu ton visage plus ferme que leur visage, et ton front plus dur que leur front. Je t'ai donné un front de pierre et de diamant. Ne crains pas, et n'aie point peur devant eux*¹.

Elle seule rendra la France capable d'étonner et de déconcerter l'apostasie par une vigueur de résistance qui rappellera un des miracles les plus admirés du iv^e siècle.

La vierge Lucie, dont le nom signifie *fille de lumière*, illustre par sa naissance et sa piété, avait été dénoncée comme chrétienne au préfet de Syracuse. Celui-ci, l'ayant appelée devant son tribunal, essaya par des promesses et des menaces, mais inutilement, de lui faire adorer les idoles. Elle répondait avec une foi vive et une merveilleuse présence d'esprit. Le préfet fit ce cruel jeu de mots : *La langue se taira quand le fouet parlera*² ! Et pour l'affliger plus amèrement, il ordonna qu'on la conduisit d'abord dans un lieu infâme. La vierge reprit : *Si je suis déshonorée malgré moi, cette violence que j'aurai soufferte doublera le prix et le mérite de ma virginité*. Les exécuteurs et les

¹ EZÉCHIEL, III, 8-9.

² Le latin est encore plus expressif : *Cessabunt verba, cum ventum erit ad verbera.*

gardes voulurent l'entraîner; mais alors, quoi qu'on fit, il ne fut pas possible de la mouvoir et de l'arracher du lieu où elle se trouvait, Dieu le permettant ainsi. *Colonne immobile étiez-vous, ô Lucie, épouse du Christ, alleluia!*

Ainsi chante l'Église, au jour de sa fête¹.

O France, toi aussi, comme la noble chrétienne des premiers siècles, tu es d'illustre origine et *fille de lumière*; et voici qu'on t'a saisie comme elle, pour te précipiter aux pieds des idoles, et te déshonorer! Mais le miracle de résistance qui transforme en colonne immobile est devenu familier dans l'Église. La religion catholique apprend à se raidir contre les obstacles et les difficultés qui menacent la foi. O France, noble France, tu tiendras ferme, tu te raidiras contre l'apostasie. Tu te raidis déjà : *Vous ne ferez pas apostasier la France!*

Puisse ce livre qui a demandé son souffle à la vérité, à la charité et à la justice, obtenir cette précieuse récompense de contribuer, en France et ailleurs, à l'organisation des volontés et des forces catholiques!

Et s'il avait la bonne fortune de s'égarer dans des mains peu favorables à la Religion, puisse-t-il sug-

¹ *Columna es immobilis, Lucia sponsa Christi, alleluia!* (Brév. rom., 13 déc.).

gérer à son lecteur une résolution semblable à celle qu'exprimait ainsi un membre de la Convention : *Je suis las de la portion de tyrannie que je suis contraint d'exercer*¹.

¹ RABAUT-SAINT-ÉTIENNE, ministre protestant, né à Nîmes.

Lyon, le 6 janvier 1894.

En la fête de l'Épiphanie.

LIVRE PREMIER

**LA SÉPARATION
DES TÉNÈBRES ET DE LA LUMIÈRE AU SEIN
DE LA SOCIÉTÉ MODERNE**

CHAPITRE PREMIER

LE PAPE ILLUMINATEUR ET LA SÉPARATION DE LA LUMIÈRE D'AVEC LES TÉNÈBRES

- I. Comme quoi le nom de *cité de lumière* convient à l'Église romaine, et le titre d'*illuminateurs*, à tous les Papes. —
- II. Irradiation exceptionnelle de ce titre sur Pie IX et sur Léon XIII. Dons célestes qui éclatent en l'un et en l'autre. *L'Épiphanie de la papauté* à l'occasion des Noces d'or de Léon XIII. —
- III. Vicissitudes temporelles et politiques qui ont contribué à rehausser leur mission d'illuminateurs. —
- IV. Quel était le plus grand mal de la société moderne depuis bien des années : la confusion. —
- V. Elle cesse. Division des ténèbres et de la lumière sous le pontificat de ces deux papes. L'ordre dans les idées. La droite et la gauche en doctrine, acheminement au jugement dernier. —
- VI. Agglomération plus épaisse des ténèbres depuis cette division; nulle frayeur à avoir : un procédé du Tout-Puissant.

I

La grande œuvre de Dieu ici-bas est une cité qui se construit; aussi la nomme-t-on la cité de Dieu.

Elle est à la fois spirituelle et visible : spirituelle comme les âmes, visible comme les visages.

Par son côté visible, elle devait occuper, remplir, en le dépassant, le lieu le plus célèbre du monde, exposée qu'elle serait à tous les regards, comme sur une mon-

tagne. En effet, le prophète du Seigneur n'avait-il pas annoncé : *Dans les derniers temps, la montagne sur laquelle sera bâtie la maison du Seigneur dominera toutes les autres collines; les nations y accourront en foule, elles se diront l'une à l'autre : Allons, montons ensemble à la montagne du Seigneur, et à la maison du Dieu de Jacob*¹. Quel est ce lieu, visible comme le visage, élevé comme une montagne, sur lequel la cité de Dieu a été placée, et d'où elle s'étend par toute la terre ?

Le voici :

Il est une ville fameuse sous le nom de *ville aux sept collines*, qui est le centre naturel du monde, et qui fut son centre effectif à toutes les époques de l'humanité : c'est Rome. On a fait justement remarquer que l'Italie qui s'avance comme un long promontoire entre l'Asie, l'Afrique et l'Europe, confinant à tout et ouverte à tous, était un centre qui n'avait point de circonférence personnelle parce qu'elle n'était qu'un long promontoire ; et que, ne pouvant être par elle seule un grand empire, elle était admirablement faite pour être le centre et l'unité du monde. Elle l'est devenue, en effet, non pas une fois, et par hasard, mais constamment et sous plusieurs formes : par la guerre au temps des Romains, par le commerce et les arts au moyen âge, enfin par la religion avec l'Église catholique. C'était à la fois le lieu le plus illustre et le plus exposé, et c'est pour cela même qu'il fut choisi, miracle de grandeur et de péril, digne de servir de trône à la Vérité².

¹ *Isaïe*, 11, 2, 3.

² LAGORDAIRE, *Lettre sur le Saint-Siège*.

Or, c'est en ce lieu, sur Rome aux sept collines, que se laisse apercevoir, dans sa partie visible, la cité de Dieu, imposant son aspect à tous les yeux. Des briques d'or auraient mérité de former ses toits et ses murs ; mais elle offre aux regards mieux que des briques d'or, elle offre le dépôt des vérités éternelles et la dispensation des sacrements d'amour dont les hommes ont besoin. L'Église catholique, en effet, part de là, se nommant à Rome le Saint-Siège, et, de Rome, s'étend et se dilate par toute la terre.

Avant d'être placée à Rome, la cité de Dieu, toujours dans sa partie visible, s'était longtemps construite à Jérusalem, durant l'existence politique et religieuse du peuple hébreu. Mais quand Rome fut substituée à Jérusalem, elle hérita de l'honneur de devenir le point central de la construction de la cité divine, et avec cet honneur lui furent transmises et appliquées toutes les prophéties bibliques relatives à cette construction, entre autres la fameuse prophétie d'Isaïe : *Lève-toi et sois illuminée, Jérusalem, parce que ta lumière est venue et que la gloire du Seigneur s'est avancée sur toi... Les nations marcheront à la lueur de ta lumière, et les rois, à la splendeur de ton lever*¹. Rome, transformée en Jérusalem spirituelle, devenait la cité de lumière annoncée par les prophètes.

Que les jeux de la toute-puissance de Dieu sont admirables ! Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à considérer le contraste harmonieux qui unit ces deux villes mystérieuses, Rome et Jérusalem :

¹ *Isaïe, LX, 1, 3.*

Jérusalem a formé les substructions de la cité de Dieu, sortes de catacombes sacrées où s'est célébré le culte mosaïque ; les substructions une fois achevés, Rome, devenue le centre et le sanctuaire du culte chrétien, a dilaté dans toutes les directions de l'espace la cité de Dieu ouverte à toutes les nations.

A Jérusalem, il a été dit, après qu'elle eut donné le Messie au monde : « Ta fécondité est finie, repose-toi dans les sabbats de ta solitude ; »

A Rome, il a été dit, après qu'elle eut subjugué le monde par les armes : « Dans tes murs, est roulée la roche solide qui va porter l'humanité jusqu'aux cieux ! Terre d'élite, région couronnée, regrette ton sort, si tu l'oses ! »

Jérusalem, enveloppée d'ombre et de silence, ressemble à une lampe qui brûle auprès d'un sépulcre ; Rome est le chandelier qui éclaire l'univers !

De Rome au Pape, la transition est facile. Il y a une telle connexité, une telle appartenante entre l'homme à la soutane blanche et la ville aux sept collines, qu'il est impossible de penser à l'un sans penser à l'autre.

De sa Rome chandelier du monde, le pape est *illuminateur*.

Tous les papes l'ont été.

D'où leur vient cet éclat héréditaire, cette transmission du chandelier ?

La réponse n'offre plus de difficulté depuis le Concile du Vatican :

Tous les papes sont infallibles, lorsqu'ils exercent

leur magistère. Il en résulte que tous ont ajouté au patrimoine des lumières; les uns ont dissipé d'anciennes ténèbres, les autres ont repoussé leur retour et leur envahissement.

Dès qu'un pape est créé par le choix du Saint-Esprit et par le vote des cardinaux, le *Tu es Pierre*, le *Confirmez frères*, le *Pais mes brebis*, fondent sur lui, volée céleste, avec des capacités de lumière et des immensités d'amour en rapport avec les besoins de chaque siècle. L'histoire ecclésiastique rapporte — et la peinture l'a reproduite — la scène où saint Grégoire le Grand écoute une colombe venue du ciel qui l'assiste visiblement, tandis que ses lèvres dictent des oracles de vérité; pour être restée invisible auprès des autres papes, la colombe n'a fait défaut à aucun d'eux.

Ils tiennent les clefs. Avec ces clefs, ils introduisent dans le royaume des cieux; mais de plus, par voie de conséquence, ils ouvrent à la société chrétienne des horizons nouveaux; et s'il arrive que la société civile fourvoyée, ne trouvant plus d'issues, a l'heureuse pensée de recourir au merveilleux *passé-partout* romain, elle sort avec satisfaction de ses difficultés. Les portes de l'aurore (charmante image de l'ordre physique) relèvent, dans l'ordre moral, de saint Pierre: que de fois la papauté n'a-t-elle pas suscité l'aurore? « Le jour commence à se mêler avec les ombres de la nuit; mais l'ombre s'élève insensiblement: les astres qui y sont attachés pâlisent et semblent se reculer à l'approche du jour, tandis que, du côté du couchant, la nuit étend encore sous les voûtes des cieux un voile semé de saphirs: les étoiles brillantes qui l'éclairent semblent

ranimer tout leur feu pour s'opposer au lever de l'aurore, mais leurs efforts sont vains; tout l'orient se pare des plus riches couleurs, la nature annonce son réveil à la terre par la voix de tous les animaux ¹... » Cette victoire de l'astre royal au sein de la nature appartient aussi, sur l'horizon des siècles, à la papauté. Les ténèbres ne tiennent plus dès que Rome a parlé; et nulle illustration, si brillante soit-elle, n'a garde de jouter contre les lumières du Saint-Siège. Chaque pape étant illuminateur, l'horizon se renouvelle avec chaque pontificat; des questions capitales sont éclaircies; des fêtes sont décrétées; des *Te Deum* sont chantés; des bienheureux sont proclamés. Le ciel de l'Église étincelle de rubis, et s'empourpre, avec la canonisation des martyrs; il se pare de blancheur et d'azur avec celle des Vierges et des Docteurs; et, dans la réunion de ces couleurs surnaturelles, l'aurore des éternelles clartés se laisse entrevoir aux yeux de la foi.

II

Il y a des pontificats plus illuminateurs les uns que les autres, comme il y a des aurores plus brillantes les unes que les autres.

Les pontificats de Pie IX et de Léon XIII auront occupé, dans l'histoire de l'Église, une place exceptionnelle, laissant sur l'horizon de ce siècle des traînées de lumière majestueuses.

¹ CHATTAUBRIAND.

« *Vous êtes immaculée*, l'honneur de la race humaine, » proclamait dogmatiquement, en 1854, Pie IX, agenouillé, avec l'univers catholique, aux pieds de la Vierge Marie ; et depuis lors, le culte de l'auguste Mère de Dieu et des hommes, déjà si radieux, a obtenu un accroissement d'irradiation tellement pur, tellement protecteur, qu'il doit, assurément, faire oublier auprès de Dieu bien des laideurs des pauvres humains.

« *Vous êtes infallible*, la clef de voûte de l'ordre social, » était-il répondu en 1870 au Pontife de l'Immaculée Conception ; ce fut en quelque sorte la réponse de la Vierge Marie à Pie IX. La tiare du Pontife romain, symbole de la triple autorité royale, doctrinale, pontificale, en fut affermie : trouvant, dans cette définition dogmatique de l'Infaillibilité, le scintillement de ses plus beaux feux. A la même heure, la couronne pâlisait au front des rois...

Et Pie IX se coucha dans sa tombe.

Alors monta sur le trône de saint Pierre un Pontife qui devait être la plus éloquente justification du Concile du Vatican et du dogme de l'Infaillibilité. On avait dit, de ce dogme, avant et même après sa définition, qu'il était inopportun et qu'il surgissait comme un défi à la société moderne. Léon XIII fut la réponse du ciel à ces alarmes et à ces contradictions. Dès qu'il a ceint la tiare, il enseigne en docteur infallible, sans l'assistance d'un concile ; son enseignement brille comme un astre au firmament, *lumen in cælo*, et le monde écoute dans le silence de l'admiration. On avait redouté un conflit entre la société moderne et le dogme de l'Infaillibilité, et il advient que la théologie de Léon XIII,

écho de celle de saint Thomas d'Aquin, présente la solution radieuse et rassurante des formidables problèmes sociaux. Sa belle théologie correspond si parfaitement aux besoins de lumière et de paix, que le monde éprouve, que cette désignation *le pape illuminateur* est, pour la première fois, employée authentiquement pour désigner et caractériser son pontificat. Tous les papes l'ont été, mais il l'est au superlatif.

Aussi, la reconnaissance des catholiques et des amis de l'ordre ne s'est-elle pas fait attendre. Les *noces d'or* de Léon XIII étant providentiellement survenues, la Papauté a eu *un jour* tellement beau, une année tellement mémorable, qu'on l'a nommée, à juste raison, *l'Épiphanie de la Papauté*. De l'aveu de toutes les bouches, et pour les yeux les moins bienveillants, l'Église romaine, captivant l'attention, imposant le respect, a brillé alors en cité de lumière qui avait la colline Vaticano pour point culminant, et tous les chemins des Nations pour carrefours illuminés. Consignons ici quelques fragments des innombrables feuilles publiques qui ont décrit le mouvement de l'univers et le pèlerinage des peuples :

L'année 1888 se lève sur le monde civilisé dans les splendeurs d'apothéose du Jubilé de Léon XIII.

C'est un grand, un incomparable spectacle que présente en ce moment la capitale de l'Italie, restée malgré tout et plus que jamais la Ville éternelle, la Ville des Papes.

Par toutes les routes de l'univers s'acheminent, vers Rome, les présents et les députations des nations, affluant aux pieds du vieillard auguste qui domine la chrétienté du haut du Vatican. Tous les peuples catholiques se trouvent rangés autour du trône de saint Pierre, confirmant, par leur présence et l'éclatant

témoignage de leur fidélité, la magnifique unité de cette religion divine qui tient de Dieu son prestige éternel.

Jamais la puissance du Saint-Siège n'avait été proclamée avec une spontanéité semblable et au milieu d'un concours aussi universel.

Le 1^{er} janvier, le captif du Vatican, véritable roi de Rome et du monde catholique, célèbre la messe jubilaire *pour le monde*. La Basilique vaticane contient 33.000 personnes, dont 45 cardinaux et 300 évêques, venus de tous les coins de la terre. L'univers entier, par ses représentants, assiste à cette fête sans pareille.

Les fidèles, les évêques, les souverains ont été pris d'une noble émulation; on s'est partout ingénié à préparer des présents étonnamment variés et d'une grande richesse. Les arts, les sciences, les métiers, tout a été mis à contribution. Et des îles lointaines, pour nous servir d'une image de l'Écriture sainte, comme des pays plus rapprochés, sont venus des présents magnifiques, témoignage d'affection, de respect, de dévouement et de piété filiale pour le Vicaire de Jésus-Christ.

L'Amérique n'est point en arrière, l'Asie l'a suivie, voire même l'Océanie. Ce n'est pas tout. Cette grande manifestation n'est pas limitée par les frontières des pays catholiques. Des souverains hétérodoxes, comme l'empereur d'Allemagne et la reine d'Angleterre; d'autres qui ne sont pas même chrétiens, comme le sultan de Constantinople et le shah de Perse, ne sont pas les moins empressés à envoyer leurs présents à Léon XIII. Sans doute ces souverains ont voulu rendre hommage au chef de l'Église qui, élu à l'heure où la Révolution croyait à une victoire définitive sur la papauté temporelle, a su prendre une place si élevée au milieu des empereurs et des rois qu'ils le choisissent pour arbitre dans leurs différends, et dont le premier homme d'État d'Europe a sollicité l'intervention dans une question délicate entre l'empereur d'Allemagne et son peuple.

..... Ce sont là de ces coïncidences uniques, de ces harmonies providentielles qui ne se rencontrent qu'à de longues distances. Il faudrait la langue de Bossuet ou la poésie en relief de Dante pour en résumer l'accord merveilleux et en traduire le sens

divin. Quelle date ! et quelle grandeur ! Jamais fête jubilaire ne s'est accomplie avec cette beauté éblouissante et douce à la fois, avec cette éloquence retentissante, rappelant à tous les œuvres accomplies et présageant les œuvres à venir.

L'histoire a enregistré des événements plus singuliers. Il y a eu des commotions religieuses plus vibrantes ; on a vu des rapprochements plus intimes entre Rome et les princes ; des pèlerinages plus nombreux : un éclat extérieur plus rayonnant ; ou, encore, des pompes plus riches et des gestes qui ont frappé plus vivement l'imagination.

Mais ce que l'on n'a jamais vu peut-être dans les annales de la Papauté et de l'Église, c'est cet ensemble, c'est cette harmonie de toutes les grandeurs et de toutes les forces humaines : les souverains, les princes, les gouvernements, les députations des peuples, les évêques, les prêtres, les fidèles venant de tous les hémisphères acclamer d'un culte fait d'amour et d'admiration, Celui qui, des hauteurs du Vatican, illumine les esprits, gouverne les âmes, touche les cœurs. Cette unité imposante dans cette riche diversité, cette synthèse supérieure dans la multiplicité des détails, cette rencontre de la grandeur et de l'obscurité, de la force et de la faiblesse, dans une même vénération : cet élan universel, cette attraction sans nom et sans exemple, voilà la marque historique, la sublime majesté de la fête du 1^{er} janvier 1888. Date unique, dans l'histoire de la Papauté, « temps fécond en miracles », comme chante le poète, et qui restera sans perdre sa lumière. Toutes ces acclamations parties de tous les points du ciel forment comme un arc de triomphe au-dessus du Vatican et du Pontificat dont les splendeurs brillent au loin.

Léon XIII a mérité cette consolation suprême. Ces grandes choses sont la moisson bénie et dorée des semences qu'il a jetées, à travers son pontificat. Ces ambassades des souverains et des princes ne sont-elles pas sorties de l'arche de réconciliation que Léon XIII a voulu ramener sur la terre ? Ces adresses des Diètes et des Parlements, ces hommages de toutes les autorités constituées, ne sont-elles pas l'expression naturelle des grandes idées politiques et modératrices du Pape ? Ces dons des évêques, ces manifestations des peuples, cette marche sur Rome de toutes les nations, tout cela n'a-t-il pas jailli, comme d'une source

féconde, des travaux, des sacrifices, des enseignements, des prières de Sa Sainteté¹ ?

A côté des récits de l'histoire, la poésie a eu ses strophes remarquables, par exemple :

La fortunée aurore, à la chevelure dorée, douce espérance et soupir du pieux croyant, n'était pas encore sortie des profondeurs de l'Orient, que déjà sur la convexité des deux hémisphères, en effleurant à peine son sentier de fer, une longue file de chars de feu vole, ô Léon, vers ta Rome, la sublime cité, que Dieu prédestina comme le grand centre d'amour pour tous les âges : des plages lointaines, mais fidèles, ils amènent les hommages de tes enfants.

L'Inde t'envoie les blanches perles, dont son sein est si fécond ; la Méditerranée t'offre les plus beaux buissons de ses forêts de coraux ; à toi la malachite des montagnes moscovites, à toi les plus précieux marbres d'Égypte, les fourrures tachetées et les admirables plumes aux couleurs d'arc-en-ciel dont se glorifie la faune américaine ; l'Australie jette à tes pieds les trésors de sa poudre d'or, et le genre humain est content de t'apporter tout ce que la terre produit.

L'Art, aux formes variées, t'offre la fleur de ses prodiges, embellis de mille et mille manières ; et la Poésie, qui est le battement de l'amour, descendue des sommets de l'Olympe, jonche de lauriers ton chemin glorieux ; l'industriel agriculteur t'offre l'humble tribut des sillons arrosés de ses sueurs et les prémices de ses gras pâturages ; la divine Science, qui est ici-bas la suprême consolation de l'homme, te consacre les fruits sacrés de ses veilles, éclairées par le Soleil d'Aquin, qui est, ô Léon, l'astre lumineux de ta carrière.

Tandis que l'Europe entière a la fièvre des armements, et qu'on allume les fourneaux pour couler les vases qui vomissent le feu et sont pour l'homme les instruments des plus grandes ruines ; tandis que des accents menteurs d'une concorde, que la Terre invoque, résonnent sur les lèvres de ceux qui n'ont que la colère dans le cœur, toi, puissant Père d'amour, tu célèbres

¹ Extr. du *Moniteur de Rome*, de l'*Univers*, du *Nouvelliste de Lyon*.

les fastes de la véritable paix : l'Univers étonné applaudit, il tient inclinée vers la terre la sinistre torche de Mars, et te salue, ô Léon, grand *Roi de la paix* ¹ !

Nous aurions pu multiplier les citations ; celles-là suffisent pour rappeler, quoique faiblement, ce qu'a été « l'année triomphale » de la Papauté et de l'Église romaine.

La célèbre prophétie biblique, citée plus haut : *Dans les derniers temps, la montagne sur laquelle sera bâtie la maison du Seigneur dominera toutes les autres collines ; les nations y accourront en foule, elles se diront l'une à l'autre : Allons, montons ensemble à la montagne du Seigneur et à la maison du Dieu de Jacob*², cette prophétie a obtenu un accomplissement, bien des fois remarqué, à travers tous les siècles du christianisme ; mais jamais l'accomplissement n'a été plus magnifique, ni plus unanime qu'en 1888 ; toutes les nations de la terre se sont dit à cette date, en se montrant à l'envi la colline Vaticane : Allons, montons ensemble auprès du Pontife-Roi !

III

Un contraste contribuait à rendre plus vif l'éclat de l'Église romaine cité de Dieu, ce contraste : des ténèbres environnantes.

¹ Stances de *Domenico Punizzi*.

² *Isaïe*, II, 2, 3.

Les peuples se disaient donc : *Allons, montons ensemble...* Et pourtant à ce pèlerinage des peuples étaient mêlées des clameurs discordantes ; de la même nation et de toutes les nations, sortaient simultanément les vapeurs de l'encens et les fumées de l'impiété. En effet :

La France mettait aux pieds de Léon XIII une tiare ornée de pierres précieuses, et la même France se débarrassait officiellement, dans ses lois et dans ses mœurs publiques, des hommages et même du plus simple respect dus à Jésus-Christ ;

L'Angleterre, par les soins de sa reine, présentait au Souverain Pontife une superbe aiguière d'or à l'usage des cérémonies religieuses, et la même Angleterre demeurait protestante et faisait pleurer la catholique Irlande ;

L'Allemagne obtenait, au milieu des cadeaux des rois, la place d'honneur pour sa mitre étincelante de pierreries, et la même Allemagne, obéissant à l'esprit de Luther, proclamait, au milieu de l'Europe tremblante et barricadée de fer, la primauté de la force sur le droit ;

L'Autriche offrait les plus merveilleuses dentelles, travail de ses archiduchesses, et la même Autriche se désagrégeait par l'oubli des saintes lois du mariage ;

La Turquie n'était pas la dernière à briller par l'envoi d'un diamant, d'une grosseur extraordinaire, que le Sultan avait choisi dans ses écrins, et la même Turquie, usée par le Coran de Mahomet, n'était plus qu'un vieillard de peuple ;

Et ainsi des autres nations ; leurs présents étaient

accompagnés de contrastes. Mais le contraste le plus affligeant venait de l'Italie. Il avait été dit par la Providence à l'Italie : « Dans tes murs a été roulée la roche solide qui porte l'humanité jusqu'aux cieux. Terre d'élite, région couronnée, regrette ton sort, si tu l'oses ; » et l'Italie l'avait osé ! A l'heure où s'accomplissait le pèlerinage des nations, l'Italie, à l'encontre du précepte de l'Évangile, servait deux maîtres à la fois : elle s'agenouillait avec de riches présents aux pieds du Pontife-Roi, et elle obéissait au roi d'Italie ; des sept collines de Rome, six étaient sécularisées autour de la colline Vaticane, restée sainte.

Le contraste existait donc chez toutes les nations, et, à l'occasion des noces d'or de Léon XIII, il s'accusait d'une façon saisissante et pleine de mélancolie.

Or, de ce contraste sortait, chose admirable ! un surcroît d'éclat pour l'Église romaine, cité de Dieu. En effet, elle seule ne se révélait-elle pas, une fois de plus, comme étant le royaume de lumière, au milieu des autres royaumes affligés de l'envahissement des ténèbres : elle seule, comme la cité indéfectible, au milieu des autres États qui déclinent vers le couchant, semblables à des astres fatigués ? Ce contraste, au profit de l'Église romaine, a été décrit en termes que personne n'a osé contredire ; tous les journaux catholiques l'ont signalé dans un parallèle entre le Pontife-Roi et le roi d'Italie :

A mesure que le fanatisme antireligieux monte et menace d'envahir les régions gouvernementales, la foi des peuples se rejette, comme par un besoin touchant de protection, aux pieds du chef de la catholicité.

A mesure que les rivalités de nations à nations s'accroissent, au point que l'Europe semble un immense camp retranché, l'idée du Pape arbitre des luttes internationales grandit et s'affirme.

On dirait vraiment que plus la Papauté est dépouillée et réduite à rien au point de vue des possessions temporelles, plus les peuples s'empressent de lui accorder des témoignages exceptionnels de fidélité et de respect.

Sans se préoccuper le moins du monde de la présence de l'héritier de Victor-Emmanuel au Quirinal, les représentants de toutes les nations du monde arrivent à Rome et vont droit au Pape. Malgré l'abus de la force qui a installé la maison de Savoie dans la Ville éternelle, violée un jour où la fille aînée de l'Église était vaincue et désarmée, il n'y a qu'un souverain à Rome, et ce souverain sans armée, vieillard débile, prisonnier de fait, habite le Vatican.

La conscience humaine est plus forte que les *bersaglieri* qui ont franchi les portes romaines quand le dernier régiment français était loin de Civita-Vecchia. Elle réduit à néant l'odieuse conquête de Victor-Emmanuel.

Dix-sept ans se sont écoulés depuis le jour où le Quirinal, volé au Pape, abrite le roi d'Italie ; et la question romaine reste intacte. La violation du droit est flagrante comme au début : l'affluence des envoyés de toutes les puissances à Rome s'entoure de tous les caractères d'une protestation universelle contre l'atteinte portée à l'indépendance de Celui dont tous réclament l'appui parce que tous en ont également besoin.

Le roi Humbert aura beau se claquemurer derrière les portes de son palais et se boucher les oreilles pour ne pas entendre le bruit de cette multitude qui se dirige vers le Vatican, les enseignements sévères que lui donne l'univers ne lui échapperont pas.

Isolé et inquiet, lui qui a une armée nombreuse et des vaisseaux énormes, il faudra bien qu'il s'incline devant cette dure leçon que lui inflige le monde civilisé.

Qui donc parmi tous ces pèlerins accourus les mains pleines de présents, autour de ce prêtre de soixante-dix-huit ans, se détournera de son chemin pour saluer le roi d'Italie qui habite le Quirinal comme on loge en garni ?

¹ *Nouvelliste de Lyon.*

Vingt années auparavant, le génie de Louis Veillot, agrandissant le parallèle et le posant non plus seulement entre le Pontife-Roi et le roi d'Italie, mais entre l'empire du Pontife et les autres empires, avait écrit d'une plume inspirée par la foi :

Il n'est pas superflu d'observer que ce siècle, commencé par la révolte et si glorieux d'être par excellence le siècle de la révolte, se tord et gémit vers sa fin, en travail de deux sortes d'empire : l'empire de la force, l'empire de l'esprit ; l'un qui veut unifier par la violence, l'autre qui veut unir par l'amour ; l'un, de ceux qui veulent commander et dominer, l'autre, de ceux qui veulent obéir et aimer. Et des deux côtés ces mouvements si contraires sont inspirés par le besoin même de la vie ; seulement, le besoin matériel dirige le premier et l'égare, le besoin moral dirige l'autre et le fait triompher. *Caro enim concupiscit adversus spiritum : spiritus autem adversus carnem.*

Comme dans l'ancien paganisme, mais avec une rapidité vertigineuse, les empires matériels se succèdent et se précipitent dans notre société moderne, matérialisée et paganisée. Il y a eu l'empire violent de Napoléon, l'empire politique et marchand de l'Angleterre, menacé en ce moment d'un terrible déclin ; voici peut-être l'empire orgueilleux et brutal de la Prusse, et l'on peut déjà prévoir qu'il aura pour adversaire et probablement pour vainqueur l'empire sauvage de la Russie. Tous ces empires sont révolutionnaires, et Voltaire, véritable image de « celui qui fut homicide dès le commencement », n'était pas moins Russe que Prussien. Tous ces empires ont été ennemis du Christ et se sont armés contre son Vicaire ; tous ont promis de proscrire un jour la guerre, tous ont fait la guerre païenne et répandu plus de sang qu'il n'en a été versé sur la terre dans le même espace de temps à aucune époque de l'histoire.

Et cependant l'empire de l'esprit, l'empire du Christ, sans armes, sans appui, réduit à rien, enfermé tout entier durant des années dans les prisons de Valence, de Savone et de Fontainebleau, s'est relevé et s'est agrandi. Nous avons vu au Concile les évêques de la Chine, du Japon, du Thibet, de la Polynésie,

nous y avons vu les évêques de Londres et de Genève qui n'étaient pas au concile de Trente, et tous ont décerné ou plutôt reconnu au Pape une dictature qui ne sera point ébranlée. Le poignard italien et le canon prussien, par un accord de brève durée, pourront enlever au Pape son territoire, ils ne lui ôteront pas un sujet, et lui en amèneront au contraire davantage.

Dieu donne à son Église l'épave de tous les naufrages, et tôt ou tard le laurier de tous les triomphes. Il le fait ainsi, et cette perpétuelle vaincue est éternellement victorieuse, parce qu'elle n'abandonne jamais la vérité. En ce temps, Dieu aussi se pique de vitesse et ne fait pas attendre l'accomplissement de ses décrets.

Dans ces magnifiques citations et les événements soudains qu'elles célèbrent, n'y a-t-il pas l'éloquent commentaire de cette autre prophétie biblique citée plus haut : *Lève-toi et sois illuminée, nouvelle Jérusalem, ô Église romaine, parce que ta lumière est venue et que la gloire du Seigneur s'est avancée sur toi.*

Car voici que les ténèbres couvriront la terre, et une nuit sombre enveloppera les peuples, mais le Seigneur se lèvera sur toi, et l'on verra sa gloire éclater au milieu de toi¹.

Jamais l'éclat de l'Église romaine cité de Dieu n'a été plus vif, parce que jamais l'envahissement des ténèbres chez les autres cités de la terre n'a été plus général.

¹ *Isaïe, l.x, 1, 2.*

IV

En effet, quel est le mal qui afflige présentement toutes les nations ?

N'est-ce pas la confusion, c'est-à-dire la coexistence, chez elles, d'un reste de lumière avec beaucoup de ténèbres ?

Qu'on comprenne bien, c'est important :

La confusion moderne n'est pas le mélange des bons et des mauvais qui a toujours existé et existera jusqu'à la consommation des siècles, ainsi que l'a déclaré la Vérité éternelle elle-même, comparant ce mélange à celui que présente un champ de blé, où la tige d'ivraie pousse à côté des tiges d'épis : non, la confusion moderne n'est pas ce mélange ; mais elle est le mélange, dans les idées et dans les mœurs, du bien et du mal, de la vérité et du mensonge, de la lumière et des ténèbres, comme si, sur la même tige, le blé et l'ivraie pouvaient pousser de concert. Le mélange des mauvais avec les bons est de permission divine, l'œil de Dieu discerne les uns et les autres, et son tribunal les attend pour les ranger à droite et à gauche ; en ce mélange permis et passager, il n'y a donc pas de confusion. Mais le mélange du bien et du mal en doctrine et en morale, dans les idées et dans les mœurs, constitue une confusion abominable devant son regard.

Or, la société moderne présente le spectacle de ce détestable mélange, arrivé à son dernier tournoiement ;

il y a longtemps, hélas ! qu'il était en voie de formation, voici de quelle manière :

Il avait eu ses débuts, encouragés, à la cour de Louis XIV. Ce superbe xvii^e siècle est double. A côté de l'Évangile, on aperçoit, revenue, la mythologie ; et les grands hommes de cette époque offrent, jusque dans leur génie, un regrettable et redoutable dualisme. Pascal a écrit les *Pensées*, mais également les *Provinciales* ; la Fontaine charme par ses *Fables*, mais scandalise par ses *Contes* ; Montesquieu a une main posée sur *l'Esprit des Lois*, mais l'autre main badine avec les *Lettres Persanes* ; et du grand Bossuet lui-même descend, sur son incomparable *Discours sur l'Histoire universelle*, l'ombre de la *Déclaration de 1682*. Chaque homme remarquable est double : c'est le début de la confusion.

A la date de 1789, la confusion est, en quelque sorte, érigée en principe, par la reconnaissance de l'*égalité des droits* pour toutes les religions, pour tous les systèmes de philosophie et de morale indépendante. Aussi, depuis lors, vers quel chaos, grand Dieu ! la société civile et politique ne s'avance-t-elle pas, la France en tête, et les autres nations à la suite de la France !

Chaos dans les idées. On ne s'entend plus sur les notions les plus élémentaires ; les idées du droit, de l'honneur, de la liberté, de la paternité, n'ont plus leur signification antique et sacrée ; les parlements et les autres réunions semblent se tenir à Babel, tant leurs explications sont tumultueuses et confuses !

Chaos dans les affaires. Des catastrophes, vastes comme les abîmes des mers, menacent la fortune

publique et toutes les fortunes privées. Les budgets des nations ne sont pas sûrs du lendemain. Le seul avantage est pour les voleurs : car l'agiotage et l'ombre mettent la cupidité à l'aise et permettent de *faire des profits déshonnêtes en bravant le déshonneur*.

Chaos dans les mœurs. L'Évangile est mis, ici, au rabais, là, au rebut. Les mœurs sont menacées par les lois. L'interrogation anxieuse de Massillon devant la cour de Louis XIV, ne devient-elle pas cent fois plus anxieuse devant les licences de la démocratie : « Paissez maintenant, justes ! où êtes-vous ? Restes d'Israël, passez à la droite ; froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu. O Dieu ! où sont vos élus ? et que reste-t-il pour votre partage ?... » Que reste-t-il pour le partage de Dieu, dans les assemblées démocratiques ?

Chaos dans les décisions politiques. Louis Veillot a décrit, ainsi qu'il suit, le débat, si souvent stérile, des conservateurs : « Par un privilège de son génie, Dante, cinq ou six siècles à l'avance, avait ouï ce débat lorsqu'il dépeint le perpétuel et stérile bruit de sable qui grince autour des portes de l'enfer. Des soupirs, des plaintes, des langages horribles et divers, les cris sourds du désespoir, les cris rauques de la colère, les froissements de mains entrecroquées gémissent comme la rafale dans l'implacable nuit... C'est le misérable tourment des âmes incomplètes, *anime triste*, qui vécut sans honte et sans infamie, *uniquement occupées de se tirer d'affaire au meilleur marché*. On ne peut mieux peindre le gros du parti conservateur se débarrassant des principes pour rester à flot. Selon le poète

théologien, ces âmes chassées du repos pour lui avoir tout sacrifié, n'obtiendront pas même la grâce d'entrer dans l'enfer. A leur aspect, les damnés se glorifieraient d'avoir au moins aimé le mal. »

Chaos dans les convenances diplomatiques. La *Correspondance* de Genève écrivait en 1871 : « Aujourd'hui l'on ne s'indigne plus de rien. Tout semble naturel, tout semble licite, et on assemble les contraires sans paraître même soupçonner leur *contrariété*. On va au Quirinal et on ca au Vatican, comme on passe d'une orgie à l'église. A cette vue, qui ne se rappellerait involontairement ces Césars païens, qui, après avoir trop mangé, débarrassaient leur estomac pour pouvoir se remettre à manger ? Quand Hegel a proclamé l'*identité du bien et du mal*, on s'est indigné, et l'indignation était juste et noble ; mais on s'est aussi moqué, et la moquerie était sotte. Le bien et le mal ne sont, en effet, qu'une seule chose aux yeux d'êtres qui n'ont point de jugement. La Secte qui a voulu imposer à l'humanité la doctrine de Hegel, qui est à toute doctrine ce que les ténèbres sont à toute lumière — la Secte qui a tenté de plonger l'humanité dans cette nuit profonde, n'avait pas d'autre moyen d'arriver où elle voulait. *Pour assurer le triomphe du mensonge, il faut que la faculté de juger soit ôtée à l'humanité*. C'est à ce travail que nous assistons depuis longtemps, et ceux qui l'ont entrepris croient qu'ils l'ont mené à terme et que c'en est fait de l'Europe. Ont-ils raison, ont-ils tort dans leur exécration ? » Ces réflexions de 1871 n'ont rien perdu de leur justesse, l'exécration a seulement vingt ans de plus.

Voilà le chaos, la confusion ! Dans ce chaos on aperçoit bien un reste de lumière luttant contre l'agglomération des ténèbres ; mais les ténèbres croissent et s'épaississent de jour en jour, d'heure en heure, et les frissons que l'on éprouve ne décèlent que trop les lugubres résultats qui sont attribués à leur noire agglomération ; ces résultats :

Dans la nature, les ténèbres glacent l'atmosphère. — Dans la société, les courages ne sont-ils pas glacés ?

Les ténèbres font perdre de vue le but vers lequel on chemine dans un voyage, elles le supprimeraient si elles en étaient capables. — Les nations si longtemps chrétiennes n'ont-elles pas, en perdant de vue le christianisme, perdu leur but : elles ne savent plus où elles vont, elles ne se rappellent plus leur histoire et leurs nobles destinées.

Les ténèbres divisent et séparent les voyageurs ; elles empêchent qu'on marche ensemble. — Dieu ! quelles divisions, quelles séparations entre les citoyens d'un même pays ! Les mains se cherchent dans cette nuit politique, et ne se rencontrent plus.

Les ténèbres ne sont favorables qu'à un seul être, à l'abîme qui borde la route. En effet, ou bien elles empêchent d'apercevoir les précipices, ou bien elles les exagèrent ; car, chose étrange ! pendant l'obscurité, les trous, les gouffres semblent toujours s'agrandir, se dilater. — L'abîme vers lequel les peuples sont entraînés n'est que trop favorisé de la double manière que nous venons de dire : il est dissimulé pour les uns, ils ne l'aperçoivent pas, ils y vont en riant ; il est exagéré pour les autres : à les entendre, il n'y a plus qu'à s'en-

velopper dans la désespérance comme dans un linceul, parce que la catastrophe est inévitable...

C'est ainsi que, à la faveur de la confusion, les ténèbres ont acquis cette puissance formidable dont parle l'Évangile : *l'heure de la puissance des ténèbres*. Heureusement que, pour faire cesser la confusion et refouler les ténèbres, deux Souverains Pontifes se sont levés contre le chaos, commençant un travail de discernement et de séparation que d'autres Souverains Pontifes continueront.

V

En effet, les pontificats de Pie IX et de Léon XIII auront été souverainement illuminateurs, non seulement parce que l'Église catholique et romaine, cité de Dieu, aura brillé, sous ces deux pontifes, d'un exceptionnel éclat, mais encore parce qu'ils ont entrepris, adversaires du chaos, de faire cesser dans la société civile et politique la confusion, qui est le grand mal de notre époque.

Pie IX a lancé, comme un éclair, le *Syllabus*, c'est-à-dire le catalogue des erreurs modernes, avec leur condamnation : publication doctrinale qui a exaspéré les hommes de ténèbres. Un jour que l'illustre cardinal de Fribourg et de Genève, M^{sr} Mermillod, prosterné aux pieds du saint et intrépide vieillard, lui demandait avec une douce familiarité : *Très Saint Père, com-*

ment Votre Sainteté a-t-elle eu le hardi courage de lancer le *Syllabus* dans la société moderne ? Pie IX lui répondit : *Mon fils, j'ai voulu trancher les camps.*

Depuis lors, en effet, les camps ont commencé à se trancher. Devant la précision doctrinale du *Syllabus*, tout homme a été contraint de se définir. Nulle intelligence n'a plus osé tirer profit de la confusion, se tenir entre la vérité et l'erreur, et rester neutre. Les événements, en même temps, ont aidé puissamment à ce travail de séparation. Les événements, qui sont les anges de Dieu, ont acquis une logique et une promptitude irrésistibles pour forcer les hommes à se ranger vers la droite ou vers la gauche ; les centres s'effacent, campement des timides, centre droit ou centre gauche ; c'est comme un acheminement au jugement dernier où il n'y aura plus de centres, mais uniquement ces deux côtés avec leur séparation éternelle : la droite et la gauche.

Cette situation est déjà un triomphe. Dès là, en effet, que les centres disparaissent, la confusion n'est plus aussi facile ; le bien a son côté, le mal a le sien, et le mal y perd, car la confusion sert ses perfidies. De plus, la solidité des convictions et l'éclat des vertus gagnent à la démarcation : n'étant plus exposés à des compromis, les hommes de bien se montrent catholiques résolus, catholiques de roche, catholiques de la tête aux pieds. Le reproche de ressembler à *la statue d'or aux pieds d'argile* n'est plus à leur adresse, ils sont la statue d'or d'une seule coulée, solide sur sa base de diamant, qui est l'obéissance à la Papauté.

Honneur à Pie IX d'avoir, par son précis et vigou-

reux catalogue, notifié aux ténèbres : Refoulez-vous à gauche !

Le travail de séparation a été continué, plus brillamment peut-être encore, par Léon XIII ; car si Pie IX a dit aux erreurs modernes : Entassez-vous à gauche, Léon XIII a invité, une à une, les belles vérités modernes à se ranger et à briller à droite.

En effet, quels flots de lumière se sont avancés sur la *philosophie* chrétienne, avec l'encyclique *Æterni Patris* ; quels flots de lumière, sur le *mariage*, avec l'encyclique *Arcanum divinar sapientiar* ; sur la *propagation de la Foi*, avec l'encyclique *Sancta Dei civitas* ; sur l'*origine du pouvoir civil*, avec l'encyclique *Diu-urnum illud* ; sur la *constitution chrétienne des États*, avec l'encyclique *Immortale Dei* ; sur la *liberté humaine*, avec l'encyclique *Libertas* ; sur les *mœurs* de la société chrétienne, avec l'encyclique *Auspicato* ; et quels flots de lumière, sur les principaux devoirs des chrétiens, avec l'encyclique *Sapientiar christianar* ! En vérité, dans l'enseignement de Léon XIII, la cité de Dieu a été reprise depuis la base pour être démontrée cité de lumière jusqu'au sommet. C'est un travail d'architecture colossal. Michel-Ange a jeté la coupole dans les airs ; Léon XIII l'a jetée dans les idées et dans la société !

Telle est son opération à droite.

Aussi, après avoir rappelé et stigmatisé à gauche, dans les deux encycliques *Quod apostolici muneris* sur le socialisme, et *Humanum genus* sur la Franc-Maçonnerie, les ténèbres déjà refoulées par Pie IX, a-t-il eu le droit de réveiller l'attention du monde à

l'égard de la solennelle division énoncée par saint Augustin : *Deux amours ont fondé deux cités : l'amour de Dieu qui va jusqu'au mépris de soi, et sa cité est celle du bien ; l'amour de soi qui va jusqu'au mépris de Dieu, et sa cité est celle du mal ;* les deux cités sont désormais bien visibles, et le genre humain n'est plus exposé, par la confusion des idées et des principes, à prendre l'une pour l'autre.

Mais la sollicitude de Léon XIII ne s'est point bornée à tracer la ligne de séparation et à illuminer, du haut en bas, la cité du bien : quels moyens de tendresse et d'honneur n'a-t-il pas employés pour y ramener les peuples fourvoyés dans la cité adverse ? Il y a un principe de morale qui dit : *qu'il faut délester l'erreur, mais être plein de ménagement et de compassion pour la personne.* Or, considérant les gouvernements et les peuples comme d'augustes personnalités, Léon XIII les a traités avec une souveraine révérence ; condamnant leurs erreurs, il a eu, pour eux, des égards infinis. L'Angleterre est un pays fourvoyé, l'Allemagne est un pays fourvoyé, la Russie aussi, l'Orient aussi : eh bien, de quelles majestueuses négociations et de quelles exquisés prévenances le pape n'a-t-il pas usé à l'égard de l'Angleterre et de sa reine, de l'Allemagne et de son empereur, de la Russie et du tzar, de l'Orient et du sultan. Tous ces pays et tous ces princes ont été saisis de respect. Il se fait, chez eux, un ébranlement de gauche à droite. Si les erreurs ont été foudroyées, les personnes ont été captivées ! Voilà comment la cité de Dieu se montre non seulement illuminatrice, mais attractive ; non seulement phare, mais nourrice et mère...

Quoi qu'il advienne, la séparation des deux cités ira toujours en s'accroissant. Les Papes futurs, veilleurs immenses, prépareront le Jugement général, avec sa droite et sa gauche, sans passage de l'une à l'autre. L'Église réalisera, d'une manière plus saisissante encore que par le passé, l'ingénieuse fiction de la Fable : cette montagne d'aimant, qui avait la puissance d'enlever et d'attirer à elle tout le fer des vaisseaux qui s'en approchaient, en sorte que le bois restait seul, et coulait dans les flots. A l'attractive cité du bien viendront s'adjoindre et se réunir tous les éléments de vérité et de bonté dont les sectes schismatiques et hérétiques ont si longtemps vécu : le reste tombera de soi, coulera à pic, et sera entraîné à gauche.

VI

Par le fait seul de la séparation, les ténèbres deviendront plus effrayantes. Il faut s'attendre à ce surcroît de frayeur dans les esprits. La nuit impressionne davantage que le jour, parce que nous sommes faits pour la lumière et que sa privation affecte péniblement notre être. Ce phénomène ayant son retentissement dans l'ordre moral, les âmes élevées, les consciences nobles et délicates éprouveront de grands troubles devant l'agglomération des ténèbres ; et puis, les ténèbres démasquées, refoulées et coalisées n'ont-elles pas déjà répondu : Nous sommes le soir du christianisme, son dernier soir!...

Ames chrétiennes, n'ayez pas peur ;

Il y a dans le récit de la Genèse, à l'endroit de la création du monde, une particularité à laquelle, ce me semble, on n'a pas assez pris garde, et qui exprime un procédé du Tout-Puissant capable de nous rassurer ; le voici :

Pour chacun des six jours de la création, le récit biblique apprend que Dieu partait du soir pour aboutir au matin ; ainsi :

Dieu dit : que la lumière soit et la lumière fut ; *et du soir et du matin se fit le premier jour.*

Dieu dit : que le firmament soit fait au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux, et il donna au firmament le nom de ciel : *Et du soir et du matin se fit le second jour.*

Dieu dit encore : Que la terre produise de l'herbe verte qui porte de la graine, et des arbres fruitiers qui portent du fruit. Et cela se fit ainsi. *Et du soir et du matin se fit le troisième jour.*

Et de même pour les autres jours.

Le Créateur partait donc du soir pour aboutir au matin ; mais d'où vient que son point de départ n'a pas été le matin pour aboutir au soir ?

C'eût été contraire à son infinie perfection, l'acte créateur ne pouvant aboutir au déclin, au soir, aux ténèbres.

Mais il y a encore une autre raison, pleine de miséricorde et de consolation :

Le Créateur prévoyait que l'homme, par des faiblesses, des erreurs et des dépravations, ramènerait fréquemment la nuit dans son œuvre de lumière ; que les riches

couleurs de l'ordre physique et les belles vertus de l'ordre moral seraient souvent comme anéanties par les ombres du soir ; et que, là où circulait la vie, s'étendraient l'horizon noir, et l'effroi : et alors, infiniment bon, le Créateur daigna, dans les six jours de sa création, partir constamment du soir, afin de nous apprendre que sa Providence ne se laisserait pas vaincre par l'obscurité, et que, quelles que fussent les époques de décadence et de ténèbres que produiraient, dans le cours des âges, la faiblesse et la perversité humaines, la Providence, elle, dans les jeux de sa sagesse et de son amour, aboutirait toujours au matin.

O ténèbres, vous aurez donc beau vous entasser, vous coaliser, et envelopper le bien : de vous sortira une aurore.

CHAPITRE II

APPEL A UN RASSEMBLEMENT GÉNÉRAL DES ENFANTS DE LUMIÈRE

I. La fameuse allégorie de Platon : *les prisonniers de la caverne* ; elle servira à faire comprendre le bonheur des enfants de lumière, l'horreur des sociétés secrètes, et la captivité auprès des fausses religions. — II. Comme quoi les catholiques sont vraiment les *enfants du jour*, en dehors de la caverne : splendeurs délicieuses dont ils sont environnés. Mais il y a des non-catholiques qui sont destinés à devenir aussi enfants du jour : quels sont ceux-là — III. Adeptes des sociétés secrètes, leurs chaînes ; l'état de ces malheureux est le même que celui des prisonniers de la caverne, avec aggravation. Peinture de Dante jointe à celle de Platon, pour exprimer leur affreux sort. — IV. Troisième catégorie d'hommes : les captifs des ombres dans la caverne, mais sans qu'ils soient enchaînés ; ils sont libres de sortir. Qui sont-ils ? Pauvres idolâtres ; pauvres israélites ; pauvres musulmans. Explication sur Abraham : il n'a été que l'ombre projetée en avant de *Celui qui devait venir*. — V. L'humanité tendant à se diviser en deux camps immenses : pour le Christ, contre le Christ, que les fils de lumière se rassemblent, et que les captifs des ombres se joignent à eux !

I

L'Évangile de saint Jean contient cette déclaration : *Jésus devait mourir pour la nation juive, et non seulement pour cette nation, mais aussi pour ras-*

*sembler en un les enfants de Dieu qui étaient dispersés*¹.

Les enfants de Dieu ont été rassemblés en un dans l'Église catholique.

Le rassemblement est donc aussi ancien que la mort de Jésus et que l'établissement de l'Église.

Cependant, après tant d'attaques furieuses qui ont eu pour objet de chercher à les disperser comme des troupeaux de brebis effrayées, et en face de la plus formidable de toutes les attaques, n'est-il pas utile, nécessaire, sinon de provoquer, du moins de rappeler ce rassemblement, et de le rendre plus complet, partant plus délicieux ;

Et je rends grâce au ciel qui nous a rassemblés² !

De quelle manière ce complément s'obtiendra-t-il ? Les événements, dont nous avons dit au chapitre précédent « qu'ils étaient les anges de Dieu », en détermineront, sans doute, le mode et la célérité. Le saluant de nos désirs, nous voudrions aider, de notre humble place, à sa consolante réalisation.

Une célèbre allégorie de Platon nous servira : l'allégorie *des prisonniers de la caverne*.

Le grand philosophe expose l'obscurcissement et l'aveuglement où les hommes sont plongés ici-bas, sous l'image de malheureux relégués dans les profondeurs d'une caverne, et dans les conditions suivantes ; l'exposé a la forme piquante du dialogue.

¹ *Saint Jean*, chap. xi, 51-52.

² RACINE.

I. — DESCRIPTION DE LA CAVERNE
 ILLUSIONS DES PRISONNIERS QUI PRENNENT DES OMBRES
 POUR LA RÉALITÉ

SOCRATE. — *Figure-toi que, relativement à la science et à l'ignorance, la nature humaine soit dans une situation pareille à celle que je vais te représenter. Imagine des hommes dans une caverne souterraine dont l'ouverture, tournée vers la lumière, est aussi large que la caverne tout entière est profonde. Depuis leur enfance, ces hommes ont les jambes et le cou attachés par des chaînes qui les empêchent de bouger et de regarder autre chose que ce qu'ils ont en face ; ils ne peuvent tourner la tête ; la lumière leur vient d'un feu allumé assez loin, en haut et derrière eux. Entre ce feu et les prisonniers, il y a un chemin dont le niveau est plus élevé, et le long duquel on a construit un petit mur semblable à ces cloisons que les charlatans dressent devant les spectateurs et par-dessus lesquelles ils montrent leurs merveilles.*

GLAUCON. — *Je vois tout cela.*

S. — *Imagine encore que le long de ce mur passent des hommes portant des objets de toute espèce, qui apparaissent ainsi au-dessus du mur ; ces objets sont des statues ou des représentations d'animaux en pierre, en bois, de formes et de fabrication très*

diverses ; et comme il doit arriver parmi ces hommes, les uns parlent, les autres se taisent.

G. — *Étrange tableau, étranges prisonniers!*

S. — *Nous leur ressemblons. Penses-tu d'abord que, dans une telle situation, nos captifs puissent voir autre chose d'eux-mêmes et de leurs compagnons, que les ombres projetées, grâce à la lueur du feu, sur le côté de la caverne vers lequel sont tournés leurs regards ?*

G. — *Non, puisque pendant toute leur vie ils sont contraints de tenir la tête immobile.*

S. — *Et quant aux objets que l'on promène, n'est-il pas vrai, de même, qu'ils n'en verront que les ombres ?*

G. — *Assurément.*

S. — *Et en supposant qu'ils s'entretiennent ensemble, ne penses-tu pas qu'ils désigneront ces ombres qu'ils voient passer, comme s'ils étaient convaincus que ce sont les objets eux-mêmes ?*

G. — *Nécessairement.*

S. — *Et de plus, si la prison avait un écho, toutes les fois que l'un de ceux qui passent derrière eux viendrait à parler, ne s'imagineraient-ils pas que c'est l'ombre mobile qui parle ?*

G. — *Oui, certes.*

S. — *Par conséquent, nos prisonniers ne prendraient absolument pour vraies que les ombres de ces objets fabriqués.*

G. — *Il n'en peut être autrement.*

II. — DÉLIVRANCE D'UN DES PRISONNIERS
 IL EST TRAINÉ DE FORCE
 AU GRAND JOUR. IMPRESSIONS QU'IL REÇOIT DE LA VUE
 DES OBJETS ET DE LA LUMIÈRE

SOCRATE. — *Considère maintenant ce que serait pour eux la délivrance, et la guérison de leur erreur, si pareil bonheur pouvait leur arriver ; suppose qu'on détache un de ces hommes ; qu'on le force de se lever sur-le-champ, de tourner la tête, de marcher, de regarder du côté de la lumière ; il ne pourra faire tout cela sans souffrances ; l'éblouissement l'empêchera de voir les objets dont il ne contemplait que les ombres. Que penses-tu qu'il répondrait, si quelqu'un venait lui dire qu'auparavant il ne voyait que des fantômes trompeurs ; que maintenant placé dans la réalité, il voit plus juste ? Ne crois-tu pas que notre homme ne saurait que répondre, et qu'il jugerait que ce qu'il voyait auparavant était plus vrai que ce qu'on lui montre.*

GLAUCON. — *Certainement.*

S. — *Et si on le forçait à regarder le feu, ses yeux n'en seraient-ils pas douloureusement affectés ? ne les détournerait-il pas pour les reporter sur ces ombres qu'il peut contempler sans souffrance ? ne jugerait-il pas qu'elles sont réellement plus visibles que les objets qu'on lui montre ?*

G. — *Oui.*

S. — *Et si maintenant on le traîne malgré lui par ce chemin rude et escarpé qui monte vers la lumière du soleil, sans le lâcher avant qu'il ne soit arrivé au grand jour, cette violence ne provoquera-t-elle pas ses plaintes et son indignation? Et l'éclat du soleil éblouissant ses yeux, ne sera-t-il pas incapable de rien distinguer dans cette immense clarté nouvelle pour lui?*

G. — *Il ne pourra rien voir, du moins à ce premier moment.*

S. — *Il faudra, n'est-ce pas, que ses yeux s'habituent lentement et graduellement à contempler les objets. Ce qu'il verra d'abord plus facilement, ce sont les ombres, ensuite les images adoucies des objets qui se reflètent dans le miroir des eaux, plus tard ces objets eux-mêmes. Ensuite il pourra tourner ses regards vers les corps célestes, contempler les cieux voilés par la nuit, les constellations et la lune dont la lumière tempérée l'éblouira moins que le soleil et les feux du jour.*

G. — *Sans aucun doute.*

S. — *A la fin, je pense, il sera capable non seulement de voir le soleil dans les eaux et partout où son image radieuse se réfléchit, mais de le regarder où il est, de le contempler en lui-même, et de l'admirer sur son trône des airs.*

G. — *Il en doit être ainsi.*

III. — LA PITIÉ DU PRISONNIER DÉLIVRÉ
POUR SES COMPAGNONS RESTÉS DANS LA CAVERNE

SOCRATE. — *Eh quoi ! se rappelant alors sa première demeure, la science qu'on y pourrait avoir, ses compagnons de chaînes, ne s'estimera-t-il pas heureux de son changement ? ne prendra-t-il pas en pitié les autres ? Que t'en semble ?*

GLAUCON. — *Cela est certain.*

S. — *Et s'il y avait dans la caverne des honneurs, des louanges, des récompenses établies entre les captifs pour celui qui observe avec le plus de pénétration les ombres à leur passage, qui se rappelle le mieux celles qui d'habitude précèdent, celles qui suivent, celles qui vont ensemble, et qui, par cette connaissance, est le plus capable de prévoir l'avenir, crois-tu que notre homme pût désirer encore pareils honneurs et pareille autorité, et porter envie à ceux des prisonniers qui les obtiennent ? Ne préférera-t-il pas cent fois, comme l'Achille d'Homère, être un garçon de charrue au service d'un homme pauvre, et souffrir tout au monde plutôt que de reprendre ses opinions et son existence d'autrefois ?*

G. — *Je crois qu'il préférera tout souffrir, plutôt que de retourner vivre dans la caverne¹.*

¹ PLATON, *République*, VII.

Telle est, en majeure partie, cette fameuse allégorie des prisonniers de la caverne. Elle suffirait, à elle seule, pour mériter à son auteur cet éloge qu'on a prononcé de lui : que les écrits de Platon ont formé la préface humaine de l'Évangile.

II

Cette merveilleuse allégorie nous servira pour reconnaître tout d'abord les enfants de lumière, les féliciter, et appeler dans leurs rangs ceux qui gémissent ailleurs.

Y a-t-il ici-bas, par opposition à la caverne des ombres, un royaume de lumière et de clartés incoutables ?

Oui, et c'est l'Église catholique.

L'Église catholique, en effet, n'est-elle pas l'opposé de la caverne, c'est-à-dire la région de la vérité, la patrie de la certitude et de l'air libre, la réalisation brillante du beau et du bien ? Ce n'est plus la caverne sombre et étouffée, comme au temps du paganisme : c'est la cité tout au haut de la montagne, aperçue de l'univers entier, et dont les avenues sont ouvertes à tous les peuples. N'a-t-elle pas justifié sous nos yeux, dans les événements que nous avons rappelés au chapitre précédent, les annonces réjouissantes des prophètes :

Dans les derniers temps, la montagne sur laquelle sera bâtie la maison du Seigneur, dépassera le haut

des monts; elle s'élèvera au-dessus de toutes les collines, et toutes les nations y accourront en foule.

Lève-toi et sois illuminée, Jérusalem, parce que ta lumière est venue et que la gloire du Seigneur s'est avancée sur toi. Les nations marcheront à la lueur de ta lumière, et les rois, à la splendeur de ton lever.

L'Église, la véritable Église, est donc bien l'opposé de la caverne : qui ne voit l'Église ?

Mais à cette justification du dehors vient s'adjoindre la justification encore plus saisissante du dedans :

Jésus Christ qui, dans cette Église, dans cette immense cité, est adoré *du levant au couchant*, n'est-il pas le soleil de justice, le *roi du jour* ? Il s'était présenté ainsi en Judée : *Je suis la lumière du monde* ; or, quel autre que Jésus-Christ occupe l'horizon depuis dix-neuf siècles, comme roi du jour ? Les âmes le savent bien. C'est vers lui qu'elles s'inclinent. C'est lui qui les fait tressaillir, lui qu'elles adorent ; elles sont heureuses sous ses bénis rayons. Une des plus magnifiques expressions de Platon s'est réalisée à la lettre ; il disait du prisonnier délivré : il ose enfin admirer le soleil *sur son trône des airs*. Trône des airs : ah ! lorsque Jésus-Christ sort de son tabernacle, comme le soleil, de son crépuscule du matin, et lorsque, par l'exposition du Très Saint Sacrement, il monte glorieusement dans l'espace, n'est-ce pas alors ce trône des airs que Platon a salué sans le savoir, trône des airs, vers lequel notre amour envoie le double hommage de l'encens et de l'adoration ?

La très sainte Vierge Marie, à son tour, n'est-elle pas *l'étoile du matin, la douce aurore* qui adoucit et tempère l'éclat de la Divinité : éclat souvent trop vif pour des yeux malades, pour des yeux pécheurs ! On n'osait pas regarder le Souverain Maître, on ose regarder sa mère ! Platon avait dit encore du prisonnier délivré : *il contempera d'abord plus volontiers les cieux voilés par la nuit, les constellations, dont la lumière tempérée l'éblouira moins que le soleil et les feux du jour.* Oh ! comme Platon eût tressailli de bonheur en voyant, dans la très sainte Vierge Marie, son noble espoir réalisé ! Comme il aurait, le premier, béni et accepté ce miséricordieux secours de Marie, dont il avait, peut-être, rêvé la douce médiation ! Comme il aurait répété avec nous les paroles de la belle prière que l'Église semble avoir empruntée à son allégorie :

*Solve vincla reis ;
Profer lumen cæcis
Iter para tutum,
Ut videntes Jesum,
Semper collætetur !*

« Brise les fers aux condamnés ; fais arriver la lumière aux aveugles ; fraye-nous une route assurée, pour que voyant Jésus, éternellement nous nous réjouissions ! »

Oui, Marie la douce Vierge est bien la lumière tempérée qui conduit à l'éclat du jour. Elle est l'astre bénin et souriant qui attire les yeux encore tremblants : en se levant vers elle, nos paupières ne sont pas obligées de se refermer ¹ !

¹ Que d'élans délicieux, que d'expressions ravissantes, contiennent les écrits des Pères de l'Église et des Docteurs sur ce rôle de lumière tempérée attribué à la douce Vierge Marie ! Par exemple :

Les sacrements dans l'Église, ne sont-ils pas des fontaines limpides, où le chrétien trouve un rafraîchissement et une force en rapport avec les besoins de son être? « *Les regards du prisonnier de la caverne en montant à la lumière du jour, avait dit également Platon, s'arrêteront plus volontiers sur le miroir des eaux qui représente l'image des objets...* » N'est-ce pas le rôle des sacrements? Fontaines où se reflète le ciel, ils nous apportent la paix de l'Infini accommodée aux battements de notre cœur, à la faiblesse de notre amour.

Enfin, tout ce qui se fait dans l'Église catholique ne s'accomplit-il pas au grand jour, dans la plus large publicité, sans craindre ni éviter les regards? Tout est public dans l'Église : tout, excepté l'aveu des fautes dans le sein de la miséricorde!

Quoique très rapide, cette esquisse du *royaume de*

Vous êtes, ô Marie, le crépuscule du matin et le commencement de la lumière. Vous êtes le myrte et la rose en fleur du Paradis; vous êtes la beauté du ciel! — SAINT PIERRE DAMIEN.

Salut, ô reine, Mère de miséricorde, trône de toute grâce, lampe de l'éternelle clarté. O très radieuse étoile de la mer, ô Marie, abaissez votre regard sur moi, pauvre pécheur. O mon Dieu, daignes, par votre sainte Mère, illuminer mes ténèbres! — SAINT BERNARD.

Elle est comme une perle de feu, au front du jour par Dieu posée! Oh! que je t'aime, astre béni, du firmament douce étincelle! Toi, des étoiles la plus belle, rayon sortant de l'Infini! — P. MARIE DE SAINT-ANDRÉ.

Salut, sainte Mère de Dieu, reposoir d'or du Sauveur du monde, lumière de l'Orient, qui illumine et réchauffe le cœur des saints!

Vous êtes l'Aurore qui tient le milieu entre la nuit de l'humanité et le plein jour de l'éternelle lumière! Vous êtes l'aube du Paradis, l'apaisement de toutes les angoisses; vous êtes le fleuve de joie, la fontaine de miséricorde. Vous êtes la Reine de paix et d'amour! — SAINT BERNARDIN.

la lumière est bien suffisante pour nous permettre de répondre maintenant, sans difficulté, à cette question : qui sont ici-bas les enfants de lumière ?

Ce sont ceux qui font partie de la visible Église catholique.

Ils lui sont nés par le baptême.

Un baptême est une sortie de *la caverne*. On entre, par la porte du baptême, dans le royaume de la lumière.

Quand nous venons au monde, nous sommes fils de la nuit. Notre première naissance est ténébreuse. Job n'a-t-il pas pleuré de la sorte : *Périsset le jour auquel je suis né, et la nuit en laquelle il a été dit : Un homme est conçu*¹. Plainte lugubre, confirmée par ce mot du Nouveau Testament : *Nous naissons fils de colère*. Mais pour la renaissance par le baptême, l'Église chante : *Chaste génération accompagnée de clarté ! Sa mémoire est immortelle, elle est en honneur auprès de Dieu et auprès des hommes*² ! Aussi toutes les fois que doit se faire un baptême, l'Église met-elle en branle les joyeuses sonneries de ses cloches. Elle fait du bruit pour appeler auprès de l'enfant qui va renaître, tous les regards. Le ciel et la terre sont, en quelque sorte, invités. L'eau coule sur le front du petit enfant, l'eau la plus pure, vraies gouttes de lumière, puisque la grâce sanctifiante y est unie. La joie est peinte sur tous les visages, et l'heureuse mère à qui on rapporte son enfant régénéré, presse contre son cœur un ange, un enfant *beau comme le jour*. Ce n'est pas une exagération, ni une hyper-

¹ Job.

² Livre de la Sagesse, iv.

bole. Car saint Paul, l'austère saint Paul, ravi de cette renaissance de l'homme au grand jour, adressait aux premiers chrétiens, et, en eux, à tous les baptisés, cette parole de félicitation : « Vous êtes tous les fils de la lumière *et les fils du jour*¹. » C'est la noblesse des chrétiens, ils sont les fils du jour !

Dans les temps incertains et ténébreux qui sont les nôtres, j'aime à me représenter l'Église sous les traits d'une de ces mères chrétiennes des premiers siècles, réfugiées dans les catacombes. Elle est entourée d'une blanche troupe d'enfants, et, tout à la fois pensive et souriante au sein de ces sombres corridors, elle échange avec sa jeune troupe, à la pâle lueur des flambeaux, le colloque suivant, composé des pensées de saint Paul.

L'Église leur dit avec une certaine anxiété grave et solennelle : « Écoutez-moi, mes enfants. Bien que vous soyez nés dans ces catacombes, vous êtes des enfants de lumière. Dieu vous a donnés à moi, non dans les ténèbres, mais dans la belle clarté. Accomplissez donc des œuvres de lumière. »

Et ses enfants l'interrogent : « Mère, qu'est-ce qu'une œuvre de lumière ? »

« — Une œuvre de lumière, mes enfants, c'est n'importe quelle action de la vie accomplie dans l'esprit de Jésus-Christ votre Dieu et votre père.

« Voilà pourquoi, mes enfants, il y a, ici-bas, pour l'homme une marche dans la lumière à travers tous les sentiers où il passe; des fruits de lumière, pour la

¹ *I^{re} Epître aux Thessal.*, v, 5

nourriture de son âme; et des armes de lumière, pour les combats qu'il doit livrer.

« Sa marche est lumineuse, quand il suit Jésus-Christ, mettant ses pas dans la trace de ses pas divins, imitant son humilité et sa patience : *marchez comme des enfants de lumière*¹.

« Les fruits de lumière, nourriture pour son âme, sont *la bonté, la justice et la vérité*²; c'est aussi l'accomplissement de la volonté du Père céleste qui est dans les cieux : fruits de lumière qui ont été la nourriture de Jésus-Christ, qu'ils forment la vôtre, ô mes enfants !

« Et les armes de lumière, ce sont les armures inaltérables que Jésus-Christ a prescrites comme absolument nécessaires contre les attaques des esprits de ténèbres : la vigilance et la prière; *revêtez-vous-en*³.

« Et puis, ô mes enfants, pour ce qui regarde cette foule d'actions journalières qui composent la trame de la vie, n'importe quelle action deviendra pour vous une œuvre de lumière si vous l'accomplissez au grand jour de la vérité, car voici la règle de conduite laissée par Jésus-Christ, votre père : *Quiconque fait le mal hait la lumière; mais celui qui fait la vérité s'approche de la lumière*⁴.

« De la sorte, ô mes enfants, objet de mes tendresses et de mes alarmes, vous resterez fidèles à votre noble origine. »

¹ *Saint Paul aux Éphésiens*, v, 8.

² *Ibid.*, v, 9.

³ *Saint Paul aux Romains*, XIII, 12.

⁴ *Évangile de saint Jean*, III, 20-21.

Voilà donc les incontestables enfants de lumière : les catholiques. Mais sont-ils les seuls, et n'y on a-t-il pas d'autres dans ce vaste univers ?

Miséricorde divine, que tu es délicate ! Ceux-là le sont aussi qui, n'ayant pas eu le bonheur d'être nés catholiques, appartiennent cependant, par la bonne foi et une vie pure, à *l'âme de l'Église*. L'âme de l'Église, admirable expression de la doctrine catholique, selon laquelle des enfants demeurent inconnus de leur mère, quoique portés dans ses entrailles ! La surprise de leur révélation et de leur nombre est réservée au ciel.

Le Père Lacordaire a écrit ces lignes aussi vraies que consolantes : « Il est des âmes qui ne peuvent pas nommer Jésus-Christ parce que Jésus-Christ ne leur fut jamais nommé. Mais une goutte de son sang les a cherchées à travers d'invisibles sillons, et mêlée au leur comme un arôme de l'éternelle vie, elles ont répondu par un gémissement tacite au sourd appel de sa charité¹. » Victimes de leur naissance, ces âmes se trouvent présentement dans une obscurité native, et leurs ailes sont, pour ainsi dire, liées par le respect que la grâce témoigne à leur naissance ; mais leurs ailes sont réservées pour la lumière, et elles se déploieront ! Elles sont de l'Église, elles appartiennent à l'Église ;

Elles lui ressemblent même :

Chose admirable en effet, l'Église, toutes les fois qu'elle est persécutée et méprisée, qu'elle est obscurcie et comme morte sous le linceul qu'étend sur elle la haine, prie ainsi : *Peut-être que les ténèbres m'opprimeront,*

¹ *Première lettre à un jeune homme sur la vie chrétienne, p. 93.*

ô mon Dieu ! Mais les ténèbres n'ont point d'obscurité pour vous... Voici que la nuit devient toute lumineuse : ma nuit sera illuminée comme le jour¹ ! C'est un fait que jamais les oppressions, les prisons, les peines, n'ont obscurifié l'Église ; elles n'ont servi qu'à son éclat : pour elle, les ténèbres n'ont plus d'obscurité, sa nuit s'est illuminée comme le jour !

Or, il en sera de même de vous, chères âmes qui avez la bonne foi, le cœur pur, mais qui n'êtes pas encore officiellement les enfants de l'Église ; victimes de votre naissance, vous vivez dans l'obscurité ; prenez courage, *les ténèbres ne vous opprimeront pas, votre nuit sera illuminée comme le jour !*

Catholiques visibles, catholiques invisibles, c'est donc vous qui formez la magnifique phalange des enfants de lumière.

III

En regard de l'Église royaume de la lumière, y a-t-il des hommes qui soient encore dans les ténèbres.

Hélas ! oui, et de deux manières.

Les uns, que l'on doit nommer avec l'évangile *les fils de ténèbres* ; les autres, qui continuant à s'attacher après dix-neuf siècles de christianisme aux ombres,

¹ Ps. 138.

aux figures, aux fantômes, sont en quelque sorte *les captifs des ombres*.

D'abord les fils de ténèbres :

A cette heure de l'histoire du monde, une partie du genre humain se trouve sous la domination complète d'une institution terrible : les sociétés secrètes, et en particulier la secte maçonnique. Or, ces sociétés et cette secte ont ramené la *caverne*, et même quelque chose de pire, de plus sombre. La caverne de Platon est aggravée.

En effet, la structure de la société, telle que la veut la Franc-Maçonnerie, a pour point de départ un souterrain, un caveau, un antre ténébreux et ignoré. La caverne de Platon avait une large ouverture; du dehors un feu allumé lui envoyait des lueurs, et les ombres des réalités se dessinaient sur ses parois internes. Rien de semblable dans l'antre de la Franc-Maçonnerie : point d'ouverture, point de lumière venant du dehors; la salle des mystères est complètement fermée; au milieu, des lampes sépulcrales, un squelette et un poignard, comme l'ont révélé quelques-uns de ses adeptes. Jamais Platon, s'il eût vécu à notre époque, ne fût allé chercher ses inspirations dans un semblable souterrain!

Les prisonniers de son allégorie avaient le cou et les pieds enchaînés, condamnés à ne pas tourner la tête, immobiles dans leurs entraves. C'est la même captivité dans la Franc-Maçonnerie, mais avec aggravation. D'exécrables serments enchaînent les adeptes, ils ne sont plus libres, véritablement serrés dans leurs entraves. Quand un ordre leur arrive, ils ne peuvent plus tourner la tête, pas même du côté d'une mère, d'une sœur, d'un

enfant qui leur tend ses bras. C'est là l'aggravation ! Dans cette affreuse société, on est obligé, lorsqu'elle l'exige, de lui tout sacrifier, on ne doit plus avoir de regards pour rien. Dans la caverne de Platon, il y avait au moins des ombres qui passaient, qui intéressaient : mais ici plus d'ombres, plus de souvenirs, plus de patrie, plus de famille, tout est éteint : il n'y a plus que le prince des ténèbres qui seul domine, imposant autour de lui l'obéissance muette et passive des esclaves. C'est exécration !

Mais voici le contraste final entre la caverne de Platon et un souterrain maçonnique.

Les prisonniers de Platon, lorsqu'ils étaient délivrés, passaient graduellement des ténèbres à la lumière, d'un demi-jour au plein jour ; il y avait transition ménagée. Dans les loges de l'inférieure Maçonnerie, il y a aussi transition ménagée, des degrés, mais en sens contraire : pour passer de la lumière aux ténèbres ! Un penseur profond a dit de l'erreur : « S'il n'existait aucunes nuances entre l'erreur et la vérité, peu d'hommes seraient assez forts pour tomber dans l'erreur : ils ont besoin d'y descendre lentement et de se familiariser avec les ténèbres. » *Se familiariser avec les ténèbres* : c'est là précisément l'habileté et la puissance de la terrible société maçonnique, elle a établi dans son sein des degrés, des nuances, des ménagements, afin que ses victimes puissent se familiariser avec les ténèbres. Il y a des échelons où elle consent à voir s'arrêter les âmes et les instruments qui ne pourraient pas aller plus loin... Ce sont en quelque sorte des cercles descendants, exactement comme les cercles de l'Enfer de Dante, —

à mesure qu'il descendait d'un cercle dans un autre, Dante trouvait plus d'horreur. — Quand l'enfer maçonnique s'empare d'une ville ou d'un royaume, il met tout d'abord en avant son plus haut cercle, celui qui paraît toucher presque à la justice, à la raison et à la paix. Le lendemain, ce premier cercle est chassé par le second, et les cercles se succèdent vite, et descendent, en roulant, jusqu'à celui où l'on égorge, où l'on poignarde... Voilà comment se sont formés les fils de ténèbres à notre époque. Oh! sans doute, il y a eu des fils de ténèbres à toutes les époques. Il y a eu les débauchés; il y a eu les hérésiarques; il y a eu les révoltés; mais ce qui ne s'était jamais vu, c'étaient les ténèbres montées des souterrains au gouvernement du monde et disposant de la direction de la société;

Ce qui ne s'était jamais vu, c'était Dieu chassé de partout comme étant lui-même les ténèbres;

Ce qui ne s'était jamais vu, c'était toute une race d'hommes façonnés, dans les antres, à la double haine de n'importe quelle idée religieuse et de n'importe quel ordre social;

Cela ne s'était jamais vu, et nous le voyons! En vérité, l'auteur de l'allégorie de la caverne n'eût-il pas fui avec épouvante tous rapports avec de pareils hommes!

IV

Loin de la belle lumière de l'Église, il y a une autre catégorie d'hommes que nous avons nommés *les captifs*

des ombres. Il faut bien se garder, toutefois, de les confondre avec les fils de ténèbres.

Mais quoi ! après deux mille ans bientôt de christianisme, y a-t-il donc encore des infortunés épris des ombres, fascinés par des fantômes ? Hélas, oui.

Et qui donc sont ces infortunés ?

Beaucoup de pauvres idolâtres ;

Beaucoup de pauvres israélites ;

Beaucoup de pauvres musulmans ;

Captifs des ombres, disons-nous, et comment cela ?

Voici :

Le prisonnier de la caverne de Platon, quand on voulait le traîner à la lumière, frémissait, si l'on s'en souvient, de cette violence et s'écriait, en ramenant vivement ses yeux éblouis et fatigués vers les parois de la caverne où se projetaient les ombres : « Voilà, je vous assure, la réalité ! »

Eh bien, ils tiennent exactement le même langage, tant de pauvres idolâtres qui se prosternent encore aujourd'hui, avec frénésie, devant les créatures, ombres du Créateur : refusant leurs hommages et leurs adorations à Celui qui est la souveraine perfection. Fanatiques de la créature, ils s'y cramponnent comme à la seule réalité. Idolâtres qui sont nombreux, non pas seulement dans les steppes de la Tartarie ou près des grands lacs de l'intérieur de l'Afrique, mais idolâtres en pleine Europe, plus épris et plus fanatiques même de la créature que les ignorants de l'Afrique ou de l'Asie. Cramponnés avec fureur aux biens de la terre, oubliant le souverain Bien, les idolâtres de l'Europe montrent leurs champs, leurs affaires, leur or, leurs coffres, le

palais de la Bourse, et ils disent : Ici seulement, est la réalité!... Captifs des ombres, des fantômes!

Captifs des ombres également, beaucoup d'israélites, beaucoup de musulmans. « Mais! pauvres infortunés, disait un jour un voyageur à un groupe d'hébreux qu'il considérait pleurant le vendredi soir sur les ruines du Temple à Jérusalem, retournez la tête. Ce n'est plus ici, sur des ruines, qu'il faut regarder; c'est là-bas... » Et il leur montrait dans le lointain le lieu de la résurrection de Jésus-Christ inondé de lumière, et la Croix qui étincelait.

Hélas! ils ne détournaient même pas la tête, tout entiers au passé, tout entiers aux ombres!...

Le croirait-on? ce qui les trompe, eux et les populations innombrables de l'Asie détournées par Mahomet, ce qui les trompe et leur est devenu le plus grand obstacle, c'est le nom d'Abraham : figure qu'on a exagérée, ombre qui les fascine et les empêche de se retourner vers Jésus-Christ. Il y a, en physique, ce phénomène : les ombres, dans leur projection et leurs dessins, sont toujours exagérées. Une ombre qui se projette a une proportion démesurée. Pareil phénomène est arrivé au rôle d'Abraham auprès des israélites et des musulmans : l'Esprit de mensonge a exagéré cette figure¹. Incontestablement, Abraham est une bien grande figure. Que n'a-t-on pas dit à sa louange, l'Église, la première? « Il est le père de tous les croyants. » — « Le nom d'Abraham est à la race

¹ Le nom d'Abraham remplit le Koran tout entier; il est la vie de l'Islam. C'est Abraham que Mahomet a voulu substituer à Jésus-Christ.

sémitique ce que les obélisques sont à l'Égypte. » Et bien d'autres louanges auxquelles les chrétiens applaudissent comme les israélites. Néanmoins, en regard de Jésus-Christ, Abraham n'est que l'ombre projetée en avant : silhouette majestueuse de *Celui qui devait venir* ; patriarche avant-coureur d'*Un plus grand que lui* ! Il est l'ombre : Jésus-Christ, lui, est la lumière, la réalité éblouissante. « *Avant qu'Abraham fût, j'étais*¹, » a dit le Christ. *Il était*, et Abraham, en sortant de Chaldée, a été son ombre projetée² !

Or, fascinés par l'ombre, par le grand nom d'Abraham, les israélites, et avec eux les musulmans, ne se retournent pas vers la lumière, vers la réalité. Mon Dieu ! qu'y a-t-il donc à faire pour les désabuser ? Écoutez, pauvres captifs :

Le prophète Isaïe a comparé les flancs d'Abraham à une carrière d'où le peuple d'Israël a été extrait ; il disait : « Vous qui suivez la justice et qui cherchez le Seigneur, jetez les yeux sur *cette roche* dont vous avez été taillés et *cette carrière profonde* dont vous avez été tirés : jetez les yeux sur Abraham votre père³ ! » Oh ! comprenez, restes d'Israël, ces admirables paroles du prophète, si bien en harmonie avec l'allégorie de Platon. Abraham a été, dit le prophète, la *carrière*, la *roche* d'où vous avez été tirés. Par conséquent, remarquez donc ! Abraham n'est que la roche, que la carrière

¹ *Saint Jean*, VIII, 58.

² Pascal dit avec son style marqué au coin de la concision et de la justesse d'expression : « Les Juifs ont tant aimé les choses figurantes et les ont si bien attendues, qu'ils ont méconnu la réalité, quand elle est venue dans le temps et en la manière prédite. » *Pensées*, art. VII.

³ *Isaïe*, LI, 1-2.

profonde ; Jésus-Christ, lui, est l'*horizon* au dehors de la carrière. Si vénérable et si vénéré que soit Abraham, il n'est que la *caverne* dans les flancs de laquelle vous avez tous dormi ; il est également, si vous le voulez, l'ombre projetée du Christ qui s'y dessinait ; mais Jésus-Christ, lui, est la *lumière* au dehors, il est *le plein jour*. Comprenez-vous, restes d'Israël. Sortez donc, oh ! sortez de la caverne ; passez d'Abraham à Jésus-Christ !

Mais nos entraves ? objecterez-vous.

Vos entraves : elles sont tombées ! La Vérité éternelle s'est montrée, qui a annoncé à tous les captifs, dans la synagogue même de Nazareth :

« Vous êtes libres, la Vérité vient vous délivrer. *L'Esprit du Seigneur m'a envoyé pour annoncer aux captifs leur délivrance* ¹. »

Examinez vos mains, palpez vos pieds, chers captifs des ombres, Israélites sincères qui attendez le Messie ; à vos mains, à vos pieds, il n'y a plus ni entraves du respectable, mais suranné Rituel hébraïque, ni entraves du stupide et tyrannique Talmud ; rien ne vous enchaîne plus, vous pouvez vous retourner et sortir. Sortez donc ! Osez, osez ce magnifique mouvement qui s'appelle une *conversion*. Se convertir, c'est, puisqu'on est libre, se détourner des ombres, si grandioses, si vénérées soient-elles ;

S'en détourner, pour se retourner vers Celui qui est la pleine clarté ;

C'est s'élancer hors de la caverne, pour entrer dans le royaume de la lumière, et dire avec reconnaissance,

¹ Évangile de saint Jean.

en tombant aux pieds de Jésus-Christ : *Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu !*

.
 Oh ! que la réflexion, par laquelle Platon termine sa magnifique allégorie à propos du prisonnier délivré et venu à la lumière, trouve bien sa place ici :

« SOCRATE. — S'il y avait dans la caverne des honneurs, des louanges, des récompenses établies entre les captifs pour celui qui observe avec le plus de pénétration les ombres à leur passage, crois-tu que notre homme pût désirer encore pareils honneurs et porter envie à ceux des prisonniers qui les obtiennent ? Ne préférera-t-il pas cent fois, comme l'Achille d'Homère, être un garçon de charrue au service d'un homme pauvre, et souffrir tout au monde plutôt que de reprendre ses opinions et son existence d'autrefois ?

« GLAUCON. — Je crois qu'il préférera tout souffrir plutôt que de retourner vivre dans la caverne. »

V

Le rassemblement des enfants de lumière, tel est le but à atteindre.

L'allégorie de Platon nous a servi à discerner trois catégories d'hommes parfaitement distinctes : les fils de lumière, les fils de ténèbres, les captifs des ombres.

Indiquons le rassemblement, en suppliant les anges de Dieu et les événements qu'ils dirigent, de le presser, de le hâter :

Le monde est arrivé à une heure de son histoire où deux termes qui ne supporteront plus d'intermédiaire, commencent à se poser, ces deux termes : pour le Christ, contre le Christ. Un des plus savants évêques de l'Allemagne, M^{gr} Emmanuel de Ketteler, donnait, il y a vingt ans, à un ouvrage politique qui fit grand bruit ¹, cette conclusion : *Christ ou Antechrist, cette antithèse renferme tout le mystère de l'avenir*. Et il ajoutait : *Toutes les directions du temps, bonnes et mauvaises, nous poussent vers un point unique, Jésus-Christ, vers une solution unique : serons-nous avec ou contre Jésus-Christ?* Il disait vrai, les idées, les passions, les progrès, les événements, la haine, l'amour, nous poussent vers ces deux termes catégoriques qui diviseront désormais toute l'humanité en deux camps : Christ ou Antechrist, ceux qui seront avec le Fils de Dieu, et ceux qui seront contre lui. Plus de neutralité possible, plus d'abstention, chaque homme sera contraint de se définir : Je suis à Jésus-Christ, ou bien je suis contre lui.

Cela étant, qu'y a-t-il à faire ?

Groupez vos personnes, et après vos personnes, groupez vos phalanges, vous d'abord, fils de lumière, enfants de l'Église catholique royaume de la lumière : groupez vos phalanges, rassemblez-vous ! Autrefois, lorsque chez l'ancien peuple de Dieu, il y avait danger, la trompette sonnait, et ce cri traditionnel se faisait entendre à travers les montagnes de Palestine : *Que tout Israël se*

¹ *Liberté, Autorité, Église*, considérations sur les grands problèmes de notre époque.

lève depuis Dan jusqu'à Bersabée. Dan était l'extrémité de la Palestine vers le nord, Bersabée était l'autre extrémité vers le sud, et tout Israël, c'est-à-dire tous les hommes valides, se dressaient avec un mâle courage depuis Dan jusqu'à Bersabée.

A son tour, le peuple catholique est devenu le peuple de Dieu ; à son tour il est en danger : que tous les fils de lumière se lèvent donc, depuis l'extrémité où le soleil se lève jusqu'à l'autre extrémité où il se couche ; car c'est la gloire du royaume catholique de n'avoir pas d'autres limites que celles du soleil lui-même ! Mais pour l'honneur de votre race, ô fils de ce royaume, que le soleil ne se lève et ne se couche pas sur votre torpeur et votre inactivité ! Tous debout ! Tous en rangs ¹ !

Voilà pour les fils de lumière.

Quant aux captifs des ombres, nous leur tiendrons ce langage :

Sortez du lieu des ombres et venez vous joindre à nous, chers israélites, chers protestants, chers déistes, trop épris de la figure de ce monde qui passe ! Détournez-vous des ombres ; prenez nos mains, les voici ; donnez les vôtres, et montez dans nos rangs. Venez vous joindre à nous pour lutter, tous ensemble, contre les fils de ténè-

¹ Un de nos grands orateurs, M. Chesnelong, s'adressant à une assemblée de catholiques, disait : « Ayons conscience, messieurs, de ce que nous sommes. Nous ne sommes pas seulement l'ordre, la vérité, la paix sociale, le progrès moral du pays, nous sommes aussi le nombre. (Applaudissements.) Oui, le nombre, entendez-vous, quoi qu'on dise et quoi qu'il paraisse. (Oui ! oui ! Applaudissements.) »

« Le jour où nos adversaires seront réduits à eux-mêmes, le jour où ils ne seront plus soutenus par les alliances inconscientes qui semblent les grossir (Applaudissements) ; le jour où nos indifférents, nos hésitants et nos indécis rentreront dans nos rangs, ce jour-là nous serons une grande majorité ; j'en jure par le cœur de mon pays. » (Vifs applaudissements.)

bres. Frères séparés, nous avons besoin de vous dans le triomphe définitif de l'Église et de la Société ! L'Évangile ne contient-il pas cette si consolante déclaration, début de ce chapitre : *Jésus devait mourir pour la nation juive, et non seulement pour cette nation, mais pour rassembler en un les enfants de Dieu qui étaient dispersés*. O Israël, laisse rassembler enfin tes pauvres dispersés dans le sein de la très douce Église ¹ !

Et ainsi, plus d'intermédiaire possible : Christ ou Antechrist. N'ayons pas peur ! C'est une formidable, mais magnifique démonstration du catholicisme qui est en train de se tracer. Car les fils de ténèbres ayant dessein, cette fois, de ne rien épargner de ce qui rappelle Dieu, tous les honnêtes gens comprendront que le catholicisme seul est la cité forte, *civitas firma* ; qu'il est le mur et l'avant-mur, *murus et antemurale* ² ; qu'il est la Défense ! « Défends-nous et défends tout », lui crie-t-on déjà de toutes parts. Aussi, comme ces soldats qui se sont avancés trop en avant, ou qui sont demeurés trop en arrière, les uns téméraires, les autres retardataires, beaucoup de protestants honnêtes, de rationalistes honnêtes, d'israélites honnêtes, commencent à se replier, en pressant le pas, vers la cité forte ; ils se hâtent d'accourir à l'ombre de la grande muraille. L'intérêt de la conservation ramène les chers égarés ; la reconnaissance achèvera de les établir parmi nous. Tout se réfère au catholicisme, et il sera le salut de tous les rassemblés.

¹ « C'est le Seigneur qui batit Jerusalem (l'Église), qui doit rassembler les *dispersions* d'Israël. » Psaume 146.

² *Isaïe*, xxvi, 1

CHAPITRE III

LE PASSAGE POSSIBLE POUR N'IMPORTE QUI DES TÉNÈBRES A LA LUMIÈRE, ET DU TROUBLE A LA PAIX

I. Le péché produit les ténèbres. — II. Nuit dans l'intelligence de l'homme au moment où il commet le mal. — III. Glaces dans son cœur. — IV. Honte et abîmes dans sa conscience. — V. Horrible sang froid et cynisme du pharisaïsme moderne devant ce douloureux état. Impuissance du judaïsme et du protestantisme pour en tirer : c'est l'impuissance d'Agar au désert, s'éloignant pour ne pas voir mourir Ismaël. — VI. L'Église catholique, seule, est la mère compatissante qui arrache aux ténèbres et ramène à la lumière et à la vie.

I

La séparation qui s'opère, au dehors, entre les partisans de la lumière et les partisans des ténèbres, n'est-il pas essentiel de la transporter au dedans de soi-même ? Convierait-il, en effet, de paraître inscrit publiquement dans l'armée du bien et du beau, et d'être, dans sa conduite privée, livré aux ténèbres ? Non, assurément.

Traisons donc, avec soin, de cette séparation dans le for intérieur.

Les ténèbres se lèvent dans l'homme, avec le péché. Une faute grave amène la nuit.

On a très justement comparé le péché à la nuit. En effet, de même que la nuit, quand elle vient et s'étend, confond, efface toutes les beautés du jour, et semble anéantir, en les faisant disparaître, tous les objets de la création : de même, du péché, procèdent le sombre et le néant ; il assombrit, il anéantit ; le désordre, la confusion, le chaos s'étendent sur l'âme humaine ; et sans une intervention divine, les beautés et les forces natives de l'homme s'évanouiraient.

Pénétrons dans cette nuit profonde du monde moral.

II

Nuit dans l'intelligence.

Nous avons une terrible puissance : la puissance de mentir ; non pas précisément mentir à nos semblables, mais, ce qui est étrange, nous mentir à nous-même ;

Nous mentir à nous-même, voilà notre terrible puissance, car nous ne pouvons connaître le péché qu'à la suite d'un mensonge intime.

J'en appelle à l'homme loyal qui a eu la faiblesse de commettre le mal, qu'il dise si l'analyse suivante n'est pas exacte :

Dans ce moment fatal, mon frère, la vérité, la lumière, la loi, étaient là, devant vous, devant votre intelligence, devant votre raison : lumière éblouissante,

impérative, inexorable, d'où sortait cette voix : « Arrête; ne fais pas... : cet acte que tu vas poser, c'est un mal ; »

Et tandis que, dans cette partie haute de votre être, vous vous défendiez de cette action, vous, la même personne, dans cette partie basse, obscure, profonde de la passion, vous la même personne, vous retournant contre vous-même, vous vous répondiez secrètement : « Fais...; cet acte te sera un bien, il te sera un plaisir... »

Au grand jour de votre personnalité, vous disiez : non. Dans l'intimité de votre personnalité, vous disiez : oui. En vous, le jugement d'estime *spéculatif* était bien en faveur de la loi ; mais le jugement d'estime *pratique* fut tout en faveur de la passion. Et ainsi, opposant en vous-même la négation à l'affirmation, vous vous êtes menti à vous-même ; et faisant autrement que vous aviez jugé d'abord, c'est alors que vous avez pu commettre le mal.

Et tandis que vous le commettiez, il y avait peut-être des ténèbres qui vous enveloppaient. Chose accablante et humiliante pour notre belle nature, quand on a la faiblesse du mal, on souhaite les ténèbres, et, de fait, on les recherche. Mais ce ne sont point ces ténèbres du dehors qui forment les plus épaisses ténèbres. Pour commettre le mal, on a commencé par éteindre la lumière dans sa propre pensée, sorte de Jérusalem paisible où tout était clair ; on a voilé par un mensonge la face de la Vérité importune ; et, la personnalité devenant ténébreuse au dedans, on est bien aise alors de rencontrer des ténèbres au dehors. La nuit au

dehors répond à l'appel de la nuit au dedans; hélas! oui, le péché a besoin de la nuit, parce que le péché est fils du mensonge!

III

Glaces dans le cœur.

Ténèbres et mensonge dans l'esprit, le péché devient en même temps *égoïsme* dans le cœur. C'est logique, c'est fatal. Les ténèbres ne sont-elles pas froides et glacées?

Oui, le mal est égoïste. On commet le mal, parce qu'on préfère froidement son intérêt, son plaisir, sa passion, à la loi de Dieu et à l'intérêt d'autrui; et c'est pourquoi le cœur, oubliant alors sa propension exquise à la sensibilité, se rétrécit et devient dur.

En effet, si l'on n'y prend garde, une des plus malheureuses conséquences que le péché produise dans un cœur, c'est de le rendre dur. Cette dureté, qui est une suite du péché, est en même temps un châtement de Dieu. Quand Dieu veut dès ici-bas punir un cœur, il le rend dur. Dans les pages des Livres saints, se rencontre fréquemment cette terrible menace : *J'endurcirai leur cœur... son cœur deviendra dur comme le rocher*. Ne semble-t-il pas qu'on aperçoive la main de Dieu retirer du côté de la région du cœur cette disposition tendre et délicate, ce présent si noble qu'il nous fit : la sensibilité; la sensibilité, cette âme de notre âme qui en anime

toutes les facultés ? Dès lors, privé de sa sève nourricière, le cœur se dessèche, il ne sait plus s'attendrir, il ne sait plus pleurer, il ne sait plus être bon. Et quand le pécheur en arrive à se faire un jeu du crime, à ne plus craindre d'accumuler ses forfaits, son cœur aussi en arrive à ce degré d'endurcissement où il ne ressent plus la pitié et où la miséricorde n'a plus d'accès auprès de lui. Qu'on considère avec attention cette race d'hommes qui aujourd'hui s'appelle ouvertement la race sans Dieu : sur le visage de ces hommes il n'y a plus de bonté ; leurs lèvres n'ont plus de sourire ; au lieu de deux yeux avec la douce flamme du regard humain, il n'y a plus sur leur face que *deux trous*, comme disait déjà Bossuet, deux trous où bouillonne, avec la luxure, la haine de la société. Ces physionomies dégradées et dures semblent ne plus appartenir à la famille humaine, et c'est pour quoi, quand elles passent, l'honnête homme se dit avec inquiétude, comme dans le voisinage d'un fauve :

Je crains l'homme qui ne craint pas Dieu !

O Seigneur, préservez-nous de la dureté de cœur, en nous-même d'abord, mais aussi dans ces rues basses et ces sous-sol dont l'impiété fait des repaires !

IV

Honte et abîmes dans la conscience.

Au centre de notre être, — comme au centre des merveilles de la nature, où Dieu avait primitivement planté

un endroit plus merveilleux, l'Éden, le paradis de délices ; — au centre de notre être, Dieu a établi aussi un autre paradis, dont le premier avec ses fleurs virginales, ses parfums exquis, sa pourpre et sa blancheur, n'était qu'un pâle reflet ; au centre donc de notre être, là où les sens parlent, où l'imagination s'émeut, au point de rencontre de l'intelligence et de la sensibilité, un paradis a été disposé par Dieu, qui s'appelle la conscience. De même que le paradis de l'Éden était le résumé de toutes les splendeurs créées, le retentissement harmonieux de toutes les voix terrestres qui venaient doucement murmurer dans son sein leur soumission et leur admiration pour l'homme ; de même, la conscience a été placée en nous comme le résumé, comme le retentissement harmonique et harmonieux de tout notre être : là, notre intelligence s'applaudit de suivre la belle lumière de la vérité ; là notre cœur se raconte ses purs et chastes amours ; là, toutes nos facultés se rencontrent, se nomment et se retrempe ; et dans les cryptes sacrées de cet Éden intérieur se chante l'interminable cantique de la paix, de l'ordre, de la félicité. Oui, lorsqu'en nous tout est pur et dans l'ordre, la conscience est un paradis !

Mais, dès que par un péché grave nous venons à nous séparer de Dieu, à ce coup notre paradis tressaille, se bouleverse, et change d'aspect ; état de bouleversement qui s'appelle de deux noms : la honte et le remords.

La *honte* est une nuit ! L'enivrement du péché une fois passé, on n'ose plus se regarder au dedans, on n'ose plus penser à soi-même... Et c'est pourquoi la pensée de notre faute se creuse au fond de l'ancien paradis de notre âme une espèce d'ancre, de recoin ténébreux et

sourd, où elle se cache en silence. Autre ténébreux et sourd, ah ! nous voudrions pouvoir oublier les sentiers qui y conduisent. Corruption secrète ! secrète, que le monde entier ignore, et qui, néanmoins, nous met mal à l'aise partout, en face d'une mère, d'une sœur, d'un enfant, de n'importe quel regard vertueux. Nous frissonnons, nous avons peur qu'à tout instant il ne s'en échappe quelque indice ; et l'on peut dire qu'il n'y a pas de plus cruelle torture morale, de plus pénible moment que celui où nous nous entendons quelquefois louer de vertus que nous ne possédons plus : le rouge alors nous monte au visage. Ah ! nous en voulons à cette rougeur de chercher à nous trahir : et volontiers, de nos deux mains, nous pèserions sur notre conscience, sur le marbre du tombeau, pour empêcher le terrible secret de monter à notre face.

La honte n'est pas seule à fatiguer notre vie ; à côté de la honte, il y a *le remords* : le remords dont la mission est de déenchânter la vie à l'extérieur, tandis que la honte la resserre à l'intérieur.

Pour peindre ce désenchantement extérieur, causé par le remords, la poésie antique avait trouvé ce vers, un des plus beaux de l'antiquité :

Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt.

Il y a des larmes dans les choses, et l'esprit frissonne sous des étreintes de mort.

Il y a des larmes dans les choses : oh ! oui, rappelons nos souvenirs : c'est étrange, mais c'est bien vrai, la première fois que nous avons eu le malheur de com-

mettre le mal, il semblait, après, que les choses pleuraient autour de nous ! Désenchantées, elles avaient pris la teinte de notre âme. La nature semblait pleurer, elle était comme trempée de larmes. Les fêtes où les autres se réjouissaient n'avaient pour nous que des tristesses ; et dans l'étude, nos livres eux-mêmes, nos livres, ces vieux amis eux aussi, étaient devenus tristes. Il se faisait en quelque sorte, autour de nous, comme un suintement universel : *sunt lacrymæ rerum*, il y a des larmes dans les choses !

Mais ces larmes, à mesure qu'elles tombaient des choses, où donc allaient-elles ? où allaient-elles se réunir ?

Pauvres cœurs qui me lirez et qui avez conscience d'avoir accumulé péchés sur péchés, ne reconnaissez-vous pas qu'il s'est formé, creusé, au dedans de vous, comme un abîme intérieur ? Eh bien, c'est lui, cet abîme, qui s'emplit peu à peu de ce suintement des choses et de leurs larmes, au point d'en former comme un lac d'amertume. Et alors, à certaines phases de la vie, dans ces heures de grand découragement, où l'homme se prend à se pencher en lui-même pour regarder dans l'abîme de ses peines et de ses souvenirs, l'amertume de toutes ces larmes rassemblées se fait sentir : et l'homme épouvanté tressaille, détourne la tête et se jette en arrière. Et cependant l'amertume n'est pas tout ce qu'elle pourrait être, parce que, tant que dure la vie, la main de Dieu est là, miséricordieuse, qui comprime et retient le lac amer entre ses bords pour l'empêcher de déborder. Mais lorsqu'un jour Dieu voudra former l'enfer dans une âme réprouvée, à cette

heure suprême où il n'y aura plus de ménagement : pour former l'enfer, Dieu n'aura qu'à lâcher l'écluse ! L'Écriture dit : *Le Seigneur a ouvert le puits de l'abîme*¹ ; les larmes amoncelées, rassemblées de toutes les tristesses et de toutes les choses, se répandant alors librement et n'ayant plus de bords, la pauvre âme sera comme noyée en elle-même, perdue, abreuvée dans une amertume sans fonds. Bossuet peint cet état par un mot : *l'âme ne sera plus qu'un pleur !*

Et ainsi, en résumé, par le péché :

A la place de la vérité dans l'intelligence, le mensonge ;

A la place de la bonté dans le cœur, les glaces de l'égoïsme et de la dureté ;

A la place du paradis de la conscience, la honte, et des abîmes de noir et de tristesse ;

N'est-ce pas la nuit de l'âme ? nuit épaisse, qui donne peur, où l'on croit entendre déjà le ricanement du spectre infernal qui attend sa proie ; oh ! comme on se jetterait avec reconnaissance dans des bras libérateurs !

V

En face de cette grande misère du péché ou mal moral, on aperçoit, à cette heure de l'histoire, les attitudes différentes de trois doctrines : l'horrible sang-froid ou cynisme du pharisaïsme moderne ; l'impuis-

¹ *Aperuit Dominus puteum abyssi* (Apocal.).

sancé séculaire du judaïsme et du protestantisme ; la miséricordieuse intervention de l'Église catholique.

Le pharisaïsme moderne.

Qui eût jamais pensé qu'un jour viendrait où les vieux pharisiens de Judée, si perfides et si retors, seraient pourtant dépassés ! On sait ce qu'était le pharisaïsme dans l'antiquité. Il consistait, non pas précisément à se tromper soi-même, mais à tromper les autres ; car il reconnaissait parfaitement le mal en lui-même, le mal avec ses rides et ses laideurs ; seulement il était habile à les dissimuler au dehors en les enveloppant des apparences du bien. Ce pharisaïsme, en un mot, était un sépulcre blanchi, comme l'a stigmatisé Jésus-Christ lui-même ; mais, au moins, le sépulcre n'était-il blanchi qu'au dehors. Tandis que, dans le pharisaïsme moderne, ce n'est plus seulement au dehors qu'on veut blanchir le sépulcre, c'est au dedans ; ce n'est plus seulement dans la personnalité que le mal est nié, mais le mal en soi, le mal *intrinsèque*. « Le mal, s'écrient les pharisiens modernes, le mal, mais c'est une chimère ! Il vous plaît d'appeler certaines choses du nom de mal, certaines autres du nom de bien. Ce qui fait le mal, c'est la défense, c'est la limite. Supprimons la limite, supprimons la défense, et nous supprimerons le mal. Nous étions timides et hésitants dans la glorification des sens : limite absurde ! De même qu'on glorifie l'esprit et le cœur, on peut en faire autant pour les sens. Glorifions-les, glorifions tout dans notre nature, car tout est bon dans la nature humaine ! »

Telle est la *négation intrinsèque* du mal, tel est le langage osé des pharisiens modernes.

Toute controverse est inutile, serait de trop, avec pareille cohorte, digne de faire suite à la cohorte conduite par Judas ! Au surplus, c'est le mal lui-même qui se charge de donner à ces audacieux un démenti formidable. Car, tandis qu'on veut le blanchir et l'effacer au dedans, lui, le mal, fait irruption au dehors, et il s'affirme à tous les regards sous deux formes terribles qui s'appellent le suicide et la folie. Le suicide et la folie, dont les cas se multiplient d'une manière effrayante, se multiplient d'autant plus que de parricides doctrines réhabilitent davantage les passions et la jouissance ; le suicide et la folie qui venant à s'emparer des foules se nommaient, il y a vingt ans en France, l'incendie de Paris ! Le suicide et la folie, ces deux effroyables attestations du mal, ah ! qu'on commence par les faire disparaître, et ensuite il sera permis d'écrire dans les feuilletons et les romans, permis d'écrire, en parlant des passions et de la jouissance, que *tout est bon dans la nature humaine !*

Au-dessus de cette doctrine malsaine, dans une région meilleure, viennent se placer les religions qui reconnaissent le mal, mais qui restent impuissantes à le guérir : le judaïsme et le protestantisme. Il semblerait même que la misère morale, à mesure qu'elle grandit, fasse ressortir davantage l'impuissance séculaire de ces deux religions. S'inspirant toutes deux de la Bible, elles répètent, l'une comme l'autre, ce chant plaintif de Job, le patriarche de l'Idumée : *L'homme né de la femme vit très peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misères. Il naît comme une fleur qui n'est*

pas plutôt éclore qu'elle est foulée au c pieds ; il fuit comme l'ombre, et il ne demeure jamais en un même état... Qui peut rendre pur celui qui est né d'un sang impur? N'est-ce pas Vous seul qui le pouvez ¹ ? Mais, hélas ! après avoir fait entendre sur les misères de leurs enfants ce chant de douleur, la religion juive et la religion protestante les laissent sans secours. « C'est vers Dieu seul qu'il faut aller, disent-elles, c'est Dieu qu'il faut implorer ; car il n'y a que Dieu seul qui puisse remettre les péchés. » — Ah ! oui, ô protestantisme, et toi, ô judaïsme, « il n'y a que Dieu seul qui puisse remettre les péchés » ; avec vous, nous le reconnaissons et le proclamons bien haut : il n'y a que Dieu seul qui puisse remettre les péchés. Mais qui me dit, à moi cœur brisé par le remords, à moi qui répète cent fois le jour : Pardon, mon Dieu ! ô pardon ! qui me dit, qui m'assure que j'ai suffisamment gémé et pleuré ; qui me dit que Dieu m'a pardonné, et à quelle heure son pardon est descendu sur ma tête !... Ah ! ne voyez-vous pas que j'ai besoin d'entendre une réponse, qui vienne frapper mon oreille ; une réponse sensible, vibrante comme mon aveu ; que j'ai besoin, en un mot, d'avouer devant quelqu'un, afin que quelqu'un me pardonne ? O protestantisme, ô judaïsme, quelle que soit la part de vérité qui puisse encore se trouver en vous, vous m'apparaissez comme cette femme de la Bible, cette pauvre mère à qui l'enfant de ses entrailles, mourant de soif au désert, demandait de l'eau pour apaiser sa soif dévorante :

¹ JOB, XIV, 1-2-4.

Agar, dit la Genèse, laisse son fils couché sous un des arbres qui étaient là, s'éloigne d'un trait d'arc, s'assied vis-à-vis en disant : Je ne verrai point mourir mon enfant. Et elle se met à pleurer.

« Ma mère, ne me laisse pas mourir ! » dira à la religion protestante un pauvre protestant inquiet et torturé par ses fautes comme par une soif ardente ;

« Ma mère, ne me laisse pas mourir ! » dira à la synagogue un pauvre enfant d'Israël mourant de soif sur le sable d'or de ses richesses, « ne me laisse pas mourir ! »

Mais Agar s'éloigne, s'éloigne, en cachant sa faiblesse et ses larmes... Il n'y a qu'une mère compatissante à qui Dieu ait révélé et confié la source d'eau vive, et cette mère, c'est l'Église catholique !

VI

L'Église catholique fait jaillir deux sources d'eaux vives, qui ne demandent qu'à s'épancher : l'une, des lèvres de l'homme ; l'autre, du cœur de Jésus-Christ ; elles se nomment l'*aveu* et l'*absolution*. Ah ! ne sont-ce pas là deux sources de lumière et de tendresse, dont le judaïsme et le protestantisme ne savent pas profiter pour les enfants des hommes en détresse : l'Église catholique y puise pour eux la paix et l'honneur.

En effet, l'aveu, d'abord, réhabilite l'homme pécheur ; l'aveu le replace dans sa dignité première : non seule-

ment parce que l'aveu rétablit en nous l'harmonie entre notre intelligence et la vérité, entre notre cœur et la bonté, et l'harmonie dans notre conscience; mais parce que cette harmonie ne se rétablit que par un acte héroïque, et l'aveu est cet acte d'héroïsme, comme précédemment le péché avait été un acte de faiblesse. Oui, il faut le reconnaître, il y a de l'héroïsme dans cet aveu, souvent très pénible, et qui est tout volontaire et spontané; de l'héroïsme, dans cet aveu qui se fait à genoux, mais hâtons-nous d'ajouter : qui humilie sans abaisser. O hommes qui avez le courage de vous agenouiller et de vous accuser sur ce trône de planches où siège le ministre de Dieu, ah ! vous ne vous doutez pas du frémissement d'admiration qui saisit le prêtre lorsqu'il contemple en vous l'ange tombé qui se relève ! Vous ne vous doutez pas de l'estime large, catholique, qu'il ressent pour vous lorsqu'il contemple vos larmes, vos sanglots, l'effort de votre aveu : à ce moment, pour l'heureux prêtre, témoin et confident de votre courage, il se fait comme une vision du ciel. En effet, *le royaume du ciel souffre violence*, a déclaré le Christ, *et il n'y a que les violents qui puissent le conquérir*. Sainte violence des prédestinés, nécessaire pour monter aux cieux, vous êtes belle et variée de bien des manières, dans l'étendue de l'Église catholique et romaine : belle dans la palme aux mains du martyr, belle dans le voile au front de la vierge du cloître, belle dans les pieds nus du religieux mendiant ! Mais jamais, ô sainte violence des prédestinés, vous n'apparaissez plus belle que lorsqu'un vieillard à tête blanche ou une Madeleine en pleurs vient se placer à des

pieds arrêtés par la miséricorde. A cet ineffable moment de la vie du prêtre se renouvelle en quelque sorte, pour lui, la vision de Jacob à la pierre de Béthel : il vit, le patriarche, il vit des anges qui, sur une échelle mystérieuse, descendaient et montaient, montaient et descendaient sans effort. Le prêtre a une vision supérieure à celle de Jacob : car, dans ce front blanchi et courbé, ou dans cette Madeleine en pleurs, il contemple au bas de l'échelle un ange ! un ange qui sanglote et se fait violence pour remonter de ses fautes vers l'éternelle Beauté et dans les bras de l'éternelle Bonté !

Après l'aveu, l'absolution.

L'aveu a été l'effort, le travail de l'homme pénitent ; l'absolution sera le fruit ou l'application du travail de l'Homme Dieu. Le pénitent a mis courageusement la main à la reconstruction de sa dignité personnelle, Dieu va y mettre la sienne :

Quelle parole que cette parole *Ego te absolvo*, moi je t'absous ! On est saisi par sa brièveté et par sa hardiesse. Tout de suite on la reconnaît comme devant appartenir à la famille de ces paroles scripturaires, courtes, toutes puissantes, qui opèrent à l'instant ce qu'elles expriment¹, à la famille des paroles comme celles-ci :

FIAT LUX, *et facta est lux* : Que la lumière soit, et la lumière fut ;

HOC EST CORPUS MEUM : Ceci est mon corps ;

TU ES PETRUS : Tu es Pierre ;

EGO TE ABSOLVO : Moi, je t'absous.

¹ SAINT LEON.

Voilà la parenté de cette étonnante parole; mais voici maintenant sa signification. Un prêtre étend sa main droite sur la tête d'un pénitent incliné, et il dit :

Ego, moi : moi qui te suis présent, moi homme comme toi, que tu vois et que tu entends, afin qu'à jamais tu saches bien qu'à tel jour et à telle heure il y a eu, de ta part, une suprême ouverture de tes fautes, et, sur ces fautes, une suprême réponse; afin que tu saches bien que cette réponse n'a pas été un fantôme de ton imagination, ni même une voix céleste dont les accents inconnus pourraient encore te laisser dans la perplexité; mais la réponse de moi, la réponse d'un homme dont tu étais venu humblement implorer le secours ;

Et d'autre part moi, toujours moi, qui ne suis pas seul, mais qui, dans ma personne humaine consacrée par le baume sacerdotal, tiens la place de Jésus-Christ ; moi en quelque sorte le prolongement du Christ, *sacerdos aller Christus* ; moi vers qui, ô mon frère, ô pénitent de Dieu, si un séraphin venu du ciel t'apparaissait pour me disputer l'honneur et la consolation d'entendre ton aveu, moi vers qui il faudrait hardiment te porter, parce que c'est à moi, c'est à l'homme et non pas à l'ange que le Seigneur a conféré le pouvoir de pardonner : *Il nous a confié le ministère de la réconciliation* ¹ ;

Moi donc homme et mandataire du Christ :

En face de toi : de toi qui as pris courageusement ton pauvre cœur à deux mains, et qui l'as retourné pour

¹ *Deuxième Épître aux Corinthiens*, chap. v, 18.

le verser dans le mien; oh! de toi qui t'inclines vers moi, comme moi je m'incline vers toi;

Moi et toi :

ABSOLVO, je t'absous, je te délie du péché qui t'étreint, je te délivre du poids qui t'étouffe... Moi, je repousse dans la mort ce qui en toi était déjà au pouvoir de la mort; je refoule dans les ténèbres ce qui en toi était déjà gagné par les ténèbres; *absolvo*, au nom de Jésus-Christ et en vertu de sa toute-puissance qu'il m'a confiée, je t'absous, ta vie passée ne compte plus;

Et de même qu'au matin de mon sacrifice eucharistique à l'autel, sous cette parole de la consécration, sous ce tonnerre de mes lèvres « *hoc est corpus meum*, ceci est mon corps », la matière du pain s'était précipitée, obéissante, dans le changement de substance où elle devient le corps de Jésus-Christ lui-même;

Au soir de ce même jour, sous cet autre tonnerre de mes lèvres : *ego te absolvo*, moi je t'absous, le péché s'est enfui; du péché il n'y avait plus la trace, plus même le souvenir ni devant Dieu ni devant son prêtre; et le pénitent incliné relevait lentement sa tête, il la relevait dans l'honneur et dans la liberté!

O séparation des ténèbres d'avec la lumière au sein de l'âme humaine, que tu rappelles bien celle du matin de la création, alors que Dieu rangeait d'un côté la lumière et de l'autre côté les ténèbres! L'Église a reçu cette toute-puissance de son divin Fondateur, et elle en investit chacun de ses prêtres. Aussi, à toute minute du temps, et sur n'importe quel point de l'espace, il y a un prêtre, placé là par la miséricorde, pour répéter aux

désespérés, à ceux qui disent qu'il est trop tard pour se repentir :

Jusqu'au dernier soir de la vie, la tige de l'espérance est encore verte; la fleur du repentir y peut éclore¹ !

« Trop tard », dites-vous;

*Mais, entre TARD et TROP TARD, il y a un abîme
il y a le sang de Jésus-Christ!*

¹ DANTE.

LIVRE DEUXIÈME

LES ENFANTS DE LUMIÈRE

CHAPITRE PREMIER

COMMENT SE DÉVELOPPE L'ENFANT DE LUMIÈRE

- I. Notre être lumineux ne nous est donné qu'à l'état de germe ou de commencement. La belle loi du développement dans la lumière, d'après saint Paul. — II. Développement dans la lumière par la foi : les clartés de la foi et la ferveur de la vie de la foi. Recommandation faite aux israelites : « Souvenez-vous de la montagne ardente ; » recommandation faite aux chrétiens : « Souvenez-vous de vos beaux jours de ferveur. » — III. Développement par la pureté : elle est illuminative, pour tous les détails de notre être. Rosée de lumière qui, sous le christianisme, a fait jaillir les lis dans la nature humaine. La candeur des enfants est sacrée. — IV. Développement par la charité : elle dissipe en nous les ombres survenues, les défaillances momentanées, et, de plus, elle rayonne doucement sur le prochain. — V. Rejaillissement, au dehors et au loin, de tout ce bel état interne : le chrétien est l'homme digne par excellence, seul droit, au milieu des autres hommes courbés ou dégradés.

I

Les camps sont tranchés. Grâce aux enseignements des pontifes romains, et grâce aussi aux événements qui forcent tout homme à sortir de la neutralité et à se définir, on sait maintenant parfaitement où se tiennent les enfants de lumière et où s'assemblent les fils de ténèbres.

Avant de les voir aux prises et de décrire leurs luttes, donnons-nous la consolation de regarder de près les enfants de lumière; la prudence nous fera aussi considérer les fils de ténèbres.

On devient enfant de lumière par le baptême; on le redevient par le sacrement de pénitence : nous l'avons prouvé. C'est le baptême ou la naissance selon la grâce qui fournit aux chrétiens leur constitution lumineuse. Toutefois ce magnifique état n'est que commencé.

En effet, la sainte Écriture a soin de nous avertir que nous ne sommes ici-bas qu'*un commencement de la créature de Dieu*¹. Nous recevons notre être à l'état de germe ou de commencement, il faut qu'il se développe : comme la plante, qui avant de devenir fleur ou fruit part d'une graine; comme le jour, qui avant d'atteindre son milieu ou plein midi part d'un petit point lumineux sur l'horizon. Conséquemment, le chrétien, lui aussi, en recevant le saint baptême, n'est encore qu'un enfant de lumière commencé. Il faut qu'il se développe, qu'il grandisse. C'est à ce développement que faisait allusion saint Paul, lorsqu'il ne cessait de répéter dans ses Épîtres aux premiers chrétiens : qu'il y a une marche dans la lumière, *marchez comme des enfants de lumière*²; qu'il y a une nourriture et *des fruits de lumière, la bonté, la justice, la vérité*³; qu'il y a une armure de lumière, *revêtons-nous des*

¹ *Initium aliquod creaturæ ejus* (JACOB. I, 18).

² *Et filii lucis, ambulate* (Ephes., v, 8).

³ *Fructus lucis est in omni bonitate, et justitia, et veritate* (ibid., 9).

*armes de lumière*¹. Ces exhortations de saint Paul avertissent évidemment tous les chrétiens qu'ils doivent travailler à développer leur belle constitution lumineuse commencée : allons ! nobles enfants, développez-vous !

Mais quels sont les moyens, quels sont les secours qui aident le chrétien à développer, à épanouir son germe divin, son aptitude à devenir davantage enfant de lumière ? Il est consolant de l'apprendre, et, plus encore, de le pratiquer.

II

Ce qui, en premier lieu, développe dans le chrétien les glorieux germes de lumière déposés en lui par le baptême, c'est *la foi et la vie de la foi*.

En effet, la foi éclaire notre intelligence. Ne dit-on pas : le flambeau de la foi. A ses divines lueurs, le chrétien apprend d'où il vient et où il va. Il apprend qui a fait l'air qu'il respire, le panorama qu'il contemple, la gerbe de blé qu'il cueille, le chemin qu'il foule, et le pavillon étoilé qui s'étend sur sa tête. Il apprend ce qu'est Dieu : un dans son essence, mais société dans ses personnes, Père, Fils et Saint-Esprit. Il apprend qu'il est devenu lui-même enfant de Dieu par adoption, grâce au Fils de Dieu qui, en se faisant homme, est devenu son frère et son ami. Il apprend enfin qu'il y a une vie éternelle, et qu'elle consistera à voir face à face

¹ *Induamur arma lucis.* (Rom , XIII, 12)

et à posséder cœur à cœur ce Dieu un en trois personnes, qu'il aura aimé sur la terre et adoré sous les voiles de la foi. Il apprend et croit tout cela. Or, tout cela, n'est-ce pas, pour le chrétien, avoir son front dans la lumière? « *L'œil du monde ne voit pas plus loin que la vie*, disait le saint curé d'Ars, *l'œil du chrétien voit jusqu'au fond de l'éternité.* » C'est bien vrai. Posséder la foi, c'est voir, c'est percer jusqu'au fond de l'éternité¹!

La foi éclaire, de la façon que je viens de dire, l'intelligence de tout homme. Elle est flambeau universel. Le bûcheron et l'artisan sont, dans la connaissance des choses éternelles, autant fils de lumière que le philosophe le plus profond. Voilà pourquoi un savant chrétien disait : *Savoir, c'est peut-être se tromper. Croire, c'est sagesse et bonheur.*

Toutefois, dans l'intelligence du savant, la foi produit un deuxième résultat lumineux, celui-ci : *elle aide puissamment au progrès des sciences et des découvertes de ce monde.* Quelle justesse dans cette large et saisissante comparaison dont se sert Ozanam pour indiquer les bienfaits de la foi dans les écoles catholiques, depuis l'humble école du soir jusqu'à l'Académie :

¹ Avoir la foi, c'est posséder des secrets de famille. « Dieu, a dit excellemment le P. Lacordaire, nous ayant faits comme des fils, nous a parlé comme à des fils; et autant il est impossible de concevoir un père qui n'aurait jamais parlé à ses enfants, autant il est impossible de concevoir un Dieu qui n'aurait jamais entretenu sa creature pour lui laisser dans le cœur un secret de famille. » Aussi, avoir la foi, c'est réellement posséder des secrets de famille. *Le Credo* est un recueil de confidences faites par Jésus-Christ!

« Comme l'aigle, dit-il, enlève son aiglon dans les airs pour lui apprendre à fixer des yeux le soleil, et de même que, habitué à contempler face à face l'astre brûlant, le jeune oiseau plonge ensuite un regard plus assuré vers la terre et distingue plus aisément sa proie au fond de l'abîme : de même la foi, s'emparant de l'esprit humain dès l'heure de son premier réveil, le fait planer dans les régions les plus élevées de la pensée, accoutume son œil aux contemplations les plus éblouissantes et exerce ses forces aux méditations les plus ardues. Alors, si l'esprit de l'homme redescendu de ces hauteurs veut à son tour explorer les régions de la science, il les parcourt sans effort, il s'y meut sans peine, il distingue avec rapidité la vérité sur laquelle il peut se reposer, il s'y attache avec persévérance ; et les premiers bienfaits qu'il recueille dans cette éducation de la foi, dans ce commerce journalier des idées religieuses, ce sont des habitudes méditatives et sévères, une portée de vue large et profonde, et une droiture exquise de jugement. » Voilà bien, présentés dans un chaleureux raccourci, les bienfaits de l'éducation de la foi. Dix-neuf siècles d'expérience nous permettent d'affirmer fièrement que la foi nous rend maîtres de notre intelligence ; que par elle, l'œil du chrétien non seulement voit jusqu'au fond de l'éternité, mais se promène avec aisance au milieu des sciences de la terre ; nous permettent d'affirmer que, par elle, les écoles catholiques ont vu se lever dans leur sein non seulement des générations d'enfants de lumière, mais les princes même de la lumière, saint Thomas d'Aquin et Bossuet. Aussi, lorsque dans la nuit noire qui s'avance sur notre société,

Léon XIII a voulu allumer un phare, il a pris saint Thomas d'Aquin, prince de la lumière !

La foi qui produit dans le chrétien ces résultats de clarté : la certitude des choses éternelles et la facilité pour les sciences de la terre, produit encore en lui d'autres résultats lumineux.

Voici en effet le troisième :

Lorsque, de l'intelligence du chrétien, la foi descend dans ses actes, dans sa vie pratique, c'est-à-dire lorsque le chrétien ne se contente pas de croire les vérités éternelles, mais qu'il conforme sa conduite à ses croyances, vivant par des motifs surnaturels et selon les maximes révélées de Dieu, et non par les sentiments de la chair et du sang, ni par les coutumes du siècle ; en un mot, lorsque non seulement *il a la foi*, mais qu'il *vit de la foi*, alors il se forme en lui, dans sa conscience et dans son cœur, un état d'âme plein de douceur qu'on peut appeler *un état radieux*. Ce n'est plus seulement son front qui est dans la lumière, c'est tout l'homme du dedans, l'homme caché du cœur. Être radieux, c'est-à-dire être content, avoir des rayons dans l'âme, avoir l'âme ensoleillée, quel enviable état ! c'est bien celui du chrétien qui vit de la foi. Il est content. Il reconnaît la Providence dans le sort qui lui est fait, et dans les événements. Il est calme : calme en face des prospérités ; non moins calme en face des adversités. Il sait que la terre est séjour d'exil, et aussi séjour de mérite. Il sait que *souffrir passe*, mais qu'*avoir souffert ne passe pas*, le Livre de vie recueillant les moindres petites

souffrances bien supportées. Il s'encourage à avancer vers les sommets éternels qu'il aperçoit ; et il y encourage les autres : *Allons, frère, marchons ensemble. Pour Jésus nous nous sommes chargés de la croix ; continuons, pour Jésus, de porter la croix*¹.

Est-ce à dire que l'homme qui vit de la foi, n'a pas ses obscurités et ses défaillances ? Loin de nous la pensée de le méconnaître. L'état radieux, ici-bas, est intermittent. Une chrétienne m'écrivait un jour : « Mon âme est remplie et vide tout à la fois, elle est débordante de vie et entourée des ombres de la mort ; elle est triste et sereine ; elle chante et elle pleure. » Qui n'a éprouvé cette plénitude et ce vide tout ensemble ? Qui n'a constaté avec stupeur les ombres de la mort juxtaposées, dans son propre cœur, à côté de la lumière ? Faut-il s'en effrayer, s'en épouvanter ? Eh non ! cet état est parfaitement en rapport avec la foi. La foi, si l'on y prend garde, a un côté lumineux et un côté obscur ; un côté lumineux : elle nous dirige ; un côté obscur : elle présente des mystères ; elle est révélation, mais en même temps elle est voile. Eh bien, la vie pratique de la foi ou vie chrétienne participe de cette nature de la foi, de ce dualisme : voilà pourquoi la vie chrétienne a ses transports et ses abattements ; elle a ses visions enthousiastes, et elle a ses obscurités attristantes et mélancoliques. Mais, au demeurant, dans la vie chrétienne, alors même que la vallée envoie ses brouillards, on se sait dans le chemin du ciel ; alors même que l'âme n'est pas toujours ensoleillée, elle sent qu'elle est

¹ Livre de l'Imitation,

filles de lumière; si elle ne peut pas toujours voler, elle sent toutefois qu'elle a des ailes : et c'est beaucoup que de savoir qu'on a des ailes, quand même elles n'ont pas toujours la force de se déployer !

Un état radieux de l'âme, voilà donc ce que produit la foi pratique ou vie de la foi. Très souvent, elle produit mieux encore, car d'elle procède ce quelque chose d'énergique comme opération et de délicieux comme sentiment qui se nomme la ferveur chrétienne. Qu'est-ce que la ferveur chrétienne? Comme l'indique l'étymologie du mot dérivé du latin (*fervere*, brûler), c'est un état où l'âme, embrasée d'en haut, possède toutes les qualités de la flamme vive qui, dans sa vivacité, brûle, court, dévore, réchauffe. La ferveur brûle : elle se consume dans tout ce qui peut plaire à Dieu son Seigneur. La ferveur court, dans les voies de l'obéissance et de la générosité. La ferveur dévore : que de fois le regard d'une personne fervente n'a-t-il pas arrêté le blasphème sur les lèvres de l'impie? La ferveur dévore le mal ! Enfin, elle réchauffe : comme la poule qui a de la flamme sous les ailes, la ferveur réchauffe les pauvres cœurs glacés qui ont le bonheur de l'approcher.

O moments fortunés que ceux où nous nous sentons fervents ! Jours de ferveur, surtout dans notre jeune âge, vous fûtes nos plus beaux jours ! Ah ! comme le chrétien apparaît alors fils de lumière magnifiquement développé ! Mais sait-on bien d'où nous vient cette précieuse ferveur ? De la vivacité de notre foi. Dans le christianisme et dans la vie chrétienne, tout dépend de

la vivacité de la foi. C'est elle qui tient tout en état. Quand on a été vivement frappé des vérités éternelles, de la fin de l'homme, de la nécessité du salut, de la beauté du ciel, de l'éternité de l'enfer, on devient fervent ; et lorsqu'on veille à conserver l'impression de ces grandes vérités, on conserve sa ferveur.

Il est dit dans la Bible que, lorsque le Seigneur donna sa Loi sur le Sinaï, la montagne était en feu. « *Tout le Sinaï fumait, parce que le Seigneur y était descendu au milieu du feu ; la fumée s'en élevait en haut comme d'une fournaise*¹... *et la flamme montait jusqu'au ciel*². » Moïse, rappelant dans la suite aux enfants d'Israël cette mémorable journée, leur disait : « *Vous avez vu la montagne ardente, souvenez-vous de la montagne ardente*³. » Sous le christianisme, on ne dit plus : Souvenez-vous de la montagne ardente ; on dit : Souvenez-vous de vos beaux jours de ferveur. Car, sous le christianisme, ce n'est plus la montagne qui est en feu, qui brûle au dehors, c'est la personne humaine, l'homme de foi qui brûle au dedans par la ferveur ! Mon Dieu, je veux vous aimer de toutes mes forces. — Mon Dieu, malgré ma nature rebelle j'accomplirai mon devoir jusqu'au bout. — Je courberai ma fierté sous l'obéissance. — Mon Dieu, je souffre ; oh ! oui, je souffre ; mais cette épreuve, je la supporterai en étreignant avec amour vos pieds cloués au Calvaire : tout cela, non, ce n'est plus la montagne qui brûle au dehors ; c'est mieux : c'est la personne humaine qui

¹ Exod., xix, 18.

² Deuter., iv, 11.

³ Deuter., v, 23.

brûle au dedans ; le feu n'est plus au Sinaï, il est au cœur ! Qu'était-ce, malgré toutes ses magnificences, que l'incendie du Sinaï, auprès de l'incendie allumé dans le cœur d'une sainte Thérèse, allumé dans le cœur d'un saint François Xavier ! Enfants de lumière, souvenez-vous donc non plus de la montagne ardente, mais souvenez-vous de vos beaux jours de ferveur.

Et ainsi, la foi produit vraiment dans l'homme un état de clarté : dans son intelligence, la certitude des choses éternelles et la facilité pour les sciences de la terre ; dans sa conscience, des rayons ; dans toute sa personne, la ferveur. O foi, que tu es bonne, que tu es délicate, que tu es habile ! Il est annoncé, ô foi, que, sur le seuil des cieux, tu disparaissais avec l'espérance : aussi, dans les vallées de ce monde, il m'est doux de t'embrasser (embrasser la foi chrétienne !) de te retenir, de te cultiver, de t'augmenter ! O foi, tu es mon trésor ; c'est toi qui prépares, — oh ! je l'attends de ton dernier service ! — mon vêtement de lumière, et qui tresses ma couronne d'immortalité.

III

Ce qui développe également, dans le chrétien, son germe initial d'enfant de lumière, c'est la *pureté*, des mœurs pures. *La chaste et blanche troupe des enfants de lumière !* est-il dit au livre de la Sagesse¹.

¹ *Casta generatio cum claritate.* Sap., iv, 1,

L'aimable vertu de pureté, en effet, est *illuminative* :

Illuminative de notre *éternité* : le divin Précepteur n'a-t-il pas annoncé cette béatitude : *Bienheureux les cœurs purs parce qu'ils verront Dieu*¹.

Mais la pureté est illuminative dès ici-bas :

Elle l'est de notre *intelligence*. C'est un fait de bien douce expérience que lorsqu'on se conserve pur, on étudie mieux, on travaille mieux, on voit mieux. Dieu est *le préparateur des pensées*², déclare positivement l'Écriture ; or, il est manifeste que, préparateur attentif, il prodigue avec plus de complaisance aux intelligences chastes les grandes et belles pensées, comme il sème avec profusion, le soir, dans un ciel pur et sans nuages, les étoiles et les astres de lumière.

Illuminative de notre intelligence, la pureté l'est encore de notre *visage*. Elle y projette des lueurs douces, une pureté de lignes calme. C'est la gloire du Christianisme d'avoir créé, par la vertu de pureté poussée jusqu'à l'héroïsme, des visages de vierges dont l'éclat virginal ressemble à celui d'un vase d'albâtre dans lequel serait emprisonnée une vive flamme. S'inclinant devant ces visages, un ancien de la primitive Église disait : *Si tel est le visage, quelle doit être l'âme ! si telle est l'enveloppe de verre, quelle doit être la pierre précieuse*³

La pureté, enfin, n'est-elle pas illuminative même de nos pas, de notre *démarche* ? « Marchez comme des

¹ SAINT MATHIEU, v, 8.

² *Ipsi præparantur cogitationes.* (I Reg., II, 3.)

³ *Si tanti vitrum, quanti margaritam.*

enfants de lumière, » nous a recommandé saint Paul. Or, il est certain que la pureté imprime à la démarche humaine je ne sais quoi d'aérien, de détaché, une agilité qui fait penser aux anges. Regardez passer un saint : il laisse après lui comme une traînée lumineuse.

Et ainsi, la pureté est incontestablement illuminative.

Un de nos vieux Prophètes, s'adressant au Seigneur, annonçait : « C'est une rosée de lumière, ô Seigneur, que votre rosée, *ros lucis, ros tuus*¹. » La pureté, qui est toujours un don de Dieu, est bien cette rosée de lumière que saluait le Prophète. Elle est tombée, cette rosée, sur les vierges, sur les hommes chastes, sur tous les cœurs purs de la nouvelle Alliance : et la blanche troupe s'est épanouie, en tous lieux et sous tous les climats. Par la Création et la rosée du matin, Dieu avait fait jaillir les lis dans le jardin de la nature ; par le Christianisme et la rosée de lumière, il a fait jaillir les lis dans la nature humaine !

Qu'on nous permette ici une digression :

Sait-on bien pourquoi, nous catholiques, nous irons jusqu'au bout de nos forces dans la grande lutte qui s'est engagée à propos de l'enseignement et de l'éducation : décidés à défendre par tous les moyens légaux nos établissements, nos méthodes, nos livres, nos maîtres, les chers maîtres de nos enfants, à les défendre école par école, faculté par faculté, luttant jusqu'au bout de nos forces, jusqu'à épuisement de nos ressources et jusqu'à épuisement de notre énergie, sait-on pourquoi ?

¹ ISAÏE, xxvi, 19.

Sans doute, c'est pour sauvegarder la première et la plus française des libertés, celle des pères de famille dans l'éducation de leurs enfants ;

Sans doute, c'est également pour repousser la plus sauvage des tyrannies, celle qui, s'introduisant au foyer domestique, en interromprait le développement régulier

Mais, au-dessus de ces raisons de justice et de liberté, il y en a une autre plus sacrée peut-être, parce qu'elle regarde nos enfants eux-mêmes, cette raison : nous lutterons et voulons rester les maîtres de l'éducation de nos enfants, afin que nos enfants se conservent enfants de lumière par la candeur et des mœurs pures ! Nous ne voulons pas qu'ils deviennent fils et filles de ténèbres...

Nous venons de tracer le mot *candeur*. Mot plein de charme, il s'applique spécialement à l'enfance. Dans son étymologie, il signifie : blancheur éblouissante, éclat de la lumière tirant sur le blanc, *candor lucis*. La lumière en effet, quand elle est extrêmement vive, devient blanche ; la flamme blanche est la plus pure, la plus éthérée. L'ordre moral a emprunté à l'ordre physique cette blanche flamme : au moral, candeur signifie ce premier âge où l'âme de l'enfant semble vivre et respirer dans un milieu diaphane, sorte d'Éden retrouvé de lumière et de blancheur, que rien ne trouble, pas même l'ombre la plus légère du mal. Heureux état, qui arrachait au Père Lacordaire ces accents émus : « La jeunesse est sacrée, à cause de ses périls et à cause de son bonheur. Respectez-la toujours ! Le bien qu'on fait en la respectant est un de ceux qui touchent

le plus le cœur de Dieu ; car Dieu est l'éternelle jeunesse, et il se plaît en ces enfants qui portent, un instant, dans la caducité rapide de nos âges, cette ressemblance avec sa propre figure ¹. »

Telle est la candeur. Eh bien, c'est pour conserver le plus longtemps possible nos enfants dans cet heureux état, que nous lutterons, et voulons avoir nos écoles à nous, nos livres à nous, nos maîtres à nous. Eh quoi, n'a-t-on pas osé dire que l'Église catholique était la mère de l'obscurité et de l'obscurantisme, et qu'à l'avenir, dans la question de l'éducation, il fallait ne plus lui confier les enfants. Grand Dieu ! mais vous ne voyez donc pas, impudents blasphémateurs — ou plutôt, si, vous le voyez bien ! — que l'Église veut toute la lumière possible non pas seulement dans l'intelligence (cela va sans dire), mais même dans la conduite, dans les mœurs, puisqu'elle parle d'*œuvres* de lumière, de *fruits* de lumière, de *démarche* de lumière² ! Ah ! c'est précisément à cause de ces implacables rayons dans la conduite, dans les mœurs, que vous ne supportez pas le concours de l'Église !... Vous ne voyez donc pas — ou plutôt, si, vous le voyez bien ! — que non seulement l'Église montre la lumière à l'esprit des enfants, mais qu'elle la verse par les sacrements dans leurs veines et leur jeune cœur : c'est pour cela que vous voulez dégrader ces anges !... L'Église, mère de l'ignorance et de l'obscurantisme ! Eh bien oui, il y a une obscurité, une ignorance que l'Église veut et voudra toujours pour

¹ Lettres à l'abbé Perreyve.

² Épîtres de saint Paul.

les enfants : celle des passions, ou la candeur!... Cette ignorance-là, vous, au contraire, vous ne la voulez plus pour les enfants, cruels que vous êtes! Vous voulez devancer l'heure des passions pour les enfants. Il en résulte qu'à côté des écoles en deuil des catholiques, de leurs établissements fermés ou persécutés, on entend parfois des cris rauques et étranges. Ils partent, ces étranges cris, d'écoles sans prières et sans crucifix, d'écoles sans Dieu. Ce sont des antres : des antres dans lesquels se trouvent, non plus des enfants, mais, comme parle l'Écriture, des petits de lionne ou de léopard, à qui on apprend à rugir sur le prêtre qui passe ; *le lion rugissait*, dit la Bible, et à son rugissement, *le petit du lion* apprenait à rugir aussi *sur la proie*¹. En apercevant le jeune âge ainsi exercé au blasphème et à la haine, n'est-on pas en droit de s'écrier avec épouvante : O apostasie, que tu es cruelle! tu ne laisses plus même subsister les enfants. Aux plus mauvais jours de l'antiquité, pas même à la Passion de Jésus-Christ, rien de pareil ne s'est vu, les enfants avaient été soigneusement tenus à l'écart. Et c'est pourquoi, pour défendre et conserver vos enfants, levez-vous tous, levez-vous, ô catholiques!

¹ *Si rugiat leo, et catulus leonis, super prædam suam.* (ISAÏE, XXXI, 4).

IV

Une troisième vertu coopère, avec la foi et la pureté, au développement de notre être lumineux : *la charité*.

La charité se traduit en œuvres ; on dit : les œuvres de charité. Ces œuvres, qui dilatent l'âme, font vraiment comprendre au chrétien qu'il a le bonheur de se trouver dans un sentier de justice et de lumière, et elles l'aident à s'y maintenir.

Éprouvons-nous des tentations ; nos sens, en se soulevant, conspirent-ils contre notre paix ; des négligences, des défaillances, ont-elles laissé entrer des ombres dans notre intérieur ? vite un recours à quelque acte de charité : comme un rayon vainqueur, il dissipera ces ombres. Il semble que les belles expressions dont l'Église se sert au jour de la fête du diacre Laurent, cet héroïque martyr qui a passé par le feu, puissent s'appliquer à celui qui avait quelques fautes à se reprocher, mais qui a eu recours à la charité :

*Si tu passes par le feu, la flamme ne pourra te nuire, et l'odeur du feu ne restera pas en toi.*¹

Vous aviez, par une imprudence, laissé la flamme d'une passion s'allumer en vous, déjà la fumée commençait : mais vous avez été charitable, l'odeur du feu se dissipe devant cet acte de charité, il n'en restera rien, reprenez votre paix.

¹ *Si transieris per ignem, flamma non nocebit tibi, et odor ignis non erit in te.*

Et encore :

Ma nuit n'a rien d'obscur, toutes choses ont retrouvé leur clarté¹;

J'étais dans la nuit depuis telle faiblesse dont je m'étais rendu coupable ; mais voici que, après avoir serré la main à ce pauvre, les choses sont redevenues lumineuses pour moi : je vais au tribunal de la pénitence pour reprendre vaillamment mon chemin d'enfant de lumière !

O divine charité, tu dissipes les ombres, et tu ne te supportes pas au milieu des ténèbres !

Tel est le témoignage de clarté que nous rend, à nous-même, cette vertu du ciel ; mais auprès du prochain, son témoignage n'est pas moins approbateur et fortifiant :

Le prochain, en effet, a dit dans son cœur : C'est un ange de Dieu qui est venu me secourir...

Que de larmes de joie et de reconnaissance certaines visites de charité n'ont-elles pas fait couler ? Or, les larmes ont, elles aussi, une vertu *illuminative*. A mesure qu'elles coulent, elles purifient l'œil et rendent à la vue son regard limpide et plus perçant. Il semble, lorsqu'on a pleuré, qu'un voile est tombé des yeux et que dans un milieu plus serein, comme après un orage qui a purifié l'atmosphère, on voit, avec plus de calme et de bonheur, la scène de cette terre que l'on domine. Cette vertu illuminative appartient aux larmes de la pénitence ; elle appartient aussi aux larmes de joie et de reconnaissance que la charité fait verser. Lorsqu'elles

¹ *Mea nox obscurum non habet, sed omnia in luce clarescunt.*

coulent d'un grabat, dans une pauvre chaumière, au milieu d'une famille qui tend les bras, de reconnaissance, vers une vision charitable qui a passé, en vérité c'est l'exposition de cette excellente preuve de la religion recommandée par la Bible : *La religion pure et sans tache aux yeux de Dieu notre Père consiste à visiter les orphelins et les veuves dans leur affliction, et à se conserver pur de la corruption du siècle présent*¹. Ému, le pauvre jusque-là endurci par la misère est disposé à se laisser régénérer; la charité le remet presque converti dans les bras de la religion!

V

L'enfant de lumière, dont le développement interne s'opère par la foi, la pureté, la charité, trouve son achèvement dans la *dignité*. Elle est le rejaillissement, au dehors et au loin, de son bel état interne.

Il faut poser hardiment cette assertion : le chrétien est l'homme digne par excellence. Il a une attitude à part, un port de fils de grande maison. On y est accoutumé dans les pays où le christianisme est maître et a façonné les mœurs; mais là où la foi chrétienne est encore étrangère, on reconnaît au chrétien un air de grandeur que la région où il habite ne fournit point aux autres habitants, et qui prouve bien que la vraie no-

¹ Épîtres de saint Jacques, I, 27.

blesse est un reflet de la patrie éternelle. « *Fais-moi chevalier* », demande un jour avec instance le sultan vainqueur à saint Louis son captif; et saint Louis lui répond : « *Fais-toi chrétien et je te ferai chevalier.* » La fierté chrétienne était exquise dans cette réponse, comme aussi l'aveu d'une dignité incomplète se trahissait dans les instances touchantes du musulman. O chrétien, lorsque la foi vous fait porter votre front dans la lumière, que la pureté anime vos mœurs, et que la charité rayonne dans vos actes, votre personne présente alors un ensemble majestueux, quelque chose de complet, qui fait dire : que le chrétien, en étant comme les autres hommes, est plus que les autres hommes.

Mais d'où vient cette différence? D'où vient que le chrétien, en étant comme les autres hommes, est plus que les autres hommes? D'où vient que lui seul est l'homme par excellence? Voici l'explication, fournie en partie par le Livre de l'Ecclesiaste et complétée par le saint Évangile :

Sous les ombrages du paradis terrestre, quand le Créateur en vint à la formation de l'homme, il est écrit qu'il le créa droit, debout, *Dieu fit l'homme droit*¹ : non penché vers la terre, ni incliné comme les autres êtres inférieurs, mais droit, debout, selon la ligne verticale ; pourquoi? Parce que la ligne droite ou verticale est la ligne de la vie, de l'honneur, de la liberté. Lorsqu'on dit d'un homme qu'il est droit, qu'il agit avec droiture, qu'il marche droit, c'est prononcer, de lui, l'éloge le plus honorable, car c'est dire que son maintien moral

¹ *Hoc inveni quod fecerit Deus hominem rectum.* (Eccles., vii, 30.)

est noble comme sa noble stature. *Dieu fit l'homme droit*, cette courte parole de la Bible est la plus belle définition de la dignité de la personne humaine.

Mais le péché, lui, a opposé à Dieu une ligne rivale, inventant pour l'homme une autre attitude : celle de la prostration. Le péché a couché l'homme ! Dieu l'avait fait droit, en vie ; et le péché le renversa, l'étendit, le fit mort.

Or, toute l'histoire de la dignité ou de l'indignité de la personne humaine à travers les siècles, s'est déroulée d'après ces deux lignes, d'après ces deux attitudes : l'attitude de la ligne droite et l'attitude de la prostration.

En effet :

Si je regarde dans l'antiquité, je cherche en vain la dignité de la personne humaine, elle est absente. L'homme, dans l'antiquité, est esclave, avili, humilié, écrasé ; au fronton de la société païenne, un poète a comme cloué cette maxime terrible qui résume tout : *le genre humain est fait pour quelques-uns* ; où était la dignité ?

Si je regarde chez les peuples de l'Orient, même absence. L'oriental, malgré ses apparences de gravité, n'a pas la dignité complète. Muet devant le bâton de ses pachas, il est encore sous le despotisme ; énervé par le Coran, il est étendu dans la mollesse et la somnolence ;

Si je regarde vers les sables de l'Afrique, la personne humaine y est toujours vendue comme un bétail, la traite des noirs n'est pas finie ;

Si je regarde dans les régions de la Chine, l'homme

y emprisonne les pieds de sa compagne, diminué lui-même dans la superstition et la dégradation ;

Si je regarde les restes d'Israël, ah ! je suis ému de pitié devant cette race autrefois si noble, choisie pour donner le jour à Jésus-Christ et avilie depuis si longtemps. Un prophète avait annoncé ce châtement : *Que leur dos soit toujours courbé*¹ ; ce châtement s'est accompli à la lettre. Durant dix-huit siècles, leur dos s'est courbé sous le mépris d'abord, et puis sous le poids des ballots : Israël était le colporteur des Nations ; et maintenant qu'il a été affranchi par la loi civile, ne continue-t-il pas cependant à être courbé sur son or et sur ses lettres de change !

Enfin, si je regarde dans la vieille Europe, non plus chrétienne mais révolutionnée, l'homme, tel qu'il est préparé ou plutôt piétiné par l'athéisme, m'épouvante : Dieu ayant été mis *hors la loi*, l'homme, redevenu sauvage, sera bientôt *hors l'humanité*.

Et ainsi, de quelque côté qu'on tourne les yeux, on ne rencontre que prostration de la personne humaine. Mais alors, où donc est la réalisation du prototype originel : *Dieu a fait l'homme droit*, où est l'homme droit ?

*Regarde sur la montagne*², tel est le conseil de la Bible.

Je regarde vers la montagne... Ah ! c'est admirable, Jésus-Christ est mort droit, debout... Dieu avait fait l'homme droit ; le péché l'avait renversé, mais Jésus-Christ est mort droit : la ligne droite ou verticale de l'homme s'est refaite au Golgotha !

¹ Ps. LXXVIII.

² *Aspice secundum exemplar in monte...* (Exod., XLV.)

C'est là ce qui explique pourquoi le chrétien a un maintien si noble, et pourquoi, en étant comme les autres hommes, il est plus que les autres hommes ; l'attitude du Golgotha a passé dans la sienne. Le reste du genre humain est incliné, mais pas lui ; seul, il est debout dans la lumière, la liberté et la dignité.

C'est Jésus-Christ qui fait qu'on se tient droit!...

Retiens donc Jésus-Christ, noble enfant de lumière, puisqu'il est la flamme de ton regard, la chaleur de ton cœur, la beauté de tes pas. La haine a crié en te voyant passer : il faut qu'il chancelle... Mais enraciné sur Jésus-Christ, le vrai chrétien se rit des pièges et des menaces ; ce n'est pas lui qui rappellerait la statue d'or aux pieds d'argile.

CHAPITRE II

MAITRES ÉCLAIRÉS ET GUIDES SURS

- I. Le savant rationaliste et le savant incrédule ne méritent pas ces qualifications d'honneur : « Maîtres éclairés, guides sûrs. » Triste et orgueilleux état de leur raison, ou la froide raison. Résultats de ténèbres : science incomplète et souvent dangereuse ; froid du cœur ; morale équivoque. — II. Ceux à qui conviennent ces qualifications, dans la cité de lumière : l'évêque, le pasteur, le docteur, le savant chrétien. Magnifique épanouissement des sciences humaines, subordonnées, par eux, à la Vérité éternelle. — III. L'heure présente est aux génies malfaisants : la fable des Harpies devenue une réalité. — IV. Obligation pour les bienfaisants génies de ne rien céder en tout ce qui concerne l'enseignement.

I

« C'est une loi, que l'intelligence humaine, et même toute intelligence créée, doit se former par un enseignement reçu avec respect d'une intelligence supérieure. Nul n'est à lui-même son principe et son initiation : il faut que le feu de la vérité, vivant dans un ancêtre spirituel, touche l'âme qui s'ignore et y allume l'incendie qui ne s'apaisera que dans la dernière leçon de l'Éternité. Jusque-là, l'intelligence sera comme endormie,

ou si elle s'éveille par l'action sourde de sa nature, elle n'aura que des lueurs, des pressentiments, tout au plus de lentes et imparfaites coordinations. Dieu a été le premier maître du genre humain ; formé sous lui, l'homme a transmis à sa postérité le dépôt de la parole et de la science, et ce dépôt mystérieux, sans cesse accru par le travail des générations, arrive à chacun de nous dans un enseignement qui les résume et élève en quelques jours notre esprit à la hauteur où l'esprit humain est lui-même parvenu. Là commence en nous le règne de notre personnalité : enfants de la lumière, héritiers des âges, il nous est permis d'ajouter à la tradition, sans la détruire, le sable d'or que nos pieds découvriront en foulant les rivages inexplorés du vrai ¹. »

Avec quelle élévation de pensées et quelle magnificence de style, cette citation n'établit-elle pas que l'homme, enfant de lumière, est un être enseigné. Il a besoin, toute sa vie, de maîtres et de guides. Mais c'est à la jeunesse surtout qu'il faut de bons guides, pour la direction de ses études, de sa conscience, de ses mœurs.

Cherchons-les.

Un savant rationaliste ou incrédule mérite-t-il ces appellations d'honneur, « Maître éclairé, guide sûr, » et, avec elles, la confiance des familles ?

Difficilement.

Qu'on veuille bien peser les motifs de cette défiance, mêlée de compassion.

¹ LACORDAIRE, *Discours sur saint Thomas d'Aquin.*

Chez le rationaliste et l'incrédule, la raison dit superbement : je veux être *seule*, je n'ai nul besoin du secours de la foi, je me suffis à moi-même.

Elle dit encore : je suis la *froide* raison.

Ainsi parlent le rationaliste et l'incrédule. Raison solitaire, raison froide !

Mais ainsi, également, a parlé l'orgueil, lorsqu'il naquit avec Lucifer. Quelles ont été, en effet, les pensées de Lucifer ? L'Écriture les rapporte : *Je me placerai au-dessus des nuées les plus élevées... je m'asseoirai dans les flancs de l'Aquilon*¹. C'est le propre de l'orgueil de rechercher une place à part, une place solitaire où il ne soit pas confondu avec tout le monde ; voilà pourquoi Lucifer disait : je me placerai au-dessus des nuées les plus élevées. Et c'est aussi le propre de l'orgueil d'être froid, égoïste, de n'être pas aimant : je m'asseoirai dans les flancs de l'Aquilon.

Hélas ! n'est-ce pas exactement la même conduite que tient l'orgueilleuse raison chez le rationaliste et l'incrédule ? Elle dit, cette orgueilleuse raison : je veux être seule, à part de la foi ; je n'ai nul besoin d'elle, je suis la raison solitaire... Elle ajoute : ce mysticisme, cette chaleur qui accompagne la foi, ne serait propre qu'à me troubler, qu'à faire dévier mon jugement : je suis la froide raison !

Eh bien, à quels résultats aboutira cette raison solitaire et froide ? A des résultats de ténèbres. Les voici :

Le premier résultat est une science *incomplète* et très souvent *dangerouse*.

¹ ISAÏE, XIV, 13, 14.

Oui, le rationaliste peut être un savant, un très grand savant, dans les sciences positives, en géométrie, en physique, en histoire, en médecine; mais savoir beaucoup, et ne pas savoir ce qu'il importe le plus de savoir, Jésus-Christ, le salut, n'est-ce pas une science incomplète? N'est-ce pas, hélas! le travail de la taupe? Comme elle, on remue la terre, et l'on ne connaît pas le ciel!

Et non seulement science incomplète, mais, très souvent, dangereuse. Newton, le grand savant, disait avec humilité : « Je ne sais ce que le monde pensera de mes travaux; mais pour moi il me semble que je n'ai été autre chose qu'un enfant jouant sur le bord de la mer, et trouvant tantôt un caillou un peu plus poli, tantôt une coquille un peu plus brillante, tandis que le grand océan de la Vérité s'étendait inexploré devant moi¹. » Ainsi parlait Newton après ses sublimes découvertes; Newton croyait en Dieu, et devant l'océan de la Vérité, il s'abaissait, s'anéantissait, se comparant à un enfant jouant sur la rive avec des coquillages! Mais l'orgueilleuse raison du savant rationaliste n'a pas cette timidité. Elle ne fait pas difficulté de s'aventurer, seule, avec ses propres forces, sur l'océan de l'Infini, et comme l'Écriture a dit que *celui qui veut sonder la Majesté sera accablé de sa gloire*², l'orgueilleuse raison solitaire vient misérablement échouer sur les écueils du panthéisme, du fatalisme, du positivisme³.

¹ Correspondance de Newton.

² Prov., xxv, 27.

³ Si encore le naufrage n'était que pour elle! Mais que d'intelligences, que d'âmes elle entraîne dans son gouffre! On a dit bien justement : « Les

Voilà pour l'intelligence du rationaliste, et que se passe-t-il dans son cœur?

La raison ayant dit : je suis la froide raison, *le froid du cœur* lui a répondu.

Il n'est que trop vrai, le froid du cœur envahit souvent l'homme qui a dédaigné la foi des simples, la foi chrétienne. *Je m'établirai dans les flancs de l'Aquilon*, disait Lucifer; l'Aquilon glacial se fait sentir autour du cœur qui, pour planer plus haut, s'est séparé des simples.

Doit-on inférer de là que le rationaliste, que l'incrédule ne savent pas aimer? Évidemment, ce serait de l'exagération. Mais leur amour est gêné, refroidi, par la froide raison; c'est un amour qui n'a pas toute sa force, semblable à un soleil d'hiver! La foi étant *une croyance par amour*, quand on n'a pas la foi, on a moins d'amour. Est-ce donc si surprenant? N'est-ce pas de l'égoïsme que de ne point tenir compte de Jésus-Christ qui nous a tant aimés en mourant pour chacun de nous? Aussi ce refus de lui donner son adhésion fait-il contracter au cœur un rétrécissement secret, qui gêne tout. Le rationaliste admet bien qu'il y a un Dieu, il peut prononcer son nom, mais ce nom n'a point d'ailes; il peut dire : Dieu est; mais c'est un Dieu glacé qui ne sait pas les chemins du cœur, être abstrait et solitaire, qui habite l'inaccessible région de l'infini, et

lumières produites par l'incrédulité ressemblent à ces lueurs phosphorescentes qui s'élèvent, la nuit, au-dessus des marécages, et conduisent dans les précipices les voyageurs assez imprudents pour marcher à leur clarté trompeuse. »

devant lequel l'homme passe sans avoir l'idée d'une prière ni la puissance d'une larme, lui qui prie et qui pleure si naturellement ! Considérez, par exemple, un père longtemps rationaliste ou incroyant, en face de son enfant qui va faire sa première communion : quel contraste plein de compassion touchante ! Quelle ferveur, quel amour débordant dans ce petit cœur bien simple ! Quelles émotions refoulées, quels rayons brisés dans l'âme de ce pauvre père ! Pauvre rationaliste, pauvre incroyant, oh ! de grâce, rendez-vous ! Quittez l'Aquilon, croyez avec votre enfant, et accordez à votre cœur la jouissance d'aimer de toutes ses forces, jusqu'au fond, parce que votre raison aura été jusqu'au bout... jusqu'à la foi !

Mais qu'est-ce qui arrête en définitive le rationaliste, qu'est-ce qui paralyse le plus l'élan de son cœur ? C'est l'obligation de la foi pratique¹. La plupart du temps, l'homme ne croit pas, parce qu'il ne veut pas pratiquer. Rationaliste dans l'intelligence, il s'appelle néanmoins honnête homme dans la pratique. Eh bien, dit-il vrai ? Dans sa conduite y a-t-il, du moins, beauté morale ? Là, est-il fils de lumière ?

Hélas ! non ; et le troisième résultat de ténèbres qu'il faut constater en lui, c'est une *morale équivoque*.

Le Père Lacordaire disait :

¹ Il existe, en effet, entre la vérité et le devoir, entre l'ordre métaphysique et l'ordre moral, une liaison qui fait que *les questions de l'esprit* sont aussi des *questions du cœur*. Chaque découverte d'une vérité en Dieu nous menaçant d'une vertu dans le cœur, *on se détourne de la vérité afin de n'avoir pas à contracter avec la vertu*,

« Qui de nous n'a connu de belles natures à qui la foi seule manquait ? En les voyant, l'amour naissait de lui-même, et une joie du cœur nous révélait la présence et le charme du bien. Mais si la confiance nous a fait descendre plus avant dans le mystère de ces créatures choisies, avec quel douloureux respect y avons-nous touché des blessures d'autant plus sensibles qu'elles étaient plus secrètes¹. »

Que ces paroles sont justes ! Le prêtre sait bien qu'à côté d'une belle intelligence il n'y a pas toujours une belle conduite !

Mais d'où vient que le rationaliste ne saurait être dans sa conduite le parfait honnête homme, un juste, un fils de lumière ? D'où vient cela ?

Un aveu plein d'humilité touchante l'explique admirablement. Désabusé des orgueilleuses et chimériques illusions du rationalisme, Maine de Biran écrivait à la fin de sa vie, en parlant de Jésus-Christ et de lui-même : *« Il faut toujours être deux ! Malheur à celui qui est seul, il est malheureux et dégradé ; et quoiqu'il en impose au dehors, il ne s'en imposera pas à lui-même. »* Maine de Biran avait raison : pour être honnête, il faut être deux, Jésus-Christ et soi ; la grâce divine et l'effort humain ! Car l'effort humain, seul, n'aboutit qu'à des faiblesses². L'honnête homme solitaire, qui suit un sentier en dehors de la foi pratique et des

¹ LACORDAIRE, LX^e Conférence.

² Il n'aboutit qu'à des faiblesses, parce que le libre arbitre, depuis le péché originel, a été *affaibli et incliné*. « Tout bien nous coûte un long apprentissage ; même après en avoir acquis l'habitude, nous ne l'accomplissons presque jamais qu'avec effort. Du côté du mal, au contraire, tout est pour nous possibilité, facilité, spontanéité. Double phénomène dont l'un

sacrements, pourra en imposer aux autres, il ne s'en imposera pas à lui-même. En lui, il y aura des actes bons, je l'accorde ; mais une vie totalement bonne, jusqu'au bout, sans défaillance jusqu'à la fin, celle d'un parfait honnête homme, au dedans comme au dehors, je le nie. Il n'est aucune honnêteté naturelle qui n'ait eu à rougir par quelque endroit, aucune qui ne tremblerait devant ce mot terrible d'un homme célèbre : *S'il fallait choisir d'être connu tout entier ou ignoré tout entier, il n'y a pas d'homme qui ne préférât d'être ignoré tout entier.* Oui, demandez à un rationaliste ce qu'il préférerait, s'il avait à choisir entre être connu tout entier ou être ignoré tout entier, à coup sûr il préférerait les ténèbres ¹.

Elles lui conviennent !

Le savant chrétien qui revient du saint Tribunal de la pénitence et de la sainte Table, s'il a eu des défaillances, s'est, du moins, retrempé dans la lumière.

Tout cela fait que la science, chez le rationaliste et chez l'incrédule, inspire des tristesses, des défiances, des alarmes. Cette terrible sentence, véritable épée de Damoclès, demeure suspendue au-dessus de tous les talents superbes et solitaires : *Malheur à la connaissance stérile qui ne se tourne pas à aimer !*

confirme l'autre, et d'où résulte la certitude que l'homme naît avec un libre arbitre *affaibli et incliné.* pour me servir de l'expression même du Concile de Trente. » (LXIV^e Conférence.)

¹ Lire dans l'*Art de croire*, de M. Aug. Nicolas, le chapitre intitulé : *Besoin de croire pour être honnête.* t. I, ch. x.

II

Nous avons éliminé. Déployons maintenant la liste des vrais maîtres et des guides sûrs.

C'est l'Église catholique qui dresse cette liste, avec équité et largeur. N'est-ce pas elle, en effet, qui a été établie la demeure de la sagesse, de la vertu et de la science ? L'Esprit de Dieu plaçait, dix-huit siècles avant Jésus-Christ, cette interrogation sur les lèvres d'un prince-pasteur de l'Arabie, en vue des générations à venir :

La sagesse, où se trouve-t-elle ? et quel est le lieu de l'intelligence ?

L'abîme dit : Elle n'est point en moi ; et la mer : Elle n'est point avec moi.

Elle ne se donne point pour l'or le plus pur, et elle ne s'achète point au poids de l'argent.

On ne la mettra point en comparaison avec les marchandises des Indes, dont les couleurs sont les plus vives, ni avec la surdoine la plus précieuse, ni avec le saphir.

Ce qu'il y a de plus grand et de plus élevé ne sera pas seulement nommé auprès d'elle ; mais la sagesse a une secrète origine d'où elle se tire.

D'où vient donc la sagesse ? et où l'intelligence se trouve-t-elle¹ ?

L'interrogation, posée il y a trente-six siècles, n'est

¹ JOB. XXVIII.

pas restée une énigme. La sagesse, partie du sein de Dieu avec le Verbe, réside aujourd'hui dans l'Église catholique, et l'intelligence se trouve aussi auprès d'elle.

Académies des savants, comptoirs des Indes, or des Hébreux, ce n'est pas vous qui procurez la sagesse, ni la vertu et la vraie science qui en émanent : c'est l'Église catholique.

A elle donc il appartient de présenter au monde la liste des maîtres éclairés et des guides sûrs.

La variété en est magnifique.

On peut, toutefois, les distribuer en quatre catégories d'honneur, subordonnées par la hiérarchie.

Le premier maître éclairé et guide sûr est l'*Évêque*.

Le nom d'évêque, d'après son étymologie venue du grec, *ἐπι-σκοπεῖν*, signifie : voir sur, voir de haut. L'évêque voit de haut, pour éclairer et pour guider.

Chaque évêque est, dans son diocèse, *la colonne et l'appui de la vérité*¹.

Quel spectacle que celui d'un évêque revêtu de ses insignes, assis sur son trône pontifical, entouré de son clergé et de ses fidèles ! C'est vraiment la vision de la force et de la durée, le lien du présent, du passé et de l'avenir, la colonne au centre du peuple chrétien !

O évêques, que vous êtes vénérables ! Un rayon de l'immutabilité divine est répandu sur vos visages, et un autre rayon de la fécondité divine descend dans vos bénédictions !

¹ Première Ép. à Timothée, III, 15.

Après l'évêque, le deuxième maître éclairé et guide sûr prend le doux nom de *pasteur* ; on le nomme aussi *curé*, appellation non moins douce, provenant du mot latin *curare*, avoir soin.

Homme simple et modeste, content de peu, vivant au milieu des peuples sans richesse ni puissance, et cependant avec une autorité constante, respectée, remarquable par sa simplicité même : tel est le pasteur, homme de chaque jour. Un bon pasteur : que de lumières et que de sûreté viennent de lui !

« Assis, non plus sur les collines éternelles, mais sur les hauteurs abaissées de notre terre, Jésus étendait au loin son regard. Il pénétrait le ciel pour y lire les mystères de la justice et de l'amour, les secrets de l'avenir, et les moments de Dieu ! Puis, le ramenant sur ses brebis, il les interrogeait, il les avertissait ; parfois même il les menaçait ; ô douces menaces de l'amour !... Le plus souvent, il leur inspirait la sécurité, l'espérance et la joie.

« Douces brebis, vivez en paix, le cœur du Bon Pasteur vous protège ; goûtez la vie, il vous la donne ; que l'amour vous fasse croître, qu'il vous multiplie sur la terre comme l'innombrable armée des étoiles qui brillent au-dessus de vos têtes, et que le regard du Seigneur dirige à travers les immenses plaines des cieux ¹. »

Cette délicieuse description a été faite du Bon Pasteur par excellence, du Fils de Dieu descendu sur la terre : il est permis de l'étendre à tout fidèle pasteur des âmes qui continue, dans le poste que l'Église lui a confié, les fonctions de Jésus-Christ.

¹ *Pensées chrétiennes de M^{re} BAUDRY, sur le Cœur de Jésus.*

Au troisième rang, apparaît le *docteur*.

Qui établira et montrera l'accord harmonieux de ces trois sublimes puissances : la raison, la foi, la science ? Qui dissipera les doutes, cruels tourments des esprits les plus soumis et les mieux cultivés ? Qui dirigera la marche du juste dans ces âpres sentiers où l'âme, quoique pleine de bonheur, éprouve bien cruellement parfois les angoisses de l'exil ? N'est-ce pas le docteur de la vérité.

Le docteur ! l'homme de la doctrine ! l'homme qui sait les voies de la sagesse et la poursuit à travers des espaces, où l'aigle même n'atteint pas, dans la sublimité des cieux, pour la rapporter ensuite aux esprits plus faibles, plus timides, aux humbles et aux petits : quel vol royal, et quelle belle mission d'explorateur au nom de la charité ! Aussi, le prophète Daniel faisant une description sommaire, rapide, très rapide de la vie future, s'arrête cependant devant les docteurs, les montre du doigt, et dit : *Ceux qui en auront instruit un grand nombre dans la justice brilleront comme des étoiles dans des éternités sans fin*¹.

La même plume délicate qui a célébré le pasteur décrit ainsi le rôle du docteur :

« La terre a ses sources qui lui donnent leurs eaux ; le firmament du ciel a ses astres qui versent sur le monde leur lumière ; les nuées, qui entourent notre globe, portent dans l'air et répandent ensuite sur la terre la rosée et la vie. Pourquoi les âmes n'auraient-elles point aussi des sources, où elles iront puiser les

¹ DANIEL, XII, 3.

eaux de la divine sagesse ; des astres qui répandront sur elles leurs pures clartés ; des nuées bienfaisantes, dont l'influence leur rendra la fraîcheur et la vie ?

« O âmes, n'enviez à la terre ni les sources qui l'abreuvent, ni les astres qui l'éclairent, ni la rosée qui la féconde : Dieu, dans ses miséricordes, ne vous a-t-il pas donné les docteurs de la vérité¹ ? »

Entre tous ces docteurs, il suffit d'en nommer un : saint Thomas d'Aquin !

« Simple comme l'aigle, vaste comme lui, on ne le perd jamais de vue dans son vol, si élevé qu'il soit, et ses serres puissantes écartant tous les nuages, il demeure immobile dans la lumière et comme se transformant en sa substance². »

L'évêque a la garde de la vérité ; le pasteur en exerce la culture paisible ; le docteur en poursuit l'exploration. Reste une dernière fonction, plus modeste, mais non moins importante, celle du *savant chrétien*. Son domaine est la science humaine : histoire, géographie, médecine, mathématiques, jurisprudence, mécanique, industrie. Savant, parce qu'il sait beaucoup en matière de science ; chrétien, parce qu'il soumet sa science à la vérité éternelle.

Si les vrais savants s'honorent de relever de la religion chrétienne, de son côté, la religion s'applaudit de ce qu'ils font partie de son chandelier d'honneur et en rehaussent l'éclat. Car le christianisme ne permet pas

¹ M^{sr} BAUDRY.

² LACORDAIRE, *Ponégyrique de saint Thomas d'Aquin*.

seulement la science, il la recommande. Il ne craint pas d'ouvrir trop larges les portes du savoir. Il fait luire la science, comme Dieu fait luire le soleil sur les bons comme sur les mauvais, laissant toute responsabilité à ceux qui usent mal de la lumière et ne songeant pas à l'éteindre.

De là vient la probité de la science chrétienne :

Elle est scrupuleuse ; elle ne se paye ni de faits hasardés, ni de conséquences prématurées ;

Elle est humble, et ne croit pas que ce soit trop de toute une vie pour acheter une vérité si petite qu'elle soit ;

Elle est patiente enfin, parce qu'elle se confie. « Nous descendons, le microscope à la main, dans les derniers détails de la physiologie végétale ; nous nous penchons sur les creusets de nos laboratoires, nous reconstruisons péniblement des inscriptions effacées et des langues en ruines. Il ne nous est pas donné de voir le terme de ces recherches arides : mais nous savons que d'autres y trouveront des conclusions glorieuses pour la Providence. Nous ne sommes qu'au commencement, et le chemin est long ; mais nous savons que Dieu est au bout. Quand nos pères posaient la première pierre de leurs basiliques, quand ils commençaient Notre-Dame de Paris, de Chartres ou de Reims, ils n'ignoraient point qu'ils ne jouiraient pas de leur ouvrage. Mais, si longtemps que pût durer la construction, ils savaient que leur foi durerait encore plus. Ils avaient confiance en la postérité catholique. Ils descendaient dans la poussière et dans la boue pour y asseoir les premières fondations, attendant que d'autres générations vissent

en élever les assises, jusqu'à ce qu'après cinq cents ans la croix triomphante en couronnât le clocher.

« C'est la conduite de l'Église : et jamais elle n'a caché l'estime qu'elle faisait de la science ¹. »

Aussi, comme toutes les sciences ont profité de cette estime, de cette sollicitude et de cette largeur de la religion ! Chaque science a pu s'associer au langage de joie que le Livre de Dieu fait tenir à la Sagesse : *J'ai étendu mes branches comme le térébinthe, et mes branches sont des branches d'honneur et de grâce*². Chaque science a étendu ses branches d'honneur. Auprès de chaque groupe de sciences, brillent les savants chrétiens qui font remonter vers Dieu le rayon de leur propre célébrité :

Auprès des belles-lettres, brillent des célébrités littéraires qui disent : « Il y a dans le nom de Dieu quelque chose de superbe, qui sert à donner au style une certaine emphase merveilleuse, en sorte que *l'écrivain le plus religieux est presque toujours le plus éloquent. Sans religion on peut avoir de l'esprit ; mais il est difficile d'avoir du génie*³. »

Auprès de la médecine, brillent des célébrités médicales, qui disent, à propos de tel malade arraché au trépas : *Je l'ai traité, Dieu l'a guéri*⁴.

Auprès des sciences naturelles brillent des industriels célèbres qui disent : « La nature n'est pas une prison. Elle est bien plutôt *une toile entre deux ou-*

¹ OZANAM, *Mélanges*, t. I.

² ECCLESIASTIQUE, XXIV.

³ CHATEAUBRIAND.

⁴ AMBROISE PARE.

riers, un père et un fils, assis au même travail : un voile sublime, transparent, tendu entre deux esprits, l'esprit créateur et l'esprit humain¹. »

Auprès de la géométrie, du calcul, de la physique, brillent des mathématiciens célèbres qui disent : « Tout cela est vrai, mais tout cela ne saurait remplir le cœur de l'homme, ni suffire à la conduite de la société.

GLOIRE A DIEU ET PAIX AUX HOMMES DE BONNE VOLONTÉ : les mathématiques n'atteindront jamais à la sublimité de cette formule². »

Voilà les savants chrétiens, vrais maîtres et guides sûrs : ils marchent, à bon droit, dans la phalange lumineuse de l'enseignement, à la suite de l'évêque, du pasteur, du docteur.

III

Lorsque Virgile chantait l'approche d'un âge d'or sous le sceptre d'un Enfant extraordinaire qui descendrait des cieux³, si un Prophète lui eût annoncé que sa vision poétique se réaliserait, que des Nations aristocratiques et fières deviendraient, sous la direction de ce merveilleux Enfant, les premières du monde par le savoir et par les armes, qu'elles seraient de race latine, mais qu'un temps viendrait où, une grande révolution

¹ Voir le *Correspondant*, fevr. 1869, p. 719.

² DE COURCY.

³ Quatrième Églogue.

interrompant et retournant toutes choses, on en arriverait, chez ces Nations, à proscrire de l'enseignement le nom sacré de la Divinité, que la langue latine, à cause de ses affinités avec la Divinité, serait elle-même suspecte, et qu'une multitude d'esprits médiocres, athées, sensuels, se feraient les satellites de cette abominable entreprise dans les écoles : assurément, le chantre d'Ausonie eût été stupéfait, révolté, épouvanté de cette métamorphose ; je me demande si son doigt vengeur n'eût pas indiqué, au III^e Livre de son immortelle *Énéide*, l'épisode des Harpies¹ qui caractérise bien la dégoûtante entreprise apostate.

Il est utile de la rappeler :

Dans un enfoncement du rivage, nous avions (*Énée et ses compagnons*) élevé des lits de gazon, et nous savourions des mets délicieux. Tout à coup, du haut des montagnes, les Harpies fondent d'un vol effroyable, battant des ailes avec un grand bruit, ENLÈVENT nos viandes, et SALISSENT tout de leur contact immonde ; à leurs cris sinistres se mêle une odeur fétide. Nous nous retirons alors dans une gorge profonde, sous l'abri d'un rocher que des arbres enveloppaient d'une ombre impénétrable ; et là nous dressons une seconde fois les tables, et rallumons le feu sur les autels. Une seconde fois la troupe bruyante, sortie de ses repaires secrets et fondant sur nous d'un point opposé du ciel, voltige autour de notre butin en secouant ses pieds crochus, et souille les mets de son haleine infecte. J'ordonne alors à mes compagnons de prendre leurs armes et de faire la guerre à cette cruelle engeance. Ils exécutent mes ordres, et disposent leurs épées et leurs boucliers, qu'ils tiennent cachés sous l'herbe. Aussitôt que les Harpies, descendues des hauteurs, ont fait retentir le rivage sinueux du bruit de leurs ailes, Misène, monté sur une éminence, donne le signal

¹ Monstre ailé au visage de femme, au corps de vautour, aux oreilles d'ours, ayant des griffes aux pieds et aux mains.

avec la trompette : mes compagnons s'élancent, et, dans ce combat nouveau pour eux, essaient de blesser ces impurs oiseaux de la mer. Mais leurs plumes résistent à toute atteinte, et leurs flancs restent invulnérables ; elles s'enfuient d'un vol rapide au plus haut des airs, nous laissant une proie à demi rongée et souillée de leurs traces dégoûtantes.

Fable de jadis, tu es devenue, en nos temps, poignante réalité !

Semblables aux Harpies, mais plus redoutables, les idées et les bandes de la Révolution n'ont-elles pas tout envahi et tout souillé ? Elles *enlèvent*, et elles *salissent*. L'école, en particulier, se ressent de leur passage immonde !

L'heure est aux génies malfaisants : ils ne sont ni maîtres, ni guides, mais Harpies !... *nous laissant* (dans l'âme des enfants) *une proie à demi rongée et souillée de leurs traces dégoûtantes !*

IV

Quelles obligations résultent de cet état de choses pour les vrais maîtres et les guides sûrs ? L'obligation, d'abord, d'élever encore plus haut le flambeau de la vérité éternelle, et de rendre plus actives, plus fructueuses et plus éclatantes leurs recherches de la science.

Bienfaisants génies, ils ne doivent pas se démettre. Ils ne doivent également tolérer ni souillure ni enlèvement. Bref, ils ont le droit de parler un fier langage, et qu'ils le parlent, ce langage :

Jésus-Christ, le seul vrai maître, s'est adjoint des suppléants, et c'est nous ! Pour pouvoir porter en tous lieux l'enseignement du salut, nous nous sommes pliés à toutes les conditions. Nous avons fendu du bois et défriché le sol avec les pauvres bûcherons, et nous avons pris nos grades dans les écoles et les universités. Chargés de la science du ciel, nous nous sommes assis au milieu des sciences de la terre, et il est arrivé qu'au contact de la science du ciel, celles de la terre ont pris un essor qu'elles n'avaient jamais connu. Elles se sont rattachées au Christ, comme les rayons se rattachent à l'astre de la lumière. Salomon avait laissé, sur la science, cette inscription mélancolique : *elle est une vanité* ; nous l'avons remplacée par celle-ci : *elle est le contre-fort de la Vérité*.

Tels ont été nos services.

Or, voici maintenant qu'on voudrait nous mettre hors la science, comme on nous met hors la loi ; nous ne pouvons pas accepter cette proscription.

Nous ne pouvons pas : parce que, en vertu du droit divin, nous devons enseigner, et parce que, en vertu du droit de propriété, les sciences relèvent de nous, avant de relever de qui que ce soit.

Quelle sera donc notre attitude en face de n'importe quelle tentative de persécution ?

Nous parlerons, nous enseignerons.

Nous enseignerons qu'il faut adorer Jésus-Christ.

Nous enseignerons qu'il faut sauver son âme, et obtenir à tout prix la vie éternelle.

Nous enseignerons qu'il faut aimer la science, et que toutes les sciences sont belles.

Nous enseignerons l'histoire, la physique, les mathématiques, la philosophie, toutes les sciences.

Nous enseignerons que quiconque est savant, religieux et honnête, est digne et libre d'être professeur.

Voilà ce que nous enseignerons.

Et si l'impiété, si l'État, devenu impie, hérissé de difficultés notre participation à ses grades, nous tâcherons, par beaucoup de science et de modestie, de forcer ses respects et de ravir son admiration ; si, rompant en visière, il nous déclare inhabiles et incapables, eh bien, nous nous passerons de ses diplômes ;

Si on nous dispute l'emplacement de nos écoles, si on nous en limite le terrain, nous dirons aux montagnes le mot du Christ : *Otez-vous de là*, afin que nous puissions bâtir ; et les montagnes obéiront, moins dures que l'endurcissement de l'impiété, moins dures que la jalousie de la fausse science !

Si, enfin, on pousse les rigueurs jusqu'à nous interdire d'enseigner par des menaces de prison, d'exil ou de mort, nous nous rappellerons que notre Maître, après avoir exposé sa céleste doctrine, *s'est exposé*, pour elle, sur la croix : à notre tour, chargés de continuer l'exposition de sa doctrine, nous nous exposerons pareillement, pour elle, à tous les périls.

CHAPITRE III

DES APOTRES CHEZ NOUS

- I. La flamme apostolique peut embraser n'importe quel cœur. — II. Principe de cette flamme : la considération de la beauté et du prix des âmes; le service de Jacob pour obtenir Rache., surpassé sous la Loi d'amour. Ces deux abîmes de réflexion : une âme perdue, une âme sauvée. — III. Divers cœurs apostoliques : celui du missionnaire; celui de la jeune enfant qui veut convertir son aieul; celui de la Sœur de charité; celui du Frere des écoles chrétiennes. — IV. Un apostolat délaissé: on le signale aux cœurs apostoliques.

I

« Des apôtres! des apôtres! que tout catholique devienne un apôtre! » C'est le cri de la nécessité. Dans les temps qui ont précédé les nôtres, ce rôle de fatigues et d'honneur était réservé à un certain nombre d'enfants de lumière : aujourd'hui, tous doivent y participer. Devant la coalition de toutes les ténèbres et de toutes les haines pour la ruine de l'Église et la perte des âmes, n'est-il pas convenable, et urgent, que le zèle apostolique brûle les cœurs demeurés fidèles? Il ne suffit plus de croire, il faut convaincre; il ne suffit plus de se sauver, il faut sauver.

Aussi bien, n'importe quel cœur peut brûler de la flamme apostolique. C'est une douce conséquence du plan de Jésus-Christ. En plaçant, en effet, les douze apôtres à la base de son Église, le Christ a fait d'eux des sources chargées d'alimenter tous les ordres qui reposent sur eux¹. Un évêque est un successeur des apôtres, mais un humble fidèle peut avoir un cœur apostolique, parce que les apôtres ont reçu la plénitude du zèle à communiquer : comme des bases qui supportent tout l'édifice, comme des sources qui alimentent tous les canaux, comme des foyers qui donnent naissance à toutes les étincelles. Conséquemment, si tout cœur ne peut pas être celui d'un prêtre, d'un évêque, d'une vierge, d'un martyr, néanmoins, chose admirable et délicieuse à penser ! tout cœur peut être celui d'un apôtre, peut posséder le zèle apostolique, la flamme apostolique.

Mais comment s'y prendre pour allumer en soi cette précieuse flamme ?

II

Deux sublimes pensées l'allument dans un cœur. La première est *la beauté et le prix des âmes*.

¹ « L'ordre apostolique contient avec éminence tous les autres états et degrés de grâce, de sainteté, de perfection, et de toutes les vertus ; et, ce qui est plus, il en est une vive source, de sorte que tout ce qu'il y a de grâce, de piété, d'esprit et de sainteté en tous les membres et parties de l'Église, s'est dérivé et découle de cette première fontaine. » BOURBOINO, général de l'Oratoire, *les Vérités et Excellences de Jésus-Christ*.

La beauté et le prix des âmes ! C'est là une pensée qui fait partie de la Révélation chrétienne. Avant le christianisme, on s'arrêtait à l'extérieur de l'homme, on n'estimait que l'apparence. L'apparence humaine était tout : apparence de l'intelligence, du génie, de la fortune, apparence surtout de la beauté des traits. Quant à l'âme considérée en elle-même, on n'y pensait guère, ou du moins fort secondairement. Il n'y avait que la petite Judée où l'on sût la noble origine de l'âme. Ailleurs, mille fables circulaient sur son compte, et généralement on passait devant elle comme on passe devant une servante. Hélas ! elle n'était que trop servante, elle qui, cependant, avait été créée reine ! Dégradée, il est vrai, par le péché, enveloppée de misère et de honte, on l'ignorait. Reléguée en quelque sorte au foyer de notre être, elle n'entendait dans sa solitude que le bruit des hommages que recevait la beauté du visage, sa protégée, devenue sa rivale.

Mais, un jour, vint un céleste étranger, qui proposa aux hommes cette énigme : *Lorsqu'on allume un flambeau, est-ce pour le placer sous le boisseau ? N'est-ce pas plutôt pour l'exposer sur le chandelier ?* Ainsi parla Jésus. Et alors, il tira l'âme de son obscurité ; sous ses haillons, il la reconnut et l'aima. Et étendant sur elle ses deux mains transpercées par amour, il fit, par les flots de son sang, disparaître les souillures et les vices qui la tenaient déshonorée. Alors transpira dans le monde le secret de la beauté et du prix des âmes. Il se forma autour de chacun de nous comme

† SAINT MARC, IV, 21.

une limpide lumière, une inexprimable lueur, dans laquelle se révéla ce que vaut notre âme. Il faut bien que sa valeur soit infinie, puisque Jésus l'ayant aimée, il n'eût pas hésité à mourir pour elle seule, — pour une seule âme ! C'est la décision de la théologie chrétienne, écho de l'éternité. Oui, une âme est d'un tel prix, que tous les mondes ne sauraient être mis en balance avec elle ; il n'y a que le sang de l'Homme-Dieu qui fasse connaître et comprendre son estimation.

Eh bien, le prix et la beauté des âmes, voilà ce qui suscite un apôtre à la suite de Jésus-Christ, allumant en son cœur la flamme apostolique. Un poète est captivé par l'idéal, un mathématicien par les mathématiques, un astronome par le firmament : un apôtre est captivé par les âmes ! Elles captivent mieux que les froides mathématiques, mieux que le radieux mais lointain firmament. Et cependant, par une aberration qui attriste, ne fait-on pas un reproche, un crime même aux apôtres d'être sous le charme des âmes ? On ne reproche pas aux mathématiques leurs attraits, ni à la voûte céleste le scintillement de ses étoiles ; et l'on trouve étrange, même au sein des familles chrétiennes, que les âmes si belles, rachetées par le sang de Jésus-Christ, captivent et fassent des apôtres. O siècle dont la foi baisse, ô siècle qui voudrais ramener et recacher sous le boisseau ce qui est divin, tu auras beau faire, les âmes posséderont et déploieront jusqu'à la consommation finale des séductions irrésistibles et irréprochables ! On ne parviendra pas à empêcher des générations d'apôtres de se former pour aimer et servir les âmes. Qui se flatterait d'empêcher une éruption du Vésuve ?

On n'arrêtera pas davantage, dans un cœur que Dieu appelle, les soulèvements du zèle et les éruptions de la charité. Un charmant épisode de la Genèse fournit également un argument vainqueur : Jacob n'accepta-t-il pas de servir sept années, et puis encore sept autres années, pour obtenir Rachel?... Cela se passait sous la Loi ancienne, et l'admiration de la postérité n'a point manqué à ce service de quatorze années pour un amour de la terre. Mais alors, sous la Loi nouvelle où un Dieu est venu mourir par amour, est-il juste, est-il chrétien de s'opposer à cette déclaration d'un cœur d'apôtre : laissez-moi servir toute ma vie pour aimer et sauver les âmes !

Une autre pensée s'ajoute, dans un cœur d'apôtre, à celle de la beauté et du prix des âmes : celle *de leur perte ou de leur salut*.

Une âme qui est perdue, une âme qui est sauvée : on ne réfléchira jamais assez au poids éternel de ces deux mots. Une âme sauvée, c'est-à-dire qui est au port, dans le sein de Dieu, heureuse pour l'éternité, et qui vous doit en partie son bonheur... ; et une âme perdue, c'est-à-dire que Dieu ne retrouvera jamais et qui ne retrouvera jamais Dieu !... Quels deux abîmes de réflexions !

Un saint disait : *C'est si doux d'avoir un cœur, et, tout petit qu'il est, de pouvoir s'en servir pour aimer Dieu !* Une âme perdue ne pourra plus aimer. En se perdant, elle aura perdu le pouvoir d'aimer qu'elle avait reçu en naissant, et dont elle n'a pas su user avec noblesse. Dans le lieu de la perdition, son cœur sera desséché comme la grappe quand elle a passé

sous le pressoir. C'est fini, plus de bonheur pour cette âme, parce qu'en elle il n'y a plus d'amour. Ne plus pouvoir aimer, quel état épouvantable !

Le langage oriental a une figure pour l'exprimer : *un puits qui meurt!*

En Orient où l'eau est une richesse, c'est une tristesse de voir mourir un puits : ainsi l'âme perdue sentira mourir son amour !

Or, c'est également cette pensée de la perte des âmes qui remue des cœurs, les décide, les jette dans l'apostolat, et allume leur zèle comme un feu. Aussi, devient apôtre, n'importe qui, à n'importe quel endroit, et dans n'importe quelle position : il suffit qu'on ait le zèle et le génie du salut des âmes. Sainte Thérèse, du fond de sa cellule de contemplative, avait un cœur apostolique ; le curé d'Ars, dans son petit village qu'il n'a jamais quitté, a été un grand apôtre. Le Père Hermann, de l'ordre des Carmes, nous disait un jour avec feu, et la reconnaissance nous fait transmettre sa parole comme une étincelle : « *Pour sauver une âme, je n'hésiterais pas à me traîner sur les deux genoux jusqu'au bout du monde.* »

Qu'est-ce donc, en définitive, qu'un cœur apostolique ? C'est le voyage d'une âme vers d'autres âmes, pour les sauver ; voyage public, avec les pieds du missionnaire ; voyage secret, dans les soupirs et les pénitences de la vierge au fond de son cloître, dans les prières d'une humble villageoise qui, pour les âmes en péril, récite son chapelet. L'apostolat peut se définir : le zèle qui rassemble et recueille ce qui est en danger de se perdre. Saint Thomas d'Aquin a dit de l'amour qu'il

est une force qui recueille et qui rassemble, *Amor vis unitiva et concretiva*. L'apostolat est cet amour en voyage... Infatigable voyageur, il recherche et rassemble les épis dans tous les champs du monde, pour en gonfler les greniers du Père de famille. Mon Dieu, écoutez ma prière : donnez-moi un cœur d'apôtre qui entraîne les âmes, qui les recueille, en recueille le plus possible ; puis, permettez dans votre miséricorde que, pressant amoureusement ma conquête, je m'élançe dans l'éternité, pour vous dire à jamais : Mon Dieu, voici des âmes, des reflets de votre ineffable Beauté qui ne sont pas perdus ; ensemble, nous rentrons au foyer de votre infinie Charité !

III

Puisque tous les cœurs peuvent avoir le bonheur de brûler de la flamme apostolique, il s'ensuit que l'apostolat est susceptible d'une délicieuse variété. Nous l'avons défini d'une façon générale : le voyage d'une âme vers une autre âme ou vers d'autres âmes, pour les instruire de leur valeur, du sang qu'elles ont coûté, et de leurs immortelles espérances. Le voyage d'une âme vers d'autres âmes, quel itinéraire et quel but !

Énumérons ou plutôt saluons quelques-uns de ces voyages.

Le premier, avant tous les autres, est celui du *missionnaire* au loin. Ne va-t-il pas chercher les âmes

en affrontant pour elles mille dangers, comme l'avarice va chercher l'or et les diamants ? Il s'exile, pour procurer à d'autres la patrie. Aussi, comme la mer, malgré ses abîmes, lui apparaît souriante ! Aux flots qui l'emportent, il dit avec enthousiasme, en quittant les côtes natales : « Quelle verdure des prairies, quel charme des jardins peut égaler votre azur, ô flots ! Les jardins brillent émaillés de lis : la mer est semée de voiles blanches. Les lis ne portent qu'un parfum : les navires portent le salut des hommes ! »

Voguez, navires des braves missionnaires, votre traversée est sublime. La foi transporte les montagnes, mais la charité transporte mieux encore : elle transporte, bien loin de nous, nos enfants qui se sont arrachés à nos bras pour aller annoncer à des âmes inconnues qu'elles sont aimées de Jésus-Christ !

Après le missionnaire, il y a d'autres cours apostoliques. L'Église est tellement en souci d'éclairer et de sauver les âmes, qu'elle inspire mille nuances délicates d'apostolat, mille moyens divers de pérégrination pour parvenir jusqu'aux âmes. Par exemple, l'apostolat *de la naïveté et de la candeur* au sein d'une famille. Il y a là un bon vieillard qui depuis longtemps a cessé ses rapports avec Jésus-Christ. Il est devenu craintif à l'égard de Dieu, il n'ose plus *s'approcher*, comme dit suavement le langage catholique, de la Table sainte. Eh bien, l'Église lui ménagera un apôtre en rapport avec ses craintes et sa faiblesse qui en refont presque un enfant. Elle renouvellera, sous une forme ou sous une autre, la charmante mission apostolique qui s'est donnée,

au v^o siècle de l'ère chrétienne, dans la maison où sainte Paule n'était encore que toute jeune enfant. Son aïeul, Albinus, était demeuré païen. Læta, mère de la jeune Paula, en était désespérée. Saint Jérôme lui écrit : « Læta, ma très religieuse fille en Jésus-Christ, ne vous désespérez pas. Que votre jeune enfant, quand elle aperçoit son aïeul, se jette dans son sein, qu'elle se suspende à son cou, et lui chante l'*Alleluia* malgré lui. » Ainsi fit Paula, d'après le complot dirigé par saint Jérôme, et le vieillard en entendant cet *Alleluia* malgré lui, en embrassant sa céleste enfant, finit par embrasser aussi la foi chrétienne. Quelle scène ravissante que le siège de l'âme de ce vieillard pressé par les caresses de sa petite fille ! Se peut-il voir une mission mieux conduite que celle de cette enfant qui voyage sur les genoux de son aïeul pour parvenir jusqu'à son âme ? Quel angélique missionnaire ! O parents chrétiens, qui lirez ces lignes, créez, s'il est nécessaire, pareil apostolat dans vos familles. Rappelez-vous encore les saints Innocents. Il est dit d'eux, dans les chants de la liturgie catholique : qu'au ciel *ils jouent sous l'autel avec des palmes et des couronnes*¹. Si vous savez vous y prendre, votre enfant, lui aussi, petit missionnaire à votre foyer, jouera un jour au ciel avec la couronne de son aïeul ou de son père !

Voici un autre apostolat : celui de *la sœur de charité* au chevet des malades. Non moins que le missionnaire, elle a des audaces ; mais, également, comme les anges,

¹ « Tendre troupeau d'enfants immolés, sous l'autel, avec simplesse, vous vous jouez avec vos palmes et vos couronnes. » (*Hymne liturgique*).

elle a toutes les délicatesses. Celui qu'elle soigne est un malheureux ouvrier, égaré comme il y en a tant dans ce siècle, victime des mensonges de la Révolution. Sceptique en même temps que couvert de plaies, il est devenu un objet d'horreur, et il est soigné par l'innocence : quel contraste ! La religion ne se plaît-elle pas à réunir les extrêmes ? Un jour, devant tant de soins, il s'écrie : « *Ma sœur, vous m'aimez donc ?...* » L'amour virginal lui en donna sa parole ; mais il lui donna aussi sa parole qu'il y avait une vérité, et que cette vérité, pleine d'amour, qui inspire tous les dévouements, se nommait Jésus ! Le pauvre ouvrier alors rendit son âme ; mais avant de la rendre à Dieu pour être jugée par la justice, il l'avait rendue à la sœur de charité pour être absoute par la miséricorde : « *Ma sœur, amenez-moi un prêtre...* »

Au *frère des écoles chrétiennes*, ne faut-il pas également un grand cœur apostolique, pour parvenir à sauver au milieu des obstacles de tous genres l'âme de l'enfant du peuple : de l'enfant du peuple de France ! Déjà, cet apostolat exigeait beaucoup de magnanimité. Patient et laborieux, le bon frère des écoles chrétiennes traversait lentement les ténèbres du pauvre enfant du peuple, en les éclairant. Il lui apprenait à lire et à écrire, pour mieux gagner sa vie ; à connaître et à pratiquer l'Évangile, pour gagner le ciel. La foi et le dévouement faisaient véritablement que cet humble apôtre transportait bien souvent des montagnes hors l'âme du cher enfant : montagnes innées de défauts, de rudesse, de préjugés ; elles cédaient,

et disparaissaient. Mais voici des obstacles d'un nouveau genre :

Aujourd'hui, la haine se délecte à apporter dans ce cœur d'enfant des montagnes, autrement hautes et escarpées, contre Dieu, contre l'Évangile, contre le ciel. La haine a dit, dans ses espérances sauvages et ses hideux programmes : Il ne faut plus que l'enfant pense à Dieu et aperçoive le ciel... Alors, intrépide et humble, le frère des écoles chrétiennes ne s'est pas laissé décourager. A son tour, il a dit : « Je gravirai ces montagnes ; » et l'enfant du peuple, comme porté sur ses robustes épaules et plus haut que les difficultés, aperçoit toujours de l'autre côté du temps : le ciel ! Il aperçoit aussi, dans l'avenir des nations : la France ! Naguère, dans la chère Alsace, de braves enfants, arrachés aux soins des bons frères, étudiaient auprès d'un maître d'école non sans croyances, peut-être, mais sans cœur. Un matin, une nouvelle carte de l'Europe est exposé sous leurs yeux. Cette carte, confectionnée en Allemagne, exprimait les prévisions de l'avenir. Avec l'avidité naturelle à cet âge, ils se pressent, regardent, examinent ; certains empires y étaient représentés avec une augmentation de territoire ; la France, au contraire, n'occupait plus sur la nouvelle carte qu'une place bien réduite. Le maître d'école considérait les physionomies des enfants, avec une joie maligne. Il demande à l'un d'eux : « Où est la France ? » A cette question, l'enfant pâlit et frémit. De grosses larmes, mais aussi un éclair, passent dans ses yeux :

« *La France, monsieur ? elle est là !* »

Il avait placé la main sur son cœur.

Brave enfant !

IV

Parmi les apostolats les plus urgents, il en est un à l'égard duquel il importe de réveiller l'attention et le zèle. Très en honneur aux âges de foi, il entraîne moins les ouvriers évangéliques depuis le rationalisme et la liberté de conscience. Quel est cet apostolat ?

Le Sauveur avait dit à ses apôtres : *Allez de préférence aux brebis qui périssent de la maison d'Israël*¹. Tant qu'il vécut, le divin Fils de David circoncrivit la mission et le zèle des apôtres dans les limites de la Judée, parce qu'il aimait ardemment sa patrie. Mais après le déicide, ils furent libres d'aller aux nations. Les restes d'Israël, cependant, ne furent pas délaissés. Dans la grande moisson des âmes qui se poursuivait à travers les siècles et chez toutes les nations, il y avait un souvenir de pitié pour les juifs qu'on rencontrait : des regards de compassion étaient jetés sur leurs quartiers à part; des coups de filet heureux en amenaient un certain nombre à la foi; pontifes, conciles, missionnaires se préoccupaient de leur sort; et, malgré leur endurcissement et leur hostilité, des sentinelles d'amour veillaient et s'avançaient jusqu'aux abords de leur camp, pour signaler les lueurs d'espérance.

Hélas! depuis bientôt un siècle, les choses ont changé. L'Église a été graduellement repoussée hors de la société civile; les juifs, au contraire, après y avoir été

¹ SAINT MATTHIEU, x, 6.

introduits sans précautions, y sont devenus graduellement les maîtres; les principes modernes leur permettent d'aller et de venir en toute liberté, d'agir en toute assurance et de pénétrer partout : de sorte que, dans ces conditions, l'apostolat catholique s'est quelque peu détourné d'eux, soit par crainte, soit par entraves, et aussi par surcroît d'occupations ailleurs. Il ne se lève plus des Justin pour engager avec eux des dialogues pacifiques¹, ni des Vincent Ferrier pour briser les rochers de leurs cœurs et transformer leurs synagogues en églises².

Ce délaissement est fort préjudiciable, à tous les points de vue. Les âmes des pauvres juifs se perdent, en même temps qu'eux-mêmes contribuent à faire perdre la foi aux populations chrétiennes. Si on s'occupait de leur salut alors qu'ils vivaient à l'écart dans leurs juiveries, n'est-il pas mille fois plus urgent de s'en occuper à présent qu'ils sont mêlés à la société, confondus avec les chrétiens, plus dangereux par cela même, mais aussi plus accessibles à l'apostolat? N'ont-ils pas des âmes? N'y a-t-il pas à leurs foyers des vertus naturelles et patriarcales, de beaux restes qui attendent l'heure de la miséricorde? Pitié donc pour les restes de ce peuple, ouvriers évangéliques; retournez travailler à l'antique champ de Jacob, vous souvenant de Ruth qui glanait !...

¹ Saint Justin, au II^e siècle de l'ère chrétienne, a composé une apologie extrêmement remarquable qui a pour titre : *Dialogue avec le juif Tryphon*.

² Saint Vincent Ferrier, dominicain espagnol, eut une réputation immense comme prédicateur et exerça une influence considérable sur les israélites de l'Espagne (1357-1419).

« Les restes d'Israël seront sauvés, » a positivement annoncé saint Paul, *reliquiæ salvæ fient*¹. Sauvés : ô consolante parole ! les restes du peuple qui donna naissance à Jésus et à Marie ne seront pas perdus, quel bonheur !

Dieu Tout-Puissant, Père des miséricordes, accordez à de nouveaux apôtres pleins de pitié pour les israélites, la grâce de travailler au salut de leurs âmes et au recueillement des restes.

Qu'ils disent :

Seigneur, nous vous demandons de nous envoyer recueillir les derniers enfants de Jacob : comme cette femme qui vous demandait un jour les miettes qui tombaient de votre table. Accordez-nous les restes, ô bon Maître ! Les dernières miettes de ce peuple qui vous fut si cher, laissez-nous les recueillir, les ramasser et les sauver !

¹ Épître aux Romains, ix, 27.

CHAPITRE IV

LE MISSIONNAIRE AU LOIN

I. Le Christ aurait pu établir, seul, le royaume de Dieu; il a préféré, à une solitude de gloire, des compagnons de succès qui étendraient au loin ce royaume. — II. Les gouvernements étaient, autrefois, les premiers à ce devoir et à cet honneur : leur protectorat remplacé, aujourd'hui, par l'œuvre providentielle et populaire de la Propagation de la Foi. — III. La vocation d'un missionnaire : comment elle se forme. Deux célèbres passages des Écritures se mêlent toujours à la composition de son enthousiasme. — IV. Sa mission au loin : il personnifie d'une manière touchante, auprès d'une contrée, les prévenances du royaume de Dieu. Tableau de ces exquises prévenances. — V. Le secours procuré au missionnaire : douce vision de la plaine de Travancor.

I

Entre tous ceux que nous avons présentés, au chapitre précédent, comme ayant au cœur la flamme apostolique, il en est un qui mérite un relief spécial, des pages à part : le missionnaire.

Le Livre de la Sagesse se plaît à dire des justes en général qu'au jour du jugement *ils étincelleront*

*comme des feux qui courent au travers des roseaux*¹. Ces feux qui courent au travers des roseaux, quelle originale figure ! Elle signifie que, au grand jour des rétributions, les justes, dominant sur les méchants atterrés, apparaîtront ainsi qu'une flamme dévorante au milieu de roseaux desséchés qui s'enflamment et craquent de toutes parts. Mais ne peut-on pas dire que, avant de trouver sa réalisation au point de vue de la justice, cette expressive image en trouve déjà une, au point de vue de la miséricorde, dans le zèle des missionnaires ? Ne ressemblent-ils pas, en effet, à des feux qui courent et scintillent parmi les roseaux et les hautes herbes des lointains pays ?

Et dans quel but cette course éloignée, ce scintillement à perte de vue ?

Toujours, pour sauver les âmes, mais aussi pour faire avancer et dilater le royaume de Dieu.

Le royaume de Dieu, quelle vaste et sainte chose !

Il était au pouvoir du Fils de Dieu, Notre-Seigneur, de l'universaliser durant sa vie, en faisant que, du levant au couchant et du septentrion au midi, tous les hommes et tous les peuples se prosternassent devant son Évangile et le nom de son Père. Qui en doute ? Au jardin de Gethsémani, les légions d'anges n'étaient-elles pas toutes prêtes. *Pensez-vous*, disait le Christ à ceux qui venaient pour s'emparer de sa personne, *que je ne puisse pas prier mon Père et qu'il ne m'enverrait pas aussitôt plus de douze légions d'anges*² ?

¹ *Fulgebunt justî, et tanquam scintillæ in arundinetis discurrunt.* (Sap., III, 7.)

² SAINT MATHIEU, XXVI, 53.

Sur un mot de ses lèvres, les légions d'anges se fussent précipitées. En vérité, quels obstacles eussent pu rester debout devant le Fils de Dieu et ses légions ?

Il était donc au pouvoir de Jésus-Christ d'établir et d'universaliser en un moment le royaume de Dieu ; en un clin d'œil ! Il n'en a pas décidé ainsi : pourquoi ?

Il suffira d'indiquer une raison pleine de grandeur et de bonté :

Ce que le Christ tout-puissant n'a pas voulu faire par lui-même durant sa vie, il se réservait de le faire par ses apôtres à travers une suite glorieuse de siècles. Le royaume qu'il pouvait établir et universaliser avec la vivacité et la rapidité de l'éclair, il a préféré l'établir et l'universaliser lentement, pas à pas, acquérir continent par continent, île par île, cœur par cœur, en se servant, pour ces conquêtes, des hommes, de ses amis, des missionnaires. En un mot, il n'a pas voulu, le bon Maître ! être conquérant tout seul ; il a préféré, à une solitude de gloire, des compagnons d'armes et de succès. Ce choix n'est-il pas très glorieux pour la race humaine ? Il est annoncé par saint Paul qu'un jour — au dernier jour — le Fils de Dieu *remettra le royaume à son Père*¹. Qu'elle sera belle, à la face des générations et des mondes assemblés, cette journée de présentation dans laquelle le Christ victorieux introduira devant son Père les compagnons de ses travaux, ses apôtres, ses martyrs, ses vierges, ses confesseurs, tous ceux qui auront été pour quelque chose dans son triomphe, dans sa conquête ; et quelle gloire se découvrira pour la race

¹ 1^{re} Ép. aux Cor., xv, 24.

humaine lorsque le Christ dira cette parole : « Voici ceux, mon Père, qui m'ont aidé à conquérir votre royaume. » Oh ! comme on comprend bien, en songeant à cette sublime péroration de l'histoire humaine, que le Fils de Dieu n'ait pas voulu vaincre et conquérir tout seul, mais qu'il ait préféré se donner des compagnons de conquête !

II

Les gouvernements, autrefois, se faisaient un devoir et un honneur d'être les premiers compagnons du Christ dans la propagation et l'agrandissement du royaume de Dieu. Les flottes de l'État transportaient, avec les guerriers, les missionnaires, dont la main allait répandre, dans les régions nouvelles, la bonne semence de l'Évangile. Lorsqu'on lit attentivement l'histoire des âges qui ont précédé le nôtre, on constate que, jusqu'au xvi^e siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'apparition de Luther, la propagation de la foi s'accomplissait par les soins réunis des gouvernements et des populations : l'État tout entier. Que c'était grand et magnifique ! Oui, le spectacle était grand et magnifique, quand on voyait la France — gouvernement et peuple français — l'Espagne — gouvernement et peuple espagnol — la Hollande — gouvernement et peuple hollandais — conduire et protéger au loin la croix qui civilise en même temps qu'elle bénit ! Le missionnaire catholique, arrosant de ses sueurs et de son sang les forêts indiennes

ou américaines, pouvait compter sur l'assistance de la nation à laquelle il appartenait, et il sentait la fierté patriotique s'allier à sa flamme apostolique. Ne semblait-il pas que le prince qui est descendu dans la tombe en serrant contre son cœur les plis de son drapeau blanc, ait donné un souvenir et un regret à cette magnificence, quand sa main royale, avant de se glacer par la mort, a tracé ces mots sur son testament : « Je lègue 500.000 francs à la Propagation de la foi? » Ce legs est le dernier service de la monarchie chrétienne à la cause publique du salut des âmes et du royaume de Dieu : c'est l'or de saint Louis servant la propagation de la foi, au défaut de son sceptre, et dans le sommeil de son épée !

Avant la Réforme et la Révolution, le royaume de Dieu s'avancait donc au loin par les soins réunis des gouvernements et des peuples.

Depuis lors, hélas ! ce bel ordre a été brisé ; les États de l'Europe, au lieu de continuer dans les régions lointaines leur mission bienfaisante, n'ont plus été occupés qu'à s'entredéchirer, dévorant en querelles et en luttes fratricides les ressources de génie et d'argent que le ciel leur avait attribuées pour en faire part au reste de l'univers. Dans cette situation douloureuse et délicate, qu'est devenu le développement du royaume de Dieu ? S'est-il ralenti ? Pas le moins du monde. Un fleuve qui est venu du ciel ne disparaît pas sous terre, alors même que la terre se montre ingrate : son rejaillissement est forcé et éternel ! Seulement, au lieu d'être conduite comme jadis par les gouvernements et les princes, la propagation de l'Évangile a continué sa

marche avec une allure plus démocratique. Le protectorat échappé aux mains des princes a passé au peuple d'une façon très douce et très régulière, par l'institution de l'œuvre de la Propagation de la foi. Le nombre des missionnaires s'est accru, et les fidèles se sont ligüés à la façon des grains de corail réunis en dizaines, pour les aider. Ensemble ils ont fait des prodiges. Les gouvernements n'étaient plus là, occupés dans la politique ou dans des guerres : les particuliers, réparateurs de ce désistement, ont rivalisé d'abnégation et d'héroïsme ; c'était, peut-être, moins glorieux au loin, moins solennel, mais le résultat était plus universel, plus populaire. Devant l'abandon des puissances et des principautés, la Providence ne s'était pas trouvée dans l'embarras, elle avait dit : puisque les cédres ne veulent plus protéger la foi, les roseaux et les joncs lui serviront de barques !

Chers missionnaires, c'est donc vous que nous voulons célébrer, nous vous portons envie ! Dieu, du moins, nous fasse la grâce de contribuer, par ces pages, à grossir vos phalanges et vos ressources !

III

Arrêtons-nous d'abord sur les commencements du missionnaire : comment s'est-il formé ?

Il n'était encore que tout jeune enfant que, déjà, il cherchait sa vocation. Tandis que ses compagnons d'enfance étaient insouciants comme on l'est à cet âge,

lui se montrait un chercheur. Une pareille vocation est, d'ordinaire, le résultat d'une triple combinaison suave : le résultat, d'abord de la grâce divine qui prévient : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis*¹ ; le résultat, ensuite, de la fidélité à une toute petite chose, un petit sacrifice d'enfant, une pratique innocente qui aura ravi le cœur de Dieu² ; le résultat, enfin, de la piété d'une mère, sa récompense ; oui, la plus haute et la plus douce récompense accordée à la piété d'une mère, c'est que son fils annonce un jour la Vérité ! Cet enfant cherchait donc son avenir ; un je ne sais quoi de profond le travaillait, le tourmentait. Tout à coup l'enthousiasme s'est emparé de lui et un feu a brillé dans ses regards. C'est une grande et sainte chose que l'enthousiasme ! Il se compose de deux éléments : une idée, et de la flamme ; la flamme qui s'allume dans le cœur, en correspondance avec l'idée qui s'est fixée dans l'esprit. On éprouve alors un transport inconnu. C'est un frissonnement et, en même temps, un ravissement qui touche à l'extase, et qui enlève. *Deus, ecce Deus!* disaient les anciens, *Dieu, voici Dieu!* ils ne se trompaient pas ; dans l'enthousiasme, il y a du divin qui survient et qui enlève. Voilà pourquoi, lorsque ce souffle s'empare de nous, notre stature grandit ; on est disposé à tout braver ; si c'était possible, on dépla-

¹ SAINT JEAN, XV, 16.

² Une belle promenade pour le lendemain avait été organisée, un soir, entre enfants d'une pieuse commune en vacances. A l'aube, on se dispose à partir, on va se mettre en marche. Un étranger, tout à coup, se présente : c'est un prêtre qui désire dire sa messe. A l'instant, l'un des enfants se retire de la joyeuse bande, fait le sacrifice de sa promenade et sert la messe. Plus tard, devenu prêtre, il lui fut révélé que son sacrifice d'enfant avait ravi le cœur de Dieu : il mourut martyr.

cerait des montagnes, et, d'un bond, on irait jusqu'au bout du monde. Tel est l'enthousiasme.

Le jeune enfant, futur missionnaire, vient de l'éprouver. L'idée pour lui, c'est le royaume de Dieu à étendre; la flamme, c'est l'amour des âmes. Qu'est-ce qui en a été l'occasion? Tantôt un récit, tantôt une lecture : flèche sortie, à son heure, du carquois de Dieu ! Mais, quelle que soit la cause qui a produit l'étincelle, et pour n'importe quel missionnaire, deux passages des Écritures se mêleront toujours à la composition de son enthousiasme, le nourriront, empêcheront qu'il ne décroisse ; voici le premier : *Le spectacle des tentes du camp d'Israël*.

Du sommet des montagnes de Madian, Balaam, raconte le Livre des Nombres, contemplant au loin, par un soleil radieux, le campement d'Israël qui habitait sous ses tentes. Il était venu pour maudire, et la vision lui arrache cet élan : *Que tes pavillons sont beaux, ô Jacob ! Que tes tentes sont belles, ô Israël ! Elles sont comme des vallées couvertes de grands arbres, comme des cèdres plantés sur le bord des eaux*¹. Balaam connut donc l'enthousiasme du royaume de Dieu ; mais, prophète malgré lui, cupide et avare, il sentit son enthousiasme tomber et s'évanouir, étouffé sous la poussière d'or que lui remit le roi de Moab. Tout différent est celui du missionnaire : commencé dans l'admiration, il se traduit dans le désintéressement et le don de soi. Non seulement, il admire comme Balaam, non seulement il prononce : O Israël, ô Église catholique, que bien

¹ Nombres, xxiv, 5, 6.

disposés sont tes pavillons ! que belles sont tes tentes ! mais il s'écrie avec une sainte audace : J'ajouterai, si c'est possible, quelques tentes de plus au campement de l'Église de Dieu !

L'autre passage des Écritures qui a contribué à remuer son cœur et le tiendra toujours en haleine, est ce texte du Vieux Testament, duquel on peut dire qu'il aura enfanté tous les missionnaires sous le Nouveau Testament : *Qu'ils sont beaux sur les montagnes, les pieds de celui qui annonce et prêche la paix, de celui qui annonce la bonne nouvelle*¹... ! Ce texte est du prophète Isaïe. Un commentaire de saint Bernard en rehaussera l'éclat :

Le grand moine considère le Fils de Dieu qui s'est fait homme, qui a pris, par conséquent, des pieds comme les nôtres, et alors, dans un transport d'admiration pour tant de bonté, il s'écrie : *Calceata Majestas*, la Majesté s'est chaussée, pour venir à nous². Quelle hardie et saisissante expression : la Majesté divine s'est chaussée ! Aperçoit-on Dieu, pur esprit, qui se fait chair, prend des pieds pour pouvoir devenir pèlerin, voyageur, et se fatiguer parmi les hommes, *calceata Majestas* !... Or, c'est depuis ce voyage de la Majesté que s'est réalisée l'annonce réjouissante du prophète Isaïe : *Qu'ils sont beaux sur les montagnes, les pieds de ceux qui annoncent la bonne nouvelle*, les missionnaires ! Avant Jésus-Christ, il n'y avait pas de missionnaires, on ne soupçonnait pas ce que c'était qu'un

¹ ISAÏE, LII, 7.

² *Venerat ad nos calc. at i. Majestas, Divinitus incarnata.* (Saint Bernard.)

envoyé du ciel avec mission de sauver les âmes. L'exemple du Fils de Dieu fait homme et sa parole les ont créés : *Allez, enseignez toutes les nations.* Avant Jésus-Christ, on ne connaissait pas ce genre étrange de beauté : la beauté de grossières chaussures et d'un bâton ferré, *qu'ils sont beaux sur les montagnes, les pieds de ceux qui annoncent la paix!* Eh bien, c'est cette beauté qui a séduit cet enfant de quinze ans ; pieux lévite, il a médité, dans le silence du séminaire, le texte du Prophète et l'exemple de la Majesté divine ; il s'est dit dans une extase céleste, avec un sentiment ravi : « Si je me fais missionnaire, quand Jésus-Christ remettra le royaume à son Père, il y aura, dans ce royaume, un petit coin qui sera devenu ma conquête, arrosé de mes sueurs!... » Alors il s'est levé. Il a confié son dessein à sa mère ; à travers des larmes, il a obtenu son consentement. Le moment du départ est arrivé. La nouvelle s'est répandue que le missionnaire va partir. O père chrétien, bénissez votre fils qui s'en va au loin porter la vérité. Parents, amis, accourez pour lui serrer une dernière fois la main ; embrassez ses pieds, qui vont être beaux sur les montagnes ; et puis rangez-vous, laissez passer le royaume de Dieu !...

IV

Le missionnaire est arrivé sur le champ réservé à ses labeurs. Contemplons-le dans son action.

Il y a bientôt vingt siècles que saint Jean-Baptiste

a fait cette réjouissante annonce : *Le royaume de Dieu est proche*¹...; *le royaume de Dieu est arrivé chez vous*². Après tant d'années, cette annonce est encore nouvelle et vraie, comme au temps de Jean-Baptiste. Dans un pays lointain où le missionnaire aborde, c'est le royaume de Dieu qui se présente avec lui. Il en personnifie les prévenances.

Prévenances du royaume de Dieu : comme ce mot est doux, comme cette idée est souriante ! Ce divin royaume prévient et sollicite ; il vient chercher ses sujets !

Pour chacun de nous, durant la vie, il y a des prévenances de ce royaume. Qui ne les a connues ? Qui n'en a, à certaines heures, subi les charmes et les pressantes sollicitations ? Elles sont variées à l'infini, mais toujours délicates. Par exemple : pour le philosophe, pour le protestant sincère, pour le déiste rêveur, en un mot, pour toute intelligence qui cherche franchement la vérité, c'est un je ne sais quoi d'idéal et de souriant qui lui dit, lorsqu'il pense au catholicisme : « Oh ! comme l'Église catholique est belle !... » Pour l'honnête homme, qui est esclave du devoir et qui, par une contradiction pénible, ne remplit pas ses devoirs de chrétien, c'est un doux reproche qui lui dit au cœur : « Oh ! comme les sacrements sont bons, et comme ils te donneraient, dans tes épreuves, le courage de souffrir ! » Pour l'homme coupable, très coupable, c'est le remords qui bat son cœur comme un flot inquiet, et lui montre la justice tout à la fois belle et sévère... Or toutes ces visions,

¹ *Appropinquavit regnum Dei.* (S. MARC, I, 15.)

² *Pervenit in vos regnum Dei.* (S. MATTHIEU, XII, 28.)

ces attraits, ces sourires, ces poursuites, ces remords, ne sont pas autre chose que les prévenances du royaume de Dieu qui veut avoir chacun de nous pour citoyen, pour sujet, pour enfant ! A l'heure du trépas, ces prévenances redoublent, et, pour le juste, elles sont merveilleuses. Que de fois, autour d'un lit de mort, aux yeux des assistants, le visage du juste tout à coup s'illuminait ; il souriait à une vision, il tendait les bras, et il passait, comme emmené : c'était le royaume de Dieu qui était venu le recueillir !

Chose admirable ! ce royaume a des prévenances pour les contrées tout aussi bien que pour les individus. Lorsque Christophe Colomb, pressé par une inspiration, s'élançait à travers les mers et plantait la croix, en débarquant, sur le rivage du nouveau monde, c'était, il n'en faut pas douter, non seulement une découverte, mais une prévenance : la prévenance du royaume de Jésus qui voulait compter l'Amérique au nombre de ses domaines d'honneur. Lorsque la Révolution éclatant en France contraignit des troupes de prêtres et de religieuses à émigrer en Angleterre, semblables à ces semences enlevées pendant un orage, et emportées sur l'aile des vents en d'autres lieux où elles éclosent : il y avait là, n'en doutons pas encore, une délicate prévenance ; c'était le royaume de l'Église qui venait dire à l'Angleterre : Redeviens sur ma carte l'île des saints ! En un mot, tout est si bien combiné dans l'ordre providentiel, que, lorsque le royaume de Dieu se découvrira au jugement général, pas une âme, pas un peuple, pas une contrée, pas une île n'aura le droit de dire à ce royaume : Vous m'aviez oubliée, vous ne m'aviez pas

prévenue... O prévenances de la félicité et de la béatitude, comme vous êtes pressantes et maternelles ! Vous n'oubliez personne.

En décrivant et en admirant ces prévenances du royaume de Dieu, nous ne nous sommes pas trop écartés de notre missionnaire : n'en est-il pas la plus touchante personnification ?

Oui, sur ces plages lointaines, un apôtre qui arrive personnifie bien, d'une manière saisissante et touchante, le royaume de Dieu qui vient chercher les enfants de cette contrée. C'est vraiment le ciel qui vient faire des avances à cette terre. Et de fait, le missionnaire est regardé comme un ambassadeur du grand Esprit et du grand Royaume. Un prêtre, là-bas, est un envoyé du ciel. Dans notre vieille Europe, au sein de populations et sous le coup de législations qui redeviennent peu à peu sauvages, hélas ! par décadence, le prêtre apparaît comme une chose usée, comme un fardeau ; on n'a que faire de son ministère et de sa personne, parce qu'on n'a que faire du ciel. Les mauvaises doctrines ayant habitué les populations à regarder le bien-être sur terre comme la réalisation de la béatitude, et à ne rien espérer au delà de cette vie, il s'ensuit que la présence du prêtre est insupportable : sa robe noire rappelle trop qu'ici-bas c'est la vallée de larmes, et là-haut seulement, le ciel. Mais dans ces pays lointains, sauvages encore peut-être, mais par enfance et non par apostasie, la Robe noire est regardée naïvement comme un envoyé de la patrie céleste. Là-bas, le ciel est considéré à l'endroit, il n'est pas déplacé : les insulaires compren-

nent qu'il est en haut, et non en bas, puisqu'il luit sur leur tête; et la pensée du ciel fait partie de leur législation. Aussi comme le missionnaire est bien accueilli! Comme sa parole est bue! C'est une rosée qui tombe sur une terre avide et lui fera rendre le cent pour un. Comme ses mains qui baptisent et absolvent sont entourées de respect! C'est vraiment la liberté qui vient délivrer des captifs, pour le ciel! On l'entoure, on le remercie, on adore avec lui le Dieu de la paix, le Dieu qui l'a envoyé. Pour ce pays en fête, il est la prévenance du royaume de Dieu!

Quelques faits édifiants appuieront cette appréciation :

Qui ne connaît l'épisode raconté par Chateaubriand sur la conquête du Paraguay! « Les missionnaires, dit-il, avaient remarqué que les sauvages de ces bords étaient fort sensibles à la musique : on dit même que les eaux du Paraguay rendent la voix plus belle. Les missionnaires s'embarquèrent donc sur des pirogues avec les nouveaux catéchumènes; ils remontèrent les fleuves en chantant des cantiques. Les néophytes répétaient les airs, comme des oiseaux privés chantent pour attirer dans les rets de l'oiseleur les oiseaux sauvages. Les Indiens ne manquèrent point de se venir prendre au doux piège. Ils descendaient de leur montagne, et accouraient au bord des fleuves pour mieux écouter ces accents : plusieurs d'entre eux se jetaient dans les ondes et suivaient à la nage la nacelle enchantée. L'arc et la flèche échappaient à la main du sauvage; l'avant-goût des vertus sociales et les premières douceurs de l'humanité entraient dans son âme confuse; il voyait sa

femme et son enfant pleurer d'une joie inconnue ; bientôt, subjugué par un attrait irrésistible, il tombait au pied de la croix, et mêlait des torrents de larmes aux eaux régénératrices qui coulaient sur sa tête. » N'est-ce pas un scène charmante des prévenances du royaume de Dieu ?

Mais là où elles apparaissent peut-être encore plus touchantes, c'est lorsque la mission de l'apôtre est environnée de dangers. Il nous souvient avoir rencontré à Rome, à l'époque du Concile du Vatican, le jeune évêque de la Corée. Sachant qu'un édit de proscription avait été lancé contre lui par le roi de cette presqu'île, édit qui le menaçait de mort s'il remettait les pieds en Corée, nous lui demandâmes avec un empressement sympathique : « Monseigneur, que pensez-vous faire ? » Il répondit : « *Je vais retourner en Corée ; et si je ne puis entrer, eh bien, je me mettrai dans une barque, et je passerai mon temps à tourner autour de mon diocèse et à prier le bon Dieu jusqu'à ce qu'on me laisse revoir mes enfants.* » Il le fit. Cette barque qui tourne et retourne autour de l'île, portant un évêque : quel spectacle ! O prévenances du royaume de Dieu !

On ne se lasse pas de citer, ne vous lassez pas de lire, chers lecteurs. Par exemple encore, quoi de plus touchant que les poursuites des missionnaires dans l'extrême nord de l'Amérique ! Là s'étend un pays trois fois grand comme la France, le Makensie ; malgré son étendue, il contient à peine quinze mille habitants, à cause de sa température glaciale. Divisées par petits groupes, les peuplades y mènent une vie nomade, attirées par les chances de la chasse et de la pêche. Les missionnaires

sont donc obligés de poursuivre tour à tour les groupes voyageurs, par une température qui descend parfois jusqu'à 50 degrés de froid. Ils couchent sur la neige, enveloppés de fourrures. Il y a dans ces régions polaires près de cinq mois d'obscurité, adoucie seulement par l'éclat extraordinaire de la lune et par de magnifiques aurores boréales. Les courageux apôtres de ce rude pays sont parvenus à convertir les trois quarts de ces peuplades sauvages, et les néophytes les consolent par une grande ferveur. Toutes les fois que ces pauvres gens peuvent rencontrer un prêtre, c'est un véritable assaut des sacrements : les nouveau-nés sont baptisés, les pécheurs réconciliés, le pain des anges reconforte toute la petite peuplade ; on se sépare : quand se re-
verra-t-on ?

Le missionnaire courant ainsi à la recherche de quelqu'une de ces peuplades, n'est-il pas vraiment la personnification des prévenances du royaume de Dieu ? Et quelle consolation pour son cœur de prêtre, lorsqu'après une journée de marche et de fatigue dans un pays inexploré, il se dit, le soir, au moment de prendre son repos : « Aujourd'hui la croix a été plantée un peu plus loin ; les frontières du royaume de Jésus mon bon maître ont été reculées dans l'espace ; depuis aujourd'hui, on récite le *Notre Père* là où on ne l'avait encore jamais récité ! »

O Seigneur, que votre Église est belle ! comme votre royaume s'avance avec majesté ! Que l'on considère le dôme imperturbable de Saint-Pierre de Rome qui s'aperçoit au loin, ou que l'on considère la tente mouvante de l'humble missionnaire en marche, c'est toujours

l'Église ou le royaume de Dieu qui campe et rayonne, et cette extase d'admiration sera vraie jusqu'à la fin des siècles : *Que les pavillons sont beaux, ô Jacob; que tes tentes sont belles, ô Israël !*

V

En quittant son pays natal, le missionnaire avait dit à ses proches et à ses amis : ne m'oubliez pas.

Un jour, le divin Maître se trouvant avec ses disciples dans la campagne de Judée, leur fit connaître ce suave et consolant enchaînement de tous les travaux des chrétiens :

Levez vos yeux, dit-il, et considérez les campagnes qui sont déjà blanches et prêtes à moissonner.

Puis il ajouta :

« Je vous ai envoyés moissonner ce qui n'est pas venu par votre travail : d'autres ont travaillé et vous êtes entrés dans leurs travaux¹. »

ENTRER DANS LES TRAVAUX D'AUTRUI, quelle expression admirable ! Et quel horizon inattendu et consolant ! C'est le dogme de la fraternité catholique. Nous entrons dans les travaux les uns des autres. Par conséquent, ô céleste consolation ! pour une mère qui fit héroïquement son sacrifice, pour un frère qui resta sur la plage jusqu'au moment où le navire disparut, pour un ami

¹ SAINT JEAN, V, 35-38.

qui dit adieu à son ami d'enfance, pour tous ceux qui pensent au missionnaire, qui ne l'oublie pas, qui viennent à son secours, se réalise cette participation si douce : ils entrent dans ses travaux. On entre de deux manières dans les travaux du missionnaire : par la prière et par la charité; en priant pour lui et en lui envoyant des secours. Voilà pourquoi l'apôtre saint Jean, cœur tendre et regard d'aigle, saluant dans l'avenir du royaume de Dieu les missionnaires et les missions, fit cette recommandation :

Pour son nom, ils sont partis! pour le nom de Jésus;

Nous sommes donc obligés de les soutenir; à leur magnanimité correspond le devoir de notre générosité;

Afin de travailler avec eux à l'avancement de la vérité; à eux, le dévouement et le courage du départ, à nous la consolation de venir à leur secours, et pour tous, l'honneur de la vérité propagée¹!

Il s'est passé, dans l'histoire des missions, une magnifique scène symbolique de l'enchaînement des cœurs et des travaux des chrétiens pour l'agrandissement du royaume de Dieu. La voici :

François Xavier, évangélisant les Indes, donnait le baptême dans les plaines de Travancor : François Xavier que, dans un bel éloge, on a surnommé le supplément de l'Église, *supplementum Ecclesiæ*², parce que, à l'époque où Luther et Calvin arrachaient au royaume de Dieu une partie des nations de l'Europe, l'humble disciple de saint Ignace lui apportait en dédom-

¹ *Pro Nomine ejus profecti sunt... Nos ergo debemus suscipere hujus modi, ut cooperatores simus veritatis.* (III Ep. Joan., 7, 8.)

² Eloge de saint François Xavier par Bourdaloue.

agement les Indes et l'extrême Orient. Il administrait donc le baptême aux Indiens dans les plaines de Travancor. Les phalanges de catéchumènes, émues et rayonnantes, se succédaient les unes aux autres ; mais les forces de l'apôtre commençaient à s'épuiser dans ce divin labeur. Cependant les tribus indiennes, accourues de bien loin pour être régénérées, ne voulaient pas d'autre introducteur que Xavier dans le royaume de Dieu. Alors il y eut un indescriptible spectacle. Deux de ses nouveaux enfants s'approchèrent de leur père, et lui apportant le concours respectueux et amoureux de leurs forces, ils lui soutenaient les bras tandis qu'il répandait les ondes régénératrices. Les mains de l'apôtre, se sentant ainsi soutenues contre la défaillance, purent continuer la succession des baptêmes.

Il n'y a pas de missionnaire qui n'ait eu, à l'aurore de sa vocation, cette vision de saint François Xavier dont on soutient les bras : et ces bras qui se fatiguaient l'ont enthousiasmé ! Se tournant vers son crucifix, le jeune prêtre s'est levé et il a dit à son divin Maître : « O mon Sauveur, vous, le premier, vous avez fatigué vos bras en les étendant sur le monde ; les miens aussi se fatigueront pour vous ; » et il est parti. Et lorsqu'après bien des voyages, des fatigues, et aussi, peut-être, bien des déboires et des espérances déçues, la lassitude commençait à le gagner, tout à coup une douce apparition s'est approchée de lui et soutenait ses bras : c'était la charité de ses amis d'Europe qui venait à son secours !

Oui, il y a des heures où le missionnaire n'en peut plus, où l'angoisse oppresse son âme, où la foi et

l'espérance sont comme en pleurs à ses côtés : que ferait-il alors s'il n'y avait pas la charité, s'il ne lui venait de son pays natal, de sa France, des lettres qui lui disent qu'on l'admire, et des secours qui lui prouvent qu'on est avec lui ! Alors le pauvre missionnaire reprend courage ; il sent qu'il peut continuer, qu'il est soutenu contre la défaillance. A ce moment, c'est la vision de saint François Xavier dans les plaines de Travancor, admirée, enviée, par le missionnaire ¹ dans son enfance,

¹ Le tableau suivant de Louis Veuillot est bien touchant, quoiqu'un peu sombre ! « Ce que le missionnaire apprend, c'est l'art de mourir à tout, et tous les jours et toujours !

« Il meurt d'abord à sa famille selon la chair ; il la quitte, il ne lui appartient plus, et, selon toute apparence, il ne la reverra plus. Il meurt ensuite à ses frères selon l'esprit, parmi lesquels il s'est engagé pour prendre une part de leurs travaux : il quittera aussi cette seconde maison paternelle, et probablement pour n'y plus rentrer. Il meurt encore à la patrie : il ira sur une terre lointaine, où ni les cieux, ni le sol, ni la langue, ni les usages, ne lui rappelleront la terre natale ; où l'homme même, bien souvent, n'a rien des hommes qu'il a connus, sauf les vices les plus grossiers et les plus accablantes misères.

« Et quand ces trois séparations sont accomplies, quand ces trois morts sont consommées, il y en a une autre encore où le missionnaire doit arriver et qui ne s'opérera pas d'un coup, mais qui sera de tous les instants, jusqu'à la dernière heure de son dernier jour ; il devra mourir à lui-même, non seulement à toutes les délicatesses et à tous les besoins du corps, mais à toutes les nécessités ordinaires du cœur et de l'esprit.

« Le missionnaire n'a pas de demeure fixe, pas d'asile passager, pas une pierre où reposer sa tête ; il n'a pas d'ami, pas de confident, pas de secours spirituel permanent et facile. Il court à travers de vastes espaces. Quelques chrétiens caches sur un territoire immense, voilà sa paroisse et son troupeau. Il en fait la visite incessante à travers des périls incessants. Trois sortes d'ennemis l'entourent sans relâche : le climat, les bêtes féroces, et, les plus cruels de tous, les hommes. Si Dieu lui impose encore l'épreuve d'une longue vie, il vieillira dans ce dénûment terrible, et chaque jour l'amertume des ans comblera et fera déborder le vase de ses douleurs. Il n'aura plus cette vigueur et ces ardeurs premières qui donnent un charme à la fatigue, un attrait au danger, une saveur au pain de l'exil. Il se traînera sur les chemins arrosés des sueurs de sa jeunesse, et qui n'ont pas fleuri. Il portera dans son âme ce deuil, qui fut le fiel et l'absinthe aux lèvres de l'Homme-Dieu, le deuil du père qui a enfanté des fils ingrats !

qui se réalise aussi pour lui : la douce charité a soutenu ses bras !

Contemplant ce peuple toujours infidèle, énumérant les lâchetés, les obstinations, les refus, les ignorances coupables, les perversités renaissantes, hélas ! les apostasies, voyant le sang de Jésus devenu presque infécond par l'effet de la malice humaine, il baissera la tête, et il entendra dans son cœur un écho de l'éternel gémissement des envoyés de Dieu : *Curavimus Babylonem, et non est sanata*. Ainsi s'achèveront ses jours, fanés presque dès l'aurore : *Dies mei sicut umbra declinaverunt, et ego sicut fenum arui*. Ainsi il attendra que son pied se heurte à la pierre où il doit tomber, que sa vie s'accroche à la ronce où elle doit rester suspendue : une mesure, une cachette au fond des bois, un fossé sur la route. Car le cimetière même, cet asile dans la terre consacrée, le missionnaire ne l'a pas toujours. Trouvant à mourir jusque dans la mort, il se dépouille aussi du tombeau.»

LOUIS VEUILLOT.

CHAPITRE V

LES SÉRAPHINS DE LA TERRE

- I. Aveuglement, et même effroi, chez les chrétiens relativement à ce rôle, le plus beau dans l'Église parce qu'il fait pendant à celui des Séraphins dans les cieux. — II. Une étincelle d'amour qui, se détachant des Séraphins des cieux, prend la direction de la terre : elle se dirige vers l'innocence, et aussi vers le repentir. — III. Ce qui constitue les séraphins de la terre : premièrement, la soif de Dieu ; le cantique du *cerf altéré* traduit en action. — IV. Deuxièmement, la tendresse pour Dieu et pour Jésus : explication des blessures au cœur. — V. Troisièmement, le sentiment de l'indignité : la confusion des séraphins de la terre, heureux contrepois à l'orgueil du monde. — VI. Quatrièmement, l'amertume de l'exil et l'ardeur vers la patrie des cieux : mélancolie et fierté des *filles de Sion auprès des fleurs de Babylone* perpétuées par les vierges chrétiennes. — VII. Cinqüièmement, l'acceptation magnanime de la souffrance, comme moyen d'aimer Dieu : l'amour ne vaut qu'autant qu'il sait souffrir ; et comme moyen d'aider au salut des pécheurs : le vol des séraphins de la terre dans les abîmes de la perdition, dernier effort de l'amour.

I

Nous sommes à une époque où l'égoïsme glace les âmes. Quelle immense multitude, en effet, d'âmes glacées, froides comme le métal qu'elles poursuivent avec avidité ! C'est en pensant à ces âmes que Bossuet disait

déjà de son temps : *Je mets en tremblant les mains sur l'avenir.*

Il faut absolument combattre ces tendances désastreuses. Un des moyens les plus efficaces pour les combattre est d'opposer aux âmes glacées des âmes séraphiques.

Dans la belle armée des enfants de lumière, ce sont les âmes séraphiques qui occupent le rang d'honneur et remplissent le rôle le plus excellent.

Et cependant, beaucoup de familles même très chrétiennes se soucient peu d'un pareil rang d'honneur et disputent avec Dieu à propos de ce rôle : elles craignent que leurs enfants deviennent des séraphins¹.

O aveugles ! vous n'avez jamais compris la célèbre vision du Prophète dont l'Église catholique a été héritière, et qu'elle consulte et rappelle avec allégresse toutes les fois qu'elle établit un couvent.

« Je vis le Seigneur assis sur un trône sublime et élevé, et le bus de son vêtement remplissait le temple :

« Des séraphins étaient autour du trône, ils avaient chacun six ailes ; avec deux d'entre elles, ils se voilaient le visage, avec deux autres, ils se couvraient les pieds ; ils volaient avec les deux dernières.

« Et ils se disaient l'un à l'autre : SAINT, SAINT, SAINT EST LE SEIGNEUR, LE DIEU DES ARMÉES ; toute la terre est pleine de sa gloire². »

Les âmes séraphiques, enveloppées de leurs voiles,

¹ Notre froide société confine à deux egoïsmes, par rapport aux enfants : l'un les *enlève* à Dieu, l'autre les lui *refuse*.

² ISAÏE, chap. vi.

adorent sur la terre, comme les séraphins, enveloppés de leurs ailes, adorent dans les cieux.

Quelle est, d'une façon précise, la fonction des séraphins dans les cieux ? De plus, ont-ils des rapports avec les hommes ?

Les séraphins ont pour fonction, dans l'armée céleste, d'exprimer l'amour ; ils sont composés d'amour : heureux séraphins ! Ce sont des foyers où le nom de Jéhova est entouré d'ardeurs inénarrables. Le buisson ardent n'a paru qu'un instant sur la montagne d'Horeb : au ciel, il est éternel, et c'est le rôle des séraphins de brûler devant le Seigneur comme brûlait le buisson ardent.

Mais leur fonction ne se borne pas à brûler d'une façon solitaire. Dans l'œuvre divine, tout est commun au moyen de la hiérarchie ; le bien fait la cascade, on reçoit pour communiquer plus bas. C'est pourquoi les séraphins ont encore pour fonction de faire descendre sur d'autres leurs ardeurs séraphiques. Ce sont des foyers de flammes : il s'en échappe des milliards d'étincelles, et ces étincelles de l'amour se répandent sur les anges des ordres inférieurs d'abord, puis parviennent jusqu'aux humains.

II

Je me représente une de ces étincelles merveilleuses dont je viens de parler, se détachant de ces foyers d'ardeur qui sont devant la face de Dieu, les séraphins : une

étincelle qui se détache d'eux et qui prend la direction de la terre... sur qui va-t-elle tomber ? Qui va devenir une âme séraphique ?

Est-ce seulement quelque âme pure, une âme dont les joies auront toujours été naïves, dont les sentiments auront toujours été délicats ? Il semble que cela devrait être, mais l'adorable Miséricorde en a jugé autrement. Disons tout de suite, pour la consolation des âmes égarrées et repentantes, que l'étincelle des séraphins va chercher la boue non moins que le nid de colombes, la pauvre feuille tombée et décolorée non moins que le lis éclatant de blancheur. Le divin Maître, en effet, n'a-t-il pas eu avec le Pharisien ce sublime dialogue, le jour où Marie Madeleine se repentait à ses pieds :

« *Simon, j'ai quelque chose à te dire.* » Et Simon lui dit : « *Maître, dites.* »

— « *Un homme avait deux débiteurs, l'un qui lui devait cinq cents deniers, et l'autre, cinquante.*

« *Ni l'un ni l'autre, n'ayant de quoi lui rendre, il remit à tous les deux leur dette. Lequel donc des deux l'aime le plus ?*

— Simon répondit : « *Je pense que c'est celui auquel il a remis davantage.*

— Et Jésus lui dit : « *Tu as bien jugé.* »

Tu as bien jugé. Depuis cette sentence rendue au festin du Pharisien, il s'est formé deux phalanges d'âmes séraphiques : l'une où l'étincelle des séraphins vient chercher les âmes innocentes, récompense de leur innocence ; l'autre, où l'amour séraphique s'allume dans des âmes longtemps pécheresses, chez lesquelles il devient l'expression touchante de leur reconnaissance et de leur

réparation ; deux phalanges, mais qui se réunissent et se confondent dans l'amour, devenu leur confluent.

Il est utile, il est doux d'insister sur cette pensée qui est extrêmement consolante : une âme pécheresse, mais repentante, peut aimer Dieu séraphiquement, et cela, parce que Jésus a dit au pharisien : *tu as bien jugé* ; en vertu de ce décret de la Miséricorde, l'étincelle des séraphins descend sur la pauvre feuille morte non moins que sur le lis en fleur !

Oh ! qu'une telle pensée est consolante : je puis aimer Dieu séraphiquement, malgré mes fautes !

La Providence permettra peut-être qu'une âme désespérée lise ces lignes ; je l'en supplie, qu'elle ne doute pas de la possibilité de cette transition : de la boue à l'ardeur des séraphins ! Et si un dernier encouragement lui est nécessaire, qu'elle l'accueille dans ces mots : *N'éteignez pas la mèche qui fume encore*. C'est Jésus également qui a usé de cette comparaison si expressive : *N'éteignez pas la mèche qui fume encore ! N'éteignez pas : la voici qui se rallume, qui reprend, elle brille, elle s'élançe...* Chère âme rallumée, revivifiée par la miséricorde, prends courage, développe-toi ! ton amour peut même surpasser celui des âmes innocentes.

Et ainsi pour la formation d'une âme séraphique, toute âme est bonne, n'importe quelle âme ; l'étincelle céleste descend avec liberté.

III

Voilà donc l'étincelle des séraphins qui prend la direction d'une âme, innocente ou repentante selon le choix de Dieu : examinons maintenant ce qu'elle va produire en elle.

Elle allume en cette âme des sentiments de flamme, des énergies qui constituent essentiellement les séraphins de la terre.

Le premier est *la soif de Dieu*.

Sainte Thérèse exprime ainsi cette soif. « Du brasier
« divin est tombée l'étincelle qui m'embrase tout en-
« tière. Oh ! combien de fois, livrée à ce suave tour-
« ment, me suis-je souvenue de ces paroles de David :
« *Comme le cerf (altéré) soupire après une source*
« *d'eau vive, ainsi mon âme soupire vers vous, ô mon*
« *Dieu.* » Cette soif dont parle sainte Thérèse, si bien exprimée par David sous l'image du cerf haletant, a été ressentie par toutes les âmes séraphiques. Elles ont soif de Dieu, comme les mondains ont soif de plaisirs. Ce sont des âmes altérées : altérées de l'invisible, de l'infini, de l'éternelle Beauté, de l'éternel Amour ! Elles ont un feu intérieur, duquel procède leur soif. Lorsque saint Louis de Gonzague, lorsque saint Philippe de Néri, au sortir de leurs méditations ou de leurs extases, étaient contraints de s'appliquer des linges d'eau glacée sur la poitrine pour modérer et calmer les ardeurs qui

les dévorait, ils ne faisaient que traduire en acte ce soupir du Prophète royal, éternel soupir des séraphins de la terre : *Comme le cerf haletant soupire après la fontaine d'eau vive, ainsi mon âme vous demande, ô mon Dieu.* Oui, les âmes séraphiques sont des âmes altérées de Dieu !

O fils des Nations chrétiennes, de la Nation française, respectez et protégez, dans celles de vos sœurs ou de vos filles qui seraient des séraphins de la terre, cette soif de Dieu !

IV

Le deuxième sentiment qui caractérise ces âmes est la *tendresse* pour Dieu, pour Jésus.

La plupart du temps, on aime Dieu, mais sans aller jusqu'à la tendresse. La tendresse est un amour qui se sent profondément au cœur, s'identifie vraiment avec notre cœur, le résume tout entier, l'exprime tout entier. Lorsqu'on aime Dieu tendrement, on a besoin de le lui exprimer : par la parole, par l'empressement à le contenter, par la jubilation de se sentir à son service. On lui répète souvent qu'on l'aime. On lui dit : mon Maître, mon bon Maître, mon très bon Maître. Hélas ! d'ordinaire, Dieu est aimé froidement, sèchement, courtement ; notre amour a de la peine à aller jusqu'à la tendresse. Il n'en est pas ainsi chez les âmes séraphiques. Elles aiment Dieu tendrement, affectueusement, longuement :

elles le lui disent pendant des heures entières. L'étincelle qui les a pénétrées attendrit, liquéfie leur cœur, parce que c'est la propriété du feu de liquéfier, d'attendrir. Aussi, quelle belle collection on ferait des soupirs exhalés par ces âmes, des traits de flamme échappés à leurs lèvres ! Le ciel les racontera tous ; en voici quelques-uns :

C'est quelque chose de beau d'avoir un cœur, et tout petit qu'il est, de pouvoir s'en servir pour aimer Dieu : pensée du curé d'Ars. Il y avait dans la manière dont il prononçait l'adorable nom de Jésus et dont il disait : Notre-Seigneur ! un accent dont il était impossible de n'être pas frappé : il semblait que son cœur se répandit sur ses lèvres. Il appelait la sainte communion un bain d'amour. Lorsqu'on a communié, disait-il encore, l'âme se roule dans le baume de l'amour comme l'abeille dans les fleurs.

Saint Bonaventure, le docteur séraphique, disait : *O mon très cher Seigneur, si j'avais été la pierre et la terre où fut plantée votre croix, quelle grâce et quelle consolation j'aurais eues de recevoir le sang qui coulait de vos blessures. Si j'avais été le fer de la lance, je n'aurais jamais voulu sortir de votre cœur !...*

Que d'âmes tendres ont envié la fonction de la petite lampe solitaire qui brûle et la nuit et le jour devant Jésus-Hostie. « *O lampe, que tu es heureuse de ne pas le quitter ! Que ne suis-je de la nature de l'huile pour me consumer en son honneur !* »

Et celle qui a été l'ostensoir de son divin Cœur, la bienheureuse Marguerite-Marie, quels n'ont pas été

ses épanchements de tendresse séraphique? *Qui nous empêchera*, disait-elle souvent, *d'être saintes, puisque nous avons des cœurs pour aimer et des corps pour souffrir!...* Elle disait encore : *Pour aller à Jésus-Christ, s'il me fallait marcher sur un chemin de flammes, il me semble que cette peine ne me serait rien.*

Entreprendre de citer les accents de tendresse de sainte Thérèse serait se perdre dans la beauté et la multiplicité des citations. Je rapporterai seulement le mot incomparable de Notre-Seigneur lui-même, qui s'est annoncé comme devant être un jour le panégyriste de l'amour de Thérèse : « *O ma fille, j'attends le jour du jugement pour faire voir aux hommes combien tu m'as aimé!* »

Telle est la tendresse des âmes séraphiques. Et cependant — chose admirable et qui confond notre froideur! — ces âmes, et en général tous les saints se sont reprochés d'être durs, d'être insensibles. Ce n'est pas étonnant. La dureté est la conséquence du péché, et tous les saints se croyaient de très grands pécheurs. Aussi, ils demandaient avec larmes à Dieu d'amollir leur cœur, et Dieu leur accordait cet amollissement, cette tendresse du cœur. Le Roi des cœurs se complait tellement dans cette tendresse, il en est tellement jaloux, que pour l'obtenir d'un cœur qu'il a prédestiné et qu'il poursuit, il n'y a rien qu'il ne fasse, qu'il n'emploie. Il frappe ce cœur, il le blesse; il a recours et au fer et au feu pour obtenir qu'il devienne tendre. Cela explique pourquoi les saintes âmes passent souvent par de si étranges ravages. O saintes âmes,

vous souffrez, vous êtes noyées dans vos larmes : consolez-vous, c'est afin que vous deveniez tendres ; que vous, déjà si aimantes, vous disiez : *Jésus, mon Jésus!* avec un accent plus doux encore si c'est possible, que vous incliniez avec plus d'abandon votre tête sur les pieds de votre crucifix ; c'est afin que des restes de dureté disparaissent de votre intérieur, de vos gestes, de vos paroles !

O blessure au cœur des saints, c'est par toi que s'est écoulé le fleuve de leur tendresse !

Que cette blessure soit causée par le dard de feu d'un chérubin, comme il advint pour sainte Thérèse et saint François d'Assise, ou causée par le glaive de la douleur comme il arrive pour nos âmes plus obscures, disons, oh ! disons : blessure heureuse, bienheureuse blessure ! C'est par elle que nous allons enfin nous attendrir ; c'est par elle que notre cœur s'écoulera, se liquéfiera : semblable au rocher frappé par Moïse, ce cœur entr'ouvert versera ses flots d'amour, non plus du côté du monde, mais du côté de l'éternité !

O fils des Nations chrétiennes, de la Nation française, respectez et protégez dans celles de vos sœurs ou de vos filles qui seraient des séraphins de la terre, cette tendresse pour Dieu, pour Jésus !

V

Un autre sentiment est profondément ancré dans leur cœur : celui de *l'indignité* et de *la confusion*.

Plus une âme s'approche de Dieu par la purification et l'amour, et plus elle se trouve indigne : ce que l'auteur de *l'Imitation* exprime par cette admirable réflexion : *L'amour m'a fait rentrer plus avant dans mon néant.*

Aussi il n'est pas croyable combien les âmes séraphiques, se regardant comme indignes, tendent de toutes leurs forces vers l'obscurité et l'oubli. Le besoin de l'anéantissement est leur signe caractéristique, comme les ailes, dans la vision d'Isaïe, servaient aux séraphins pour se voiler devant la majesté de Dieu.

Cette confusion est parfaitement légitime. En effet, leur lumière est grande sur Dieu, sur sa beauté, sa sainteté, ses perfections, et en même temps leur amour est perspicace : y a-t-il un regard plus perspicace que celui de l'amour ? Or, dans la clarté de cette lumière, dans la connaissance de ces perfections, dans la perspicacité de leur amour, elles aperçoivent leurs fautes : et alors, ce sont, à leurs yeux, des monstres d'horreur, des montagnes d'ingratitude. Elles reculent, elles voudraient s'anéantir : Dieu est si beau, Dieu est si saint !

De plus, les faveurs de Dieu sont si délicates, si jalouses : autre motif à leur obscurité, à leurs anéantissements. De là, cette chaste crainte de perdre la grâce ; de là, ce besoin de se cacher à tous les regards ; de là, cette soif des mépris, des humiliations, cette tendance à rentrer dans le néant, à s'abîmer dans la dépendance des supérieurs : *Poussière, apprends à obéir... Fils du néant, qu'as-tu à te plaindre?... Pécheur couvert d'ignominies, qu'as-tu à répondre¹?*...

¹ *Imitation*, liv. III, chap. XIII.

— *Tout de Dieu, et rien de moi ; tout à Dieu, et rien à moi ; tout pour Dieu, et rien pour moi*¹ !

— *O mon Dieu, je crains de vous trahir, et vos dons ne sont pas en sûreté chez moi*².

Ne semble-t-il pas, devant ces expressions d'anéantissement, qu'on aperçoive les séraphins d'Isaïe dont les ailes battent d'effroi et d'amour ? L'amour les entraîne, et la crainte les voile !

Quel heureux contrepoids à l'orgueil du monde que l'humilité de ces âmes ! Devant l'insolence sans exemple dont ce siècle s'arme contre Dieu, ne faut-il pas des âmes qui s'anéantissent au centre de la terre ? Cela seul suffit pour légitimer l'existence et la nécessité des couvents.

Juste ciel, qu'advierait-il de notre pauvre terre, sans eux ! « *Nous avons appris, dit le même prophète qui a eu la vision des séraphins, quel est l'orgueil de Moab. Il est étrangement superbe. Mais sa fierté, son insolence et sa fureur sont plus grandes que n'est son pouvoir. C'est pourquoi Moab hurlera contre Moab. Ils seront tous dans les hurlements*³. »

Sous la Loi de grâce et d'amour, les gémissements de ces âmes plaintives et humiliées empêchent les hurlements ; leur abaissement éloigne l'anéantissement des coupables.

O fils des Nations, de la Nation française, respectez et protégez, dans celles de vos sœurs ou de vos filles qui

¹ Pensée de la B. Marguerite-Marie, *Vie par ses contemporaines*, t. 1, p. 38-39.

² *Ibid.*

³ ISAÏE, XVI. Moab est, dans la bouche du prophète, le type de toutes les nations arrogantes contre le Seigneur.

seraient des séraphins de la terre, cette sainte obscurité, ce voile qui cache et conserve des anges tutélaires !

VI

La soif de Dieu et la tendresse pour Dieu, surmontant le sentiment de l'indignité et de la confusion, sont accompagnées, chez les âmes séraphiques, d'un nouveau sentiment vainqueur : celui de *l'exil*, elles se sentent comme exilées, et elles regardent la terre comme un lieu d'attente et de départ. Jésus avait dit : *Mon royaume n'est pas de ce monde* ; et ces âmes faisant écho à la parole de leur royal époux, disent : Mon héritage n'est pas ici-bas, ma vraie patrie n'est pas de ce monde !

Les âmes terrestres se trouvent bien sur la terre, s'accommodent volontiers de la terre et redoutent de la quitter. Les âmes célestes ne s'en accommodent pas, et ne peuvent s'y faire. C'est saint Augustin assis le soir au bord de la fenêtre d'Ostie, à côté de sa mère, contemplant avec elle le ciel étoilé, et disant : « *Notre élan d'amour, ensemble, vers la région éternelle, était si hardi et si puissant, que nous y touchâmes en quelque sorte par un bond du cœur.* »

C'est saint Bernard partant pour la solitude de Clairvaux avec ses six frères gagnés à la vie monastique, et disant au plus jeune : « *C'est à toi, mon petit frère, que nous laissons ce beau manoir* ; » et Nivard de répondre : « *Oh ! les parts ne sont pas égales, vous*

prenez le ciel, et vous me laissez la terre! » Et peu après, il les rejoignit.

C'est saint Ignace de Loyola répétant sans cesse : « *Que je méprise la terre, quand je regarde le ciel!* »

Sainte Thérèse est la grande exilée ; ses plaintes s'élèvent plus haut que toutes celles de ses compagnons d'exil : « *O vie longue, disait-elle, ô vie pénible, ô vie dans laquelle on ne vit pas! ô solitude trop seule! ô Jésus, ô mon bien, que la vie de l'homme est longue, quoiqu'on dise qu'elle soit courte!* » Et alors dans un élan de tendresse, de langueur et d'impatience, la grande exilée compose son cantique où chaque strophe se termine par ce soupir de flamme : *Je me meurs de ne pouvoir mourir!*

L'attitude de tous ces exilés rappelle une mélancolie célèbre. Ne semble-t-il pas qu'on voie se renouveler, mais d'une façon supérieure, cette scène imposante : *Les filles de Sion assises en exil auprès des fleuves de Babylone*. Qu'il est beau, leur cantique d'exil conservé dans la Bible ! qu'elle était touchante leur tristesse ! que leur attitude était noble, et que leur réponse à leurs sollicitateurs est fière ! Voici comme elles sont tristes, et aussi comme elles répondent :

Au bord des fleuves de Babylone, nous nous sommes assises, et nous avons répandu des larmes en nous souvenant de Sion :

Nous avons suspendu nos harpes aux branches des saules dans la campagne ;

Ceux qui nous ont emmenées captives, nous ont demandé de chanter : « Chantez-nous donc quelque cantique agréable entre ceux de Sion. »

Nous avons répondu : « Comment chanterions-nous sur la terre étrangère?... » O Jérusalem, si je viens à t'oublier, que ma main droite se sèche ; et que ma langue s'attache à mon palais, si quelque joie l'emporte jamais sur toi !

Tel est ce cantique de l'exil, ce *Super flumina Babylonis* à jamais célèbre, ou la mélancolie est si touchante, et où la fierté est rehaussée par la tristesse.

Eh bien, cette fierté et cette tristesse au bord des fleuves de Babylone étaient l'annonce et la figure des sentiments de toutes les grandes âmes chrétiennes qui devaient sentir leur exil ; les filles de Sion préludaient aux âmes séraphiques !

L'âme vraiment chrétienne, en effet, se regarde comme exilée sur le rivage de ce monde, au bord du fleuve du temps, et elle répand des larmes en songeant au ciel. « Le ciel où Dieu m'attend, s'écrie-t-elle, oh ! quelle belle patrie ! et la terre où je suis reléguée, oh ! quel dur exil ! »

Les mondains, s'approchant d'elle, lui renouvellent le langage que les habitants de Babylone adressaient aux filles de Sion : « Pourquoi ne viens-tu point prendre part à nos fêtes ? Pourquoi ne pas mettre à profit tes talents, ta voix, ta beauté ? Ta voix, qu'on dit si belle, fais-la entendre dans nos fêtes. »

Et l'âme séraphique répond : « Comment me réjouirais-je sur une terre étrangère ? Vous voulez que je chante des chants de joie comme à Jérusalem, et je suis à Babylone ! L'exilée n'a pas le cœur à chanter. »

C'est la raison pour laquelle, lorsqu'on écoute à la porte des monastères, séjour plus particulier des âmes

séraphiques, la psalmodie que l'on entend sortir est monotone, grave, gémissante : c'est la psalmodie de l'exil. Non pas certes que l'Église catholique renonce aux chants d'allégresse et de triomphe ; oh non ! elle n'y renonce pas ; mais elle les réserve surtout pour Jérusalem, pour la patrie des cieux. Écoutez, ô mondains qui voulez nous attirer à vos plaisirs et à vos fêtes, nous ne brisons pas nos luths et nos harpes : nous les suspendons seulement : comme les filles de Sion, nous les suspendons aux saules, afin que, suspendus, ils attirent en haut nos regards ! Un jour viendra où nous détacherons des arbres nos harpes frémisantes qui convenaient peu à notre exil, mais qui conviendront à notre triomphe et à nos actions de grâces ; et nous rentrerons dans Sion, — nous entrerons au ciel — couronnés de fleurs, avec des hymnes et des cantiques... Mais jusqu'au jour venu de la Jérusalem des cieux, ma voix se taira pour le monde... O céleste Jérusalem, demeure l'unique objet de mes pensées et de mes désirs ; que je ne sois affligé ou consolé que par rapport à toi ; que l'espérance de t'habiter un jour m'inspire un mépris général pour tout autre bonheur ; et que ton souvenir me soit si présent qu'au milieu même de Babylone je ne voie, n'entende et ne goûte que ce qui te rappelle à moi : *Si je viens à t'oublier, ô Jérusalem, — ô ma belle patrie, — que ma main droite se sèche ; et que ma langue s'attache immobile à mon palais, si quelque autre joie l'emporte jamais sur toi !*

O fils des Nations chrétiennes, de la Nation française, respectez et protégez celles de vos sœurs et de vos filles

qui, séraphins de la terre, se regardent comme assises en exil auprès des fleuves de Babylone : ne troublez pas leurs soupirs vers la patrie des cieux !

VII

Un dernier sentiment achève la formation de l'âme séraphique, et ce sentiment tempère en elle l'amertume de l'exil, c'est *la joie de la souffrance*.

Elle est heureuse de souffrir, parce qu'en souffrant, elle prouve à son Jésus qu'elle l'aime ; qu'elle l'aime à la sueur de son front, et à la sueur du sang de l'âme ! La souffrance est, pour elle, moyen d'amour. En effet, *sans douleur, on ne vit pas bien dans l'amour*, mot profond de l'auteur de l'*Imitation, sine dolore non vivitur in amore*¹. Que cela est vrai, on ne vit point sans douleur dans l'amour ; l'amour ne vaut qu'autant qu'il sait souffrir ! Or ces âmes qui veulent vivre largement dans l'amour divin, pénétrer profondément en lui, en demandent la clef à la douleur, et il n'est pas rare que la douleur, unie à l'amour, ne produise en elles la consommation. Qui n'a rencontré, même au foyer des familles, de ces êtres angéliques, nullement faits pour la terre : la médecine n'expliquait pas leur mal ; la première douleur les a rendus à Dieu !

Les âmes séraphiques aiment également la souffrance comme moyen efficace d'aider au salut des pauvres

¹ *Imitation*, liv. III, chap. v, § 7.

pêcheurs. Personne ne comprend le salut des pécheurs comme une âme séraphique. Si elle a le désir et la soif de Dieu, elle a concurremment un autre désir, une autre soif : c'est que le monde entier aime Dieu et en jouisse avec elle-même. Cette ambition pour les autres constitue la grande différence de l'amour divin d'avec l'amour mondain. Ces deux amours sont également jaloux. Mais tandis que dans sa jalousie l'amour mondain veut aimer tout seul et être aimé tout seul, l'amour divin, ayant goûté Dieu, ayant compris ce qu'il est, souverainement beau, souverainement bon, voudrait, dans son bonheur, que tout le monde le connût et que tout le monde l'aimât.

Étant donc jalouses que Dieu soit aimé, les âmes séraphiques, pour obtenir ce succès d'amour, s'immolent.

Immolation de sainte Thérèse qui disait : *O hommes, vous ne connaissez pas mon trésor, car si vous le connaissiez, vous ne pourriez plus l'offenser.*

Immolation de saint François Xavier qui s'écriait : *Des âmes, mon Dieu ! Je vous en conjure, donnez-moi des âmes.*

Immolation de la Bienheureuse de Paray qui, lors qu'on avait recommandé un pécheur à ses prières, se jetait la face contre terre, s'écriant : *Frappez, mon Dieu, et n'épargnez ni mon corps, ni ma vie, ni ma chair, ni mon sang, pourvu que vous sachiez éternellement cette âme !*

Toutes ces immolations trouvaient leur courage dans cette pensée première : « Dieu est si beau, Dieu est si bon ! Il faut procurer Dieu à tout le monde ; » mais également dans cette autre pensée : « une âme qui perdra Dieu,

sera si malheureuse! » Le saint curé d'Ars n'a-t-il pas dit : *C'est quelque chose de si doux d'avoir un cœur, et tout petit qu'il est, de pouvoir s'en servir pour aimer Dieu.* Or, une âme perdue ne pourra plus aimer ; en se perdant, elle aura perdu la puissance d'aimer qu'elle avait reçue originellement et dont elle aura mésusé. Dans le lieu de la perdition, son cœur sera desséché comme la grappe lorsqu'elle a passé sous le pressoir. C'est fini, jamais plus de bonheur pour cette âme, parce qu'en elle il n'y aura jamais plus d'amour ! Cette pensée est accablante : ne plus pouvoir aimer ¹ ! C'est elle qui remue, consterne et enflamme les cœurs séraphiques, qui les entraîne en esprit sur le chemin des pécheurs pour leur dire en suppliant : « Je vous en conjure, ne soyez pas perdus pour Dieu ! et ne perdez pas Dieu ! Et afin que vous ne le perdiez pas, je m'immolerai pour vous. »

Il est une scène rapportée dans la Bible, dont la lecture attentive émeut toujours, émeut profondément, parce qu'elle est la figure des âmes qui se perdent, la peinture de l'inénarrable affliction de Dieu qui perd ces âmes, et du désespoir de ces âmes qui perdent Dieu : c'est la scène où Ésaü, de retour de sa chasse, apprend que Jacob a été béni, et que pour lui, il n'a plus de bénédiction à recevoir. Scène indescriptible ! Quel désespoir ! quelle effrayante douleur ! quels rugissements ! « Ésaü poussait des rugissements, dit le Livre sacré, *irruigit clamore magno.* »

Et cependant, ce n'est pas la faute de son vieux père

¹ Voir ci-dessus pages 123-26.

s'il n'a pas été béni, car le patriarche a appelé Ésaü, *vocavit Esau* ; c'est Ésaü qu'il a appelé. « Mon fils, j'ai voulu vous bénir !... »

« *Mon père, s'écrie le malheureux qui ne se rappelait plus qu'il avait vendu son droit d'aînesse, mon père, donnez-moi, à moi aussi, votre bénédiction.* »

Et le patriarche s'en défend : car, au temps de la famille patriarcale, la bénédiction était un testament ; elle était la promesse du Messie qui passait on héritage à celui qui avait été béni ; conséquemment, elle était tout.

Ésaü insiste encore : « *N'avez-vous donc, mon père, qu'une seule bénédiction ? Je vous conjure de me bénir aussi.* » Il jeta ensuite, dit l'Écriture, un grand cri désespéré, tellement que son vieux père, qui était devenu aveugle, en fut ému. Le patriarche entrevit alors, dans la lumière du Messie à venir, que la terre est pour chacun, jusqu'au dernier soir de la vie, le lieu de la miséricorde, le lieu de la bénédiction. Et c'est pourquoi ses deux mains tremblantes se levèrent, et il bénit aussi Ésaü, mais d'une bénédiction secondaire. Ésaü, hélas ! n'en profita pas.

Cette scène est la saisissante figure des âmes qui se perdent. La patriarche étendant ses bras sur Ésaü non moins que sur Jacob, c'est Jésus-Christ qui veut bénir tous les hommes, même les mauvais, ceux qui se perdent et qui courent à l'abîme : J'ai voulu vous bénir, je vous ai appelés comme Ésaü ; mes bras étaient étendus, je suis mort pour vous !... Hélas ! au jour du dernier jugement, les réprouvés pousseront des clameurs désespérées, les *rugissements* d'Ésaü. Lorsqu'ils entendront

cette parole qui sera dite aux élus : *Venez, les bénis de mon Père*, ils comprendront que la bénédiction n'est plus possible pour eux, qu'elle est à jamais épuisée. Ce sera alors des rugissements de désespoir, des pleurs et des grincements de dents.

Mais jusqu'à l'heure de cette séparation finale, voici ce que feront toujours les âmes séraphiques :

Attendu que, jusqu'au dernier soir de la vie, la terre est pour n'importe qui le lieu de la miséricorde et de la bénédiction, les âmes séraphiques chercheront à s'emparer de tous les pécheurs, et, à force de supplications et d'immolations, à les ramener entre les bras de Jésus-Christ, pour qu'ils soient bénis aussi. « O Sauveur, ô mon Dieu, bénissez aussi ces pauvres âmes... O Jésus-Christ, *vous n'avez pas qu'une seule bénédiction*, vous êtes la bénédiction infinie ! qu'il y en ait une pour cette âme, pour mon père, pour mon pauvre enfant égaré ; je vous en supplie, ô Jésus-Christ, bénissez-le, qu'il soit sauvé ! » En définitive, les âmes séraphiques voudraient, si c'était possible, qu'il n'y eût pas d'Ésaü, qu'il n'y eût que des Jacob, que des bénis pour l'éternité ! et s'il fallait, pour procurer cette félicité aux autres, renoncer à une part de bénédiction que Dieu permettrait, elles y renonceraient : *J'eusse désiré de devenir moi-même anathème pour mes frères*¹ !

Ces sentiments ne sont pas exagérés. Il y a eu des saints qui auraient souhaité pouvoir, avec leur corps, se coucher en travers du puits de l'abîme, pour le fermer et empêcher les âmes d'y tomber. Un jour que la séra-

¹ Épître aux Rom., 1x, 3.

phique épouse du Sacré-Cœur, la bienheureuse Marguerite-Marie, réfléchissait sur le sort des réprouvés et sur leur amour perdu, elle s'écria : « *Je voudrais, ô mon divin Sauveur, si c'était votre volonté, souffrir tous les tourments de l'enfer, pourvu que je vous aimasse autant qu'auraient pu vous aimer dans le ciel tous ceux qui souffriront toujours et qui ne vous aimeront jamais*¹. » N'est-ce pas la dernière limite de la charité ? S'offrir à ressentir l'enfer en soi-même pourvu que, par cette souffrance, on pût combler le déficit de l'enfer en amour, c'est le vol suprême du séraphin de la terre, du séraphin qui aspire en haut, mais qui descend au plus profond de l'abîme pour en rapporter en soi-même et sur ses ailes de flamme, sinon les cœurs perdus, du moins l'amour de tous ces cœurs !

O fils des Nations chrétiennes, de la Nation française, respectez et protégez celles de vos sœurs ou de vos filles qui se consomment et s'immolent pour votre salut éternel : vous leurs pères, leurs frères, leurs amis, leurs concitoyens !

¹ Lettre cxxviii, au Père Rolin, t. II, p. 280.

CHAPITRE VI

UNE VOIE LACTÉE DANS L'ÉGLISE DE DIEU, COMME AU FIRMAMENT

I. *Sors de ta tente et considère le ciel!* Cette invitation de Dieu à Abraham est entendue des âmes méditatives. Magnificence du firmament, sa voie lactée. — II. Les profondeurs de la voûte céleste : bandes d'étoiles presque imperceptibles et en quantités innombrables. Les profondeurs de la miséricorde dans l'Église : bandes d'enfants de lumière presque inaperçus. Signalement de quelques-unes. Les *enfants de la promesse* ou la superbe postérité promise à Abraham, réalisée. — III. Pourquoi le Créateur a fait les étoiles de la voie lactée si imperceptibles et si multipliées : pour être une preuve étincelante des soins de sa Providence à l'égard des plus petits êtres. La petitesse employée également dans l'Église de Dieu, comme expression du véritable amour. Combien le Seigneur a pour agréables les riens où il y a de l'amour! — IV. Ce que signifient les voies lactées : elles ressemblent à des chemins dans l'azur qui mènent à un terme final ; destinée dernière de ces milliards d'étoiles. L'Église de Dieu en marche vers ce terme ; sublime cantique d'Isaïe sur cet acheminement : *caravanes de dromadaires* dans Jérusalem, *caravanes de peuples* dans l'Église, *caravanes d'élus* dans le ciel, symbolisées par les caravanes d'étoiles. — V. Souhait rattaché à cette étude sur les enfants de lumière.

I

Sortons un moment dans la nuit, comme Dieu fit sortir Abraham de son pavillon pour considérer le ciel.

*Regardez le firmament, lui dit Dieu, et comptez les étoiles, si vous pouvez*¹.

C'est une salutaire pratique que de contempler le firmament par une nuit seraine. Bien souvent, lorsqu'on sent le besoin d'agrandir les vues de son âme et de surmonter les tristesses du temps, on y réussit par cette contemplation. Le spectacle du firmament purifie la pensée et remonte le cœur.

D'abord, on aperçoit, dans sa lueur douce et pleine de charmes, l'astre des nuits : il répand sur la nature entière je ne sais quelle mystérieuse beauté. Le commun des hommes ne connaît de la nuit que le repos qu'elle amène, que le sommeil qui les enveloppe et les confond avec les animaux. « La lune, cette humble sœur du jour, n'existe pas pour eux, parce qu'ils n'existent pas pour elle, et ils s'offenseraient avec mépris des appels qui leur seraient faits de venir la contempler. Mais il est des esprits délicats, des âmes tendres et méditatives pour lesquels le spectacle de la nuit a des charmes ravissants, des harmonies secrètes, et s'illumine de mystérieux reflets. Dans la contemplation silencieuse de cette beauté voilée qui répond si bien à la nature humble et à la fois élevée de leurs sentiments, ils puisent une disposition méditative qui se prolonge pendant le jour, et qui, les soutenant au-dessus des impressions de la terre, les porte à lever des regards exercés vers le ciel ². »

Ensuite, on est émerveillé et ravi par le scintillement et le cortège de ces étoiles vives et brillantes, qui, de distance en distance, et chacune à son rang, se tiennent

¹ Genèse, xv, 5.

² NICOLAS, *la Vierge Marie vivant dans l'Eglise*, t. I.

autour de leur reine, semblables à des perles sur le vêtement de la nuit. Ces étoiles radieuses sont innombrables, mais pourtant distinctes, et comme les fleurs d'une vaste prairie, elles ont par leur nature même une immense variété de couleurs.

Dans le langage de la Liturgie et des Docteurs, l'Église catholique est très justement comparée à l'astre des nuits. La lune, en effet, au disque changeant, courrière inégale, représente admirablement les diverses phases de l'Église ici-bas, selon que Dieu lui envoie des jours prospères ou des épreuves. Mais quelles que soient les inégalités de l'astre des nuits, il n'en a pas moins cette pudique et mystérieuse beauté qui est aussi celle de l'Église, l'épouse bien-aimée du Sauveur, dont il est écrit aux Cantiques *qu'elle est belle comme la lune*¹.

Le brillant cortège des étoiles distinctes a aussi sa signification. Il figure ceux et celles des enfants de l'Église qui lui font le plus d'honneur en ce monde, soit par l'éclat de leur grande position, soit par leur sainteté reconnue.

Mais la contemplation du firmament n'est pas finie. Qu'apercevons-nous encore, par une nuit sereine, dans les détails de cette voûte d'or? Une grande trace de lumière blanche et diffuse qui traverse presque toute la sphère céleste; ce sont comme des bandes irrégulières qui se développent et flottent en forme de ceintures, elles ont une lueur blanche comme le lait, et quand on les regarde au télescope, on y distingue des amas

¹ Cantic., vi, 9.

d'étoiles tellement pressées qu'on peut à peine les énumérer¹.

Ces bandes lumineuses composent la voie lactée. Cette voie est donc produite par un nombre prodigieux d'étoiles : gouttes de lumière, gouttes de lait sur l'azur des cieux².

Admirons-la, interrogeons-la, comme symbole consolant qui va compléter nos études sur la physionomie et le nombre des enfants de lumière. En effet, nous avons, dans les chapitres qui précèdent, célébré et décrit les vrais maîtres et guides sûrs, les apôtres, les missionnaires au loin, les séraphins de la terre : autant de splendides étoiles distinctes dans le firmament de l'Église. Mais tout le monde ne peut être docteur, ni apôtre, ni missionnaire au loin, ni séraphin de la terre. Heureusement que la bonté créatrice, qui a orné la voûte des cieux d'une voie lactée, en a tracé une autre dans son Église : multitude d'âmes humbles, petites, imperçues, semblable aux bandes pressées d'étoiles!

Il sera donc consolant d'étudier parallèlement la voie lactée du firmament et celle de l'Église.

¹ Herschell en a compté plus de cinquante mille dans une bande de trente degrés de long sur deux de large.

² La Fable dit que la voie lactée se forma de quelques gouttes de lait échappées des mamelles de la chèvre Amalthée qui avait nourri Jupiter. — On croyait également que c'était par là que les dieux se rendaient à la cour du Maître du ciel.

II

Ce qui frappe et saisit, en premier, dans le spectacle de la voie lactée, c'est l'éloignement et la profusion des étoiles qui la composent. Elles sont tellement éloignées dans les profondeurs du firmament qu'elles en deviennent presque imperceptibles, et tellement nombreuses et pressées qu'elles y forment les traînées blanches à perte de vue.

Les profondeurs du firmament ! Leurs milliards de lieux donnent le vertige à la pensée. Elles ne sont dépassées que par les profondeurs de la foi et celles des conseils de Dieu.

Massillon disait : *Vous ne connaissez pas les objets que vous avez sous l'œil, et vous voulez voir clair dans les profondeurs de la foi.*

A l'égard des profondeurs des conseils de Dieu, saint Paul s'est écrié avec une sorte d'effroi : *O profondeur des trésors de la sagesse de Dieu ! que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables*¹ ! Et le Livre de l'Ecclésiastique demande à propos des profondeurs du firmament : *Qui a compté les gouttes de la pluie, et qui a mesuré la hauteur du ciel*² ?

Ces étoiles se meuvent donc dans des profondeurs

¹ Épître aux Romains, chap. xi, 33.

² Ecclésiastique, chap. i, 2.

incommensurables. Voici comment le souverain Ordonnateur les y a placées :

Le Livre de la Genèse expliquant la manière dont s'est allumé le firmament, dit : *Dieu fit deux grands corps de lumière, l'un plus grand, pour présider au jour, et l'autre moindre, pour présider à la nuit ; il fit aussi les étoiles, ET STELLAS !* Il n'appartient qu'à Dieu de parler avec cette indifférence du plus étonnant spectacle dont il ait orné l'univers : *et aussi les étoiles, ET STELLAS !* il dit en un seul mot ce qui ne lui a coûté qu'une parole. Or, cette sublime indifférence de langage, comme elle se trouve vérifiée et traduite dans le spectacle de la voie lactée ! Il y a là des milliards d'étoiles, des traînées de poussière dont chaque grain est, cependant, un monde. Déjà celles qui, distinctes et radieuses, luisent, chacune à leur rang, dans le cortège de l'astre des nuits, sont innombrables et défient tout calcul : mais ne dirait-on pas qu'avec la voie lactée Dieu ait voulu faire la bonne mesure dans la création de la lumière. Il fit le soleil, la lune, les étoiles, et dans ces étoiles il y avait une bonne mesure : la voie lactée ! Raphaël a su exprimer cette aisance créatrice. Il y a, au Vatican, un chef-d'œuvre du grand peintre où Dieu, étendant chacune de ses mains à droite et à gauche, joint ensemble deux doigts comme ferait quelqu'un pour donner une chiquenaude : et de ce geste de rien, jaillissent le soleil, la lune, et toutes les étoiles !

Et maintenant, si des hauteurs des cieux, je ramène mon regard sur l'Église militante, là aussi, j'aperçois une voie lactée. Où donc est-elle ? Y a-t-il, comme pour

celle du firmament, des profondeurs qui la contiennent et où elle se déploie ? Oui, et ce sont les profondeurs de la miséricorde.

Les profondeurs de la miséricorde ! Elles ne sont pas moins insondables que celles du firmament, que celles de la foi, que celles des conseils de Dieu. Elles ont été creusées par le sang de Jésus-Christ, et une seule goutte de ce sang pénètre à une telle profondeur dans les abîmes de la bonté et de la pitié que le cœur humain doit renoncer à l'atteindre. Saint Paul n'a-t-il pas dit : *Les trésors incompréhensibles de l'amour que Jésus-Christ a eus pour nous* ¹ !

Or, c'est dans ces profondeurs de la miséricorde que se meuvent des milliers et des milliers d'enfants de Dieu, d'enfants de lumière, mêlés, confus, presque inaperçus dans leur lumière de grâce, comme les étoiles de la voie lactée sont presque imperceptibles dans leur clarté. Faut-il nommer quelques-unes de ces bandes d'enfants de Dieu ?

Ce sont d'abord beaucoup d'enfants destinés à mourir dans l'âge tendre, beaucoup d'âmes pures dont le Livre sacré définit ainsi l'heureux sort : *Le Seigneur l'a enlevé, de peur que la vanité ne séduisît son âme* ². « Dieu a fait un pacte avec la mort, et lui donnant une précocité divine, il l'a chargée de moissonner avant l'âge du mal la troisième partie du genre humain. L'ange exterminateur est donc devenu le bras droit du Christ ; il choisit parmi nous l'innocence avant que la raison en ait terni le premier éclat, et il conduit

¹ *Investigabiles divitias Christi.* (Ephes., III, 8.)

² Sap., IV, 11.

au ciel des multitudes à qui l'éternité ne coûte que d'avoir passé ici-bas pour y sourire à leur mère¹. » Mais en passant, heureux petits enfants, quelle voie lactée, tout à la fois douce et mystérieuse, vous tracez : des bras de vos mères, vous arrivez dans le sein de Dieu !

Ce sont, ensuite, à l'autre extrémité de la vie, auprès de pauvres vieillards réunis par groupes, ces bandes angéliques qu'on appelle les Petites Sœurs des pauvres. Discrètes et charmantes petites sœurs, elles ressemblent à des perles de lumière dans le soir de ces pauvres vieillards, où tout devient sombre. Qui les connaît par leurs noms ? Personne. Elles étaient peut-être de souche illustre dans le monde, un brillant avenir les attendait. Elles se sont enfoncées et perdues dans les profondeurs de la miséricorde, pour elles-mêmes et pour leurs bons vieux. Sous leurs voiles amples et sombres, elles sont devenues imperceptibles comme les étoiles de la voie lactée.

Mais voici d'autres bandes d'enfants de lumière, non moins confuses, non moins pressées : tant de travailleurs honnêtes qui aiment Dieu à la sueur de leur front, tant d'indigents qui endurent, mais qui regardent le ciel et espèrent, tant d'affligés qui pleurent en secret, la tête inclinée sur le crucifix, tant d'opprimés qui ont faim et soif de la justice. Bienheureux êtes-vous dans vos souffrances inaperçues, ô vous tous ! dans votre petitesse, vous faites partie de la voie lactée. C'est de vous que le Christ a dit avec action de grâces : *Je vous rends grâces, ô mon Père, Seigneur du ciel et de la*

¹ LACORDAIRE, LXXI^e conférence.

*terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux savants, pour les révéler aux petits*¹.

Tout ce que nous avons essayé de discerner n'est rien en comparaison de ce qui demeure contenu et caché dans les profondeurs de la miséricorde. Temps des pâques, époques des jubilés, quelles bandes immenses de nébuleuses ne jetez-vous pas dans ces divines profondeurs ? Voici un enfant de lumière, puis à côté deux autres, et encore à côté vingt autres. Les annales ecclésiastiques racontent qu'un chrétien demanda à être joint à des prisonniers que l'on conduisait au martyre. Les païens cédèrent à ses instances, et comme son nom est resté inconnu, l'Église l'honore sous le nom de saint Adjoint, Ajouté, *Adauctus*². Que de frères inattendus se joignent aux bandes d'enfants de lumière dans les temps de pâques et de jubilés ! Leurs noms, ne cherchez pas à les connaître : ils s'appellent adjoints, *Adaucti*.

Sommes-nous au bout des merveilles de notre voie lactée ? Ah ! qui n'a entendu parler de l'*âme de l'Église*, cette insondable profondeur de la miséricorde ? Il y a, de par le monde, des protestants de bonne foi et parfaitement honnêtes, des israélites de bonne foi et qui, attardés sur la route des siècles, attendent le Libérateur ;

¹ SAINT MATTHIEU, XI, 25.

² Voici ce que dit le Bréviaire romain : « Sous l'empire de Dioclétien, Félix, qui avait embrassé la foi chrétienne, fut torturé sur le chevalet, et conduit enfin sur le chemin d'Ostie pour être frappé de la hache. Dans le trajet, il fut rencontré par un chrétien de sa connaissance, qui le voyant mené au martyre, s'écria : *Et moi aussi, je vis sous les mêmes lois que celui-ci. J'adore le même Jésus-Christ.* Ensuite il embrassa Félix, et eut la tête tranchée en même temps que lui, le 30 du mois d'août. Son nom n'étant point connu des fideles, il fut appelé *Adauctus*, qui veut dire adjoint, parce qu'il avait été adjoint à saint Félix pour la couronne du martyre. »

il y a aussi, dans la vaste étendue des missions catholiques, des païens qui ont le baptême de désir, mais que d'invincibles obstacles empêchent d'aller au delà; à l'égard de tous ces cœurs droits, l'espérance catholique exprime cette ardente prière : « Mon Dieu, faites qu'ils appartiennent à l'âme de l'Église; faites que la robe nuptiale ou la grâce sanctifiante leur soit secrètement apportée, au besoin par un ange; et qu'ils soient du nombre de ces enfants inconnus de leur mère, quoique portés dans ses entrailles ! » Dieu les lui fera connaître dans les surprises de la consommation finale, quand il exposera aux regards de sa sainte épouse les fruits de sa brillante fécondité : et ce sera un motif de plus à son bonheur et à son action de grâces. En attendant, ils sont confus et perdus dans les profondeurs de la miséricorde, comme une de ces traînées blanchâtres dans le firmament étoilé !

Et telle est la voie lactée de l'Église catholique !

Dans une de ces nuits étincelantes dont le ciel d'Orient a le privilège, le Seigneur faisait donc sortir Abraham de sa tente et lui disait : *Levez les yeux au ciel, et comptez les étoiles, si vous pouvez.*

Et le Seigneur ajouta : *Ainsi se multipliera votre postérité*¹.

En raison de cette promesse divine, la postérité d'Abraham a reçu, dans les Écritures, le nom *d'enfants de la promesse*². Mais les Écritures ont bien soin de préciser que les enfants de la promesse sont moins ceux

¹ Genèse, xv, 5.

² Épître aux Galates, iv, 28.

qui continuent le sang d'Abraham que ceux qui continuent sa foi¹. Sont compris parmi les enfants de la promesse tous ceux qui, à travers la succession des siècles, ont obéi à Moïse, puis aux Prophètes, puis au Fils de Dieu fait homme, puis à ses Apôtres, et maintenant à son Église. Elle est donc nombreuse, très nombreuse, la belle postérité des enfants de la promesse. Dieu soit béni

Comptez, si vous pouvez, les étoiles : on pourrait, à la rigueur, se mettre à compter les étoiles distinctes et radieuses, et bientôt le vertige arrêterait le calcul : mais les immenses quantités d'étoiles agglomérées dans les voies lactées, qui les compterait ?

Pareillement, ô mon Dieu, l'impossibilité du calcul s'applique aux innombrables enfants de lumière, tant ceux qui sont apparents que ceux qui sont cachés dans les profondeurs de votre miséricorde ; heureuse impossibilité, qui est la réalisation de votre promesse au patriarche : *ainsi se multipliera votre postérité*.

O Seigneur, vous êtes Celui qui s'appelle le *Fidèle* et le *Véritable*².

III

Quand on considère ce prodigieux entassement d'étoiles qui forment la voie lactée, un pouquoi respectueux se présente à l'esprit qui admire et adore :

¹ Épître aux Romains, ix, 8.

² Apoc., xix, 11.

Pourquoi Dieu a-t-il fait ces étoiles si imperceptibles et si multipliées ?

N'est-ce pas afin d'inscrire, pour l'homme, au firmament, cette leçon : combien sa Providence est bonne et attentive dans ses soins.

Il y a, au 146^e psaume, cette parole : *Le Seigneur compte la multitude des étoiles, et il les appelle, chacune, par leur nom.* Le témoignage d'intérêt le plus réel qu'on puisse donner à un être, c'est de savoir son nom, et de le retenir : car il semble qu'on ne soit rien quand on n'a point de nom ! C'est aussi une preuve de sollicitude, de tendresse. On ne nomme pas ce que l'on méprise ou ce que l'on déteste. Au jour des rétributions, le Christ ne dira-t-il pas aux réprouvés : Je ne vous connais pas, je ne sais pas vos noms, *nescio vos*¹ ! En nous assurant donc, par le Chantre royal, que ces étoiles si imperceptibles et si multipliées sont, cependant, connues de lui, comptées par lui, et appelées, chacune, par leur nom, le Seigneur a voulu nous inculquer cette leçon si douce : combien sa Providence est attentive, soigneuse, amoureuse autour des plus petits êtres, et que, nonobstant le nombre prodigieux de ces étoiles perdues en quelque sorte dans leur agglomération, il n'est pas embarrassé pour reconnaître chacune, la nommer et en avoir soin.

Leçon divine ! qui trouve son achèvement dans l'Église catholique. Là, en effet, la petitesse est devenue le vrai moyen d'amour entre l'âme humaine et son Dieu. Plus on se fait petit, et plus on est aimé de lui ; plus on

¹ SAINT MATTHIEU, xxv, 12.

se fait petit, et plus on est sûr de l'aimer. Sous cette persuasion, s'est formée, dans le firmament de l'Église, cette immense voie lactée composée de milliards de petites énergies d'amour : petits offices, petites vertus, petites croix.

Petits offices : les hauts emplois sont dangereux, et souvent le cœur s'y refroidit. Au contraire, dans un emploi rabaissé, dans un office humble et obscur, quelle sécurité ! quelle paix ! et surtout, lorsqu'on s'y tient avec fidélité et persévérance, quel paradis où Dieu parle ! quelles profondeurs de délices inénarrables !

Petites vertus : elles sont ces vertus usuelles, dont l'usage fréquent, quotidien, est commun à tous les états, à toutes les conditions de la vie : l'affabilité, la concédence, la simplicité, la mansuétude, la douceur dans le regard, dans les actions, dans les manières, dans les paroles. L'acte de ces vertus se fait en un clin d'œil, il est rapide comme le geste, comme la parole. Véritables nébuleuses, elles sont imperceptibles, tant elles s'exercent en secret, dans l'obscurité : mais quelle sérénité, quelle unité, quel calme semblable à celui d'une nuit sereine, ne dénotent-elles pas dans la vie des familles et des communautés ?

Petites croix : l'orgueil de la nature peut demander, rechercher, et même choisir et embrasser les croix visibles, éclatantes ; mais de choisir et de bien joyeusement porter les croix petites et obscures, ce ne peut être que l'effet d'une grande grâce et d'une grande fidélité à Dieu. A la moindre petite traverse qui arrive, dire : *Dieu soit béni ! mon Dieu, je vous remercie ;* puis cacher dans la mémoire de Dieu, où rien ne se perd,

la croix que l'on vient d'accepter, et ne plus s'en souvenir que pour répéter toujours : *Merci, mon Dieu !* c'est un exercice de l'âme qui dépasse en profit et en douceur tout ce qu'on peut exprimer.

O voies lactées de ces petites énergies d'amour évanescentes devant le regard des hommes, petits offices, petites vertus, petites croix, que vous êtes précieuses devant le Maître des mondes ! « *Le Seigneur compte la multitude des étoiles, et il les appelle, chacune, par leur nom.* » Il compte aussi la multitude de ces petits riens accomplis pour son amour, et discerne chacun à part. « *Vous avez ravi mon cœur, ma sœur, mon épouse, vous avez ravi mon cœur par un regard de vos yeux, par une boucle de vos cheveux*¹. » Qu'est-ce qu'un regard ? qu'est-ce qu'une boucle de cheveux ? qu'est-ce qu'une petite vertu ? qu'est-ce qu'un petit emploi ? qu'est-ce qu'une petite douleur bien supportée ? Rien, à peu près rien. Dieu s'y complait, pourtant, parce qu'il est l'Immense et que le contraste avec les riens forme ses délices : il bouleverserait les mondes plutôt que de laisser perdre un rien accompli pour son amour !

IV

Profondeurs du firmament, et en parallèle, profondeurs de la miséricorde dans l'Église ; — bandes pressées d'étoiles presque imperceptibles : bandes innom-

¹ Cantique, iv, 9.

brables d'enfants de lumière presque inaperçues ; — providence de Dieu attentive à chacune de ces petites étoiles : complaisance particulière et infinie de Dieu pour les moindres petits témoignages d'amour de la part de ses enfants ; voilà bien les diverses harmonies que nous avons constatées et contemplées entre l'œuvre de la création sur nos têtes et l'œuvre de la grâce au milieu de nous. Mais il en reste une dernière :

Que signifie cette voie lactée dans le firmament ? Et qu'y a-t-il en correspondance dans l'Église de Dieu ?

Voie lactée : c'est donc une voie, un chemin ; et qui dit chemin dit implicitement terme, but à atteindre ; ces étoiles sont en chemin, en route, elles vont à un but. C'est encore l'importante leçon de ces brillantes voies lactées, mais leçon, hélas ! bien peu comprise. Les hommes ne donnent pas une attention suffisante à la grande loi du terme, que tout, cependant, leur rappelle. Ainsi, qui comprend bien le sens de la carrière du soleil ? Avec quelle pompe et avec quelle profusion de lumière il commence sa course ; de quelle couleur il embellit la nature ; de quelle magnificence il est lui-même revêtu en s'élevant sur l'horizon, comme l'époux que le ciel et la terre attendent, et dont il fait les délices ; *cet astre*, disent les Saintes Lettres, *semblable à un époux qui sort de sa chambre nuptiale* ; mais elles ont bien soin d'ajouter : *il part, plein d'ardeur, pour courir, comme un géant dans sa carrière*¹ ; à la majesté et aux grâces d'un époux, le soleil allie donc la course rapide d'un géant qui songe moins à plaire qu'à porter partout

¹ Psaume XVIII.

la nouvelle de l'arrivée du Prince qui l'envoie. Pareille est la mission de ces traînées d'étoiles qui forment les voies lactées, et elles aussi s'en acquittent fidèlement. Routes créées dans les champs de l'azur, elles semblent dire à la terre : nous sommes en marche pour le terme, imitez-nous ! Et en effet, dessinées dans le ciel en traînées prodigieuses, elles se suivent comme des hommes en marche. On croirait voir une grande armée entrer, par toutes les portes, dans une capitale pour une fête : la ville est remplie de soldats, pendant que d'autres arrivent, et que l'on voit encore au loin dans la campagne leurs lignes immenses !

Mais le terme que toutes ces voies lactées rappellent, quel sera-t-il pour elles-mêmes ?

En supposant que, après l'avoir rappelé, leurs feux viendraient à s'éteindre et s'évanouiraient pour toujours, elles auraient amplement rempli leur mission. Mais l'Écriture dit : *Le Seigneur a voulu régner : il s'est revêtu de beauté, il s'est enveloppé de forces et s'est fait une ceinture*¹. Il est remarquable que ces traînées d'étoiles, dans l'azur des nuits sereines, se développent toutes en forme de ceintures. Lors donc que Celui dont le soleil, infatigable coureur, annonce quotidiennement la venue, apparaîtra et se découvrira dans sa beauté, qui empêche de croire que toutes ces bandes d'étoiles viendront former autour de Dieu et de son trône la merveilleuse ceinture annoncée ? *Je vais créer de nouveaux cieux et de nouvelles terres*², a dit le Seigneur. Les étoiles ne seront pas oubliées dans ce

¹ Ps. XCII.

² ISAÏE, LXV, 17. — Saint Pierre, II^e Épître, III, 13.

renouvellement universel des mondes. Si la Sagesse, quand elle s'est montrée créatrice, a fait, avec ces perles de lumière, des merveilles dans la voûte du firmament, que ne fera-t-elle pas, avec ces perles devenues, par le renouvellement, plus pures et plus éblouissantes, quand elle se montrera triomphatrice ?

Telle est la leçon du terme inscrite dans les voies lactées. Que trouvons-nous, maintenant, en correspondance dans l'Église de Dieu ?

L'Église est en marche vers le terme, vers le triomphe, elle est elle-même un chemin triomphal.

Quel est l'esprit initié aux choses de l'Église qui n'a admiré ce transport prophétique, cette ode sublime de l'aigle des prophètes, d'Isaïe, où l'on dirait que la langue humaine a été insuffisante quand il l'a prononcée :

Lève-toi, illumine-toi, Jérusalem, ta lumière s'avance, et la splendeur de Jéhova se lève sur toi ;

Les ténèbres courent la terre, et l'obscurité, les nations ; mais Jéhova paraît et sa gloire t'illumine.

Des Nations marcheront à ta lumière, et des rois, à la splendeur de ton lever.

Lève les yeux, regarde de tous côtés : les peuples s'assemblent, ils viennent à toi...

Les dromadaires de Madian et d'Epha t'inondent, ceux de Saba accourent ; ils apportent l'or et l'encens. Tous publient les louanges de Jéhova.

Les troupeaux de Cédar sont rassemblés pour toi, les bœufs de Nabäioth sont employés à ton service ; ils montent sur mon autel, victimes agréables, et je remplis de gloire la maison de ma majesté.

Qui sont ceux-ci qui sont emportés en l'air comme des nuées, et qui volent comme des colombes lorsqu'elles retournent à leurs colombiers ?

Car les îles n'attendent, et il y a déjà longtemps que les vaisseaux sont prêts sur la mer pour faire venir tes enfants de loin. .

Tes portes seront toujours ouvertes, ni jour ni nuit elles ne seront fermées, afin que te soient apportées les richesses des Nations...

Ils t'appelleront la cité du Seigneur, la Sion du Saint d'Israël...

Parce que tu as été abandonnée et exposée à la haine, et qu'il n'y avait personne qui passât jusqu'à toi, je t'établirai dans une gloire qui ne finira jamais et dans une joie qui durera dans la succession des âges...

Ton soleil ne se couchera plus, et ta lune ne souffrira plus de diminution, parce que le Seigneur sera ton flambeau éternel, et que les jours de tes larmes seront finis¹.

De cette sublime prophétie, il y a eu plusieurs accomplissements ; car souvent les prophètes d'Israël apercevaient, de leurs regards inspirés, des horizons d'avenir successifs, où il y avait un premier plan et un arrière-plan, et, dans leurs prédictions et descriptions, ils passaient de l'un à l'autre (c'est ce qui explique les magnificences, et aussi les difficultés de leurs prophéties).

Cette prophétie, au point de vue littéral, n'a reçu qu'un accomplissement très imparfait ; jamais, en effet,

¹ ISAÏE, chap. LX.

le peuple de Dieu n'a revu la splendeur du règne de Salomon, alors que la ville de Jérusalem, bâtie après le Temple, étincelait de portiques de marbre et de faites d'or, et, attirant à elle l'admiration des peuples les plus lointains, regorgeait de la foule des étrangers et des longues files de dromadaires fléchissant sous le poids des pierres précieuses et des aromates ;

Au point de vue spirituel, elle s'est accomplie exactement avec l'établissement de la sainte Église catholique, nouvelle et plus admirable Jérusalem. Les peuples accourent à sa lumière ; rois et sujets lui apportent leurs présents. A mesure que les siècles et les espaces se développent, quelles longues files d'enfants entrent dans son sein, les grandes nations, les petites peuplades, les îles : semblables à des nuées lumineuses ou à des colombes qui retournent à leurs colombiers ! Elle n'a ni portes ni murailles, afin que son accès soit facile à tous. Et comblée de gloire au milieu même de ses épreuves, elle rayonne, enveloppée de lumière et comme centre de lumière, tandis que les ombres et les ténèbres descendent sur le reste du monde.

Mais certaines expressions du prophète sont tellement magnifiques (*ton soleil ne se couchera plus, ta lune ne souffrira plus de diminution*), elles dépassent tellement tout événement terrestre, qu'il reste de la prophétie, un autre accomplissement : celui du *terme* ou de la Jérusalem des cieux. Or, c'est à ce dernier accomplissement que, pieusement, s'entrelace la vision des voies lactées. Ces chemins d'étoiles, jetés dans l'azur des nuits sereines, me semblent le plus beau commentaire du cantique d'Isaïe. Regardez attentivement : ces groupes

d'étoiles, ces trainées lumineuses et blanches qui se prolongent et se croisent dans le firmament, ne ressemblent-elles pas à autant de caravanes en marche, comme pour faire leur entrée dans la Jérusalem des cieux? *Les dromadaires de Madian et d'Epha t'inondent, les caravanes de Saba accourent, apportant l'or et l'encens*; longue file de dromadaires dans la Jérusalem de Salomon; longue file de peuples dans la Jérusalem de l'Église; mais surtout longue file d'élus dans la Jérusalem des cieux: voies lactées du firmament, vous aurez symbolisé ces différentes caravanes!

Lève-toi, illumine-toi, Jérusalem, ta lumière s'avance: céleste Jérusalem, ô patrie des cieux, oui, ta lumière s'avance. Chaque année, à un jour déterminé, à la fête de la Toussaint, l'Église ne fait-elle pas avancer sur nos têtes et ne découvre-t-elle pas devant nos regards cette *grande nuée de témoins* dont parle saint Paul¹: la multitude de tous les saints, heureuses caravanes déjà arrivées, parvenues au terme, voie lactée par excellence, éblouissante de blancheur et d'or, innombrable dans ses rangs pressés d'élus, vision fortifiante où se trouve réalisée la parole du Prophète: *Ton soleil, ô Jérusalem, ne se couchera plus, et ta lune ne souffrira plus de diminution, parce que le Seigneur sera ton flambeau éternel, et que les jours de tes larmes seront finis!*

¹ Épître aux Hébreux, II, 1, 2.

V

Dans cette nuée de témoins couronnés, entre toutes ces figures souriantes que l'Église nous fait admirer et nous presse d'imiter, il est une figure qui s'est détachée des autres durant cette partie de notre travail consacré aux enfants de lumière ; elle nous encourageait et semblait nous bénir : c'est la jeune sainte Agnès.

Tout le monde catholique connaît les particularités exquises de sa noble origine, de sa virginité et de son martyre à treize ans. L'Église s'est plu à lui consacrer deux fêtes¹. La seconde honore une apparition de l'enfant de lumière à ses parents, au lendemain de son entrée dans la béatitude. Les *Actes des saints* racontent ce qui suit :

« Le huitième jour après sa mort, ses parents étaient venus pour veiller à la grotte de son sépulcre : tout à coup, dans le silence de la nuit, ils voient un chœur de vierges qui, revêtues de cyclades tissées d'or, passaient au travers d'une grande lumière, et au milieu d'elles, la bienheureuse vierge Agnès, parée aussi de cette cyclade éblouissante, et à sa droite, un agneau plus blanc que le lait. A ce spectacle, ils sont frappés de stupeur, ainsi que tous ceux qui étaient avec eux. Agnès pria les vierges saintes de s'arrêter un peu ; et debout

¹ Elles se célèbrent l'une, le 21 janvier, l'autre le 28.

devant ses parents, elle leur dit : *Vous voyez que vous ne devez pas me pleurer comme une morte ; mais réjouissons-nous ensemble et félicitez-moi, parce que j'ai été reçue avec ces compagnes dans les demeures lumineuses, et que je suis unie dans les cieux à Celui que j'ai aimé sur la terre de toute ma puissance d'aimer. Et ayant dit ces choses, elle passa*¹. »

Pieux lecteur, lorsque par une nuit sereine, vous considérez la voie lactée, rappelez-vous le passage de sainte Agnès avec son agneau plus blanc que le lait. Puisse aussi cette partie de notre livre, où il n'a été question que des enfants de lumière, mériter la grâce de passer devant votre âme comme la vision de l'angélique petite sainte ! Peut-être, pieux lecteur, pleurez-vous un être chéri, un fils, un ami, une jeune fille, dont les vertus et l'affection aidaient à votre bonheur : pleurez moins, ils font partie maintenant de la voie lactée des bienheureux ; et cette page, expression de leur sourire et de leurs regards, vous dit : « Consolerez-vous et félicitez-nous, parce que nous sommes unis dans les cieux à Celui que nous avons aimé sur la terre de toute notre puissance d'aimer ! »

¹ Actes de sainte Agnès, traduits par de Saint-Victor, *Fleurs des saints*.

LIVRE TROISIÈME

LES FILS DE TÉNÈBRES NÉS DE L'APOSTASIE

CHAPITRE PREMIER

COMME QUOI, DES DIFFÉRENTES TÉNÈBRES, CELLES DU VENDREDI SAINT ONT LE PLUS DE RAPPORT AVEC LA NOIRCEUR DE L'APOSTASIE CONTEMPORAINE

I. L'histoire a enregistré, à certaines époques, des invasions extraordinaires de ténèbres. Caractères particuliers aux ténèbres qui formèrent la neuvième plaie d'Égypte; celles de notre époque n'ont de commun avec elles que l'endurcissement des cœurs. — II. Les ténèbres du Vendredi Saint : *prodige* de leur apparition; leur *universalité*; *gradation* dans leur noirceur; leur *signification* terrible. — III. Les ténèbres spirituelles qui proviennent de l'apostasie contemporaine rappellent, en les dépassant, celles du Vendredi Saint. Qu'est-ce donc que l'apostasie. — IV. Caractère de *prodige* diabolique dans ces ténèbres de l'apostasie : c'est au point culminant de la civilisation et dans la splendeur des plus merveilleuses découvertes scientifiques qu'elles apparaissent. — V. *Universelles*, elles envahissent et n'épargnent aucun endroit de la terre. — VI. *Gradation* : elles ont été épaisses et horribles en 1789-1793; elles se sont, ensuite, éclaircies, afin qu'on pût apercevoir la beauté, la patience, la mansuétude de l'Église au milieu des souffrances; mais que seront-elles, à la dernière heure de la Révolution? — VII. Trait de comparaison le plus sinistre : l'aveuglement des juifs déicides fut plus étonnant et plus lugubre que les ténèbres de la nature survenant à midi, et l'aveuglement des chrétiens apostats est plus étonnant et plus lugubre que celui des juifs déicides.

I

L'histoire a enregistré, à certaines époques de l'humanité, des invasions de ténèbres extraordinaires. Il

n'y aura pas curiosité, mais utilité, à rechercher quelles sont celles qui présentent le plus d'analogie avec les ténèbres de notre époque.

Considérons en premier lieu les fameuses ténèbres qui formèrent la neuvième plaie d'Égypte.

Le Livre de l'Exode raconte ainsi leur apparition, leur durée et leurs caractères :

Le Seigneur dit à Moïse : « Étendez votre main vers le ciel, et qu'il paraisse sur la terre de l'Égypte des ténèbres si épaisses, qu'elles soient palpables. »

Moïse étendit sa main vers le ciel, et des ténèbres horribles couvrirent toute la terre de l'Égypte pendant trois jours.

Nul ne vit son frère, ni ne se remua du lieu où il était; mais le jour luisait partout où habitaient les enfants d'Israël¹.

Ces ténèbres eurent une durée de trois jours.

Leurs caractères furent les suivants, exprimés dans la citation du Livre de l'Exode, et complétés par le Livre de la Sagesse qui a tout un chapitre sur ces ténèbres qui formèrent la neuvième plaie d'Égypte :

Premier caractère : Elles furent *matérielles* ; si épaisses, qu'elles étaient *palpables*. « Nul ne vit son frère. » Le Livre de la Sagesse ajoute : *Il n'y avait point de feu si ardent qui pût leur donner quelque clarté, et les flammes toutes pures des étoiles ne pouvaient éclairer cette horrible nuit²*. Aucune lumière artificielle, même celle des fournaises, ne put tenir devant ces ténèbres, ni les pénétrer.

¹ Exode, x, 21-23.

² Livre de la Sagesse, xv.1, 5.

Deuxième caractère : *Horribles, pleines d'épouvantes.* « Nul ne se remua du lieu où il était. » Le Livre de la Sagesse ajoute ces détails très circonstanciés : *Les lieux secrets où les habitants s'étaient retirés ne les défendaient point de la crainte, parce qu'il s'élevait des bruits qui les effrayaient, et qu'ils voyaient paraître des spectres affreux qui les remplissaient de terreur ;*

Les bêtes qui passaient et les serpents qui sifflaient, les mettant comme hors d'eux-mêmes, les faisaient mourir de peur ; et ils eussent voulu ne pas même ouvrir les yeux de crainte de regarder, ni respirer l'air, quoique cela soit impossible.

Que si quelqu'un était tombé, il demeurerait renfermé sans chaînes dans cette prison de ténèbres. Que ce fût un paysan ou un berger, ou un homme occupé aux travaux de la campagne, qui eût été ainsi surpris, il se trouvait dans la nécessité de demeurer à sa place, et dans un abandonnement inévitable.

Le grand bruit que les pierres faisaient en tombant, la course des animaux qui se jouaient ensemble, sans qu'ils les pussent apercevoir, les hurlements des bêtes cruelles, ou les échos qui retentissaient du creux des montagnes, toutes ces choses, frappant leurs oreilles, les faisaient mourir d'effroi¹.

On se représente facilement l'épouvante de ces scènes. L'Égypte, dans plusieurs parties, est pleine d'animaux dangereux et de bêtes féroces. Les serpents et les reptiles venimeux y fourmillent, les crocodiles remplissent

¹ *Sagesse*, xvii, 4, 9, 15, 16, 18.

son fleuve et ses canaux, de même que les lions, les hyènes et les panthères sont en grand nombre dans les contrées désertes qui l'avoisinent. En outre, les Égyptiens, adorant ces animaux comme des dieux, en nourrissaient jusque dans leurs maisons. Toutes ces bêtes, sans doute, se mirent à rugir, et, pressées par la faim et enhardies par les ténèbres, devaient sortir de leurs repaires et menacer les Égyptiens. Quelles impressions d'épouvante alors, sans pouvoir bouger de sa place ! quelle image de l'enfer !

Troisième caractère : *Elles enveloppèrent les seuls Égyptiens.* « Le jour luisait partout où habitaient les enfants d'Israël. » Le Livre de la Sagesse ajoute : *Tout le reste du monde était éclairé d'une lumière très pure, et s'occupait à son travail sans aucun empêchement. Eux seuls étaient accablés d'une profonde nuit. Les enfants d'Israël entendaient les cris des Égyptiens, sans voir leurs visages*¹. Placés dans la terre de Gessen, ou du moins dans des groupes à l'écart, les Hébreux entendaient les cris lamentables des Égyptiens, mais ne les voyaient pas, et ils glorifiaient le Seigneur de ce qu'ils ne souffraient pas les mêmes choses.

Et ainsi, matérielles et palpables, pleines d'horreur et d'épouvante, mais enveloppant les seuls Égyptiens : telles furent, dans leurs principaux caractères, ces fameuses ténèbres qui formèrent la neuvième plaie.

Or y a-t-il dans les trésors de la colère de Dieu,

¹ *Sagesse*, xvii, 19, 2) ; xviii, 1.

consignés aux divines Écritures, un retour possible à de pareilles ténèbres ?

Pour l'époque des derniers jours du monde, quelque chose d'analogue se produira sans doute, car les évangélistes saint Matthieu, saint Luc et saint Marc parlent en ces termes :

Le soleil s'obscurcira. Il se couvrira de ténèbres. La lune ne répandra plus sa lumière. Les étoiles tomberont du ciel. Et sur la terre, les nations seront dans l'angoisse par la crainte que leur causera le bruit confus de la mer et des flots; et les hommes sécheront de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver dans tout l'univers¹.

Mais en dehors de ces terribles phénomènes, avant-coureurs du jugement général, y a-t-il possibilité de retour à de pareilles ténèbres ?

Ce n'est guère probable, pour ne pas dire d'une façon absolue : non ; et en voici la raison :

Quand la divine Providence, dans son courroux contre Pharaon, jugea convenable de frapper l'Égypte d'une pareille plaie, les peuples étaient encore enfants, c'était l'âge d'enfance pour l'humanité : conséquemment, la raison était peu écoutée, l'imagination se montrait extravagante, et les sens, par contre, comme il arrive chez les enfants, avaient un débordement et un empire fâcheux. En un tel état de choses, le Tout-Puissant eut recours à des ténèbres qui devaient peser sur la détermination d'un peuple corrompu et endurci comme l'étaient l'Égypte et ses Pharaons, et dont le souvenir,

¹ Saint Matthieu, xxiv. — Saint Marc, xiii. — Saint Luc, xxi.

en même temps, ne s'effaçerait jamais de la mémoire du peuple hébreu qui, volage et entêté, avait besoin, lui aussi, d'être formé à rude école et frappé dans son imagination. Les ténèbres employées furent donc palpables et horribles.

Mais dans la suite des âges, à mesure que l'humanité avancera et se développera, Dieu, *qui dispose de nous avec une grande révérence*¹, proportionnera sa justice à cet état de développement ; et lorsque sa justice devra recourir à des châtiments, les ténèbres employées comme châtiments seront d'autant moins matérielles que les peuples seront plus mûrs : car Dieu témoignera, en cela, son respect pour le libre arbitre.

Nos ténèbres actuelles n'ont donc de commun avec celles des Égyptiens que l'endurcissement. Le Livre de l'Exode observe que le cœur de Pharaon, à la suite de cette plaie, *s'endurcit* encore davantage². Tel est aussi l'état des mauvais depuis bientôt un siècle : sous les coups de la justice, leur cœur devient une enclume.

Passons aux ténèbres du Vendredi Saint, pour examiner si l'analogie est plus étroite avec les ténèbres de notre époque.

¹ *Sagesse*, xii, 18.

² *Exode*, x, 27-29.

II

*Or, depuis la sixième heure du jour jusqu'à la neuvième (c'est-à-dire depuis midi jusque vers trois heures), la terre entière fut couverte de ténèbres*¹.

Ainsi parlent les évangélistes saint Matthieu et saint Marc.

Dieu avait conduit les Mages par une étoile extraordinaire jusqu'à la crèche de Jésus-Christ son Fils ; et il éteint le soleil lorsque son Fils est crucifié par les Juifs ! « Le soleil ne se coucha point, mais il tomba en quelque sorte en défaillance, et ne put continuer sa course. » Cette admirable réflexion est de saint Hilaire².

Dans ce phénomène lugubre, il importe de distinguer quatre choses : le caractère de *prodige* dans ces ténèbres ; leur *universalité* ; la *gradation* dans leur noirceur ; leur *signification* terrible³.

A. LE PRODIGE DE LEUR APPARITION. — L'obscurité fut si subite, si grande, si longue, si différente de toutes les éclipses ordinaires, qu'il ne fut pas possible de l'attribuer à aucune cause naturelle. « Il était midi quand les premières ténèbres s'élevèrent sur le Golgotha : depuis ce temps elles montaient toujours, étendant

¹ Saint Matthieu, xxvii, 45. — Saint Marc, xv, 33.

² Saint Hilaire, *Livre III de la Trinité*, n° 11.

³ Dom Calmet a écrit une très savante dissertation sur « les ténèbres arrivées à la mort de Jésus-Christ, » t. III, 2^e partie.

un linceul sur Jérusalem, la Judée, le monde entier. Aucune cause naturelle ne suffit à expliquer ce phénomène, car la lune alors dans son plein rendait une éclipse de soleil impossible ¹. »

B. LEUR UNIVERSALITÉ. — L'obscurité fut générale, et non particulière pour la Judée. Les historiens et les astronomes de l'époque l'observèrent comme un phénomène singulier. Tertullien, dans son *Apologie pour les chrétiens*, cite les monuments publics de l'Empire qui en conservaient la mémoire : « *Le jour manqua tout à coup, quoique le soleil fût au milieu de sa course. Ceux qui ne savaient pas que cela avait été prédit relativement à Jésus-Christ², prirent cet événement pour une éclipse. Mais un tel prodige, qui a été universel dans tout le monde, est attesté par vos propres Archives³.* »

C. LA GRADATION DANS LES TÉNÈBRES. — « Apparemment, dit un savant interprète, les ténèbres ne furent très épaisses que dans le commencement et vers la fin. Dans l'intervalle, entre le commencement et la

¹ *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par l'abbé Fouard, t. II, p. 421-422.

² La prédiction à laquelle Tertullien fait allusion a été celle du prophète Amos; voici en quels termes inspirés le saint prophète avait parlé aux juifs de son temps : « *En ce jour-là, dit le Seigneur, JE COUVRIRAI LE SOLEIL EN PLEIN MIDI, ET JE RÉPANDRAI DES TÉNÈBRES SUR LA TERRE, DANS LE TEMPS MÊME QUE DURERA LE JOUR, ET QU'ELLE DEVRAIT ÊTRE ÉCLAIRÉE Je changerai vos fêtes en deuil, et vos cantiques en lamentations. Je ferai que votre terre sera dans les larmes, comme si elle les répandait sur un fils unique, et son dernier jour sera pour elle un jour plein d'amertume.* » AMOS, VIII, 9, 10.

³ « *Eodem momento, dies, medium orbem signante sole, subducta est. Deliquium utique putaverunt, qui id quoque super Christo prædicatum non scierunt. Et tamen eum mundi casum relatam in Archivis vestris habetis.* » TERTULL., in *Apol.*, cap. 21.

fin, l'obscurité dut être moins sombre, moins profonde. Il était, en effet, d'une extrême conséquence que le grand spectacle des souffrances et de la patience de Jésus-Christ ne fût pas couvert par des ténèbres trop épaisses¹.» Il y a donc beaucoup d'apparence que la grande obscurité dut être fort sensible d'abord, puis diminua et reprit toute son intensité et ses horreurs vers la fin.

D. LEUR SIGNIFICATION TERRIBLE. — Elles venaient signifier l'aveuglement des juifs plus étonnant, plus inexplicable que ces ténèbres elles-mêmes. En effet, voilà un peuple que Dieu avait choisi pour donner naissance au Messie; chez qui une suite de prophètes se sont succédé durant deux mille ans, constamment et sans variation, pour prédire et rappeler la grande espérance, et qui même ont décrit par avance la physionomie de Celui qui est attendu, l'un annonçant son humble naissance, l'autre sa douceur et ses miracles, l'autre ses souffrances et sa mort; un peuple qui, lui-même, est tout entier prophète, puisqu'il annonce le Messie aux autres Nations qui l'attendent: et lorsque le Messie vient, ce peuple entend sa céleste doctrine, voit et recherche ses nombreux miracles, peut constater en lui les traits prédits par ses prophètes, le méconnaît cependant et le place en croix: de telles ténèbres ne sont-elles pas encore plus incroyables que celles qui couvrirent alors le soleil? Aveuglement d'autant plus étonnant et plus inexplicable qu'il avait été, lui-même, prédit! Le prophète Isaïe avait annoncé avec larmes: *Nous attendions la lumière, et nous voilà dans les ténèbres. Nous espérions un grand*

¹ DUSUET, *Explication du mystère de la Passion.*

*jour, et nous marchons dans une nuit sombre. Nous allons comme les aveugles en touchant les murailles : nous marchons à tâtons comme si nous étions sans yeux. NOUS NOUS HEURTONS EN PLEIN MIDI, comme si nous étions dans les ténèbres ; nous sommes dans des antres obscurs, comme les morts*¹. » Oui, il est grand jour, il est midi, c'est l'heure même où Jésus est élevé sur la croix, et voici que le peuple juif tout entier se heurte contre le Golgotha ! « *En plein midi, nous n'avons rien vu, ni la lumière, ni les ténèbres, ni le soleil, ni son obscurcissement. Rien ne nous a instruits, et rien ne nous a touchés. Nous avons été aussi insensibles que les morts, aussi privés de mouvement que ceux qui sont dans les tombeaux.* » En vérité, comment les ténèbres de la nature ne seraient-elles pas survenues, en attestation lugubre d'un si monstrueux et si terrible aveuglement ?

Et après dix-neuf siècles, cet aveuglement n'a point cessé !... Moïse avait emporté du Sinaï des rayons. Les juifs ont emporté, du Golgotha, des ténèbres dans leurs yeux et dans leur cœur, et se les transmettent, depuis près de deux mille ans, de génération en génération...

Ce sont là les ténèbres qui se rattachent au déicide : examinons maintenant dans quelle mesure et sous quelles formes elles reparaissent dans l'apostasie.

¹ ISAÏE, IIV.

III

Si on avait dit aux enfants d'Israël, quand la plaie des ténèbres s'étendait devant eux sur les Égyptiens, tandis qu'eux-mêmes continuaient à jouir de la lumière la plus pure, qu'un temps viendrait où, à leur tour, ils entreraient dans les ténèbres, et d'une façon plus épouvantable, ils ne l'eussent jamais cru. Cette aggravation, cependant, est arrivée. Car durant les trois jours où les Égyptiens se sentirent enveloppés de cette nuit profonde, leur conscience se réveilla momentanément : l'Écriture a eu soin de noter *qu'ils étaient devenus plus insupportables à eux-mêmes que leurs propres ténèbres*¹, tandis que les juifs déicides se supportent dans les leurs, s'y cantonnent, s'y complaisent !

Ce spectacle plein de stupeur est indéniable, il s'étale sous les yeux de l'histoire. Mais voici qu'un autre spectacle, où la stupeur n'est pas moins inattendue et douloureuse, est venu lui faire pendant :

Si, aux Nations qui ont reçu le baptême du Christ et ont pris la place d'honneur des juifs, on avait annoncé, le jour où se firent et l'appel de la Gentilité et la réprobation du peuple déicide, qu'un temps viendrait où, parmi elles, l'apostasie formerait des foules plus endurcies et plus enfoncées dans les ténèbres que les juifs, elles ne l'eussent jamais cru.

¹ *Livre de la Sagesse*, xvii, 20.

Cette douloureuse révolution des choses est, cependant, en train de s'accomplir.

Définissons l'apostasie. Nous montrerons ensuite que les ténèbres qui s'y rattachent rappellent celles du Vendredi Saint, en les dépassant.

Qu'est-ce donc que l'apostasie ?

La théologie, envisageant ce crime tel qu'il se commettait dans les siècles passés, répond : *C'est le crime de celui qui abandonne la vraie religion pour en embrasser une autre* ; ainsi était apostat celui qui abandonnait Jésus-Christ pour Mahomet.

Saint Paul, dont le regard inspiré a plongé dans les secrets de l'avenir, a annoncé avec une poignante tristesse un temps où l'on quitterait Jésus-Christ, mais sans signaler quelque autre fausse religion que l'on embrasserait. L'Apôtre a simplement employé le terrible mot de *discessio*, défection ; « *l'apostasie, la défection arrivera auparavant*¹ » ; on rejettera Jésus-Christ qu'on aura connu, aimé et servi ! mot lugubre, dont un évêque nous disait à nous-même « que, lorsqu'il le rencontre dans sa lecture de la Bible, il lui donne le tremblement. » *Discessio !*

Il suit de ce qui précède qu'il y a une différence entre l'apostasie dans les époques antérieures et l'apostasie à notre époque : autrefois on abandonnait la vraie religion pour en suivre une autre fausse, Jésus-Christ pour Mahomet, tandis qu'aujourd'hui on rejette Jésus-Christ purement et simplement, parce qu'on en a assez, parce qu'on veut s'en tenir à ce qui se passe chez l'homme,

¹ Deuxième épître aux Thessaloniens, II, 3.

sans prendre la peine de se ranger sous un autre culte. Mais, en cela, il y a une ruse terrible de l'Esprit de ténèbres. L'homme étant un être dépendant, enseigné, dominé, il faut toujours qu'il serve un maître. Il en résulte que, d'une façon consciente ou inconsciente, par haine ou par solidarité maçonnique, on abandonne Jésus-Christ pour servir Satan. L'apostasie s'identifie aujourd'hui avec le Satanisme.

L'apostasie étant ainsi définie, il est manifeste que les ténèbres qui vont en sortir et s'y rattacher seront autrement redoutables que toutes leurs invasions anciennes : ce seront les ténèbres du Vendredi Saint, avec aggravation.

Il importe de rappeler préalablement ce principe énoncé plus haut : que les ténèbres sont d'autant moins matérielles que les peuples sont plus mûrs ;

Horriblement matérielles, à la neuvième plaie d'Égypte ;

Moins matérielles, mais plus profondes dans l'esprit et le cœur, au Golgotha ;

Nullement matérielles dans l'apostasie contemporaine, mais présentant, dans l'esprit et le cœur des apostats, les redoutables caractères que nous allons décrire.

IV

A la passion du Christ, ce fut à *midi* que, tout à coup, le jour vint à manquer, et qu'un noir linceul s'étendit sur la cité déicide : afin qu'il fût bien constaté qu'il y

avait *prodige* dans cette venue des ténèbres en plein midi.

Semblable prodige se renouvelle présentement.

Saint Paul, en effet, a annoncé une époque de maturité pour les Nations qui serait en quelque sorte leur plein jour, le midi de leur éclat, de leur génie et de leur puissance; aussi l'appelle-t-il d'un terme expressif : *la plénitude des Nations*¹; de même que le jour est dans son plein à midi, les Nations, environnées de toutes leurs gloires, apparaîtront alors dans leur plénitude, dans leur midi.

N'assistons-nous pas à cette glorieuse époque?

Du haut de la chaire de Notre-Dame de Paris, en 1849, le Père Lacordaire faisait entendre ces accents qui soulevèrent l'émotion de son auditoire :

Quand on vient à considérer, Messieurs, le travail intellectuel accompli par l'homme ici-bas, on ne peut retenir en soi un mouvement de stupeur et d'admiration. Placé sur cette terre comme dans une île dont le ciel est l'Océan, l'homme a voulu connaître le lieu de son passage; mais d'innombrables barrières dressées autour de lui s'opposaient à son dessein, et lui interdisaient de prendre possession de son empire et de son exil. La mer lui opposait la jalousie de ses flots : il a regardé la mer, et il a passé. La proue de son génie a touché les plus inaccessibles rivages; il en a fait le tour, il en a dessiné les plis, et après quelques siècles d'une audace plus opiniâtre que les tempêtes, dominateur paisible des eaux, il se promène où il veut et quand il veut à la surface soumise de leur immensité. Il envoie ses ordres à tous les écueils, devenus des ports; il leur emprunte par des échanges qui ne s'arrêtent jamais, le luxe et l'orgueil de sa vie, mêlant ensemble tous les climats pour ne faire d'eux, si divisés qu'ils soient, qu'un serviteur unique obéissant sur tous les points du globe à ses désirs souverains.

¹ Épître aux Rom., XI, 25.

Une autre mer, plus vaste, plus profonde encore, recueil de mystères infinis, répandait sur sa tête ses ondes peuplées d'étoiles. Lui, simple pâtre alors, errant à la suite de ses troupeaux, dans les champs de la Chaldée, a regardé le ciel à travers les pures nuits de l'Orient. Aidé du silence, il a dit aux astres leur nom, connu leur marche, pénétré le secret de leurs obscurcissements, prédit leur disparition et leur retour; et toute cette armée lumineuse, comme si elle eût pris ses ordres dans les yeux de l'homme, n'a cessé de se rendre, dans un cycle exact, au rendez-vous où l'attendait l'observateur. L'astre même qui n'apparaît qu'un jour en plusieurs siècles n'a pu nous dérober sa course; appelé à heure fixe, il se détache des profondeurs inénarrables où nul regard ne le suit, il vient, il aborde, à un point signalé d'avance, notre étroit horizon, et saluant de sa lumière l'intelligence qui l'a prophétisé, il retourne aux solitudes où l'infini seul ne le perd jamais de vue.

Mais entre la terre et le ciel, entre la demeure de l'homme et celle des étoiles, s'étendait un espace différent de tous les deux, moins subtil que l'un, moins grossier que l'autre, habité par les vents et les orages, et pénétrant de ses actives influences tous les ressorts de notre vie. L'homme a reconnu ces compagnons invisibles de son être; il a décomposé l'air qu'il respire, et saisi les nuances du fluide qui l'éclaire; la vitesse de l'un ne lui a pas plus échappé que la pesanteur de l'autre. En vain la foudre, cette vive image de la toute-puissance divine, semblait défier la hardiesse de ses investigations: comme un géant qui a tout abattu autour de lui, et qui s'indigne de rencontrer un obstacle, il s'est pris corps à corps avec ce résumé terrible des forces de la nature, et, plus maître que jamais, il a traité la foudre comme un enfant qui se mène par un fil, tantôt l'arrêtant respectueuse au sommet des palais et des temples, tantôt la forçant de se précipiter par des routes inoffensives dans les muets abîmes de la terre. La terre, la mer, le ciel et tous ses flambeaux, l'air et tous ses phénomènes, rien du dedans et du dehors n'avait pu se soustraire à l'esprit de l'homme¹...

¹ LACORDAIRE, cinquante-cinquième conférence. *De la nécessité du commerce surnaturel de l'homme avec Dieu* (année 1849).

Et après avoir ainsi énuméré les merveilleuses découvertes du génie des Nations, le grand moine s'écriait :

Mais est-ce là tout? Le roi du monde s'est-il arrêté là? Gardez-vous de le croire. Il est monté plus haut; il s'est demandé ce qu'il y avait au delà des étoiles, quel est l'orbe qui meut tous ces orbes mesurés par son compas, et il s'est répondu : L'infini ! Il a passé plus loin; il a débordé l'infini imaginaire pour contempler en face l'infini réel, et le voyant sans le voir, le définissant sans le définir, parvenu au terme de toute vérité, il a dit d'une voix qui a été la première, et qui sera la dernière :

Par delà tous les cieux le Dieu des cieux réside!

A ce moment, l'auditoire ému se levait, de transport, et le Père Lacordaire, ému plus que personne, eut ce mouvement admirable :

Ne me troublez pas, Messieurs, laissez-moi tremblant devant la grandeur de l'homme; tout à l'heure il ne remuait que la poussière, et le voilà qui touche Dieu !¹

Quarante ans se sont écoulés. A quarante ans de distance (1849-1889), les étonnantes découvertes célébrées par Lacordaire se sont complétées et précisées; nous approchons de midi : le midi de l'éblouissante puissance matérielle des peuples; mais qu'est-ce que j'aperçois? Le dernier mot du grand moine ému était : *Le voilà qui touche Dieu*; l'homme touche Dieu, c'est vrai, mais pour l'expulser du monde, comme un étranger dangereux qu'on reconduit à la frontière!...

Hélas! oui, c'est à l'apogée de leur grandeur et de leur puissance, dans la maturité de leur raison et dans la pleine possession de toutes leurs forces ;

¹ LACORDAIRE, cinquante-cinquième conférence.

C'est après avoir connu et aimé Jésus-Christ, approfondi et goûté sa doctrine, admiré et servi son Église ;

C'est après leur avoir demandé, et obtenu de leur amour, les lumières et les grâces pour accomplir tant de merveilles qui constituent la civilisation ;

C'est, en un mot, dans ce plein midi de leur gloire que, tout à coup, les peuples modernes, et, parmi eux, les plus favorisés, les plus privilégiés, tolèrent qu'on lève la main contre le ciel, et que, chez eux, le Christ est voué à l'exécration, Dieu à l'expulsion, l'Église à l'extinction !

N'est-ce pas un prodige, mais diabolique ? N'est-ce pas le midi du Vendredi Saint obscurci par les ténèbres¹ ?

V

Et les ténèbres actuelles ont aussi un caractère d'*universalité*, comme à la Passion du Christ « *la terre entière fut couverte de ténèbres*² ».

¹ Léon XIII s'est servi avec un étonnement douloureux de ce mot *prodige*, à propos du scandale de la statue élevée dans Rome à *Giordano Bruno*, moine révolté et perdu de mœurs.

... « Rome donc a vu en ces jours une immense tourbe amenée de tous les côtés dans ses murs : des processions de drapeaux cyniquement hostiles à la religion, et ce qui est le plus épouvantable, c'est qu'il s'y trouvait même des étendards avec l'effigie du mauvais Esprit qui a refusé d'obéir dans le ciel au Très-Haut, et qui est le prince des séditeux, le chef de tous les révoltés.

Il est douloureux à constater, et c'est presque un prodige que, dans cette auguste ville où Dieu a établi le domicile de son vicaire, retentisse l'éloge de la raison humaine en révolte contre Dieu. Les événements nous ont conduits à ce point que nous voyons l'abomination de la désolation dans le lieu saint.

Nous déclarons que Rome a été outragée... (Allocution de Léon XIII, prononcée en consistoire le 30 juin 1889.)

² Saint Matthieu, xxvii, 45. — Saint Marc, xv, 33.

Chez tous les peuples, en effet, la guerre est déclarée à Dieu. Ce n'est pas à dire que les peuples y prennent part comme peuples : oh non, certes, et fort heureusement. Mais chez tous les peuples, l'épouvantable déclaration de guerre est notoire ; et les gouvernements, ou complices ou terrifiés, ne sont plus assez forts pour dissiper les noirs bataillons qui, des souterrains, sont entrés publiquement en ligne contre le ciel. En France, la Révélation chrétienne est rayée du domaine entier de l'État, et il se fait des déclarations officielles d'*athéisme*. En Italie, à Milan, à Turin, un drapeau a été déployé qui portait cette inscription : *Vive l'Enfer !* A Rome, l'audace des *sectes* n'a plus de bornes ni de freins. A Madrid et en Espagne, il y a la *Main-Noire*. En Russie, c'est le Néant qui est invoqué, le *Nihilisme*. En Allemagne, nonobstant une compression de fer, se développe l'*Internationale* : et partout, jusque dans les dernières îles de l'Océanie, aborde et s'implante la *Franc-Maçonnerie*. Une ouverture du puits de l'abîme s'est produite à l'intérieur de chaque nation. Chaque pays a son soupirail d'où sort, avec une fumée étrange, un esprit de vertige qui révolutionne et obscurcit les idées, les mœurs, les institutions. Rien n'est plus à l'abri des ténèbres !

Évidemment, à toutes les époques de l'ère chrétienne, il y a eu des ténèbres qu'engendrait la dépravation, et souvent elles pénétraient les idées et les mœurs au point de les rendre méconnaissables. Mais, en aucun temps, elles n'avaient eu ce caractère d'universalité et de cohésion qu'elles présentent aujourd'hui : l'horizon semble pris et cerné de tous côtés.

On avait cru un instant, précisément aux temps du Père Lacordaire, que la Révolution était finie, parce qu'on s'était bercé de l'espérance chimérique de lui infuser un esprit chrétien. Mais quelqu'un écrivait aux côtés mêmes du moine généreux : « Si je regarde autour de moi, je lis la révolte écrite sur des fronts cicatrisés par la foudre des vengeances divines. Si je prête l'oreille, j'entends des blasphèmes hautains et des ris moqueurs. Dieu est encore un scandale pour ceux qui avaient juré de l'anéantir. Et gardez-vous de penser qu'ils aient perdu l'espoir ou abandonné le dessein de le détrôner. S'il subsiste un reste de foi, si la terre est encore esclave de l'espérance, c'est qu'on a mal attaqué le ciel. Pleins de cette idée, ils rassemblent sous nos yeux et renouent les fils dispersés de leur vaste conjuration¹. »

Ces fils, aujourd'hui complètement renoués, sont étendus d'une façon plus vaste et plus savante : ce qui explique pourquoi les ténèbres « couvrent la terre entière ».

VI

Mais voici, dans ces ténèbres de l'apostasie, un troisième caractère saisissant : elles sont graduées, comme furent celles du Vendredi Saint « qui, vraisemblablement, avons-nous remarqué avec de savants interprètes, ne furent très épaisses qu'au commencement et à la fin,

¹ LAMENNAIS, *Essai sur l'indifférence*, t. I.

diminuèrent et s'éclaircirent entre deux, afin que pût être aperçu le grand spectacle des souffrances et de la patience du Christ. »

Cette même distribution, par une permission manifeste de la Providence, s'est reproduite. Au début, à l'ouverture, de l'apostasie en 1789-1793, les ténèbres furent épaisses, horribles; la mémoire des Français n'oubliera jamais cette obscurité épouvantable; on se transmettra de génération en génération des détails comme ceux-ci :

La place de la Révolution avait reçu tant de sang que l'air en était infecté. Les tyrans craignant aussi que ces convois de chaque jour vers l'échafaud à travers les grands quartiers de Paris n'éveillassent des sentiments hostiles à leur puissance, transportèrent l'instrument *libérateur de la République* à la barrière du Trône. Un aqueduc par où le sang devait s'écouler fut creusé à la place Saint-Antoine : détail horrible, mais devant lequel l'histoire ne recule point ! Tous les jours le sang humain se puisait par seaux, et quatre hommes étaient occupés, au moment de l'exécution, à les vider dans cet aqueduc ¹.

Et encore :

La terreur était à son comble. Tous les bruits effrayaient, tous les pas semblaient être les pas des bourreaux. On n'osait plus regarder ni parler; on vivait en retenant son haleine; on redoutait même que la crainte ne fit passer pour coupable. Des cachettes pratiquées dans les murs, un étroit espace ménagé dans les profondeurs des caves, un coin dans une caverne au fond des forêts, des trous de rochers disputés aux bêtes, les déguisements et les ombres de la nuit, les plans mystérieux, les inventions, les ruses, les mille combinaisons du dévouement ou de l'amour de la vie protégeaient quelque temps les *suspects*, et puis les précautions les mieux calculées venaient échouer devant les animosités perfides, les délations cruelles. Les fleurs, la ver-

¹ POUJOLAT, *Histoire de la Révolution française*, p. 441-442.

deux, les bois n'avaient plus de chaînes ; on redoutait un ennemi derrière les objets les plus riants ; des oiseaux qui s'envolaient paraissaient annoncer un menaçant voisinage. Plus de beaux jours ; car l'aube la plus belle commençait la plus horrible journée ; durant la nuit, les cieux avaient trop d'étoiles ; leurs magnifiques clartés importunaient les fugitifs ; ils souhaitaient l'épaisseur des ténèbres pour se dérober aux chercheurs impitoyables ¹.

Au début donc, en 89-93, les ténèbres furent très épaisses. Mais, depuis lors, tout en ne quittant pas l'horizon de la société, elles se sont rangées, étendues, éclaircies en s'étendant : Dieu le permettant ainsi, afin que l'Église catholique, divine épouse de Celui qui a été patient au Golgotha, soit, à son tour, aperçue, contemplée, admirée dans son attitude patiente au milieu des souffrances et de leur longue durée.

En effet, y a-t-il jamais eu vision plus touchante et plus poignante que celle qui se prolonge depuis bientôt un siècle ? cette vision :

Pie VI, quoique gravement malade, enlevé avec une brutalité féroce du Vatican, par ordre du Directoire, et venant mourir de fatigues et d'épuisement dans une maison de Valence où, du haut du balcon, il bénit la France, après avoir dit : *Ecce homo* ;

Pie VII, enlevé à son tour, enfermé à clef dans une voiture par un gendarme, traîné de ville en ville, abreuvé de chagrins et réduit à Fontainebleau, par ordre de Napoléon, à un tel point d'humiliation et d'indigence, que l'empereur le surprend un jour lavant lui-même son linge ;

Les archevêques de Paris se succédant dans le martyre : Monseigneur de Quélen traqué, contraint de changer de demeure, presque chaque nuit, pendant deux ans, et ne pouvant reparaître au milieu de son peuple réuni à la cathédrale qu'après que le choléra a fait cent mille victimes dans Paris ; Monseigneur Affre frappé à mort sur les barricades où il cherche à arrêter l'effusion de sang ; Monseigneur Darboy fusillé contre un mur, en bénissant ;

La catholique Pologne refusant de mourir dans son tombeau ensanglanté, et ses enfants entraînés vivants vers le tombeau de la Sibérie ;

Les ouvriers trompés partout en Europe par les mauvaises doctrines, se défiant de plus en plus de la religion, qui répond à leurs défiances par la création des sociétés de Saint-Vincent de Paul et par l'angélique mission des Petites-Sœurs des pauvres ;

Pie IX dépouillé de ses États par un roi qui était comme le fils de sa droite, et obligé d'inaugurer pour la Papauté, dans le Vatican, la tombe de Gethsémani ;

L'héroïque La Moricière trahi, sur des ordres venus de France, et les enfants des plus nobles familles de la chrétienté se rangeant une dernière fois en bataille pour mourir à Castelfidardo ;

La France, si longtemps le soldat de Dieu, transformée, malgré elle, en valet de la Passion ; les religieux, dans son sein, expulsés de leurs chapelles et de leurs couvents, et n'opposant à cette spoliation inique que leur antique droit, leurs cheveux blancs et leurs infirmités ;

Les magistrats chrétiens descendant de leurs sièges

plutôt que de condescendre à l'injustice devenue maîtresse du prétoire, déchirant leurs toges plutôt que de recevoir atteinte dans leur honneur, et brisant leur avenir ;

Des milliers de martyrs en Chine, au Japon, au Tonkin, parce que l'épée de la France ne protège plus les missions lointaines ;

Les catholiques déclarés partout hors la loi par la Maçonnerie triomphante, mais répondant à toutes les ruses et à toutes les violences de l'apostasie par ce cri de saint Paul : *Quant à nous, nous ne sommes pas les fils de la désertion, nous sommes les fils de la foi, pour le salut de nos âmes*¹ ;

L'Église, en larmes de tous côtés, mais belle, adressant au ciel une prière incessante, pardonnant à ses persécuteurs, ne se départissant pas de cet indescriptible sourire de miséricorde qui n'appartient qu'à elle, oubliant toutes les offenses pour être à tous les dévouements :

Voilà quelques traits de la touchante et poignante vision qui s'aperçoit, depuis bientôt un siècle, au milieu des ténèbres. En cernant l'horizon, les ténèbres sont, cependant, assez éclaircies pour qu'on puisse contempler la patience et la mansuétude de la sainte épouse du Christ qui n'a plus, de la terre, que le Calvaire !

Mais il se pourrait que, vers la fin, les ténèbres reprissent leur noirceur du commencement. Grand Dieu ! que nous réserve la dernière heure de la Révolution ?

¹ *Non sumus subtractionis filii in perditionem, sed fidei in acquisitionem animæ.* Hebr., x, 39.

VII

Il y a beaucoup à redouter, car voici le trait de comparaison le plus sinistre :

Si l'aveuglement des juifs déicides fut plus étonnant et plus lugubre que l'apparition des ténèbres à midi du Vendredi Saint, l'aveuglement, aujourd'hui, des chrétiens apostats est plus étonnant et plus lugubre que celui des juifs déicides.

Certes, le crime des juifs fut monstrueux, *le plus grave qui puisse se commettre*, ainsi que l'établit saint Thomas d'Aquin¹, et leur aveuglement, plus inexplicable que le noir linceul de ténèbres s'étendant subitement sur la nature. Néanmoins, quelques jours après les terribles scènes de la Passion, saint Pierre ayant pris en mains l'autorité apostolique s'adressait en ces termes aux juifs assemblés :

« O Israélites, vous avez renoncé le Saint et le Juste, et vous avez demandé qu'on vous accordât la grâce d'un homicide... *Cependant, mes frères, je sais que vous avez agi en cela par ignorance, aussi bien que vos chefs*². »

Il va sans dire que la charité et la miséricorde faisaient, avant tout autre motif, parler de la sorte le chef des Apôtres ; il cherchait à ramener le peuple juif égaré,

¹ Somme théologique, 3^e partie, Quest. XLVII, art. 6.

² Actes des Apôtres, chap. III, 14, 17.

comme on ramène un enfant, en atténuant sa faute et en l'attribuant à l'ignorance. Cette ignorance était, en soi, inexcusable, complètement coupable, vu que les éclatants miracles du Christ, sa physionomie et sa céleste doctrine, qui correspondaient en tous points aux prophéties dont ce peuple était porteur, auraient dû mille fois la dissiper. L'ignorance était donc inexcusable¹. D'autre part, cependant, certaines particularités se rattachant à l'histoire juive ont pu permettre à saint Pierre de tenir ce langage de compassion et de plaindre le peuple juif d'avoir été ignorant ; par exemple, celles-ci :

Première : La Judée n'était-elle pas restée sous le coup du massacre des Innocents ? Hérode, le mauvais roi, le tyran cruel, avait glacé d'effroi toutes les mères. Depuis lors, on n'avait plus osé s'occuper ouvertement du Messie. Or ce silence imposé par la crainte n'avait-il pas contribué, chez beaucoup, à l'ignorance du Messie ?

Deuxième : La Judée est devenue vassale de Rome, et ses habitants sont tributaires de César. Ils n'ont plus qu'une liberté amoindrie : jusqu'où va cette liberté, ils n'en savent rien. Arrive le grand triomphe du jour des Rameaux où Jésus-Christ est acclamé. C'est le prétexte

¹ Saint Thomas d'Aquin dit : « Il faut observer que leur ignorance ne les excusait pas de leur crime, parce qu'elle était affectée : ils voyaient des signes évidents de sa divinité, mais ils les interprétaient mal par haine et par envie pour le Christ ; et ils ne voulurent pas croire à ses paroles par lesquelles il leur disait qu'il était le Fils de Dieu. Aussi le Seigneur dit d'eux (saint Jean, xv, 22) : *Si je n'étais point venu et que je ne leur eusse point parlé, ils ne seraient point coupables ; mais maintenant ils sont inexcusables dans leur péché.* Puis il ajouta : *Si je n'avais pas fait parmi eux des œuvres qu'aucun autre n'a faites, ils ne seraient point coupables.* On peut par conséquent leur appliquer ces paroles (Job, xxi, 14) : *Ils ont dit à Dieu : « Eloignez-vous de nous, nous ne voulons pas connaître vos voies. »* Somme théologique, 3^e partie, quest. XLVII, art. 5.

dont se sert la haine, avec avidité, pour faire peur au peuple. Que va dire César en apprenant l'éclat de cette journée royale ? Sa jalousie ne va-t-elle pas se montrer terrible, et les légions romaines rapides comme des aigles ne vont-elles pas arriver pour détruire ce qui reste de liberté ? Épouvanté, le peuple se détache du Christ.

Troisième : Quand la Passion a lieu, c'est en quelque sorte par surprise que ce drame sanglant se déroule. Jérusalem s'est endormie, la veille au soir, dans le plus grand calme et dans l'attente joyeuse de la solennité de Pâques. Tout à coup, vers l'aube, elle se réveille à ce bruit sinistre : on flagelle Jésus, on va le crucifier ; il a été jugé... Et Jérusalem, encore à moitié endormie, atterrée, n'ayant pas le temps de se reconnaître, est emportée dans le crime.

Voilà bien quelques particularités qui, en laissant subsister entières la perfidie, l'ingratitude, la noirceur et la cruauté des juifs, ont pu permettre au chef des Apôtres de plaindre le peuple de Jérusalem d'avoir été ignorant. Du reste, le bon Sauveur, admettant mieux que personne, du haut de sa croix et de son amour, cette circonstance atténuante, a supplié ainsi son Père en alléguant l'ignorance : *Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font*¹.

Mais aujourd'hui, dans le complot ourdi contre le

¹ Pour l'explication de cette ignorance dans ses moindres détails et des circonstances atténuantes qui s'y rattachent, voir la savante dissertation de mon frère : *le Christ rejeté*, chap. VI, « le peuple trompé » ; chap. VII, « Le Sanhédrin ou l'assemblée de ténèbres ».

Christ et son Eglise par l'apostasie, y a-t-il ignorance de Celui dont on veut se débarrasser ?

Hélas ! non.

« Ils ont été éclairés, ils ont goûté le don du ciel, ils ont été rendus participants du Saint-Esprit, ils se sont nourris de la sainte parole de Dieu et de l'espérance des grandeurs de la vie future ; et après cela ils sont tombés, crucifiant de nouveau en eux-mêmes le Fils de Dieu, et l'exposant à l'ignominie... Il est presque impossible qu'ils se renouvellent par la pénitence ¹. »

Cette terrible condamnation de saint Paul trouve ici son application.

D'abord, relativement à l'enseignement qui poursuit de ses lumières miséricordieuses les apostats, il ne manque pas, il surabonde. « L'Église, disait le comte de Maistre, est le grand miracle vivant suspendu depuis dix-neuf siècles entre le ciel et la terre ; si on ne le voit pas, que verrait-on ? » Si on n'entend pas ses enseignements, qu'entendrait-on ?

Mais y a-t-il, du moins, certaines particularités historiques qui, comme au temps de l'histoire juive, permettent de dire qu'on est entraîné dans l'ignorance ?

Hélas ! encore, il semble que non.

En effet :

Hérode, le mauvais roi, en terrorisant la Judée, avait détourné les esprits de la connaissance du Christ ; en France, au contraire, quand l'apostasie a commencé, il y avait un bon roi, un des meilleurs rois, et l'apostasie,

¹ Épître aux Hébreux, chap. vi, 4, 5, 6.

pour mieux réussir, a fait tomber sa tête; dans les conciliabules qui ont précédé la Révolution, les sectaires avaient dit : *Voilà la victime*¹!

Les juifs, tributaires de Rome et de César, n'avaient plus toute leur liberté; maintenant, au contraire, les peuples sont libres, ils n'ont jamais été plus libres, et c'est dans la plénitude de leur liberté que, de leurs votes, sort la condamnation du Christ et de son Église.

Jérusalem s'éveillait à peine quand elle apprit que la Passion commençait, on ne lui donna pas le temps de réfléchir, elle fut précipitée dans le crime; aujourd'hui, au contraire, la réflexion ne manque pas, on a tout le temps de se reconnaître. Voilà cent ans bientôt que la Religion attend comme une victime, et que l'apostasie tue les âmes. Dans la matinée du Vendredi Saint, la surprise, la précipitation, l'affolement ont laissé enlever le Christ; à présent, un calcul froid, une persécution savante et lente conduisent au rebut le Christ et son Église.

L'apostasie sait très bien ce qu'elle fait²!

¹ Parole de Mirabeau (*les Sociétés secrètes*, par le P. DESCHAMPS, t. II).

² « La nation des juifs était comme une ébauche du peuple chrétien, et les vicissitudes de leur ancienne histoire ont souvent été l'image prophétique de ce qui devait se réaliser plus tard, avec cette différence que la Bonté divine nous a enrichis et comblés de bienfaits plus considérables, et que les péchés des chrétiens sont marqués au cachet d'une plus coupable ingratitude. » LÉON XIII, Encyclique sur *les principaux devoirs des chrétiens*, 1890.

CHAPITRE II

LA PHYSIONOMIE DES FILS DE TÉNÈBRES, NÉS DE L'APOSTASIE

I. Les fils de Satan à présent, et dans l'avenir : le monstre décrit par Job. — II. Déchéance de leurs physionomies. Effacement, sur elles, de la franchise chrétienne et française, et réapparition de la vieille hypocrisie pharisaïque. — III. La débauche apostate. — IV. Leur dureté envers le Christ : les maillets des bourreaux du Golgotha repris pour une exécration besoin. — V. Le crime de la *Voie scélérate* dépassé. — VI. Leur dureté envers les âmes : effroyables mesures pour qu'elles tombent dans la perdition, sans pouvoir en sortir ; l'huile de la malédiction injectée dans les veines des enfants. — VII. Les jeunes vipères. — VIII. La volupté cruelle d'enlever à Dieu les derniers soupirs des mourants, et de priver du ciel.

I

« *Vous avez pour père le diable.* » Cette terrible apostrophe est du Christ lui-même ; il l'adressait aux pharisiens hypocrites qui allaient devenir déicides.

De tout temps, Satan a exprimé sa physionomie et ses désirs dans ceux qui lui appartenaient, parce qu'un père reproduit sa ressemblance dans ses enfants. Mais il est effrayant de constater que sa physionomie et ses désirs s'accusent davantage dans ceux qui lui appartiennent aujourd'hui : ce qui donnerait à penser que le

temps n'est peut-être plus éloigné où celui qui sera l'expression dernière et définitive de Satan, l'Ante-christ, apparaîtra. Le cortège se forme, en vue d'accueillir le monstre !

Cette expression de monstre ne veut pas dire que le fils de Satan sera dépourvu, dans sa personne et dans les moyens qu'il emploiera, de séduction ; bien au contraire, il les aura toutes : séduction du langage, séduction de la science, séduction de l'or, séduction de la puissance ; mais il sera un monstre par ses tentatives contre Dieu et les saints.

Or, pour la venue de ce géant du mal, un cortège ne s'organise-t-il pas, en rapport ?

Job a décrit un monstre, auquel il donne le nom de Léviathan. Les naturalistes ont reconnu, dans la description faite par l'écrivain sacré, le crocodile¹ ; mais saint Cyrille, saint Éphrem, saint Grégoire, saint Athanase et saint Jérôme n'hésitent pas à enseigner que, sous le symbole du monstre des eaux, l'auteur sacré a voulu exprimer les attributions du prince des enfers². Frappé et couvert d'ulcères par Satan, Job n'a-t-il pas eu,

¹ Un naturaliste écrit du crocodile : Cet animal monstrueux, qui vit sur les limites de l'eau et de la terre, étend son pouvoir sur les habitants de la mer et de la terre ferme. Surpassant en grosseur tous les animaux de son rang et ne partageant ses propriétés spécifiques ni avec le vautour, comme l'aigle, ni avec le tigre, comme le lion, le crocodile exerce une domination plus complète que le lion et l'aigle. Et cette domination est d'autant plus durable, que d'une part, les deux éléments lui étant propres, il peut aisément se soustraire aux pièges qui lui sont tendus ; et que, d'autre part, son sang ayant peu de chaleur, ses forces ne s'épuisent qu'à la longue et il a moins besoin de les renouveler ; et enfin, qu'étant capable de résister longtemps à la faim, il court moins de danger dans le combat.

² Saint Cyrille, saint Athanase, saint Grégoire et d'autres interprètes grecs et latins enseignent que, quoique le Saint-Esprit ait eu en vue, en tout cela, de dépendre, selon la lettre, quelque grand animal aquatique,

mieux que personne, qualité et énergie pour dénoncer et signaler l'ennemi du genre humain ? Voici les principaux traits de sa description :

Il dort à l'ombre, dans l'épaisseur des roseaux et des marécages. Les ombres (les buissons) couvrent son ombre.

Qui soulèvera le coin de son armure ? Qui se présentera à lui avec le rude mors qui lui convient ?

Son corps est semblable aux lames d'un bouclier. Il est de toutes parts aussi fermé par ses écailles que si on y avait mis un sceau. Elles se tiennent ensemble et adhèrent l'une à l'autre, et pas un souffle ne peut passer entre elles.

Il sort de sa gueule comme des flambeaux allumés, il en part des étincelles de feu. Une fumée se répand de ses narines comme celle d'une chaudière qui bout sur un brasier. Son haleine allume des charbons.

La famine marche devant sa face.

Les membres de son corps sont liés les uns aux autres ; les foudres tomberont sur lui sans qu'il s'en remue d'un côté ni d'autre. Son cœur s'endurcira comme la pierre, et il se resserrera comme l'enclume sur laquelle on bat sans cesse.

Lorsqu'il sera élevé, les anges craindront et, dans leur frayeur, ils se purifieront.

cependant, dans un sens plus élevé, il a voulu parler de Satan. Il semble également que saint Jérôme ait pris cette opinion en considération dans sa version ; et lorsqu'on compare les paroles du texte sacré avec les attributions du prince de l'enfer, on ne peut disconvenir qu'il n'y ait une analogie frappante, de même que l'on reconnaîtra en général que le bien, comme le mal, a ses symboles dans la nature, lesquels doivent nous servir d'exhortation à éviter l'un et à pratiquer l'autre (Sainte Bible, traduite par le Dr ALLIOLI, t. III, p. 427).

Il méprisera le fer comme de la paille, et l'airain comme un bois vermoulu. L'archer ne le mettra point en fuite, et il se rira des dards lancés contre lui. Les rayons du soleil seront sous lui; et il marchera sur l'or comme sur la boue. Il fera bouillonner la mer comme une chaudière, et il la mettra au même état que les liqueurs huileuses qui servent aux parfums et que le feu fait élever.

Il n'y a point de puissance sur la terre qui puisse être comparée à la sienne. C'est lui qui est le roi de tous les enfants d'orgueil¹.

Cette description effrayante désignait donc, dans la pensée de l'écrivain sacré, moins le crocodile que le prince des abîmes infernaux. Toujours vraie et toujours actuelle, elle s'applique d'une manière saisissante aux fils de ténèbres des sectes modernes et elle explique comment Satan est bien leur père. Qu'on en juge par le commentaire des versets énumérés :

Il dort à l'ombre, dans l'épaisseur des roseaux et des marécages. Les ombres (les buissons) couvrent son ombre. — Un mystère profond n'enveloppe-t-il pas la plupart des initiations de la secte maçonnique? Des couches d'ombres successives cachent leurs grades et leurs impures cérémonies. Satan ne saurait conseiller que l'impureté : aussi les pratiques les plus honteuses forment-elles le limon où les adeptes se plongent et dorment, ainsi que fait le monstre écaillé, dans les marécages du Nil. Il semble que le Christ ait tracé lui-même

¹ JOB, chap. XL-XLI

le commentaire de ce verset de Job, lorsqu'il signalait les préférences de Satan et de sa troupe pour les lieux écartés, pleins d'aridité et d'inquiétude : *l'Esprit impur va par des lieux arides, cherchant du repos, et il n'en trouve pas* (S. Matth., XII).

Qui soulèvera le coin de son armure ? Qui se présentera à lui avec le rude mors qui lui convient ? — Qui sera assez hardi, assez intrépide, pour arracher et faire voler à droite et à gauche les simulacres sous lesquels la secte se dissimule et trompe tant de malheureuses victimes ? Qui arrêtera cette bête furieuse en lui présentant un frein ? Léon XIII a eu ce courage : il a dénoncé la Bête ; dans ses encycliques puissantes, il va droit à elle avec le mors.

Son corps est semblable aux lames d'un bouclier. Il est de toutes parts aussi fermé par ses écailles que si on y avait mis un sceau. Elles se tiennent ensemble et adhèrent l'une à l'autre, et pas un souffle ne peut passer entre elles. — De même que le corps du crocodile est couvert d'écailles si serrées qu'elles lui servent de boucliers impénétrables : de même, tous les adeptes de la secte maudite se tiennent les uns aux autres par des engagements si serrés, si étroits, si terribles, que rien, jusqu'à ce jour, n'a réussi à passer au travers : le sceau de l'Enfer y semble apposé.

Il sort de sa gueule comme des flambeaux allumés, il en part des étincelles de feu. Une fumée se répand de ses narines comme celle d'une chaudière qui bout

sur un brasier. Son haleine allume des charbons de feu. — Combien sont exactes ces comparaisons pour exprimer et dépeindre ce qui se passe dans l'intérieur de ces exécrables sociétés secrètes. Ne dit-on pas la gueule de l'Enfer ? Et n'en sort-il pas des torches enflammées pour éclairer ces sombres conciliabules ? Ceux qui y participent ne sentent-ils pas le sang bouillonner dans leurs veines, et la fureur dans leur cœur, comme un pot qui bout sur un brasier ? Au rapport de témoignages dignes de foi, l'haleine du Diable allume véritablement des charbons de feu en eux tous.

La famine marche devant sa face. — Sinistre image, en train de se réaliser. N'assiste-t-on pas à ce spectacle, sans précédents dans les siècles passés, où, par centaines de mille, ouvriers, employés, patrons, pères de famille, n'obtiennent de l'ouvrage, et par conséquent du pain, qu'à la condition de faire partie de la secte ? Celle-ci est déjà maîtresse des principaux centres de travail, des grandes artères du commerce, et des réseaux des chemins de fer. Qui oserait assurer qu'elle ne vise pas à la possession des boulangeries ? L'idée de *boulangeries municipales* a circulé ; qu'elle vienne à se réaliser, et *la famine marcherait devant sa face*. On ne pourrait plus acheter du pain qu'à la condition d'être membre de la secte et de présenter sur soi le signe de la Bête¹.

Les membres de son corps sont liés les uns aux autres ; les foudres tomberont sur lui sans qu'il s'en remue d'un côté ni d'autre. Son cœur s'endurcira

¹ Apocal., XIII, 17.

comme la pierre, et il se resserrera comme l'enclume sur laquelle on bat sans cesse. — La structure du corps maçonnique apparaît vraiment impénétrable. Les coups, jusqu'à ce jour, n'ont-ils pas glissé sur lui? Les foudres de Pie VII, de Pie VIII, de Léon XII, de Grégoire XVI, de Pie IX, même de Léon XIII, n'ont pu l'entamer par aucun endroit. Comme l'enclume sur laquelle on bat sans cesse, son endurcissement et son impénitence expriment bien la haine inflexible de Satan qui l'anime et le maintient.

Lorsqu'il sera élevé, les anges craindront, et dans leur frayeur, ils se purifieront. — Hélas! ces terribles expressions ne concordent que trop avec ce que l'Évangile annonce de la *puissance de faire tomber* que possédera l'Antechrist et que la secte prépare! L'Évangile annonce en effet : *s'il était possible, les élus eux-mêmes seraient séduits*¹; et Job dit : dans leur frayeur, les anges se purifieront!

Il méprisera le fer comme de la paille, et l'airain comme du bois vermoulu. L'archer ne le mettra point en fuite, et il se rira des dards lancés contre lui. Les rayons du soleil seront sous lui; et il marchera sur l'or comme sur la boue. Il fera bouillonner la mer comme une chaudière, et il la mettra au même état que les liqueurs huileuses qui servent aux parfums, et que le feu fait élever. — Il y aurait une exagération infinie dans les termes dont se sert ici

¹ Saint Matthieu, xxiv, 24. — Seconde Épître aux Thessal., II, 9. — Apoc., XIII, 12.

l'Écriture, s'ils désignaient uniquement quelque monstre des mers, le crocodile ou la baleine. Mais tout est exact dans ces termes, s'ils s'appliquent au monstre d'impiété que prépare les sectes. Saint Paul confirme les prodiges diaboliques qu'il accomplira : *Il doit venir accompagné de la puissance de Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges trompeurs*¹. Il n'y a plus alors à s'étonner si les rayons du soleil doivent être sous lui, et s'il doit faire bouillonner la mer.

Il n'y a point de puissance sur la terre qui puisse être comparée à la sienne. C'est lui qui est le roi de tous les enfants d'orgueil. — Ce dernier verset est comme la clef du chiffre. Il ne faut plus se demander avec indécision quel est le monstre visé par Job : c'est le roi de tous les superbes, c'est l'orgueil éternellement subsistant, c'est le Diable !

D'autre part,

La ressemblance des fils de ténèbres, nés de l'apostasie moderne, avec le type maudit, a été suivie trait par trait, verset par verset : en conséquence, sur eux tombe aussi, de tout son poids, l'apostrophe du Christ aux pharisiens de son temps :

Vous avez pour père le Diable.

II

« Exagérations mystiques ! dira-t-on peut-être en lisant ce qui précède ; cela rappelle les descriptions du

¹ Seconde Épître aux Thessaloniens, II, 9.

moyen âge où l'on dépeignait le Diable sous la forme d'un monstre couvert d'écaillés avec des torches dans la gueule. »

— Nous n'en disconvenons pas ; mais qu'on prenne la peine de considérer ces physionomies sectaires en elles-même, abstraction faite du prototype diabolique : on constatera que leurs laideurs ne sont pas moins réelles qu'effrayantes.

En effet, la déchéance qu'on y remarque tout d'abord est l'effacement de la franchise chrétienne et française par la réapparition de la vieille hypocrisie pharisaïque.

Quoi de plus ouvert qu'une physionomie chrétienne ? Ya-t-il un peuple sur lequel ce cachet du christianisme se soit imprimé avec plus d'ampleur et de netteté que le peuple de la très noble France ? Air franc, langage franc, manières franches : tous ces dons ont été ceux du peuple de Clovis et de saint Louis ; le reste de l'univers se penchait sur la France comme sur un beau lac aux ondes transparentes !

L'Éminentissime Cardinal Guibert, archevêque de Paris, ému du péril qui menaçait le caractère du peuple français, parlait en ces termes, il y a vingt-cinq ans, de la *franchise* de sa langue : « La langue française est la plus belle des langues modernes. Quelle clarté dans l'expression ! Quelle noble simplicité dans les tournures ! Quelle aptitude à rendre ce qu'il y a de plus insaisissable dans la pensée ! Elle semble être l'instrument naturel du spiritualisme chrétien, dont elle est du reste, en grande partie, l'ouvrage inventé ou façonné pour les besoins de ses conceptions. Elle porte un cachet qui lui est propre de droiture et de sincérité. Elle est la langue *franche*

par excellence, et l'on ne peut, sans faire violence à sa nature, s'en servir pour déguiser la pensée. Elle semble née du génie chrétien, nous dirions presque du texte de l'Évangile, dont elle reproduit bien souvent le tour, le caractère, et nous ne savons quoi de sage, de calme et de tempéré qui n'appartient qu'au texte sacré¹. »

Or, c'est auprès de cette très noble race franque et en usant de sa langue franche, que la hideuse hypocrisie pharisaïque a fait sa réapparition. L'esprit sectaire ne pouvait trouver de milieu plus favorable pour mieux faire ressortir le contraste que sa haine a rêvé.

On sait ce qui a caractérisé l'hypocrisie des pharisiens au temps de Jésus. Non seulement elle s'enveloppait des apparences de la vertu, de la probité et de l'honneur pour cacher ses vilenies, ce qui est l'hypocrisie ordinaire, mais projetant sur Jésus les infamies qu'elle commettait, elle l'accusait de violation de la loi et de pacte avec le diable, pour le noircir devant le peuple et le perdre. Impudente, elle fut encore homicide, elle fit mourir le Juste. C'est ce mélange d'impudence et de meurtre qui a constitué la hideuse hypocrisie pharisaïque, et c'est à elle principalement qu'il faut attribuer l'incroyable aveuglement et la réprobation de la nation juive. A la fin de sa vie, durant la Semaine sainte, le Christ n'ayant plus de ménagements politiques à garder, prononça huit fois malheur contre cette hypocrisie des Pharisiens. « *Malheur à vous, Pharisiens hypocrites,* » et, pour apprendre que c'est ce vice qui tue les patries, il ter-

¹ Œuvres du cardinal GUIBERT, t. II, p. 307.

mina les huit terribles anathèmes par l'annonce de la destruction de Jérusalem.

Cette hypocrisie abominable et dangereuse vicie la France et les autres patries chrétiennes :

Les justes, les chrétiens, les honnêtes gens ne sont-ils pas accusés ? L'accusation ne les désigne-t-elle pas comme dénués de patriotisme, de science, de capacités, de vertus ? Et qui les accuse ? Des sectaires dont la conduite privée et la conduite publique ne sont trop souvent que pourriture, impéritie ou scandale. O impudence ! les descendants des Turenne et des Noailles ne sont-ils pas accusés de ne plus comprendre la France et de la desservir ? Les papes qui ont amassé, sur l'Italie, tant de gloire, ne sont-ils pas désignés et honnis comme destructeurs de l'Italie ? Les sœurs de Saint-Vincent de Paul ne sont-elle pas expulsées comme des aventurières ? La langue française ne s'enrichit-elle pas ou plutôt ne s'enlaidit-elle pas, pour tuer la vertu et le dévouement, de cette étrange signification *désaffecter*¹ ? et le siège du chancelier Lhôpital ne voit-il pas passer des juges que Caïphe eût embrassés ?

Hypocrisie maçonnique, tu sues l'ancien crime de Judée : en toi revit le pharisien au cœur retors et aux ongles cruels !

*Rougis, Sidon, a dit la mer, rougis de honte*² ; ô France, rougis de tant de fils que l'apostasie a défigurés !

¹ Ces mots (*laïcisation, désaffectation*) ne sont pas français. On est cependant obligé de s'en servir depuis quelques années pour exprimer un ordre de faits où la justice et la raison ne sont pas mieux traitées que la langue nationale. (M^{sr} PERRAUD, évêque d'Autun.)

² ISAÏE, XXIII, 4.

III

L'hypocrisie pharisaïque en Judée dissimulait derrière elle une honteuse dépravation de mœurs.

Derrière l'hypocrisie maçonnique se dissimule également une débauche qui n'est plus un secret, mais qu'on dit indescriptible dans certains mystères des loges.

Saint Paul a caractérisé l'époque d'apostasie par l'expression de *mystère d'iniquité*¹ : évidemment la débauche y occupera une large place. Il y a, en effet, cette différence entre le christianisme et la maçonnerie, que le christianisme admet bien des mystères dans les connaissances, mais nullement dans les actes, tandis qu'auprès de la maçonnerie c'est l'opposé : elle ne veut pas de mystères pour l'esprit ; par contre, elle en enveloppe les actes, et ces actes recouvrent, dans l'épaisseur de certaines loges, les plus monstrueux excès de débauche.

O religion catholique, tu enseignes des mystères transparents en quelque sorte, tant ils sont suaves et doux à porter ! Longtemps les peuples leur ont dû leur bonheur, ne connaissant que ceux-là. Maintenant, ils en connaissent d'autres, et ceux qui les acceptent sont exposés à devenir des personnes affreuses, en n'ayant plus que des préoccupations abominables.

Débaucher et embaucher, ce sont, en effet, les deux préoccupations de la milice diabolique : débaucher, par des mœurs bestiales ; embaucher, pour mener à l'assaut

¹ *Mysterium iniquitatis* (II^e épître aux Thessal., II, 7).

de l'Église et de la société. Le nombre des recrues est déjà incalculable. On ne rencontre plus seulement, comme autrefois, dans les carrefours écartés, mais dans toutes les rues et sur toutes les places publiques, de ces vieillards précoces à trente ans, chez qui la croyance à l'existence de l'âme a disparu. Le front chauve, les joues haves et creuses, le corps chancelant, ils ont encore du feu dans le regard pour haïr et conspirer ; c'est la laidure de la débauche ! *A leur aspect*, a-t-on dit dans une phrase célèbre, *on croit entendre les pas du fossoyeur se hâtant de venir enlever le cadavre* : encore s'il ne s'agissait que de leur seul cadavre ; mais en bêtes méchantes, ils veulent sentir celui de la société à côté du leur : la faire sauter et pourrir ensemble !

Parmi ces débauchés, les plus lettrés étalent, dans leur haine contre l'Église, une effronterie qui consiste à accuser de mal leurs victimes qui sont pures et belles ; impudiques, ils se montrent impudents : l'impudence est le caractère de la débauche apostate. Se rappelle-t-on le signal de persécution qui, il y a vingt ans, fut donné contre les congrégations religieuses ? Le journal *l'Opinion nationale* ne les comparait-il pas à une vermine immonde qui infecte la société ? Citons textuellement :

« ... Il existe en certaines parties de l'Afrique et de l'Amérique un insecte d'une activité et d'une fécondité effrayante : le pou de bois, une espèce de termite.

« C'est une bête molle, blanchâtre, sans résistance apparente et qu'on dirait même aveugle, organisée qu'elle est pour vivre dans les ténèbres. Cependant, lorsqu'elle s'attaque aux habitations, il faut toujours finir

par lui céder la place. Rien ne peut l'arrêter. Sans bruit elle ronge solives, poutres, madriers, et jusqu'à la rampe de l'escalier. Vous appuyez dessus sans défiance : le bois cède sous les doigts.

« Les poux vont ainsi creusant, creusant avec une activité incroyable, et se multipliant chaque nuit par milliers et milliards. Il avancent. Au dehors, nulle trace; tout conserve l'apparence de la solidité, jusqu'à ce qu'un jour, au premier souffle de la tempête, la maison tombe en poussière sur ses habitants surpris et montre, au grand jour, l'innombrable et immonde fourmilière des poux, grouillant sur les ruines... »

De la vermine, les Petites Sœurs des pauvres ! De la vermine, les Sœurs de Saint-Vincent de Paul ! Le *Livre des Proverbes* dit du châtement réservé à certains débauchés que : *l'œil qui, dans ses débauches, insulte à son père et méprise l'enfantement de sa mère, sera arraché par les corbeaux des torrents, et dévoré par les petits de l'aigle*¹; serres des corbeaux et des aigles, quelle dureté vengeresse n'aurez-vous pas, au jugement de Dieu, pour punir les yeux impudiques qui, outrageant l'Église leur mère, ont aperçu des poux et de la vermine là où il n'y avait que la pureté des anges et la charité des séraphins !

Cette débauche de langage de l'*Opinion nationale* a été, pourtant, dépassée : Renan a écrit l'*Abbesse de Jouarre*; nous pouvons nommer, nous ne pouvons pas citer.

¹ Proverbes, xxx, 18.

IV

Le cœur de l'apostat est dur; sa physionomie l'est aussi. La dureté fait suite à l'hypocrisie et à la débauche. Examinons les sombres exercices de cette dureté, chez ces fils dégénérés.

Elle s'exerce d'abord contre le Christ leur Dieu et bienfaiteur de leur patrie. Ils consomment sur Lui un attentat qui lui avait été épargné dans sa douloureuse Passion.

Quel attentat ?

« Les juifs, dit l'Évangile, ne voulant pas que les corps demeurassent à la croix le jour du sabbat, prièrent Pilate qu'on leur rompit les jumbes et qu'on les ôtât. »

« Les soldats vinrent donc et rompirent les jambes du premier larron, et de l'autre qui était crucifié avec lui. »

« Étant venus à Jésus, voyant qu'il était déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes. »

Voilà le récit de l'Évangile, rapprochons-le d'un autre récit du Vieux Testament :

Il était défendu de briser aucun des os de l'agneau pascal. La veille de la fameuse sortie d'Égypte, lorsque les familles d'Israël reçurent l'ordre d'immoler, chacune en son particulier, l'agneau pascal et de le manger, il y eut cette défense de la part de l'Éternel : *Vous immolerez chacune un agneau, mais en ayant bien*

soin de ne briser aucun de ses os. C'était une annonce prophétique de ce qui se passerait sur le Golgotha, alors que, au soir du Vendredi Saint, le véritable Agneau qui efface les péchés du monde serait immolé, mais non brisé. Avancez vers les croix, soldats romains armés de barres de fer ! Quinze cents années avant que vous arriviez, la prophétie annonçait votre démarche aux familles d'Israël : *Vous ne briserez aucun de ses os !* Au bout des quinze cents années, les soldats passaient devant les croix, brisaient les larrons, mais ne touchaient pas à l'Agneau. N'est-ce pas saisissant de grandeur lugubre ? Dieu est le maître des volontés et des événements !

Mais pourquoi donc Lui seul des trois crucifiés n'a-t-il pas été touché ?

Parce qu'il ne convenait pas que son corps, temple exquis d'architecture divine, fût troublé dans ses admirables proportions ; chef-d'œuvre d'albâtre formé de la très pure Vierge Marie, il n'était pas permis à la violence de le briser ou de le dégrader. Aussi, quand les exécuteurs envoyés par Pilate arrivèrent avec leurs maillets de fer, la Providence qui, quinze cents années d'avance, avait annoncé ce qu'elle ménagerait, veillait sur son chef-d'œuvre. Oui, les coups de marteaux eurent la liberté de retentir sur la croix de l'Agneau, pour clouer ses mains et ses pieds, mais halte ! pour les barres de fer : *Il était déjà mort*, dit l'Évangile ; elles s'inclinèrent et passèrent...

Hélas ! si elles se sont abaissées il y a dix-neuf siècles, elles se relèvent aujourd'hui, et brisent la croix. Il s'est formé, par l'apostasie, au sein de la société chrétienne,

une race dure, oh ! très dure, contre Jésus-Christ son bienfaiteur. Cette race d'endurcissement ose, et savoure, contre lui l'attentat qui lui avait été épargné sur le Golgotha : le *brisement*. Les coups de barre de fer ont retenti dans toute la France. Ils retentissent sur les places publiques et dans les écoles des enfants épouvantés ; retentissent dans les hôpitaux, près des lits d'agonie ; retentissent dans les cimetières, sur la cendre des morts. Les crucifix sont rompus, les croix sont abattues. En brisant les crucifix, c'est Lui que vous briseriez, ô impies féroces, si vous le pouviez ! Vous ne vous retenez plus pour le dire. Les infamies de toutes sortes qui se commettent dans vos loges contre l'image du Christ et dont le récit, quoique incomplet, fait dresser les cheveux sur la tête, ne laissent aucun doute sur vos affreuses dispositions.

V

La dureté de l'apostasie envers le Christ n'est pas suffisamment expliquée par les maillets du Golgotha ; évoquons une autre scène qui appartient au paganisme : le crime de la *Voie scélérate*.

C'était dans les commencements de la fondation de Rome, Servius Tullius était roi. Sa fille Tullia avait épousé Tarquin le Superbe, qui détrôna son beau-père, l'accabla d'outrages et le précipita du haut des degrés du palais. A ce moment, Tullia accourait à la hâte sur

son char pour saluer roi son époux. Elle aperçut le corps du malheureux Tullius étendu à terre au milieu du chemin. Cette fille atroce défendit au conducteur de se détourner, et fit passer les roues du char sur le corps de son père. La rue où s'accomplit cette horrible scène reçut et garde encore le nom de *Voie scélérate*¹.

De la Voie scélérate qui est à Rome, passons à la *Voie douloureuse* qui est à Jérusalem.

La Voie douloureuse est ainsi nommée parce que l'Homme-Dieu y a souffert, et qu'au sommet de cette montée des douleurs se trouve le Golgotha.

Chose remarquable et admirable (et cependant, pas assez remarquée et admirée), la Voie douloureuse qui est à Jérusalem s'est en quelque sorte prolongée chez toutes les nations du globe, à travers toutes les directions de l'espace : car partout où s'est élevée une croix, c'est la Voie douloureuse prolongée. Chacun de nos calvaires, chacun des emplacements où plane la majesté d'une croix peut être véritablement regardé comme un mémorial, plus que cela, comme un prolongement de la Voie où a passé l'amour du bon Dieu.

Or, soyez dans l'étonnement, ô cieux, et commencez votre dérangement annoncé pour la fin des temps ; une œuvre scélérate s'est accomplie sur cette Voie où a passé l'Amour : des enfants dénaturés ont employé les forces de leur patrie chrétienne à mutiler la Croix, à disloquer le lit de mort sur lequel le Fils de Dieu a expiré en

¹ Un crime horrible, barbare, a laissé son souvenir dans le nom donné à l'endroit de Rome qui s'appelle encore la *Voie scélérate*. C'est là que Tullie éperdue, poussée par les Furies, fit, dit-on, passer son char sur le cadavre de son père ; et le sang paternel jaillissant sur elle-même, elle rentra ainsi sanglante dans sa maison. (TITE LIVE, liv. I, ch. 48.)

leur ouvrant ses bras et en leur léguant tout ce qu'il avait. Ils ont piétiné sur ce lit de mort!

Fille dénaturée de l'ancienne Rome, infâme Tullia, que cette consolation te parviennne : tu es dépassée !

Il y a, au cinquième chapitre du prophète Isaïe, cette description, et ces malédictions, concernant certains péchés :

Malheur à vous qui vous servez de mensonges comme de cordes pour traîner une longue suite d'iniquités, et qui tirez après vous le péché comme les traits emportent le chariot.

Malheur à vous qui dites que le mal est bien et que le bien est mal, qui donnez aux ténèbres le nom de lumière, et à la lumière le nom de ténèbres ; qui réputez pour doux ce qui est amer, et pour amer ce qui est doux¹.

Oh ! comme ces paroles du prophète s'appliquent d'une manière saisissante aux scènes lugubres qui se sont multipliées sur nos voies douloureuses :

Malheur à vous qui tirez après vous le péché comme les traits emportent le chariot. Le voyez-vous passer, ce chariot, ce lourd tombereau traîné par le péché d'apostasie ? il vient emporter les débris de nos chères croix mutilées, il les écrase même en passant sur elles. C'est pire que le char de Tullia de Rome passant sur le corps de son père !

Malheur à vous qui dites que le mal est bien et que le bien est mal ; qui réputez pour doux ce qui

¹ ISAÏE, V, 18-20.

est amer, et pour amer ce qui est doux. Vous appelez *mal* l'action de se mettre à genoux devant un crucifix, et vous appelez *bien* la sauvagerie qui blasphème et repousse la Croix.

Cruels, qui appelez *amer ce qui est doux!* Vos aïeux n'ont-ils pas connu une douceur inénarrable à s'agenouiller au pied de la Croix? Pour une pauvre mère dont les bras sont chargés et dont l'esprit est enfiévré du matin au soir, n'y a-t-il pas une trêve, un apaisement, à venir confier au crucifix ses soins et ses peines? Pour une innocente jeune fille qui n'a pas de travail et que les périls assiègent, n'y a-t-il pas une consolation, une force à venir lui confier les angoisses de son avenir? Et vous appelez cela amer! Le pied de la Croix où les peines de tant de générations de travailleurs se sont dulcifiées, vous appelez cela amer! Ingrats, ce sont vos procédés qui sont amers, insupportables d'amertume : nous ne pouvons plus les supporter!

VI

Dure envers le Christ, l'apostasie tourne ensuite sa dureté contre les âmes, pour les déchristianiser. Quelles nouveautés funèbres n'invente-t-elle pas comme moyens de corruption. La corruption a toujours existé : *corrompre et être corrompu*, voilà le siècle, disait Tacite ; mais ce qui ne s'était pas encore vu, ce sont les propor-

tions effroyables, vastes comme la mer, que la corruption a atteintes, et les nouveautés funèbres que l'apostasie a inventées.

Il s'est formé une ligue infernale pour empêcher les hommes de rester chrétiens et enfants de Dieu : il faut qu'ils tombent ! Quelqu'un nous disait avec tristesse et accablement : « Oh ! qu'il est difficile aujourd'hui de rester honnête homme ! » C'est vrai. Défense est faite par la secte, sous peine de manquer de travail et de moyens d'existence, de recourir à l'Église et aux sacrements, et de paraître chrétien. Il existe des sociétés organisées qui ont pour mission publique, avouée hautement, de détourner les âmes de Dieu ; et ce qu'il y a de redoutable, c'est que des gouvernements de grandes nations sont associés à cette mission diabolique. Le Sauveur du monde et son Église disaient : Allez, instruisez et baptisez ; la nouvelle mission est : Allez, corrompez et débaptisez.

Et tandis qu'on favorise la corruption et la perdition, on prend les moyens de supprimer et de faire disparaître le prêtre, ministre de miséricorde et sauveur de la perdition.

Aussi, voici l'épouvantable tragédie de la fin de la vie ; une comparaison dont s'est servie la Bible aidera à la faire comprendre :

En Orient, les citernes où l'on conserve l'eau de la pluie sont des fosses larges et profondes ; elles se terminent à leur partie supérieure par une ouverture si étroite qu'on peut la couvrir avec une pierre, tandis que leurs murailles souterraines sont escarpées et vont en s'enfuyant, en s'élargissant. Cette forme de citernes fait

qu'il est absolument impossible d'en sortir sans le secours d'autrui, lorsqu'on a eu le malheur d'y tomber.

Et la Bible dit : Le mal, le péché, ressemble souvent à une citerne profonde, mais dont l'ouverture est étroite, *fovea profunda, puteus angustus*¹.

Eh bien, jusqu'à ce jour, lorsqu'on avait le malheur de tomber dans le mal, fosse profonde ! il y avait le prêtre, l'ami dévoué, qui accourait à votre secours et vous sauvait. Mais aujourd'hui que s'établit une farouche interdiction de recourir au ministre de miséricorde, lorsqu'on tombe, on est perdu !

O mon Dieu, que c'est terrible !

De pauvres malades dans les hôpitaux, dont l'âme agonise sous le poids du péché comme sous la pierre de la fosse, réclament avec supplications un prêtre ; mais on s'arrange de façon à ce que ce sauveur ne vienne pas, et les malheureux entrent dans l'éternité sans avoir pu remonter la fosse aux murailles escarpées et fuyantes.

Autre nouveauté funèbre :

J'aperçois de pauvres petits innocents qui sont entraînés par la haine à l'écart de la crèche de Bethléem. On respecte leur corps, mais on va tuer leur âme. Prêtez l'oreille, on leur apprend à rire de Jésus, à bafouer le Dieu qui, de sa crèche, pour conserver leur candeur, leur tend ses petits bras. La corruption cruelle et savante n'excepte plus les enfants. Les Innocents chez le peuple d'Israël, quand ils furent immolés par Hérode, devinrent des anges ; mais les vôtres, ô pauvres mères,

¹ Proverbes, xxiii, 27.

les vôtres, destinés à une immolation plus barbare, doivent, de par l'apostasie, devenir des démons. Lamentez-vous, ô mères, lamentez-vous plus fort que Rachel !

Il y a dans l'Écriture, sur la malédiction, ces paroles : *Il a aimé la malédiction et elle viendra en lui; il a rejeté la bénédiction et elle sera éloignée de lui; il s'est revêtu de la malédiction ainsi que d'un vêtement : elle a pénétré comme l'eau au dedans de lui, et comme l'huile dans ses os*¹;

Or,

Jusqu'à ce jour, quand on commettait le crime, on recherchait la malédiction pour soi, on repoussait la bénédiction de soi ; on acceptait la malédiction comme un vêtement particulier et personnel, on la buvait ainsi que de l'eau en solitaire, et on la sentait entrer dans ses os sans en rien dire ;

Mais à présent, on recherche la malédiction pour les enfants, pour les vieillards, pour les pauvres, pour les infirmes. C'est le vêtement qu'on vient leur fournir, c'est l'eau dont on abreuve leurs entrailles, c'est l'huile avec laquelle on vient brûler leurs os ! Juste ciel, comment supportez-vous cette effroyable propagande !

Ne pas préserver les enfants de la corruption, c'est abominable ; mais les y exposer, les y enfoncer, oh ! c'est atroce !

Un tableau moderne d'un grand effet représente la scène du déluge : les eaux ont tout recouvert, les plus hautes montagnes ont disparu ; seule, une cime escarpée se voit encore, une tigresse fuyant le cataclysme y a

¹ Ps. CVIII.

porté ses petits; elle les défend contre les flots qui montent, et dans un effort désespéré elle élève, avec sa patte, au-dessus de sa tête un de ses petits.

Sectaires aux entrailles de tigre, pires que la bête cruelle, vous n'admettez plus d'abri contre la corruption, pour les enfants!

VII

Faut-il s'étonner après cela que de jeunes monstres se préparent qui terroriseront la société lorsqu'ils seront devenus grands. Il y a des traits de cynisme et de cruauté qui promettent!

Dans une école de village, un enfant, assis sur un banc, est occupé à tout autre chose qu'à ses devoirs, ses doigts armés d'un canif tailladent fiévreusement un objet. Le maître s'approche et lui demande ce qu'il fait; et l'enfant, avec une joie diabolique dans le ton et le regard, répond : *Je déchiquette le Galiléen*. Avec son canif, il taillait et coupait, membre par membre, un crucifix¹...

A Monceau-les-Mines, une cartouche de dynamite disposée par le crime fait voler en éclats les murs d'une chapelle où se trouve la sainte Réserve, et un jeune vaurien se vante en ces termes à un camarade : *Va, quand le Bon Dieu a sauté, je ne tremblais pas*.

Tous les journaux racontent des meurtres d'enfants par d'autres enfants où la précocité décuple l'horreur.

¹ Rapporté par l'*Univers*.

En présence de ces faits monstrueux et d'autres analogues qu'il est prudent de passer sous silence, on se reporte avec tristesse et épouvante à cette apostrophe du Christ : *Race de vipères !*... Ce reproche sévère s'adressait à des pharisiens vieilliss dans l'hypocrisie, à de vieux débauchés; il peut maintenant s'adresser aux enfants : *race de vipères !* Il y a des enfants qui sont élevés en vipères, tant ils ont déjà la haine de Dieu et des choses saintes !

Si un pareil état de choses dure encore quelques années, et si le venin de la haine continue à être inoculé à des troupes d'enfants, on se demande avec effroi ce dont ces jeunes monstres seront capables. Une scène de martyre à Imola, sous l'empereur Valérien, fournirait-elle la réponse ? « Un maître d'école, le chrétien Cassianus, fut livré, les mains liées derrière le dos, à de jeunes enfants qu'il instruisait. Ils déchirèrent son corps en le perçant avec les stylets d'acier qui leur servaient à écrire leurs devoirs sur des tablettes enduites de cire. La faiblesse même de ces enfants rendit plus cruelles, en les prolongeant, les souffrances de son martyr¹. »

Telle fut la scène d'autrefois : on se la représente aisément avec ses détails de cruauté.

L'apostasie contemporaine éprouvera une joie féroce le jour où, pareillement, les écoliers serviront sa haine contre les institutions chrétiennes et, au besoin, contre les maîtres chrétiens. Que les jeunes vipères se multiplient; que le cri de *ni Dieu ni maître* continue à se propager; et l'on verra le retour de la scène païenne

¹ Bréviaire romain.

d'Imola, sous une forme ou sous une autre, avec aggravation. Le paganisme livra le maître aux écoliers ; les écoliers de demain n'attendront pas qu'on leur livre leurs maîtres pour s'en jouer et s'en débarrasser.

VIII

L'apostasie, qui s'est emparée de l'enfance, savoure une autre volupté cruelle : elle s'assure les derniers soupirs.

On fait signer à de pauvres affamés, à des pères de famille pressés par le besoin, la promesse d'éloigner la religion de leur couche mortuaire, et, quand l'heure du trépas est arrivée, le pacte s'exécute avec férocité, malgré le repentir du moribond et malgré les supplications et les sanglots des familles.

Je ne sache pas qu'on puisse inventer de dureté plus diabolique : barrer le passage à la miséricorde divine au moment de la mort. L'Évangile contient cette recommandation pressante : *Ne brisez pas le roseau à demi rompu, n'éteignez pas la mèche qui fume encore.* C'est sur cette recommandation céleste, comme sur une pierre angulaire, qu'avaient été bâtis les hôpitaux, où les sœurs gardes-malades et les aumôniers parvenaient à force de ménagements, de prévenances et de soins délicats, à refaire les vies brisées, à rallumer les courages éteints : aussi, quand la mort passait dans les rangs, derrière elle le ciel recueillait... Mais à présent,

il y a des administrations civiles, où, de gaieté de cœur, on arrête sur le seuil la Miséricorde qui se présente; on ne laisse entrer que la mort; et alors le roseau à demi rompu est complètement cassé, et la mèche qui fumait encore est complètement éteinte : et pour l'éternité !...

Si une scène d'enfer fait trembler, c'est particulièrement dans un hôpital. Un témoin oculaire nous a raconté qu'il avait vu, dans la grande salle d'un Hôtel-Dieu, quatre moribonds repousser le ministre du Seigneur qui s'approchait pour leur offrir le pardon et le ciel; et à mesure que l'un d'eux détournait la tête du prêtre, les autres francs-maçons malades qui se trouvaient dans la salle battaient des mains, applaudissaient à ces fières sorties de la vie. Le témoin, lui, sortit en frissonnant, car il avait vu une chose qui n'appartient qu'à l'enfer : l'endurcissement final encouragé par des applaudissements.

Et cela se passait dans un *Hôtel-Dieu* ! L'apostasie savoure la vengeance contre Dieu. Les annales du crime rapportent qu'un brigand des Abruzzes mettait le genou sur la poitrine de ses victimes, leur enfonçait lentement un poignard dans la gorge, promettant de ne pas achever si elles blasphémaient; mais, le blasphème achevé, il enfonçait rapidement le fer avec la satisfaction d'avoir précipité chaque fois une âme dans l'enfer. L'apostasie éprouve cette satisfaction.

Mais en parlant de l'apostasie, je n'ai pas mentionné une abstraction : j'ai dépeint les apostats ! Fils du diable, hypocrites, débauchés, affreusement durs pour le Christ

leur bienfaiteur, acharnés à la perte des âmes, sans pitié pour les enfants, implacables devant les lits de mort, voilà les fils de ténèbres, nés de l'apostasie : puissé-je réussir à faire éviter leur exécration !

CHAPITRE III

L'INSOLENCÉ DU PLAN SECTAIRE

I. Comme quoi le terme d'*insolence* ne convient que trop justement à ce qui se perpète. — II. Les peuples, par grandes masses, se rangent contre Dieu. Insolence et tyrannie du *nombre*. — III. Insolence du *but* proposé à leurs efforts : l'Humanité à mettre à la place de la Divinité, l'Homme à la place de Dieu. Signification de ce but dans la laïcisation et dans le fracas des apothéoses. — IV. Insolence dans l'*exécution* : les plus belles patries chrétiennes chargées de la monstrueuse substitution ; la noble France, surnommée *le Carquois de Dieu*, retournée, comme une flèche, contre Dieu ; la noble Italie, qui doit aux Papes la plupart de ses grandeurs, retournée contre la Papauté. — V. Insolence dans le *mode d'exécution* : les lois, de saintes et justes qu'elles étaient, retournées contre Dieu et son Église. La savante persécution de Julien l'Apostat, reprise et perfectionnée, promet le succès. — VI. Insolence des *auxiliaires* du plan sectaire : faveurs prodiguées au judaïsme par l'apostasie ; vie superbe et fastueuse des juifs, méprisés hier ; leur arrogance et leur haine contre le christianisme persécuté. Cependant un partage se prépare au sein de la synagogue : juifs avec l'apostasie, israélites avec l'Église catholique. Supplication adressée à ces derniers. — VII. Insolence du *terme final* dissimulé : adoration de l'or, adoration de la courtisane, adoration du Pouvoir, et derrière toutes ces adorations, celle de Satan.

I

A en juger par la seule physionomie des fils de ténèbres, nés de l'apostasie, que nous avons esquissée,

le plan sectaire doit être épouvantable. Mais si, à la lucur des faits qui se déroulent, et à l'examen des projets qu'on ne prend plus la peine de dissimuler, on considère ce plan en lui-même, dans son but, ses proportions et son exécution, un terme bondit, en quelque sorte, sous la plume pour le qualifier : *insolence*. Le plan sectaire est insolent.

L'insolence, dans l'acception de ce mot, exprime deux idées : l'idée de quelque chose d'inaccoutumé, d'insolite ; et l'idée de l'excès dans l'audace.

C'est bien la double note de ce qui se perpète : l'apostasie prépare, pour le monde, quelque chose d'insolite, d'inouï, on ne l'aura jamais vu ; et son audacieuse tentative laissera bien loin derrière elle les excès des hérésies et des méchancetés passées.

Le récit de la Genèse, que l'assyriologie contemporaine justifie si complètement, dit qu'au début de l'histoire du monde, dans cette époque restée obscure où les hommes étaient forts et vivaient longtemps, il y avait des géants : *des géants étaient sur la terre en ce temps-là*¹, c'est-à-dire, d'après l'interprétation du texte hébreu, des hommes qui, outre une stature au-dessus de la stature commune, étaient violents, audacieux, et se distinguaient par leurs crimes. Un autre livre sacré, l'Ecclésiastique, ajoute d'eux : *Les anciens géants ont été détruits à cause de la confiance qu'ils avaient dans leurs propres forces. Dieu les a eus en exécration à cause de leur insolence*². Il ne faut plus se faire illusion, la consommation des siècles aura ses géants,

¹ Genèse, vi.

² Ecclésiastique, xvi, 8-9.

comme les a eus la genèse : géants du mal ! La stature physique des fils de ténèbres, nés de l'apostasie, n'a rien, sans doute, que de très médiocre : ce sont même des hommes dégénérés, rapetissés. Mais les moyens formidables dont ils disposent donnent à leur puissance des dimensions sans bornes, et l'insolence de leur plan renferme un défi que le ciel n'a jamais entendu.

Sondons cette insolence, comme on fait d'un abîme. Un prophète d'Israël disait des anciens géants, à propos de leur pays : *C'est là qu'ont été ces géants si célèbres, qui étaient dès le commencement, ces géants d'une si haute taille, QUI SAVAIENT LA GUERRE*¹. Voyons si ceux de l'apostasie n'entendent pas aussi, et que trop savamment, l'épouvantable guerre contre Dieu.

II

Un dogme faux et impie a été posé au commencement de ce siècle : la *souveraineté du peuple* ;

Une institution redoutable a bientôt accompagné ce dogme : la *suffrage universel* ;

Qu'est-il sorti de ce dogme et du fonctionnement de l'institution ?

Ce spectacle sans précédent dans l'histoire des erreurs du genre humain : de grandes masses de peuples qui viennent, officiellement, se ranger en bataille contre Dieu.

¹ *Ibi fuerunt gigantes nominati illi, qui ab initio fuerunt, statura magna, SCIENTES BELLUM.* Baruch, III, 26.

On appelle cet état de choses *la démocratie*.

La démocratie est-elle donc mauvaise en soi, et ses racines plongent-elles dans les enfers? Pas le moins du monde. Elle est bonne comme la monarchie, bonne comme l'aristocratie, elle complète les trois éléments d'un État, savoir : le monarque, la noblesse, le peuple. Seulement, bien loin d'être elle-même une souveraineté, elle doit se subordonner avec humilité, reconnaissance et amour, à deux souverainetés qui lui procurent son organisation, sa force, sa beauté, son bonheur, et qui sont :

La souveraineté de *Dieu*, de qui elle relève, comme toute créature, comme la monarchie et l'aristocratie ;

La souveraineté *d'un chef*, élu avec poids, nombre et mesure, quel que soit, du reste, son nom (président, prince, consul), à la sagesse et au génie duquel elle confie ses destinées pendant qu'elle se livre à ses rudes labeurs absorbants, et avec qui elle respecte le pacte gouvernemental, conclu ensemble.

Cette subordination, hélas ! ne s'est pas accomplie, à la date fameuse de l'avènement de la démocratie : 1789.

Le peuple, alors, s'est affranchi de Dieu, et s'est affranchi de tout chef; à l'instigation de perfides rhéteurs, il a proclamé sa propre souveraineté.

Cette indépendance, impie vis-à-vis de Dieu, imprudente dans le rejet d'un chef légitime ou choisi avec sagesse, n'a amené, à la démocratie égarée et téméraire, que des désastres. Sa souveraineté ne traîne après elle que des calamités; elles crévent les yeux, et aussi, le cœur !

Première calamité : les Droits de l'homme, décalogue

et évangile de la démocratie, ne font que *faire verser des larmes* à l'homme; jamais, en effet, la personnalité humaine n'a été plus méprisée, plus asservie, plus écrasée, plus malheureuse!

Deuxième calamité : la souveraineté du peuple n'a pas empêché le pouvoir de tomber dans les mains d'*exploiteurs* qui, tour à tour, ont trompé cruellement le peuple en le flattant. « Dans une démocratie gouvernée chrétiennement, le pouvoir s'élève vers les hauteurs lumineuses et s'exerce par l'aristocratie de l'intelligence et du mérite; dans les démocraties livrées à des athées, l'autorité s'abaisse, de degrés en degrés, jusqu'aux sombres marécages où les miasmes empoisonnés fermentent; le pouvoir finit par tomber entre les mains de scélérats bêtes et méchants¹. »

Un peuple qui se passe de Dieu dit aux chefs ambulants qui se succèdent : *C'est l'abomination qui vous a choisis*², et ces chefs sont forcés d'être abominables.

Troisième calamité : au début de son avènement, la démocratie voulait borner son impiété à *se passer de Dieu*. Elle ne s'est pas arrêtée là, elle ne pouvait pas s'y arrêter. Des meneurs, les chefs de la secte, lui ont dit : Va contre Dieu! Le passage de *sans Dieu* à *contre Dieu* a été franchi, et l'heure présente n'est-elle pas au spectacle de grandes masses de peuples qui sont en marche contre le ciel? Le temps des géants est revenu!

Il en résulte cette première insolence du plan sectaire, d'autant plus excessive qu'elle s'aide de la plus impi-

¹ Journal *l'Univers*.

² *Abominatio est qui elegit vos*. ISAÏE, xli, 24.

toyable tyrannie : l'insolence et la tyrannie du *nombre*. Une feuille catholique la décrit en ces termes expressifs :

« Le nombre est sourd. Nulle raison ne le touche, il s'est fixé à cette triomphante résolution de n'entendre rien, de se fermer à toute vérité, à toute parole heurtant la passion ou l'erreur qui lui est chère.

« Le nombre défie la raison, défie l'évidence, défie l'éloquence. Pour se garantir des pénétrations du vrai, il a sa surdité voulue. Il se fait de cette invulnérabilité *sui generis* un sujet d'orgueil.

« Ne pas comprendre, c'est sa revanche à lui, sa représaille de l'infériorité où l'ont tenu les ci-devant classes dirigeantes.

« Le nombre est sourd ou fait le sourd. N'est-ce pas épouvantable ? Aussi ce qui domine ou éclaire est comme s'il n'était pas ; ce qui était dessus est mis dessous. Rien qu'à faire celui qui n'entend pas, le nombre supprime de fait à peu près tous les genres de supériorité, supériorité dans la compétence, dans les doctrines, autorité des grands exemples ; le nombre, quand il veut, met ces luminaires sous le boisseau, et en étouffe la flamme.

« Disons vite que le nombre n'est pas, il s'en faut, le principal coupable. Les ravages qu'il commet ne lui sont qu'en partie imputables. Des malfaiteurs publics travaillent le peuple, le trompent sans pudeur, lui soufflent les haines insensées. Pour désigner la soi-disant opinion du pays, on se sert volontiers d'un mot : *le torrent de la volonté nationale*.

« Le torrent, agent devastateur, ne peut être que le peuple spécial de l'émeute et du scrutin radical, le peuple

préparé par les meneurs révolutionnaires, grisé par eux de l'alcool de sa prétendue souveraineté¹. »

Combien justes et saisissantes sont ces réflexions ! Que de fois, durant ces vingt dernières années, ne se sont-elles pas vérifiées dans les actes de brutalité d'une majorité impie ? Ici, c'était un conseil municipal qui rayait le terme *Dieu* de tous les livres de classe ; là c'était une Chambre législative qui accompagnait de hurlements ses votes contre les institutions catholiques. Une locution célèbre est née de cette tyrannie insolente du nombre : *La mort sans phrases* ; les institutions catholiques n'ont pas à parler, elles n'ont qu'à mourir !

III

Sans Dieu, puis contre Dieu, telles sont donc les étapes que la secte fait parcourir à la démocratie : mais dans quel but ? que poursuit le plan sectaire ?

Ce but :

Substituer à la Divinité, l'Humanité ; à Dieu, l'homme. Dieu n'est plus, l'homme le remplace !

¹ *Journal l'Univers*. — M. de Tocqueville, nonobstant ses affections pour la démocratie, a reculé épouvanté devant la vision du despotisme de la majorité. « C'est, dit-il, une nouvelle physionomie de la servitude. Il y a là, je ne saurais trop le redire, de quoi faire réfléchir profondément ceux qui voient dans la liberté de l'intelligence une chose sainte et qui ne haïssent point seulement le despote, mais le despotisme. Pour moi, quand je sens la main du pouvoir qui s'appesantit sur mon front, il m'importe peu de savoir qui m'opprime, et je ne suis pas mieux disposé à passer ma tête dans le joug, parce qu'un million de bras me le présentent. » TOCQUEVILLE, *Démocratie en Amérique*, t. III, p. 20.

N'est-ce pas l'insolence de l'usurpation ?

L'usurpation, en effet, forme le fond de la malice humaine, depuis le péché. Le paganisme antique avec ses mille dieux aux formes humaines a été l'accaparement, l'absorption, de la divinité dans l'humanité; mais l'audace moderne tente une entreprise plus nettement usurpatrice : la supplantation directe de Dieu par l'homme. Plus de détours : *Dieu* est de trop; *l'Homme-Dieu* est de trop; *l'Église de Dieu* est de trop; ce que l'homme veut, c'est lui-même; c'est lui seul. La Divinité ayant été balayée, apparaîtra l'Humanité !

Dans un âpre désert de l'Orient, au milieu d'un buisson qui brûlait sans se consumer, l'Éternel avait révélé son nom au pâtre qui fut Moïse : « *Je suis Celui qui suis*; tu diras aux enfants d'Israël que *Celui qui est* t'envoie vers eux. » O terre de l'Orient, murmure le plan sectaire, tu prétends avoir entendu cela; Arabie, pays de l'encens, tu as envoyé cette révélation, avec tes parfums, dans toutes les directions de la terre; mais l'Occident, lui, comme un robuste travailleur en pleine possession de lui-même, avec ses bras noircis par le travail, avec les flots de fumée de ses chars de feu, l'Occident apporte au monde une autre révélation que voici : Dieu n'est pas, mais l'homme est; il est à lui-même son Dieu, et c'est à lui de se créer sa félicité.

Quelque incroyable et monstrueuse que soit cette tentative d'usurpation, elle est cependant en train de s'accomplir; trois grands courants de supplantation le prouvent surabondamment :

N'y a-t-il pas d'abord le *transport sacrilège sur le peuple souverain, des attributs de la Divinité?*

« Suivant le blasphème révolutionnaire, le peuple est Dieu ; on lui en reconnaît les incommunicables attributs : l'infailibilité, l'inviolabilité, l'impeccabilité, l'indiscutabilité...

« Dès lors pas de discussion, pas de contradiction ; les pouvoirs émanés du peuple ne souffrent pas de telles familiarités. Prohibition de toute liberté d'examen, c'est bien un culte cela, un abominable et sacrilège culte qui veut s'imposer par la force.

« La souveraineté populaire n'est bornée sur aucun point et dans aucune direction ; elle est sans limite, sans devoir, sans foi ni loi. Une telle souveraineté n'a qu'un nom qui la caractérise : elle est l'omnipissance du mal¹. » Que nous sommes loin des belles doctrines traditionnelles qui plaçaient le trône de Dieu au-dessus des sociétés et disaient qu'il est le suprême arbitre des destinées ! Dieu est détrôné : le suprême arbitre est le peuple souverain.

De cette supplantation insolente, n'y a-t-il pas une autre preuve dans *la laïcisation* ? En effet, outre les spoliations iniques qui sont la suite de cette mesure, à quoi vise-t-on en laïcisant ? que déclare-t-on ouvertement ? On déclare qu'on veut substituer à Dieu, à l'Homme-Dieu, à l'Église de Dieu, un état de choses purement humanitaire ;

En laïcisant les écoles, substituer à l'éducation chrétienne, une éducation humanitaire ;

En laïcisant les hôpitaux, substituer à la divine Charité, des soins humanitaires ;

¹ Journal *l'Univers*, Ph. Serret.

En laïcisant les funérailles, substituer à la mort chrétienne, une mort humanitaire ;

En laïcisant toutes choses, substituer à la civilisation chrétienne, une civilisation humanitaire.

Nous sommes assez grands pour gouverner nos affaires ! s'écrient superbement les législateurs de la nouvelle Humanité ; les vieux siècles de superstition avaient introduit dans nos affaires la *main de Dieu* ; nous, nous ne reconnaissons que les *bras de l'homme* !...

De cette supplantation insolente, n'y a-t-il pas une troisième preuve indéniable dans ce scandale qui dure : l'église de la patronne de Paris, sainte Geneviève, *enlevée au Dieu vivant et adjudgée au fracas des apothéoses*. La Majesté du Dieu vivant remplissait ce temple ; on lui a signifié un matin : Va-t-en, car voici de grands morts de la race humaine qui viennent prendre ta place. Le journalisme a décrit ainsi qu'il suit l'insolence de ces apothéoses :

Paris, 28 mai 1885

« Il se prépare l'apothéose païenne d'un homme, par une ville redevenue elle-même l'émule profane de Rome et d'Athènes.

« La mort de Victor Hugo est l'unique objet qui occupe aujourd'hui la France et le monde. Je suis frappé de l'entraînement universel qui précipite les esprits autour de ce cercueil : c'est un délire. On va faire, dans Paris, ce qui ne s'est jamais vu. Les funérailles d'un poète prendront des proportions que l'histoire d'aucun peuple n'a encore constatées : ni roi, ni libérateur, ni grand homme d'aucune sorte, n'auront connu pareille apothéose.

« Il serait puéril de le contester, de semblables honneurs ne sont rendus qu'à une personnalité souveraine. Ça ne suffit pas ; il faut ajouter que cette personnalité souveraine est la réduction

de tout un peuple, disons mieux, de toute une époque, à un moment donné de l'histoire de l'humanité.

« Si la France s'émeut, si toutes les nations s'émeuvent comme la France, parce que V. Hugo vient de mourir, concluez que V. Hugo était la lyre vibrante de toutes ces âmes agitées. la voix où notre temps se sentait passer avec éclat, dans tout le transport de ce qui le passionne le plus. L'œuvre colossale de V. Hugo restera l'expression la plus vraie et la plus palpitante du XIX^e siècle. Que vaut cette œuvre, que vaut cette expression, que vaut ce XIX^e siècle? L'avenir le dira.

« On le trainera au Panthéon, d'où l'on a chassé l'image de Jésus-Christ. On le divinisera.

« Révolutionnaire jusqu'aux moelles, parce qu'il était orgueilleux jusqu'aux moelles, il reçoit aujourd'hui, du siècle qu'il a formé, l'apothéose qui met le comble à sa funeste influence son indécente gloire. »

Paris, 31 mai 1835.

« Ce matin je suis allé jusqu'aux Champs-Élysées. J'ai jeté un coup d'œil sur l'Arc de Triomphe, à l'ombre duquel se dresse le gigantesque et cependant gracieux catafalque où repose, depuis minuit, le cercueil du poète acclamé. L'effet d'ensemble est grandiose. Le groupe de Falguières est voilé : le quadriga n'apparaît qu'à travers une gaze noire qui donne au monument un caractère solennel de deuil national. De longues oriflammes pendent jusqu'à terre. Je n'apercevais pas les fantastiques lueurs des lampadaires énormes qui forment ceinture à cet Arc triomphal, devenu un triomphal tombeau. Mais le soleil couvant de ses rayons adoucis l'avenue verdoyante des Champs-Élysées ; cette foule montant comme une marée irrésistible de flots humains et venant battre, comme un écueil, le trophée de notre gloire militaire servant d'abri à notre gloire littéraire : ces lignes d'argent, dessinées par les broderies sur les tentures du catafalque, coupant le fond sombre des draperies funèbres et brillant comme des éclairs fixés : tout cela mêlé au bruit immense des voitures, aux rumeurs confuses de la multitude et aux émotions que j'éprouvais malgré moi, a laissé dans mon imagination l'un de ces incomparables tableaux qu'on n'oublie jamais.

« Mais l'éclat poétique et la portée historique de l'événement

extraordinaire qui se passe aujourd'hui sous mes yeux ne me dissimulent ni les vices et les fautes du héros, ni la tristesse des conséquences de son apothéose.

« Non, le triomphe posthume qu'on lui fait ne me cache rien des laideurs de son âme, de la béate et criminelle indulgence pour le mal qui forme aujourd'hui le fond de l'oraison funèbre de V. Hugo. Mais ses funérailles sont significatives autant que grandioses, et je le dis : Victor Hugo est un *monde* ; le juger en bloc est un contre-sens. L'analyse seule peut en venir à bout. Or, les masses ne connaissent pas l'*analyse* et procèdent par synthèse. « *Christ laïque, politique incorruptible,* » voilà les deux médailles que le *Petit Journal* a suspendues, depuis dix jours, à la boutonnière de ses 600 mille lecteurs. »

2 juin 1885.

« La journée d'hier restera mémorable. Jamais Paris n'avait assisté à un spectacle aussi extraordinaire. J'ai pu juger de l'éclat de ces obsèques inouïes grâce à de puissantes jumelles que j'ai tenues braquées, pendant deux heures, sur l'immense et radieux cortège qui descendait, comme un fleuve, l'avenue des Champs-Élysées. Quel luxueux déploiement d'oriflammes et de couronnes ! Quelles bannières, quels bouquets de fleurs, quels emblèmes tour à tour grandioses et gracieux ! Cette apothéose païenne relègue loin derrière elle ce que les Anciens nous racontent des Panathénées ou des triomphes militaires de César au Capitole. Il faut renoncer à décrire la pompe éblouissante, rendue plus radieuse encore par les rayons du plus beau soleil. Aussi quels reflets jetaient de toutes parts les casques étincelants de nos cuirassiers et de nos dragons, les hampes dorées des drapeaux, les vives couleurs des immortelles, des violettes, des lierres, des palmes frémissantes, que des groupes de tout costume et de toute stature, depuis les enfants des bataillons scolaires jusqu'aux viriles délégations des sociétés d'harmonies ou de l'école Saint-Cyr, portaient triomphalement sur leurs épaules, comme dans nos processions catholiques on porte les images des Saints ou leurs précieux reliquaires ! Ce long défilé a duré de midi moins le quart à cinq heures et demie du soir. Deux choses m'ont surtout frappé : le groupe brillant des généraux à cheval, et les chars éblouissants qui sui-

vaient — contraste voulu — le corbillard des pauvres contenant le cercueil de Victor Hugo. Rien de plus majestueux et de plus poétique que cet entassement harmonieux de couronnes, surmontées de faisceaux tricolores, et trainés par six chevaux en *grand gala*. V. Hugo n'a jamais pu rêver de tableau plus splendide, et l'*antithèse* qui était sa figure de rhétorique par excellence y recevait sa suprême consécration dans le rapprochement que le regard faisait malgré lui entre cette bière nue, d'aspect indigent, et la somptueuse magnificence qui lui servait pour ainsi dire de royale et incomparable escorte. On assistait non pas aux funérailles d'un poète, mais, semblait-il, aux funérailles de la poésie même, autour de laquelle ondoyait tout un peuple en deuil.

« Le monde a changé de figure. La France moderne n'a plus rien de l'ancienne France. V. Hugo et Voltaire nous ont pétri des traits nouveaux : notre masque gardera longtemps l'indélébile empreinte de leurs doigts de géants.

« Il y a là de quoi faire réfléchir. »

Oui, certes, il y a de quoi faire réfléchir. Les tendances de l'homme à supplanter Dieu et à se déifier prennent de jour en jour, d'heure en heure, des formes et des dimensions qui font peur.

IV

L'insolence du plan sectaire est loin d'être épuisée.

Expulser Dieu, déifier l'homme, voilà donc le but à atteindre. Mais qui sera chargé de conduire officiellement l'entreprise, et d'y entraîner le reste du genre humain ?

« Les deux nations les plus catholiques », répond

avec une joie maligne le plan sectaire. « La France et l'Italie ont amené autrefois le monde à Dieu, au Christ et à l'Église ; la France et l'Italie conduiront maintenant la guerre du monde contre Dieu, contre son Christ, et l'Église. »

Dans la conception de ce gigantesque contraste, quelle insolence n'y a-t-il pas ? L'ennemi acharné du genre humain, Satan, a pu seul concevoir et inspirer une pareille antithèse. Son orgueil ne savourerait-il pas la plus basse jouissance, si jamais il pouvait s'adresser ainsi à la France : « Toi, la fille aînée de l'Église ! Non, tu es la mienne à présent ! »

Un pape illustre, saint Grégoire le Grand, a dit de la France : *elle est le carquois de Dieu*. Cette idée du carquois de Dieu est belle et fière. Elle vient de la Bible. Isaïe, voulant caractériser la mission du Christ ou encore celle d'un Élie ou d'un Jean-Baptiste, les fait parler de la sorte : *Dieu m'a mis en réserve comme une flèche choisie, il m'a tenu caché dans son carquois*¹. En effet, lorsque l'Éternel, en arbalétrier des grands combats, a lancé dans le monde son Christ ou des hommes intrépides et sûrs comme Élie et Jean-Baptiste, il a, immanquablement et inévitablement, touché le but arrêté dans ses desseins. Eh bien, à ce rôle d'honneur a été associée la France : elle est devenue le carquois de Dieu !

Y a-t-il dans les commencements de l'Église une hérésie grandissante à arrêter dans sa marche, à clouer à terre ? une flèche part du carquois de Dieu, c'est la

¹ ISAÏE, XLIX.

France : Clovis transperce et finit dans les plaines de Vouillé l'hérésie arienne.

Y a-t-il le cimenterre musulman à confondre dans son éclair par un éclair plus vif et plus prompt ? une flèche part du carquois de Dieu, c'est la France ; Charles Martel écrase sous les murs de Poitiers l'invasion musulmane.

Y a-t-il l'indépendance du chef de l'Église à garantir, un Pape est-il en péril ? le sifflement de la flèche qui part se fait entendre au-dessus des Alpes, c'est la France ! et le Pape qui, à sa gauche, avait déjà Constantin, voit à sa droite se placer Charlemagne.

Y a-t-il une injustice commise quelque part, s'élève-t-il le soupir d'un innocent opprimé, fût-il soupiré au bout du monde ? une oreille l'entend et une flèche part, c'est la France, et des bras se tendent pour remercier la libératrice.

La France était donc, dans un sens très vrai, le carquois d'honneur et de réserve flottant aux côtés du Tout-Puissant. Mais voici, depuis la Révolution, un retournement lugubre, semblable au retournement d'une flèche qui reviendrait contre celui qui l'aurait lancée :

Y a-t-il la base même du foyer domestique à ébranler par le divorce ? ce trait aigu atteint le cœur de Dieu, et l'on dit qu'il vient de France !

Y a-t-il le crucifix à arracher, à faire tomber des murailles ? ce trait aigu part, et l'on dit qu'il vient de France !

Y a-t-il l'innocence des enfants à compromettre dans sa fleur ? Y a-t-il la sœur de charité à éloigner

du lit des malades dans les hôpitaux ? Ces deux traits aigus partent, et l'on dit qu'ils viennent de France !

Y a-t-il le dernier soupir, le dernier regard du moribond à détourner du ciel et de la miséricorde ? Ce trait aigu part, et l'on dit qu'il vient de France !

Voilà un retournement lugubre et bien étrange. Doit-on en déduire que le carquois de Dieu est devenu le carquois du diable ? Blasphème serait une pareille déduction ! De même qu'autrefois l'arche d'alliance était tombée au pouvoir des Philistins sans rien perdre de sa sainteté, la France tombée au pouvoir des sectaires conserve l'espérance de reprendre et de continuer sa mission d'honneur. Léon XIII la soutient de cette espérance : ne la nomme-t-il pas la très noble nation de France, *nobilissima gens Galliarum* ?

Vous me faites servir à vos iniquités, dit-elle à ses oppresseurs, et je déteste l'iniquité.....

Néanmoins, quelle insolente satisfaction pour Satan d'avoir réussi à faire inscrire au plan sectaire : On visera Dieu, de la terre de France !

« Vous me faites servir à vos iniquités, et je déteste l'iniquité, » peut dire également la noble Italie.

Des bouches d'or et des plumes savantes et émues ont célébré l'Italie, mais nulle éloquence ne nous a semblé plus émouvante que les accents arrachés à un cœur d'ange et de femme, au moment où la Révolution inaugurerait dans la péninsule son œuvre de défiguration :

« Et maintenant, après tant de douleurs, ma passion pour ce pays est toujours la même, ou plutôt plus forte,

car à présent je sais pourquoi je l'aime, je sais quelle est la source d'où ce délicieux parfum se répand sur l'Italie.

« Oh ! oui, j'aime et j'aimerai toujours ce pays, dont le peuple croit à une patrie éternelle, à des amis invisibles auxquels il parle dans ses joies et dans ses peines ; ce pays dont presque chaque ville voit son Dieu réellement présent, exposé continuellement aux yeux d'une foule qui adore ! J'aime ce pays qui a connu toutes les gloires et qui les a toutes rapportées à Dieu ; ce pays dont les habitants ont su atteindre la perfection du beau en toutes choses, et qui cependant connaissent moins que d'autres l'ambition et la fatuité.

« J'aime ce pays, où les âmes et les fleurs répandent plus de parfum qu'ailleurs ; ce pays, qui vit naître saint François d'Assise et l'autre doux François, et tant d'autres saints et saintes au cœur brûlant ; ce pays, où toutes les fêtes sont religieuses, où l'on rencontre sur son chemin l'habit que portèrent saint Benoît, saint Dominique, saint François, saint Ignace et d'autres dont le nom est écrit avec les leurs au livre de vie ; ce pays, où tant de vies humbles et obscures s'achèvent au fond des villages, comme au fond des cloîtres, par une sainte mort. J'aime ce pays, qui renferme la ville où règne le représentant de Jésus-Christ, la Ville Sainte, où tant de vertus se sont pratiquées de tous temps et où est venue se fortifier celle de tous les grands bienfaiteurs de l'humanité.

« Oh ! j'aime ce pays où le blé et la vigne semblent se presser de croître pour servir au plus sacré des mystères ; ce pays si doux à l'âme, si enchanteur aux yeux,

qu'il me semble qu'en mourant on pourrait se dire :
« Je vais voir bien mieux que l'Italie¹ ! »

C'est cependant ce pays auquel on s'efforce de persuader que sans la présence du Chef de l'Église sur son sol et dans son histoire, il atteindrait les plus hautes destinées dans l'aréopage des nations. L'Italie chrétienne ne le croira jamais. Tant que Venise ne sera pas morte avec le lion de Saint-Marc, tant que Gènes élèvera au-dessus des flots ses palais de marbre, tant que Florence couvrira l'Arno des splendeurs de son génie, on ne pourra croire que la Rome des Papes fut une cause de décadence, de servitude et d'opprobre. Il y a des accusations qui se répondent à elles-mêmes, et des injustices qui sont l'honneur des grandes choses.

Néanmoins, là encore, quelle insolente satisfaction pour le père du mensonge d'avoir fait inscrire au plan sectaire : On persuadera à l'Italie de se débarrasser de la Papauté !

V

« C'est par des lois correctes, continue le plan sectaire, que Dieu, le Christ, le Pape, l'Église, les sacrements, les croix, doivent vider le terrain. Que celui qui a fait la Loi ancienne et la Loi nouvelle, le Décalogue et l'Évangile, déluge à son tour, au nom de la Loi ! »

¹ *Le Correspondant*, juin 1866, p. 311.

Ce mode d'exécution est d'une insolence qui n'a pas de nom. Faire servir les deux plus belles patries chrétiennes à l'expulsion de Dieu, du Christ et des choses saintes, est déjà une audace inouïe ; mais y employer correctement la Loi, c'est le comble !

En effet, voici le plus formidable péril des temps modernes ; de courtes et lumineuses sentences de Bossuet sur les lois, rapprochées de ce qui se passe, aideront à le faire comprendre ¹.

Première sentence : *La loi est réputée avoir une origine divine.* C'est pourquoi, ajoute Bossuet, tous les peuples ont voulu donner à leurs lois une origine divine, et ceux qui ne l'ont pas eue ont feint de l'avoir. C'est ainsi que les lois deviennent sacrées et inviolables.

Mais à présent que Dieu est chassé, l'origine des lois est la *volonté nationale*, c'est-à-dire la volonté d'une multitude dirigée par des chefs sectaires que *l'abomination a choisis*.

Deuxième sentence : *L'intérêt et la passion corrompent les hommes, mais la loi est sans intérêt et sans passion.*

A présent, au contraire, la passion est dans les lois ; la haine y transpire contre le catholicisme ; le vil intérêt égalemeut les anime, c'est pour dépouiller les catholiques qu'on les fait.

Troisième sentence : *La loi est sans tache et sans corruption.*

A présent, au contraire, les lois sont pleines de taches ; elles favorisent la corruption.

¹ BOSSUET, *Politique tirée de l'Écriture Sainte*, liv I^{er}, art. iv.

Et d'autre part, cependant, ces lois demeurent entrelacées à des restes de christianisme, par exemple, le Concordat et ses articles organiques.

Or,

C'est au nom de pareilles lois qui n'ont plus de liaison avec Dieu, qui expriment la passion et l'intérêt, qui sont pleines de taches et qui, d'autre part, demeurent entrelacées à des restes politiques de christianisme, c'est au nom de ces lois, au nom de la Loi, qu'on vient dire et signifier dans des patries chrétiennes comme la France et l'Italie, façonnées par le christianisme au respect de la loi : Dehors les religieux ! plus de processions ! obligation du service militaire pour les prêtres ! incapacité d'enseigner pour les cléricaux ! incapacité de posséder pour les congréganistes ! et, de la sorte, s'étale, se prolonge et se stabilise la plus douloureuse et la plus savante persécution qui se soit encore organisée, où l'on voit les justes condamnés par la justice, mais une justice révolutionnée, de chrétienne qu'elle était ¹ !

Si Julien l'Apostat pouvait reparaître, assurément, son cœur se gonflerait d'orgueil ; car le plan de la savante persécution dont il a eu l'idée est repris, et *cette fois*,

¹ Une tradition porte que la France, après de longues iniquités, à une époque qui ressemble à la nôtre, se réveillera un matin sans voir se lever le soleil. Plusieurs jours durant, elle demeurerait dans les ténèbres, au milieu desquelles des spectres sortis de l'enfer viendraient tourmenter les vivants. Ne semble-t-il pas que l'état qui se prépare ressemble à celui dont cette tradition nous menace ? Plus de magistrature, plus de justice. Le flambeau est éteint. L'obscurité est profonde, et dans cette nuit, des fantômes de magistrats sortis des caveaux maçonniques, comme d'un ossuaire, viennent siéger à des tribunaux sans Dieu et rient grossièrement à la face du monde qui demande justice !

se dirait-il, *tu ne vaincras pas, Galiléen!* Évitant le plus possible la violence et l'effusion du sang, il avait eu l'idée de mettre les chrétiens hors l'enseignement, hors les professions libérales, hors les moindres charges de l'État; de leur soustraire tous les moyens d'existence et d'activité, et de forcer ainsi le christianisme à étouffer, à tomber et à finir, faute d'air et d'aliment. L'histoire rapporte que, à l'époque de son expédition contre les Perses, Julien traversait la plaine de Cyrestica, quand il aperçut la grotte d'un saint ermite, nommé Domitius, assiégée par une foule d'affligés et de malades qui venaient demander à l'homme de Dieu des consolations ou la guérison de leurs infirmités. L'Apostat, frappé de ce spectacle, s'arrête et va droit à l'ermite. — « *N'as-tu pas pris l'engagement de vivre seul?* lui cria-t-il dès qu'il l'aperçoit. *N'est-ce pas pour cela que tu t'es retiré dans ce désert? Que signifie cette foule? Pourquoi violes-tu ainsi ton vœu?* » — « *Mon âme et mon corps sont bien véritablement reclus dans cette caverne,* répond le solitaire, *mais je ne puis renvoyer ce peuple dont la foi me poursuit au désert.* » — « *Ah! ce n'est que cela!* dit Julien avec un ricanement féroce, *eh bien, je vais t'aider.* » — Et il ordonne de murer la grotte. Le saint ermite y mourut de faim.

Le plan sectaire moderne se promet le même résultat.

La France, l'Italie, les patries chrétiennes, étaient, pour le christianisme, ce que l'ermitage au désert était pour le saint ermite : les multitudes et les peuples des autres parties du monde accouraient demander au christianisme ses bienfaits, particulièrement sur le sol de France et d'Italie. Eh bien, c'est en France même, en

Italie, dans les patries chrétiennes, que le christianisme devra étouffer, tomber et finir : les lois serviront à le murer, elles le murent déjà. Et Satan et l'apostasie moderne, avec un ricanement féroce, attendent patiemment, derrière les lois, comme derrière les portes de l'Enfer, l'agonie de l'œuvre du Galiléen !

VI

Dans l'effroyable plan qui s'exécute, il y a encore l'insolence des auxiliaires.

Julien l'Apostat, lorsqu'il avait voulu détruire la religion chrétienne, avait appelé à la rescousse deux auxiliaires : le paganisme dont il ranima les fausses divinités, les usages et les fêtes, et le judaïsme, dont il entreprit de reconstruire le Temple.

L'apostasie moderne, héritière, en l'agrandissant, du plan de Julien l'Apostat, s'est souvenue des deux auxiliaires. L'aide du premier s'est déployé avec fracas à l'ouverture de la Révolution française, et il est demeuré célèbre, alors que, de 1789 à l'Empire, les coutumes ramenées de Rome païenne, d'Athènes, de Sparte, roulèrent leurs flots de vase impure dans la vie de la nation très chrétienne, et que les bourreaux dansèrent, comme les satyres anciens, sur les corps des prêtres et des chrétiens massacrés : mais l'aide du paganisme est épuisé, et c'est maintenant le tour du judaïsme, comme auxiliaire de persécution.

Hâtons-nous de dire que la plupart des israélites ne sont pas persécuteurs, que beaucoup même sont animés de dispositions fraternelles pour leurs concitoyens chrétiens, mais que la malveillance invétérée du judaïsme à l'égard du christianisme est persécutrice. En outre, l'imagination d'Israël n'a pas cessé d'être hantée par un rêve de domination universelle : en sorte que, par ces dispositions innées et traditionnelles de malveillance, et par ce rêve de la domination, tous les israélites participent, bon gré, mal gré, au rôle de persécuteurs adopté par un certain nombre d'entre eux, qui ont pris rang dans les loges maçonniques, et même les dirigent. Ils font cause commune ; tacitement, ils acceptent cette responsabilité, et la meilleure preuve, c'est que nul rabbin, nul israélite de renom, ne s'est levé pour protester contre la persécution à laquelle les catholiques sont en butte : autrefois, les papes se sont levés pour protéger les israélites persécutés ; aujourd'hui, pas un rabbin n'a fait acte de reconnaissance. Tout le peuple juif peut donc être considéré, sinon comme appartenant au camp des persécuteurs, du moins comme son allié : absents du Golgotha, ils n'ont pas démenti le crime de leurs pères et ils portent le poids du sang ; absents des loges maçonniques, les israélites honnêtes portent le poids de la persécution contre les catholiques parce qu'ils n'ont pas encore eu le courage de la blâmer et de démentir leur participation. Satan a regardé ce peuple, et il a dû se dire : « Je le déteste, il me déteste, et tous les autres peuples le détestent. Je le déteste, parce que de lui est né le Fils de Dieu et qu'il doit servir aux derniers desseins de la Providence. Il me déteste, parce

que, malgré notre entente au Calvaire, il demeure, contre moi, le défenseur de l'unité de Dieu. Et les peuples le détestent, parce qu'il attire à lui tous les sacs d'or. Néanmoins, ce sera lui qui va devenir, mieux encore que le paganisme, l'auxiliaire le plus précieux dans la lutte contre le catholicisme que je déteste souverainement... Reprends courage, Satan, il y aura la mêlée des haines !... »

De fait, pour la première fois depuis Julien l'Apostat qui avait voulu reconstruire le Temple de Jérusalem, le peuple juif est rentré en ligne, appelé positivement par l'apostasie moderne.

Et l'insolence accompagne tous ses mouvements :

Insolence de sa fortune en face des malheurs des catholiques. Quelle joie secrète d'abord, et maintenant bruyante, ce contraste ne lui inspire-t-il pas ? « C'est notre tour à présent : la revanche du Talmud sur l'Évangile ! Vive 89, notre nouveau Sinäï ! Trop longtemps on a dit : *Sus aux juifs !* ce n'est pas un mal qu'on dise : *Sus aux curés !* »

Insolence dans les complaisances de l'apostasie à son égard. Des ministres de la guerre interdisent aux soldats de la très noble France d'assister à la messe, même un jour de Pâques ; mais pour les juifs qui sont sous les drapeaux, des circulaires datées du cabinet du ministre, écrites de sa main, enjoignent à tous les chefs de corps de les laisser aller dans leurs foyers pour y célébrer leurs Pâques juives. Les exceptions, les faveurs, les adulations prodiguées aux juifs sont encore plus révoltantes dans les autres ministères. Les patries chrétiennes se meurent, et à cet être sans patrie, leurs dépouilles sont adjugées !

Insolence de son faste. Hier encore, il était la fable et la risée des peuples, fugitif, sans demeure fixe ; et aujourd'hui, il est installé dans les hôtels somptueux et les palais royaux. Les chasses des parcs princiers lui appartiennent. Les rois se prosternent devant son sceptre. Le Père Lacordaire avait dit, à propos des mœurs qui commençaient à redevenir païennes sous Louis XIV : *Dans la chambre où avait dormi saint Louis, Sardanapale était couché. Stamboul avait visité Versailles et s'y trouvait à l'aise ;* aujourd'hui ne dirait-il pas, en abaissant forcément son magnifique langage : « La *Judengrass* a visité Versailles et s'y trouve à l'aise ; dans la chambre où ont dormi les rois de France, s'apprête à s'allonger quelque revenant-squelette d'une race flétrie ; et si les mariages mixtes continuent à être recherchés par des couronnes de ducs en détresse, les couches royales ne sont plus à l'abri !... »

Insolence dans le ton de ses journaux. Ce n'est pas précisément le ton d'un parvenu, car il a été roi : peuple-roi avec David et le divin Messie ! C'est le ton cruel et hautain d'un humilié resté orgueilleux et qui se sent redevenir le maître. Quelles injures ignobles et ordurières les écrivains-reptiles dont il achète la plume, ne déversent-ils pas journellement sur l'auguste Chef de l'Église et sur les catholiques ? Et si cette parole qu'on prête à un potentat de la finance est réelle : *Je ne sais vraiment pas comment les petits chrétiens feront pour vivre dans cinquante ans,* quelle insolente domination se prépare sous les ongles des vautours de la finance !

Insolence de ses manières persécutrices. Il y a quelque chose d'étrange dans la persécution contem-

poraine : la violence, en effet, ne la caractérise pas, mais la ruse, l'hypocrisie, la ténacité et la patience. « Elle décele Caïphe : » c'est le frisson général ! Rien n'est précipité dans les coups qui frappent les catholiques, tout est calculé, vil, rampant. La société chrétienne n'est pas exposée dans les amphithéâtres aux bords des tigres et des léopards, elle est saignée lentement, à la juive. Par une dérision qui fait exulter la secte, ce qui reste du temporel des Papes, le Vatican, était l'emplacement de l'ancienne juiverie à l'époque où saint Pierre vint à Rome ; or, de connivence avec l'apostasie, la Haute Banque enveloppe et enserre le Vatican de constructions insolentes, pour y étouffer la Papauté : la fumée des usines pénètre dans les jardins du Pape, indice de mépris, et prélude de l'étouffement ¹.

Voilà l'auxiliaire ! le ricanement de Satan et du plan sectaire n'est-il pas motivé : *Tu ne vaincras pas cette fois, Galiléen !*

On sait que lorsque Julien entreprit de rebâtir le Temple de Jérusalem, des globes de feu sortirent tout à coup des entrailles du sol et dévorèrent, avec une partie des ouvriers épouvantés, les commencements de l'audacieuse reconstruction. Nous laissons en réserve au Tout-

¹ « *Le Vatican en état de siège* » paraît peut-être à certains une exagération, et pourtant il n'exprime que trop exactement la condition véritable et effective du dernier refuge qui a été laissé au chef de l'Église, au Souverain Pontife romain. Le Vatican est en état de siège, et ce siège est des plus odieux et insupportables.

« Certaines constructions des édifices voisins ont été portées à des hauteurs hors de toute proportion, et servent désormais de tours d'espionnage pour tout ce qui peut se passer dans l'enceinte du Vatican ; le Saint-Père lui-même ne peut plus librement se promener, et pas même dans la partie la plus reculée de son jardin. » (*Osservatore Romano*, 1890.)

Puissant le secret du feu qui, assurément, fera repentir les juifs francs-maçons ou haineux de leur concours fourni à l'apostasie des Juliens modernes; et ne nous préoccupant que des Israélites honnêtes et bien disposés, nous leur rappellerons un épisode de leur histoire qui, avec la grâce de Dieu, pourra devenir, pour eux, un phare.

Israël était en marche vers la Terre-Promise. Le roi de Moab, en apprenant son passage, fait venir Balaam, devin célèbre des bords de l'Euphrate, comme auxiliaire de sa colère et de ses fureurs. Il lui offre des présents et lui dit : *« Venez pour maudire ce peuple, parce qu'il est plus fort que moi, afin que je sente si je pourrai par quelque moyen le battre et le chasser de mes terres. »* Alors se passe cette scène fameuse où Balaam, conduit successivement par le roi sur trois hauteurs différentes d'où l'on apercevait Israël campé sous ses tentes et distribué par tribus, bénit chaque fois au lieu de maudire, et prononce ces paroles émues : *« Comment maudirai-je celui que Dieu n'a point maudit ? Comment détesterai-je celui que le Seigneur ne déteste point ? Je le verrai du sommet des rochers, je le considérerai du haut des collines..... Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob ! Que vos tentes sont belles, ô Israël ! Elles sont comme des vallées couvertes de grands arbres : comme des jardins le long des fleuves, toujours arrosés d'eau ; comme des tentes que le Seigneur même a affermiées ; comme des cèdres plantés sur le bord des eaux¹. »* O

¹ Livre des Nombres, chap. xxiii, xxiv.

Israélites honnêtes et qui n'évitez pas l'augmentation de la lumière, ce Balaam qui a ainsi béni vos pères avec des accents émus et pleins de grandeur a été surnommé le prophète des Nations; tous les prophètes sont sortis d'Israël, un seul excepté, celui-là; et, lorsque subjugué par l'Esprit de Dieu qui le visitait, il prononça sa prophétie, ses lèvres, à défaut de son cœur, débordèrent en louanges et en bénédictions sur Israël qu'on lui demandait de maudire. Eh bien, ô Israélites debout dans la justice et pour les desseins de Dieu, voici venir bientôt l'occasion heureuse de rendre aux nations chrétiennes, et à l'Église leur mère, la bénédiction qui vous fut donnée au pays de Moab. A l'apostasie qui compte sur votre concours pour l'accomplissement final de l'horrible plan qu'elle a conçu, dites avec magnanimité : *« Tu m'as appelé comme auxiliaire de haine ! Mais comment maudirai-je ceux que Dieu n'a point maudits ? Comment détesterais-je ceux que le Seigneur ne déteste point ? ... »* Et puissiez-vous ajouter, en apercevant l'Église portant ses campements, comme une sublime voyageuse, à travers le monde, intacte et fière dans sa belle ordonnance alors que les révolutions bouleversent tous les États, avec l'unité de ses Évêques autour du Pape, le dévouement de ses prêtres, l'obéissance de tous ses enfants, puissiez-vous non seulement, des lèvres, mais du cœur, ajouter : *Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob ! Que vos tentes sont belles, ô Israël !*

Mais avant que se produise cet acte d'illumination et de magnanimité, par quelles douleurs purificatrices les restes d'Israël et les restes des Nations chrétiennes n'auront-ils pas à passer ?

VII

En effet, comme terme final du plan sectaire, se préparent pour l'humanité des adorations monstrueuses.

L'homme a besoin d'adorer. Ce sentiment, ce culte, est inséparable de sa nature avide d'être satisfaite. Son être étant fini, borné, ne trouvant pas en lui-même de quoi rassasier ses ambitions ouvertes sur l'infini, il se précipite aux pieds de tout ce qui lui apporte un peu de la plénitude rêvée et poursuivie. S'il est religieux, il comprend que Dieu seul est capable de combler les abîmes de son être, et il n'adore que lui. Si, au contraire, il est irréligieux, ou même simplement frivole, il éparpille et prodigue ses adorations à tout ce qui assouvit ses convoitises et contente ses caprices. Dans les réunions mondaines, on profane ce mot en trouvant adorables les choses les plus futiles. Bref, l'homme a besoin d'adorer. Or, dès là que le plan sectaire s'acharne à détourner les peuples de Dieu, vers qui, vers quoi, entraînera-t-il les adorations de la multitude ? car les multitudes, elles aussi, ont besoin d'adorer, elles crient : Cherchez-nous des erreurs ¹ ! cherchez-nous des idoles !

Le plan sectaire y a pensé. Ces idoles ne ressembleront en rien à celles de l'ancien paganisme, car les peuples

¹ *Videte nobis errores*, que votre œil voie des erreurs pour nous. procurez-nous des erreurs ! ISAÏE, XXX, 10.

façonnés par le christianisme sont devenus trop intelligents pour apporter leurs hommages à des simulacres de bois, de métal ou de pierre. Elles seront impersonnelles, par cela même plus difficiles à extirper. Confectionnant ces idoles en rapport avec l'Humanité qui doit se substituer à la Divinité, le plan sectaire a dit aux multitudes : Vous adorerez trois choses qui sont les sources de toutes les faveurs et de toutes les jouissances : l'or, la courtisane, le pouvoir.

IL Y A L'ADORATION DE L'OR. — Jamais les entrailles de la terre n'ont été plus empressées à en fournir et jamais la soif d'en avoir n'a été plus ardente, plus haletante. Les anciens riraient s'ils voyaient leurs formules d'adoration reparues, surpassées. On a découvert dans les ruines de Pompéi une boutique avec cette enseigne : *Salve lucro* ; la société moderne, aujourd'hui, est à genoux devant cette enseigne. Les juifs dansaient autour du veau d'or : l'esprit du siècle est devenu juif, et, dans le cercle de danse agrandi, tous les peuples, à l'envi, se précipitent, sont entraînés. Rothschild apparaît aux foules comme le prince des Bienheureux, et, de tous les temples, nul n'est plus fréquenté ni plus universalisé que la Bourse. Même ceux qui croient à l'Évangile se laissent envahir par la fièvre du lucre. L'Évangile recommande : *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît* : hélas ! on cherche d'abord la fortune, et le royaume de Dieu passe au rang du surcroît. En vérité, depuis la Révolution, l'or est devenu la première divinité démocratique, et, pour être admis à baiser le bout de son sceptre, il n'y a pas de bassesse qu'on ne fasse et d'ignominie qu'on ne supporte.

IL Y A L'ADORATION DE LA COURTISANE. — Le Livre des *Proverbes* sacrés contient une recommandation alarmée, dont les gouvernements, alors qu'ils étaient bons, faisaient leur ligne de conduite pour la sauvegarde des citoyens, à l'égal de la sollicitude des mères de famille : « *Maintenant donc, ô mon fils, écoutez-moi, et ne vous détournes point des paroles de ma bouche. N'approchez point de la porte de sa maison...* » Quelle est cette demeure dont les Livres saints, les mères de famille, les bons gouvernements, conseillent d'éviter les abords? Celle de la courtisane. Les *Proverbes* ajoutent : *Car les lèvres de la prostituée sont comme le rayon d'où coule le miel, et son gosier est plus doux que l'huile; mais la fin en est amère comme l'absinthe, et perçante comme une épée à deux tranchants. Ses pieds descendent dans la mort, et ses pas s'enfoncent jusqu'aux enfers*¹. Or, veut-on saisir, d'un bond de la pensée, tout le chemin que l'apostasie a fait parcourir aux patries chrétiennes? Qu'on cherche la réponse publique, officielle, éclatante, que les gouvernements donnent aujourd'hui au vieux conseil de prudence : *N'approches point de la porte de sa maison*. Quelle est la maison qu'ils désignent à l'interdiction? La maison de Dieu, l'église! Si vous en approchez, si l'on vous aperçoit en franchir la porte, votre traitement sera supprimé, votre place vous sera enlevée, votre avancement sera compromis. Par contre, la maison de la courtisane vous est ouverte, vous n'avez pas besoin d'en détourner votre voie. Ainsi s'est établi, stabilisé,

¹ *Proverbes*, chap. v.

ce contraste épouvantable : la maison de Dieu prohibée, la maison de la courtisane favorisée. Au début de la Révolution française, on vit un jour, dans Notre-Dame de Paris, l'autel du Dieu vivant vide et le trône d'une prostituée placé au-dessus ; après un siècle, ce qui s'était osé dans le temple s'est continué et universalisé dans les mœurs : les adorateurs sont enlevés à Dieu, et adjugés à la courtisane.

IL Y A L'ADORATION DU POUVOIR. — Dans un État démocratique sans Dieu, l'exercice du pouvoir, depuis le portefeuille du ministre jusqu'à la fonction de garde champêtre, suscite et favorise l'entente de la tyrannie et de l'adulation. Pour *arriver*, on consent à de honteux compromis, à d'ignobles promiscuités, à de basses et odieuses mesures contre les gens de bien et l'Église de Dieu :

Tu auras ce siège de magistrat, mais tu rendras ainsi les arrêts.

— *Je rendrai ainsi les arrêts.*

— *A toi, ce portefeuille de ministre, mais t'engages-tu à faire passer cette loi ?*

— *Je ferai passer cette loi.*

— *Tu seras député, mais tu voteras dans ce sens.*

— *Je voterai dans ce sens.*

Le célèbre évêque de Mayence, M^{sr} Emmanuel de Ketteler, doué, comme un de Maistre, d'un coup d'œil prophétique, avait annoncé en ces termes, il y a vingt ans passés, la déification de l'État :

« Il y a au firmament un astre nébuleux dont il est difficile de dire s'il croît ou s'il diminue, et dans ce dernier cas, s'il ne diminue que temporairement pour

croître ensuite avec une force nouvelle et exercer sur le monde son action malfaisante. Cet astre, c'est la déification de l'humanité sous la forme du Dieu-État..... Il y a eu la déification de l'homme, vient maintenant la déification du genre humain. Or la forme qui s'adapte le mieux à cette déification de l'humanité, c'est la forme de l'État ; et c'est là en effet qu'aboutissent de nos jours, comme autant de petits ruisseaux, les opinions les plus diverses. Le Dieu-État, l'État sans Dieu, voilà le trait distinctif de l'État moderne, et si je ne me trompe, la tendance des sociétés secrètes. Daigne le ciel nous en préserver dans un avenir prochain ! Si nos craintes se réalisaient, ce serait un signe que nous touchons à ces temps de combats terribles dont parle l'Écriture-sainte¹. » Depuis que ces lignes prophétiques ont été écrites sur le péril de la déification de l'État, les choses ont vite marché : l'adoration de ce monstre n'est-elle pas en train de devenir pratique par les adulations pour l'exercice du pouvoir ? Se livrer corps et âme à l'État, consentir, pour avoir une charge, à tout ce que demande la secte, voilà une des formes de l'adoration dans une démocratie sans Dieu. On y voit aller et venir des meutes d'ambitieux ; semblables à des chiens âpres à la curée, ils se pressent, se succèdent, se culbutent, les derniers arrivés léchant les souillures de leurs devanciers, et tous, comme les chiens qui léchèrent le sang de Naboth le juste, prêts à se disputer les lambeaux de l'Église catholique !

¹ *L'Allemagne après la guerre de 1866*, par Mgr de Ketteler, évêque de Mayence, traduction de l'abbé Belet, pages 205, 207, 208 (Gaume, éditeur, Paris).

Adoration de l'or, adoration de la courtisane, adoration du pouvoir; culte fascinateur, culte lubrique, culte démocratique : voilà le présent; le genre humain se prosterne, et la secte applaudit!

Or, derrière cette triple adoration, se prépare une adoration insolente, terme final des agissements de l'enfer : laquelle?

L'adoration insolente de l'Antechrist.

Si jamais, dans la société privée de plus en plus de Dieu, se présente une personnalité puissante qui récapitule les moyens de séduction inventés par le progrès moderne, et à laquelle le génie du mal, Satan, aurait prodigué les attraits séducteurs tenus en réserve pour le fils de Perdition;

Si cette personnalité, usant et abusant du suffrage universel, enchaîne à son char les multitudes, et dispose aussi des peuples par des victoires de conquérant;

Si, donnant la dernière main à la persécution reprise et étendue de Julien l'Apostat, il enserme plus étroitement l'Église dans des lois hypocrites et féroces, et diminue le nombre des serviteurs de Dieu;

Si, frappés de la puissance extraordinaire de ce potentat, les juifs le reconnaissent pour le Messie temporel qu'ils s'obstinent à attendre et l'appuient de leur tout-puissant crédit, alors que, de son côté, il les ferait monter au-dessus des catholiques;

Et si, à cette apogée, un pareil potentat, un pareil monstre de puissance antichrétienne, convie et excite les peuples asservis et éblouis à la poursuite effrénée de l'or, des jouissances voluptueuses et des charges de l'État, les distribuant à ses basses créatures : ce poten-

tat, cette personnalité formidable, ne sera-t-elle pas l'Antechrist ?

Or, ainsi que l'a révélé l'Apôtre des Nations, *cet homme de péché* AURA L'INSOLENCE DE RÉCLAMER L'ADORATION : *adversaire de Dieu, il s'élèvera jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, voulant lui-même passer pour Dieu.*

Mais, ajoute l'Apôtre, le châtement de cette sacrilège insolence ne se fera pas attendre : *Jésus-Christ le détruira par le souffle de sa bouche, c'est-à-dire avec la plus grande facilité* ¹.

Ces paroles indiscutables de saint Paul, rapprochées de ce qui se passe et de ce qui se prépare dans les loges de la secte, absolvent du reproche de témérité nos hypothèses qui peuvent devenir des réalités historiques de la manière que Dieu sait. Le grave évêque de Mayence termine ainsi le remarquable opuscule cité plus haut : *Christ ou Antechrist, cette antithèse renferme tout le mystère de l'avenir* ².

Aussi quelles actions de grâces ne doit-on pas rendre à Léon XIII, pour avoir prescrit la récitation de cette petite prière qui se dit à la fin de chaque messe, sur tous les points du globe, par le prêtre auquel s'unissent les fidèles :

« Saint Michel Archange, défendez-nous dans le combat ; soyez notre secours contre la malice et les embûches du diable. *Que Dieu lui commande*, nous vous en supplions ; et vous, Prince de la milice céleste, enveloppant,

¹ Seconde épître aux Thessaloniens, 11.

² *L'Allemagne après la guerre de 1866*, par Mer de Ketteler, pages 205-28.

avec cette divine énergie dont vous êtes armé, Satan et les autres esprits mauvais qui parcourent le monde en tous sens pour perdre les âmes, repoussez-les dans l'enfer.

CHAPITRE IV

INUTILITÉ DE L'ASSAUT LIVRÉ A L'ŒUVRE DE DIEU

I. L'entreprise insensée des hommes de mal d'arracher de l'humanité les racines de l'œuvre de Dieu. Énergique comparaison biblique qui se moque d'eux : le tas de pierres d'où l'on arrache une mauvaise herbe. — II. Quatre côtés par lesquels l'œuvre de Dieu est indéracinable et brave tout assaut. Le *firmament étoilé* ne peut être escaladé. Les feux d'un camp militaire qui luit là-haut. — III. La *parole de Dieu* est entourée de ces remparts inexpugnables : les pages de la Bible, les lèvres du prêtre, la garde austère du peuple juif. — IV. La *Croix* est inabolissable d'une triple manière : par le Christ qu'elle porte, le texte des *bras du nageur* ; par le bois qui la compose, tous les arbres des forêts prêts à lui fournir leur bois ; par le chrétien qui la tient, geste de son corps qui forme la croix. — V. L'*Église* est indestructible, à cause du mode d'architecture employé pour elle par le Galiléen. Parallèle et contraste avec la Synagogue, dont le mode d'architecture a rendu possible la ruine irrémédiable. — VI. Conclusion : l'œuvre de Dieu a la configuration et la solidité de la pierre carrée.

I

Les fils de ténèbres ont engagé contre l'œuvre catholique de Dieu une lutte à mort : voilà pourquoi cette lutte s'appelle de son vrai nom le radicalisme. « Cette lutte n'épargne rien, a dit Léon XIII ; elle essaie d'ébranler

et, s'il était possible, de détruire jusque dans ses fondements l'œuvre de Dieu¹. »

Il faut reconnaître que cette fois le génie du mal s'est posé en antagoniste franc, déclarant où il en veut venir. *Radicalisme*, en effet, signifie, selon l'énergie du mot, une entreprise dont le but est de parvenir jusqu'aux racines, *radix*, racine : rechercher l'œuvre de Dieu jusque dans ses racines, se saisir d'elle là, l'arracher et en débarrasser le monde.

Déraciner l'œuvre de Dieu, voilà, certes, un dessein qui surpasse en audace tous ceux qui l'ont précédé.

Le Paganisme, au début, avait ramassé toutes ses forces pour l'empêcher de s'*implanter* dans le monde.

Ensuite les hérésies avaient fait l'impossible pour l'*altérer*, après qu'elle s'était implantée et avait grandi.

Le Protestantisme s'était flatté de la *couper en deux*, en séparant, de l'Église, la moitié de l'Europe.

Mais le Radicalisme, lui, se montre plus décidé : ce sont les *racines* de la grande plante qu'il entreprend d'extirper. Il a raisonné juste, lorsqu'il a pensé que, s'il réussit à les arracher, il emportera du coup tout ce que Dieu a planté, fait fleurir et épanouir dans le monde. Telle est l'entreprise radicale.

Les païens s'étaient opposés,

Les hérésiarques avaient altéré,

Les protestants s'étaient séparés,

Les radicaux, en vrai fils de ténèbres, veulent arracher.

La lutte est donc vraiment profonde, fondamentale, et, à voir les moyens formidables dont dispose la sinistre

¹ Allocution de Léon XIII au Sacré Collège, décembre 1889.

entreprise, on se demande avec inquiétude s'ils ne vont pas réussir.

Ils le disent. Rassurons-nous.

Le livre de Job contient cette comparaison :

« L'impie est semblable à une herbe qui a quelque fraîcheur avant le lever du soleil. Ses racines se multiplient dans un tas de pierres, et se développent au milieu des cailloux. Si on l'arrache de sa place, le lieu même où il était le renoncera, et lui dira : « Je ne t'ai point connu ¹. »

Au jugement de M. de Chateaubriand, qui était bon connaisseur, cette comparaison est une des plus admirables et des plus saisissantes dont la Bible se soit servi ; elle dépasse toutes celles d'Homère. Ce tas de pierres auquel est comparée la société des mauvais, ces cailloux qui prennent une voix pour renoncer l'impie, forment un tableau où l'on sent que l'Esprit-Saint se joue de ses adversaires.

Vous avez résolu de poursuivre jusque dans ses racines l'œuvre de Dieu, insensés radicaux : votre projet ressemblera à quelque tas de pierres oublié dans un coin. Lorsque, vous-mêmes, vous aurez été, ainsi que des herbes, arrachés de votre place, les cailloux s'animeront pour vous renoncer et vous dire : « Nous ne vous avons point connus ! »

Mauvaise herbe arrachée d'entre les pierres, qui est-ce qui pense à toi ? Les tiens, eux-mêmes, t'ont reniée !

¹ Job, VIII, 16-18.

II

En regard de ce tas de pierres oublié dans un coin, contemplons l'œuvre catholique et imperturbable de Dieu.

Qui ne s'est arrêté parfois devant la configuration d'une pierre de taille carrée? La pierre carrée est la pierre solide par excellence. Égale sur ses quatre faces, elle ne vacille pas, ne bouge pas là où elle est placée, nette et majestueuse. Elle exprime la construction fière et de durée. Aussi, quand l'ange de l'Apocalypse décrit à saint Jean la forme de la Jérusalem céleste, il lui dit qu'elle est bâtie en carré¹.

Bâtie en carré, en quadrature : telle m'a apparu également l'œuvre de Dieu dans le monde. En effet, l'œuvre universelle ou catholique de Dieu présente quatre faces, quatre côtés par lesquels elle est solide, majestueuse, indéracinable, défiant le radicalisme. Les fils de ténèbres prétendent effacer jusqu'aux vestiges de la Divinité : eh bien, il y a quatre côtés dont ils ne viendront jamais à bout. Présentons-les successivement.

Le premier côté par lequel l'œuvre de Dieu défie tout assaut est *le firmament*.

Le firmament! Les saints et les poètes l'ont célébré et chanté. Mais nul n'a égalé David. Le chantre royal

¹ *Civitas in quadro posita est.* (Apoc. XXI, 16.)

et inspiré a prononcé cette strophe immortelle, — et tout regard qui s'est levé en haut, l'a répétée après lui :

*Les cieux racontent la gloire de Dieu,
Et le firmament publie les œuvres de ses mains.
Le jour annonce au jour cette vérité,
Et la nuit en donne connaissance à la nuit...*

Les cieux racontent... le firmament publie... que c'est beau, que c'est vrai ! Le firmament a une voix éloquente. Nuit et jour, il redit la gloire de son auteur ; et quiconque regarde en haut — pourvu que le cœur soit pur — comprend et savoure les leçons de cette facile et brillante théologie. Eh bien, puisque l'impiété se flatte d'effacer du milieu des hommes tout ce qui publie Dieu, tout ce qui le raconte, qu'elle aille donc s'en prendre au firmament, qu'elle y aille ! Car quelle intarissable éloquence dans la voûte céleste à l'égard du Roi des rois ! quel inquiétant prédicateur que le firmament : nuit et jour il redit la gloire de son auteur ! Fils de ténèbres, arrêtez cette voix, faites taire le firmament !

Ceux qui rêvent la destruction du saint Nom de Dieu sur la terre pourront, peut-être, étendre et prolonger la plus vaste conspiration qui se soit encore vue. Ils pourront fermer nos églises, disperser ou dépeupler nos écoles, interdire et brûler les livres qui parlent de Dieu et de Jésus-Christ. Ils pourront profaner tout ce qu'il y a de plus beau et de plus pur dans la création, de façon que les innocents et les petits, les anges de la terre — nos enfants — n'apprennent plus à connaître Dieu dans ses œuvres : ni dans les fleurs, ni dans les lumières, ni dans les parfums d'encens, parce que toutes ces créatures, toutes ces beautés qui racontent Dieu, chacune à

sa manière, seront souillées par les hommes de mal qui les feront servir à de honteux usages, à de détestables orgies, et ces créatures, épouvantées, se tairont... Mais le firmament, lui, il parlera toujours, il racontera, sans pouvoir se taire, le nom et la gloire de son auteur ! Hommes de mal, essayez donc d'atteindre la voûte céleste pour en détacher le chiffre de Dieu, une seule étoile... Le firmament sourit ! Ainsi que son nom l'indique, *firmamentum*, il est imperturbable.

Au temps de la Terreur, un féroce conventionnel disait à un paysan vendéen : « *Je détruirai vos clochers pour que vous ne voyiez plus rien qui vous rappelle vos vieilles superstitions.* » — « *Eh !* lui répliqua avec son bon sourire le brave paysan, *vous ne pourrez pas nous enlever nos étoiles, et on les voit de plus loin.* » Nos étoiles, qui nous appartiennent comme nos clochers nous appartiennent, qui luisent de loin pour nous instruire, vous ne pourrez pas nous les enlever : c'est sublime de fierté et de bon sens. Non, on ne pourra pas effacer cet alphabet brillant qui épèle Dieu au peuple. A travers les voiles du firmament, à l'heure où la nuit vient les broder d'étoiles, le cœur du peuple comprend Dieu, le trouve et l'adore !

Une dernière pensée sur ce firmament, intarissable dans sa louange, imprenable par sa position :

La Bible se sert encore de cette expression superbe : *Un camp militaire luit là-haut, qui jette une splendeur étincelante*¹. Les étoiles forment le camp militaire, les feux de garde de Celui qui commande là-haut : quelle

¹ *Vas castrorum in excelsis, resplendens gloriose.* (Eccles., XLIII, 9.)

magnificence et quelle tranquillité dans cette pensée! Radicaux, francs-maçons, misérables antechrists de ce siècle, puisque vous avez projeté de nous enlever Dieu, commencez donc par éteindre les feux de garde qui l'environnent, les étoiles : tant que vous n'aurez pas forcé son camp militaire, le Dieu des armées ne pourra être votre prisonnier!

O David, vous avez bien chanté : les cieux racontent la gloire de Dieu !

III

Le deuxième côté par lequel l'œuvre divine ici-bas est indestructible, indéracinable, est *la parole de Dieu*.

La parole de Dieu, on le sait, se conserve dans la Bible : la sainte Bible, magnifique recueil de ce que Dieu a dit. Ce que Dieu a dit sous la Loi ancienne forme dans la Bible l'Ancien Testament ; ce que Dieu a dit sous la Loi nouvelle forme le Nouveau Testament. L'Ancien et le Nouveau Testament, réunis par la main de l'Église comme par une agrafe d'or, constituent un seul livre, recueil unique de la parole de Dieu.

Cette parole toujours vivante, non seulement a eu, mais aura encore et aura toujours, pour le monde, des résultats de vie, de lumière, de rajeunissement, de progrès ; car Dieu a fait ce serment à propos de la Bible ou de sa parole : « *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas.* » La parole de Dieu sera la chaleur et la vie du monde, jusqu'à la fin.

Mais les hommes de ténèbres de l'heure présente ne sont nullement convaincus de cette influence et de cette durée, à en juger par ce qui a été arrêté entre eux :

Naguère, en Allemagne, dans une réunion des loges les plus avancées de la Franc-Maçonnerie, un livre était étalé sur une table; ce livre n'avait que des feuillets blancs, avec cette inscription : Dieu !

Que signifiait ce livre à feuillets blancs, avec l'inscription dérisoire : Dieu ?

Il signifiait que, dans les projets des sectes, la notion de Dieu est destinée à tellement s'obscurcir, que toute trace de lui et de sa parole disparaîtra. Longtemps, la Franc-Maçonnerie avait bien consenti à se servir de la Bible falsifiée, arme de guerre du Protestantisme. Désormais, quand il sera question de Dieu et de sa parole, la réponse sera : un livre à feuillets blancs.

Or, leur projet réussira-t-il? Vers le déclin des siècles, la parole de Dieu va-t-elle diminuer comme un vent du soir qui tombe et s'évanouit? La Bible va-t-elle devenir des feuillets blancs?

Eh non ! Les impies, eux, deviendront des feuilles mortes, mais jamais la Bible ne deviendra des feuillets blancs.

Quoi ! ils ont la naïveté de croire et d'espérer que la Bible, et particulièrement l'Évangile, pourrait, si leur conspiration est bien menée, s'effacer, disparaître ! Mais c'est impossible. Pour trois raisons :

PREMIÈRE RAISON. — Depuis qu'il a été dit : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu*, l'Évangile est devenu tellement la nourriture de l'humanité, mais tellement,

que les épis pourraient manquer à nos champs avant que nos cœurs manquent à l'Évangile ! Nous ne nous séparerons jamais de lui. On connaît l'attachement des premiers chrétiens à ces feuillets sacrés :

Lorsque l'archéologie, science du passé, descendant dans les cimetières de l'antiquité chrétienne, a ouvert respectueusement les tombeaux, plus d'une fois elle s'est arrêtée émue devant le tombeau qu'elle venait d'ouvrir : sur la poitrine de celui ou de celle qui dormait, il y avait l'Évangile. Nous avons hérité de cet attachement de nos ancêtres à la parole de Dieu. Le nôtre, à l'occasion, ne serait ni moins vif ni moins vainqueur, toutefois avec une différence. La voici, cette différence :

Si à l'aurore du christianisme, durant les siècles de persécution, la première retraite de sûreté pour l'Évangile a dû être les tombeaux, après dix-neuf siècles de services éclatants du christianisme, la persécution reparaissant, la retraite de sûreté pour l'Évangile ne serait plus les tombeaux ; elle serait nos poitrines vivantes, avec ce cri qui en sortirait : Vive la liberté de l'Évangile, puisque la liberté est fille de l'Évangile !

DEUXIÈME RAISON. — La parole de Dieu a pour premier siège d'honneur et pour rempart les pages de la Bible ; mais elle a encore comme siège d'honneur et rempart les lèvres du prêtre.

Tout le monde ne peut pas lire la Bible. On a dit justement et magnifiquement : *Le poids de gloire de ce livre est trop pesant pour bien des âmes*¹.

Qu'a donc décidé Notre-Seigneur Jésus-Christ ?

¹ P. LACORDAIRE.

Celui qui vous écoute, m'écoute, a-t-il déclaré à ses ministres.

D'après cette disposition, une phrase, un mot des Écritures, commenté par une bouche sacerdotale, est suffisant pour que ce soit encore la parole de Dieu : le Roi des rois fait cet honneur aux lèvres de l'homme consacré de s'en servir pour sa propre parole.

Mais aussi il s'en suivra cette sublime réciprocité : que, après les pages indestructibles de la Bible, la parole de Dieu aura encore pour rempart les lèvres du prêtre. L'airain de ses lèvres ! nulle force n'a jamais été capable d'en venir à bout. Tandis que, des appartements de son superbe palais d'or, Néron lançait les premiers décrets de proscription contre les chrétiens, dans les souterrains mêmes du palais, les apôtres Pierre et Paul prêchaient paisiblement l'Évangile. Enfermé, peu après, dans un cachot, saint Paul prêchait encore à son geôlier, et gravait sur les parois de sa prison ces mots devenus célèbres : « *Verbum Dei non est alligatum*, la parole de Dieu n'est pas liée... Moi Paul, je suis lié, mais la parole de Dieu ne l'est pas ! » Et depuis lors, toutes les fois qu'un persécuteur a demandé en face à un évêque, à un apôtre, à des lèvres sacerdotales, de ne plus prêcher l'Évangile, sait-on ce qu'on lui a répondu : « Perdez, perdez l'espoir de nous faire taire, il n'est pas plus facile d'enchaîner la parole d'un évêque que d'enchaîner un rayon de soleil. » C'est la réponse de saint Basile, évêque de Césarée, à l'empereur Valens. Il ne s'est jamais rencontré quelqu'un d'assez fou pour tenter d'enchaîner un rayon de soleil. On ne réussirait pas mieux à enchaîner la parole de vérité.

TROISIÈME RAISON. — Faisons une supposition, allons au pire. Des mesures de coercition et de terreur inconnues jusqu'ici ont été prises : tous les prêtres ont été obligés de faire silence, toutes les lèvres sacerdotales sont fermées. La parole de Dieu a-t-elle cédé et disparu, la Bible est-elle devenue les feuillets blancs ?

Eh non ! encore ; eh non ! toujours : parce que, dans ses mesures de proscription, le Radicalisme a oublié un gardien de la Bible et de la parole de Dieu, gardien austère et formidable : il a oublié le vieux peuple de la Judée.

Sait-on bien pourquoi ce peuple subsiste malgré l'épouvantable forfait du Golgotha, se conserve opiniâtrément, et ira jusqu'à la consommation finale, pourquoi ? Parce qu'il a été constitué porteur des Écritures. A ce peuple, déclare Paul, *ont été confiés les entretiens sortis de la bouche de Dieu*¹. Un Père de l'Église disait éloquemment des juifs : Ce sont les *notaires* de Dieu, entre leurs mains se trouve le dépôt des Écritures. Un autre docteur, faisant allusion à leur incrédulité, complétait la pensée précédente par cette pittoresque figure : Ils sont les *pupitres* sur lesquels nous lisons les Livres saints et l'accomplissement des Prophéties. Dans leur soin jaloux des Écritures, afin que personne n'y pût toucher, ces gardiens sont allés jusqu'à compter toutes les lettres de la Bible, et, ce qui est plus fort comme calcul, jusqu'à compter combien de fois la même lettre se trouve répétée dans toute l'étendue de la Bible, combien de fois telle lettre, combien de fois telle autre, conservateurs du dépôt

¹ *Credita sunt ei eloquia Dei.*

jusqu'à un iota. — Eh bien donc, pour en revenir à ma supposition lugubre et pessimiste, toutes les lèvres sacerdotales sont fermées, la Terreur a fait disparaître les prêtres, un silence de mort a pris possession des églises, la parole de Dieu a vécu, c'est le triomphe, ce semble, de la franc-maçonnerie et des feuillets blancs. Attendez, attendez un peu... Voici qu'un peuple tout entier se lève, et se dresse, pour défendre les Écritures, avec la colère du lion de Juda. « Nous ne sommes plus avec vous, » diront tout à coup les fils d'Israël désabusés aux destructeurs sauvages de la parole de Dieu. — « Pourquoi? » leur demande le Radicalisme irrité. — « Parce que Dieu a parlé à nos pères, ils l'ont entendu au Sinai, et l'écho de sa parole est resté dans notre tête dure, et dans nos mains sanglantes, mais gardiennes! » Sept millions de fils d'Israël, la main posée sur le dépôt des Écritures, montant la garde autour de leurs parchemins bibliques, sept millions : ils forment la réserve du Dieu des armées!..

O ennemis de Dieu, votre force est celle des enfants. Vous n'êtes que le brin de paille, jouet des vents, à côté de la pyramide imperturbable. Disparaissez, vous êtes des feuilles mortes, et la Bible ne disparaît pas. Non, non, elle ne deviendra jamais les feuillets blancs !

IV

L'œuvre catholique de Dieu est donc déjà deux fois indestructible, indéracinable, par deux côtés : le firma-

ment et la parole de Dieu ou la Bible. Elle l'est également par un troisième côté : *La Croix du Rédempteur*.

La Croix ! Elle aussi, la haine maçonnique l'a condamnée à disparaître du monde. Le signal en a été donné, lorsqu'en janvier 1874, dans l'endroit le plus vénérable après le Calvaire, au Colysée de Rome — en cet endroit où un million de martyrs, noblesse de toutes les nations, étaient tombés pour la cause de Dieu — l'antique croix de bois qui était là, ombrageant depuis des siècles cette terre sainte, fut abattue, et le chemin de croix qui s'y faisait tous les vendredis, officiellement défendu, et aboli. Cette nouvelle fut accueillie par un douloureux frémissement des âmes chrétiennes, et parut un triste présage de nouveaux attentats. Depuis lors, en effet, sur les grandes routes, la croix a été souvent profanée, sans que l'autorité civile se soit beaucoup inquiétée de ces profanations. Et maintenant, la secte maçonnique en est venue à ce degré d'audace et de puissance qu'elle exige que des murailles des écoles, des prétoires de la justice, des hôpitaux, des établissements de l'État, le crucifix soit partout descendu : il faut absolument, dit-elle, que ce bois odieux soit oublié, avec Celui qu'il présente au monde. La croix a donc été condamnée, et va-t-elle disparaître ?

Pas plus que la voûte du firmament et la parole de Dieu.

En effet :

On peut considérer, dans le crucifix, trois choses : le Christ qui y est étendu, le bois qui le porte, le chrétien qui le tient ;

Sous ce triple aspect, le crucifix est indestructible, inabolissable.

Le Christ qui y est étendu défie tous les efforts. Il y a, dans le prophète Isaïe, un texte fort beau, *le texte du nageur*; il contient cette déclaration : « *La puissance du Seigneur se reposera sur cette montagne... Il étendra ses mains contre Moab, comme un homme qui les étend pour nager. Il déploiera toute la force de son bras pour briser son orgueil*¹. »

Voici l'interprétation :

Cette montagne, sur laquelle se reposera à jamais la puissance du Seigneur, c'est le Calvaire. De là, le Christ étend ses mains et déploie ses bras, comme fait le nageur : et contre la force de ces mains et de ces bras, le courant d'orgueil, qui se précipite de Moab, vient se briser. Moab est nommé par le prophète pour désigner tous les ennemis du Christ.

Tu as comploté de déraciner et d'emporter la croix, courant d'orgueil du XIX^e siècle, torrent débordé et furieux : ta fureur est vaine, le nageur est plus fort que toi. Vois donc : ses bras étendus ont tenu contre le mugissement de toutes les passions et de toutes les tempêtes, ils ne se sont jamais repliés !

Indestructible par son Christ, la croix ne l'est pas moins dans le bois qui la compose. Chose admirable, de tous les objets matériels de ce monde, la croix est celui qui s'exécute et se façonne le plus rapidement, sans difficulté aucune. Deux morceaux de bois placés en travers l'un de l'autre, et la croix est faite ! Un prêtre la bénit, et l'on peut se prosterner devant le signe d'amour du Rédempteur. Vous avez décrété que la croix disparaî-

¹ ISAÏE, XXV, 10-11.

trait, ô fils de ténèbres : tous les arbres des forêts sont debout contre votre décret ; à l'envi, ils tendent et tendront leurs branches, pour remplacer et multiplier les croix partout où vous les abattrez !

Le chrétien qui la tient en mains et la presse contre son cœur contribue aussi à la rendre indestructible. On se flatte de la lui enlever et de la retrancher de ses usages ; mais c'est impossible, c'est absurde : car l'homme, quand il étend ses bras, est lui-même une croix. Cette remarque sublime est du curé d'Ars : *Notre créateur nous a façonnés en croix*. L'homme n'a qu'à étendre ses bras, et la croix apparaît. Voici des chrétiens qui, sous le coup d'une persécution, se sont jetés à genoux, ils ont étendu leurs bras pour supplier le ciel de ne pas les abandonner et de venir à leur secours ; regardez ces bras étendus, ô persécuteurs : dans ce geste de supplication, la croix apparaît ! Vous ne la déracinez donc pas, vous ne l'ébranlez pas ; bien au contraire, vous la consolidez. Un juste qui souffre pour la justice rappelle le Calvaire et maintient la croix.

Et ainsi, sous le triple aspect du Christ, du bois, du chrétien, par toutes ces racines, l'arbre de la Rédemption se maintient debout, fixe, majestueux. Les vieilles chroniques rapportent que, dans les armoiries des Chartreux, au-dessus d'un globe surmonté d'une croix, se lisait cette fière et calme inscription : *Stat Crux dum volvitur orbis*, la croix demeure pendant que le monde tourne. Que c'est vrai ! la croix demeure alors que tout ce qui est vivant respire un instant et s'évanouit. Une génération naît, passe devant la croix, et disparaît. La croix sourit à ceux qui l'adorent, elle plaint ceux qui la

blasphément. A l'heure du réveil général, elle dominera toutes les générations rassemblées.

V

Enfin, l'œuvre de Dieu est indestructible par un quatrième côté : l'*Église catholique*.

Sublime synthèse, l'Église catholique récapitule et embrasse toute l'œuvre de Dieu. Elle est le firmament de la société. Elle est dépositaire et organe de la parole de Dieu. Elle tient la croix. Et de plus, elle est l'Église, cité de Dieu.

La haine maçonnique a commandé à tous ses bataillons l'assaut de cette divine cité. L'assaut est public, général, habilement mené, vigoureux. La haine espère bien prouver victorieusement, cette fois, que le Galiléen s'est beaucoup trop avancé quand il affirmait de l'Église, au moment où il la fondait, que les *portes de l'enfer ne prévaudraient jamais contre elle*. Nous prévalons ! s'écrie déjà, avec une joie sauvage, la haine : nous prévalons !

Rassurons-nous, enfants de l'Église : le Galiléen est un architecte qu'on ne peut pas prendre en défaut.

Un parallèle va faire comprendre et admirer son procédé d'architecture.

Lorsque, dans une réflexion approfondie, on recherche ce qui est cause que la Synagogue juive a pu être détruite, et ce qui est cause que l'Église catholique ne peut pas l'être, on aboutit à ce point capital : une diffé-

rence essentielle dans les deux modes d'architecture de la Synagogue et de l'Église.

La Synagogue juive avait un *centre matériel indispensable* qui était le temple de Jérusalem. Le Temple, je le répète, centre matériel, était indispensable à la Synagogue. Jehova en avait fait la condition de durée de la religion juive, tellement que le Temple venant à disparaître, forcément la Synagogue croulerait. On raconte que, lorsque les légions de Titus eurent mis le feu à ce somptueux édifice, il s'éleva de la colline de Sion, d'où un grand nombre de juifs agglomérés apercevaient l'incendie, une clameur de consternation telle, que le vent qui soufflait dans la direction du Jourdain en apporta les échos jusque dans le voisinage de la mer Morte¹. Cet immense cri de consternation était significatif, on avait conscience qu'avec la ruine du Temple, c'était la fin de la Synagogue. Depuis lors, en effet, il y a bien, de par le monde, les restes du peuple juif et des édifices dénommés synagogues, mais la Synagogue officielle n'existe plus.

Les destinées de l'Église sont complètement différentes, elle ne saurait ni crouler, ni disparaître. Pourquoi? d'abord, parce que Dieu l'a promis, et ensuite,

¹ « Il y eut un moment suprême où il parut, à voir de loin cette flamme immense, que toute la montagne de Moria, où se trouvait le Temple, brûlait jusque dans ses racines. C'est alors qu'aux cris de fureur des soldats païens, aux hurlements des Juifs qui combattaient environnés de flammes, aux clameurs de cette multitude désarmée que les combattants juifs repoussaient vers les Romains et les Romains vers l'incendie, répondit de la montagne voisine de Sion une acclamation de douleur qui retentit, selon Josèphe, jusque de l'autre côté de la mer Morte, dans les montagnes de la Pérée. Alors des hommes agonisants de la faim, et depuis longtemps muets, trouvèrent dans leur poitrine un dernier cri lorsqu'ils surent que le Temple périsait. » CHAMPAGNY, *Rome et la Judée*, t. II, chap. xv.

parce qu'en rapport, précisément, avec cette promesse, l'architecture dont Jésus-Christ s'est servi à l'égard de l'Église catholique est une architecture, avant tout, spirituelle : l'Église catholique n'a ni portes, ni murailles, à la grande différence de la Synagogue dont l'existence était liée aux murailles de son Temple.

On objectera : mais les églises catholiques ont bien des murailles ? — Oui, sans doute, les églises ou temples catholiques ont des murailles, les cathédrales ont des murailles, Saint-Pierre de Rome a des murailles, et néanmoins la grande Église catholique n'en a pas. Cela vient de ce que sa constitution étant, avant tout, spirituelle, elle use de la pierre, de la chaux, du bois, du marbre, et des autres choses du temps, mais sans en dépendre ¹ : tandis que la Synagogue en dépendait. Que s'ensuit-il ? Cette splendide et irréfutable conséquence : que l'Église catholique défie les persécuteurs. Qu'ils aillent donc en effet détruire une construction, une architecture, qui est, avant tout, spirituelle ? Mais c'est impossible ! Ils peuvent abattre des églises, mais ils ne pourront abattre l'Église catholique, *elle n'a pas de murailles !* Ils peuvent poser leurs scellés sur des portes de chapelles ou de cathédrales, mais ils ne pourront poser les scellés sur l'Église catholique, *elle n'a pas de portes !* Les apologistes contemporains ont cité bien des fois cette comparaison célèbre qui se trouve aux premières pages du livre de *l'Indifférence en ma-*

¹ Les Prophètes hébreux avaient salué par avance cette surprenante et admirable architecture de l'Église catholique, nouvelle Jérusalem, lorsqu'ils avaient annoncé au nom du Seigneur : « Jérusalem (mon Église) ne sera plus environnée de murailles. Je lui serai moi-même un mur de feu qui l'environnera, et j'établirai ma gloire au milieu d'elle. »

tière de religion. « Un Arabe vagabond arrive, sur le soir, devant les antiques monuments de l'Égypte. Il plante, à l'abri de leur masse immobile, la tente qu'il enlèvera le matin. Il essaie de détacher en passant quelques pierres, et bientôt fatigué d'un travail sans fruit, il s'enfonce et disparaît dans des solitudes inconnues¹. » C'est une comparaison magnifique, une des plus belles, sans contredit, qu'on ait employées pour exprimer la solidité de l'Église catholique. Je n'hésite pas, toutefois, à faire remarquer qu'elle est défectueuse, parce qu'elle s'appuie sur ce qui est matériel. En effet, au bout de cinquante mille ou de cent mille ans, si le monde devait durer ce nombre de siècles, les pyramides auraient certainement souffert, ou du temps, ou des révolutions, ou de la dynamite, ou des tremblements de terre : mais l'Église catholique, elle, n'aurait nullement souffert, ni du temps, ni des révolutions, ni de la dynamite, ni des tremblements de terre, ni de rien, parce que sa constitution étant, avant tout, essentiellement spirituelle, elle domine tout, et ne craint rien !

Voici, cependant, que les francs-maçons persécuteurs commencent à dire bien haut que, cette fois, les portes de l'Enfer prévaudront. L'Enfer vous a trompés, malheureux ! Le Galiléen est un architecte qu'on ne peut pas prendre en défaut. N'a-t-il pas annoncé qu'il ne resterait pas pierre sur pierre de notre Temple ? et il n'en reste pas pierre sur pierre ! N'a-t-il pas annoncé que, contre l'Église qu'il fondait, les portes de l'Enfer seraient impuissantes à prévaloir : et il y a dix-neuf

¹ LAMENNAIS, *Indifférence en matière de religion*, t. I, introduction, p. XXII.

siècles que la mystique architecture se montre irréprochable, supérieure à toutes les ruses, à tous les assauts, à toutes les violences, à toutes les tempêtes !

VI

Résumé et conclusion :

L'œuvre universelle et catholique de Dieu est indestructible par quatre côtés :

Indestructible par le côté du firmament,

Indestructible par le côté de la Bible ou de la parole de Dieu,

Indestructible par le côté de la Croix,

Indestructible par le côté de l'Église.

Le firmament proclame le Dieu créateur ;

La Bible proclame le Fils de Dieu promis et devenu fils de l'homme ;

La Croix proclame le Dieu rédempteur :

L'Église proclame le Dieu conquérant et triomphateur.

Indestructible par ces quatre côtés égaux en splendeur et en force éblouissantes, l'œuvre universelle et catholique de Dieu a vraiment la configuration et la solidité majestueuse de la pierre carrée : *la cité de Dieu est bâtie en carré*¹. Soyons tranquilles : dans la voûte étoilée, dans les feuillets de la Bible, dans les bras de la croix, dans l'architecture de l'Église, res-

¹ Apocalypse, XXI, 16.

plendit la définition calme et fière que l'Éternel a donnée de lui-même : *Je suis Celui qui suis*¹. Je suis, je ne change pas ; tout le reste change, mais pas moi ; je suis Celui qui suis !

Il faut donc en prendre votre parti, ô fils de ténèbres ; vous n'effacez rien des vestiges de Dieu, vos complots et vos coups sont inutiles.

La cité de Dieu est bâtie en carré. Cette parole dite à saint Jean par un ange, nous avons cherché, en balbutiant, à la commenter par rapport à l'œuvre de Dieu dans le temps. Mais l'ange l'a surtout prononcée par rapport à l'œuvre de Dieu dans l'éternité.

Saint Jean raconte : *L'ange me transporta en esprit sur une grande et vaste montagne ; et il me montra la ville, la sainte Jérusalem qui descendait du ciel, venant de Dieu ;*

Illuminée de la clarté de Dieu : et la lumière qui l'éclairait était semblable à une pierre précieuse ; à une pierre de jaspé transparente comme du cristal...

Les douze portes étaient douze perles, et chaque porte était faite de l'une de ces perles, et la place de la ville était d'un or pur comme du verre transparent.

OR LA VILLE EST BÂTIE EN CARRÉ, *et elle est aussi longue que large*².

La cité éternelle est comparée à un carré parfait, parce que le carré est le symbole de la perfection, et

¹ Exode, III, 14.

² Apocalypse, XXI, 10, 11, 21, 16.

parce que la pierre carrée a cet avantage qu'elle ne tombe jamais, de quelque côté qu'on la retourne : n'ayant rien d'oblique, rien de vacillant, elle se tient et retient tout ce qu'elle porte dans une unité vivante et majestueuse. Avancée, déjà, là-haut, dans ses exactes proportions, la cité éternelle achève de se construire ici-bas. La terre lui envoie les pierres vivantes qui entrent dans la structure. Tout sert à la taille de ces pierres, et particulièrement les coups des méchants. Leur rôle se borne à celui des tailleurs de pierres.

Lorsqu'à la fin des siècles, l'œuvre divine étant achevée se découvrira, et apparaîtra étincelante, comme ces perles et pierres précieuses que saint Jean a entrevues ; étincelante, grâce, précisément, aux coups et aux invectives des persécuteurs : une immense clameur se soulèvera des rangs du mal, cette clameur « *Erravimus*¹, nous nous sommes trompés ! » Dans tous nos complots, dans toutes nos entreprises, d'un bout des siècles à l'autre, nous nous sommes trompés !

Ce sera le cri de la déception éternelle.

Malheureux ! vous vous épuisez à préparer et à polir les matériaux de la cité des Cieux et ne voulez pas y entrer !

¹ Sagesse, v, 6.

LIVRE QUATRIÈME

**LES ENFANTS DE LUMIÈRE CONTRE LES FILS
DE TÉNÉBRES**

PREMIÈRE SECTION : LA DÉFENSE

CHAPITRE PREMIER

AVEC LA PIERRE ANGULAIRE

- I. Rôle de solidité et d'unification dévolu à la pierre de l'angle dans un édifice : le Christ, attrayante pierre angulaire. — II. Ce qu'il en coûte de s'en être écarté : les terreurs du socialisme, le défilé des empires. — III. Le rajeunissement, d'après saint Thomas d'Aquin. — IV. Avenir plein de splendeur assuré à la pierre angulaire ; celui des nations européennes, sans être assuré, est loin d'être désespéré.

I

Le Christ est la pierre de l'angle. Ainsi l'a salué, dans un de ses plus beaux mouvements prophétiques, David son royal ancêtre :

La pierre, qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient, a été placée à la tête de l'angle.

C'est le Seigneur qui a fait cela ; et c'est la merveille qui est sous nos yeux.

C'est ici le jour qu'a fait le Seigneur ; réjouissons-nous, et soyons pleins d'allégresse¹.

Quelques jours avant qu'il fût rejeté par la nation

¹ Psaume cxvii.

juive, Jésus-Christ se déclara lui-même pierre de l'angle, en s'appliquant les paroles de son ancêtre ¹.

Expliquons donc cette locution célèbre.

Un court aperçu préalable d'architecture est nécessaire : qu'est-ce que la pierre angulaire dans un édifice, dans une construction ?

L'angle d'une maison est formé, comme on peut le constater à chaque pas, par la jonction de deux murailles. En se rencontrant l'une contre l'autre, deux murailles forment un angle : il n'y a qu'à regarder pour comprendre. Dans cet angle, la pierre angulaire est la solide pierre de taille qui, posée et enfouie dans le sol, supporte sur elle-même les deux murailles et leur permet ainsi de se joindre, de se réunir. Grâce à elle, les deux murs, celui de droite, et celui de gauche, se rencontrent, s'unissent et persistent dans leur union. Tel est le rôle de la pierre angulaire. Ainsi qu'on le voit, c'est un rôle de réunion.

Appliquée à Jésus-Christ, cette locution signifiait que, puisqu'il était le Messie, son rôle devait consister à rapprocher et à unir ce qui était divisé, ce qui était distant, soit de Dieu à l'homme, soit de l'homme à l'homme. Et en effet, Jésus-Christ n'apparaît-il pas vraiment, dans l'imposante série de dix-huit siècles, comme l'angle d'amour qui a tout réuni ? Qu'on en juge :

En Lui, ces deux familles, dont l'une est la très sainte Trinité, et l'autre l'humanité, ne se sont-elles pas unies d'une façon ravissante ? Ainsi que chante l'Église

¹ SAINT MATTHIEU, XXII.

dans une de ses hymnes de triomphe, le Verbe de Dieu s'étant fait chair, ces deux maisons, dont l'une est celle du Très-Haut, et l'autre, bien infime, la nôtre, se sont trouvées étroitement unies. Participant à l'une et à l'autre, le Christ est devenu leur angle d'amour ¹ !

Ce rôle, il le continue, tous les jours, dans l'Église catholique, où faisant devenir, par ses sacrements, les chrétiens enfants de Dieu, il joint incessamment la terre au ciel.

Mais de plus, avant que vînt la Révolution, le Christ n'était-il pas l'angle d'amour dans la société civile elle-même ? N'avait-il pas rapproché, uni, et les riches et les pauvres, et les maîtres et les esclaves, et les Barbares et les peuples de Rome et d'Athènes, et la race blanche et la race noire ? En Lui, tous les enfants d'Adam s'étaient inclinés les uns vers les autres, joignant leurs cœurs et leurs mains. Parmi eux, hélas ! ont toujours existé des distances, des contrastes, des castes, des inimitiés, des extrêmes ; mais en Jésus-Christ, ces distances s'étaient effacées, ces contrastes s'étaient harmonisés, ces castes s'étaient fondues, ces inimitiés s'étaient adoucies, ces extrêmes s'étaient touchés : l'attrayante pierre angulaire avait fini par tout subjuguier, par tout faire rentrer en conjonction d'amour !

C'est de la sorte qu'avaient pu se former les nations chrétiennes. Qu'étaient-ce, en effet, que les nations

1

Alto ex Olympi vertice
Summi Parentis Filius,
Ceu monte desectus lapis
Terras in imas de ilens,
Domus supernæ et infimæ
Utrumque junxit angulum.

(*Hymne de l'Office de la Dédicace, Bréviaire romain.*)

chrétiennes? D'admirables communautés d'hommes et de peuples unis par la foi, par la tradition, par la langue, par les mœurs, par le sol, et aussi par la vocation de répandre la vérité, d'éclairer les nations moins avancées vers Dieu, et de leur porter, au prix du travail et au hasard de la mort, les biens éternels, la justice et la civilisation. Mais de toutes ces gloires dont les nations chrétiennes étaient justement fières : de leur foi, de leurs traditions, de leur langue, de leurs mœurs, de leur sol, de leur vocation, n'était-ce pas le Christ qui en était la base? n'était-ce pas Lui leur angle de réunion?

Et ainsi, autour du Christ, divino pierre angulaire, s'était formée et se développait, depuis dix-huit siècles, dans un magnifique concert de pondération et d'avancement, cette triple merveille : l'Église catholique, les nations chrétiennes, la civilisation.

Mais voici qu'en 1789, la France a donné le signal d'un nouvel ordre de choses, et dans l'inauguration qu'elle en a fait, la pierre angulaire, le Christ a été rejeté¹.

II

Ce qu'il en coûte de s'être écarté de la divine pierre de l'angle, les malaises de la France et des autres

¹ Pour des développements complets, soit théologiques, soit historiques, sur le rôle de Jésus-Christ comme pierre angulaire, consulter notre livre : **LES NATIONS FRÉMISSANTES CONTRE JÉSUS-CHRIST ET SON ÉGLISE** : troisième discours : *La pierre fondamentale et angulaire, une première fois rejetée par les Juifs, est, une deuxième fois, rejetée par les Nations*; et notre autre livre : **LA PRÉPONDÉRANCE JUIVE**, t. I, chap. II : *Le Christ rejeté par l'Assemblée nationale* (chez LECOFFRE, éditeur).

nations, et les calamités qui pèsent sur elles toutes, sont là pour le faire comprendre, si l'on veut réfléchir et conclure avec loyauté.

Un souvenir banal, un détail de la tour de Babel, trouvera bien ici sa place, puisqu'il s'agit d'édifice social et de pierre de l'angle.

La Bible a conservé le cri par lequel les hommes d'alors, dans les plaines de Sennaar, s'excitèrent à leur œuvre de construction, sans tenir compte de la Divinité : *Venez*, se dirent-ils les uns aux autres, *faisons des briques, cuisons-les au feu, et bâtissons-nous une cité et une tour dont le faite aille toucher le ciel*¹.

Mais la Bible a conservé également un autre cri dont la puissance se fit sentir dans les étages de la tour en construction ; il descendait des cieux comme l'éclat d'un tonnerre et disait : *Venez, et confondons tellement leur langage qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres*². C'était le Dieu des vengeances, qui convoquant le Conseil de ses trois divines Personnes, opposait société à société, dessein à dessein.

Venez et bâtissons, avaient dit les hommes ;

Venez et confondons, répondait Dieu.

Sous ce tonnerre du *venez et confondons*, les hommes de Babel se troublent ; leurs esprits se brouillent, leurs langues ne prononcent plus de même, leurs mots ne s'entendent plus ; et pour éviter de plus grands malheurs, ils se séparent précipitamment et s'en vont dans toutes les directions.

Ne semble-t-il pas que, au-dessus de la société superbe

¹ Genèse, XI, 3, 4.

² *Ibid.*, 7.

en voie de construction à la date de 1789, le même tonnerre du *venez et confondons*, se soit fait entendre? car, depuis lors, quelle confusion! « *Les passions mal assorties hurlent toutes ensemble,* » s'écriait un jour, à la tribune, Berryer. Il disait vrai.

Aussi bien, la situation est autrement redoutable qu'à Babel. Car, lorsque les premiers humains ne purent plus s'entendre, l'Écriture dit simplement « qu'ils se séparèrent » ; tandis que, dans notre Babel agrandie, comme il est matériellement impossible de se séparer et d'aller ailleurs, l'espace n'étant plus libre, on est toujours sur le point d'en venir aux mains et de s'entre-détruire.

Entendez-vous gronder et s'approcher les hordes du socialisme? Ces hordes avec leurs appétits sont le résultat logique du rejet de la pierre de l'angle. En Jésus-Christ, les riches et les pauvres, les patrons et les ouvriers, s'étaient inclinés les uns vers les autres et avaient uni leurs mains, ayant, dans l'Église maison de Dieu, le même rang, les mêmes droits, les mêmes honneurs : exactement comme deux murailles qui, étant reliées par un angle, ont la même élévation et la même destination. Mais la secourable pierre angulaire ayant été rejetée de la société civile, un écart terrible s'est produit, et le voici dénoncé, cet écart :

Chaque jour, dans tous les pays, l'armée de ceux qui ne possèdent rien, l'armée des salariés, l'armée des prolétaires augmente. Elle est devenue innombrable. C'est à elle que le socialisme s'adresse. Il ne dit pas immédiatement : Reniez votre Dieu ; il dit : « *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous.* » Il dit encore de sa plus puissante voix : « *Travailleurs, ayez*

conscience de vous-mêmes, de vos privations, de vos droits, de votre nombre, de votre force. »

« *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ;* » ce qui est l'immense danger de l'heure actuelle, car c'est le réveil soudain de la haine de classe. Le socialisme réveille l'esprit déclassé pour en faire un esprit de convoitise, un esprit de défiance, un esprit de vengeance, un esprit de révolte. L'esprit de classe qu'il veut est la haine de classe. Or, il n'est pas de haine plus profonde, plus tenace, plus implacable que cette haine, parce qu'elle se croit légitime.

Là est le résultat le plus funeste de la propagande socialiste actuelle. C'est là qu'on sème le vent jusqu'à ce que vienne la tempête. « Il faut faire en sorte que le peuple ait conscience de lui-même, a dit un chef socialiste ; le jour où ce résultat sera obtenu sera le jour de l'action. » Vous l'entendez, l'aveu est complet : avant de marcher à la conquête du pouvoir, le socialisme veut conquérir le prolétariat.

Voilà pourquoi je me sens forcé de pousser un cri de détresse à la pensée de ce qui arriverait si le socialisme parvenait à entraîner pour quelque temps seulement les masses organisées du prolétariat international. Il y aurait dans la société des convulsions épouvantables. L'histoire de l'humanité serait témoin de la révolution la plus vaste, la plus furieuse, la plus pleine de ruines qui fut jamais ¹.

L'Écriture se sert de cette métaphore : les deux oreilles en tinteront, *tinnient ambæ aures*².

Outre les grondements du socialisme, un autre phénomène social terrifie : le défilé des empires.

Une seule fois dans l'histoire du monde, ce défilé avait eu lieu ; Daniel l'avait annoncé, en vue du Christ qui devait venir. L'empire des Assyriens est remplacé

¹ Discours au Congrès de Liège, 1890, du savant abbé WINTERER, curé de Mulhouse, député d'Alsace-Lorraine au Reichstag.

² 1^{er} Livre des Rois, III, 11.

par l'empire des Chaldéens ou de Babylone ; l'empire des Chaldéens est remplacé par l'empire des Perses ou de Cyrus ; l'empire des Perses est remplacé par celui d'Alexandre et des Grecs ; et enfin, l'empire romain les absorbe tous et disparaît à son tour, ou plutôt se transforme ¹. *On voit, dit Bossuet, ces fameux empires se présenter successivement et tomber pour ainsi dire les uns sur les autres ; et sur leurs ruines à tous, apparaît Jésus-Christ, l'empire du Fils de l'homme* ².

Telle a été, autrefois, la succession, le défilé, des empires !

Ce défilé, on dirait qu'il a repris, depuis que la société a voulu se passer du Christ ; on assiste à une sorte de danse macabre des royaumes. Les gouvernements se succèdent. Tous les États, n'ayant plus la pierre de l'angle, subissent une inclinaison, *inclinata sunt regna* ; ils déclinent, semblables à des astres fatigués, vers un coucher qui est mystérieux ; et les chefs des peuples se remplacent avec vitesse. Dieu, quel défilé ! L'autorité civile — quel que soit du reste son nom, Monarchie, République, petits États, grands Empires — l'autorité est en danger partout. Prise dans le tourbillon du socialisme, elle est secouée avec cette violence que saint Jean a entrevue, lorsqu'il dit dans son Apocalypse : *Les étoiles du ciel tomberont sur la terre, comme lorsque le figuier, étant agité par un grand*

¹ « Rome a senti la main de Dieu, et a été comme les autres un exemple de sa justice. Mais son sort était plus heureux que celui des autres villes. Purgée par ses désastres des restes de l'idolâtrie, elle ne subsiste plus que par le christianisme qu'elle annonce à tout l'univers. » (BOSSUET, *Discours sur l'Histoire universelle*, III^e partie, chap. 1.)

² *Ibid.*, chap. 11.

*vent, laisse tomber ses figues vertes*¹. Monarchies, Républiques, petits États, grands Empires, tous sont secoués. Ce sont les étoiles qui tombent; c'est le défilé des empires qui a recommencé!

N'est-ce pas le cri général que, de tous côtés, on se sent vaciller, chanceler, qu'on se sent disjoindre, mourir?

Tout passe par ce formidable chancellement ;
 Tout subit cette mortelle dislocation ;

Et il ne vient pas à la pensée des législateurs endurcis des malheureuses Nations révolutionnées, de se dire les uns aux autres : Reprenons la pierre de l'angle !

Nous, du moins, catholiques résolus, groupons-nous autour d'elle.

III

Une tentation a troublé dans nos rangs, des frères découragés, cette tentation :

Ne serait-il pas préférable, et opportun, d'abandonner cette société en confusion, comme autrefois on abandonna Babel, et d'attendre à l'écart une société nouvelle que nous apporteront les événements ?

— Gardons-nous de cette extrémité : l'abandon ne serait pas chrétien. On abandonne le christianisme, mais le christianisme n'abandonne jamais. Voilà pourquoi les enfants de lumière ont le devoir non seulement de rete-

¹ Apoc., vi, 13.

nir, mais de rapporter la pierre de l'angle : de la rapporter à une société merveilleuse dans ses découvertes et sincère dans ses aspirations, mais désorganisée par les fils de ténèbres et surtout par des principes de ténèbres. Repoussons les ténèbres, respectons les aspirations, applaudissons aux découvertes, et leur apportons la divine base charitable sans laquelle ces merveilles ne subsisteraient pas.

De la sorte, ce sera rajeunir la société, sans la décourager, ni l'aigrir davantage.

En effet, comment le rajeunissement s'obtient-il ?

Saint Thomas d'Aquin répond : Il s'obtient *en se rapprochant de son principe*, ce qui veut dire : que toutes les fois qu'un être revient à ce qui fut sa source de vie, de force, d'éclat, de beauté, il rajeunit.

Exemples :

La pauvre fleur coupée et fanée, si elle pouvait être rattachée à la tige qui fut son principe, refleurirait.

Le jour qui tombe, renaît le lendemain à son point de départ, à l'orient qui est son principe.

Un enfant égaré, en revenant au foyer natal, son principe, sent des flots de vie rentrer, avec le repentir, dans son âme.

En revoyant les lieux qui furent témoins de notre enfance, tout notre être tressaille et aspire à un mystérieux renouvellement.

Lorsque vint en Judée Celui qui, à cette question : *Qui êtes-vous ?* répondit aux Juifs : Je suis le PRINCIPLE, moi qui vous parle¹, l'humanité, qui était dans un état

¹ SAINT JEAN, VIII, 25.

voisin de la décrépitude, trouva, dans ce PRINCIPLE adoré, un si merveilleux rajeunissement, que, jusque dans ses usages, elle recommença les siècles.

Enfin, un peuple lui-même rajeunit, toutes les fois qu'il s'inspire de ses glorieux commencements, qu'il médite les gestes héroïques de ses pères et l'épopée de son berceau. En pleine décadence d'Israël, il y eut tout à coup les Machabées, parce qu'ils dirent : *Nous obéirons à la loi de nos pères*¹.

Tous ces exemples ne sont-ils pas mille fois consolants ?

La proposition de l'Ange de l'École est donc admirablement vraie : *Lorsqu'on revient à son principe, toujours on rajeunit.*

Rajeunissez la société, ô catholiques, en la ramenant à son principe, en lui faisant retrouver, par tous les moyens possibles, par toutes les combinaisons de l'amour, Jésus-Christ si bon, si miséricordieux, si compatissant ;

Ne vous tenez pas à l'écart, mais réparez l'écart d'avec la pierre de l'angle !

IV

Vous avez donc l'espérance, nous répliquera-t-on, de voir l'antique jonction se rétablir entre la société et la céleste pierre angulaire ?

¹ Premier livre des Mach., chap. 11.

— Oui vraiment, mais sous les aspects que la divine Sagesse tient en réserve.

D'abord, les destinées de la pierre angulaire sont assurées de la continuation de leur magnificence.

S'imaginerait-on, par hasard, qu'elle demeurera dans le rebut où les gouvernements l'ont mise et reléguée? Si elle s'y prêtait, elle ne serait plus la *Pierre vivante*. C'est son nom encore, dans les Écritures¹. N'importe quelle autre pierre est inerte; déplacée, elle demeurera dans le coin où on l'aura reléguée; mais celle-là, elle est vivante, elle ne se résigne point à l'inertie! Dès l'aurore des siècles, quoique tenue en réserve, elle faisait mouvoir les empires. *En tête du livre du monde, c'est de moi qu'il est écrit*²: les empires s'arrangeaient et se dérangeaient en vue de sa réception. Et maintenant qu'elle s'est manifestée et que, visible à la conjonction des siècles anciens et des siècles nouveaux, elle a vaincu le chaos païen et en a tiré, aux regards des hommes et des anges, ces merveilles nommées l'Église catholique, la chrétienté, la civilisation, on s'imagine qu'elle se soumettra à un état de rebut et d'inertie! Détrompez-vous, orgueilleux législateurs qui vous inspirez toujours de 89. La *Pierre vivante*, humble dans ses fondements qui sont la crèche et la croix, est fière dans son édifice qui est l'Église catholique ou universelle. Vous ne voulez plus d'elle à la base de la société nouvelle et des nations modernes: le ciel saura prendre en sa faveur d'autres dispositions.

¹ *Vous approchant de lui comme de la pierre vivante...* (Première épître de saint Pierre, II, 4).

² Psaume XXXIX, 8.

Lesquelles?

Le Livre inspiré de Job les fait pressentir :

« Le Seigneur parla à Job du milieu d'un tourbillon et lui dit : *Où étiez-vous quand je jetai les fondements de la terre? Dites-le-moi, si vous avez de l'intelligence. Savez-vous qui en a posé la pierre angulaire, alors que les astres du matin me louaient tous ensemble, et que les anges poussaient des cris de joie*¹?

Ainsi donc, au moment où le Créateur posa la pierre angulaire du monde, qui est le Christ, but suprême de la création, les astres du matin et les anges rivalisaient de louanges et de réjouissance. Et, dans la suite des âges, ce fut une coutume chez les anciens de placer toujours la pierre fondamentale des édifices au milieu des chants et au son des instruments, comme pour rappeler et perpétuer l'honneur rendu à la divine pierre angulaire du monde².

Eh bien, il n'est pas nécessaire d'être prophète pour annoncer que ces transports d'allégresse et ces témoignages d'honneur se retrouveront à l'égard du Rebuté de 89. Vous n'avez plus voulu de Lui comme pierre de l'angle dans votre nouvel édifice, imprudents architectes; le ciel saura prendre, à son tour, des dispositions nouvelles à son égard. Cette pierre vivante va se mouvoir en dehors du gouvernement de la France qui l'a mise au rebut, en dehors de la Chrétienté qui n'existe plus; elle va se mouvoir, et attirer les peuples d'une autre manière. De *nouvelles terres, de nouveaux cieux*³,

¹ JOB, XXXVIII, 4, 6, 7.

² Premier livre d'Esdras, III, 10, 11. — Zacharie, IV, 7.

³ ISAÏE, LXV, 17.

s'organiseront autour d'elle, entreront en conjonction avec elle : il faudra du temps, elle prendra son temps ! Mais un jour viendra où les cris de joie, les chants et le son des instruments se feront de nouveau entendre ; et la péroraison de l'histoire du monde verra se renouveler la même fête qu'à sa genèse : les astres du matin et les chœurs des anges applaudissaient au placement de la divine pierre angulaire ; les applaudissements recommenceront, car elle est indéracinable !

Mais que doit-on penser des nations de l'Europe ? Leurs destinées ne sont-elles pas compromises ?

Évidemment, un peuple qui consommerait sa rupture avec la pierre de l'angle s'exposerait à une ruine inévitable.

Léon XIII le disait hier :

La prospérité des peuples et des nations vient de Dieu et de sa bénédiction. Si un peuple, loin de reconnaître cette vérité, va jusqu'à se soulever contre Dieu, et dans l'orgueil de son esprit lui dit tacitement qu'il n'a pas besoin de lui, la prospérité de ce peuple n'est qu'un fantôme destiné à s'évanouir sitôt qu'il plaira au Seigneur de confondre l'orgueilleuse audace de ses ennemis¹.

Et encore :

Dieu n'abandonne jamais ni d'aucune manière son Église. Celle-ci n'a donc rien à redouter des attentats des hommes ; mais les peuples qui ont dégénéré de la vertu chrétienne ne sauraient avoir la même garantie².

Mais, grâce à Dieu, les patries chrétiennes, détournées par la Révolution, répugnent et résistent à la

¹ Lettre encyclique *aux évêques d'Italie*, 1890.

² Lettre encyclique sur *les principaux devoirs des chrétiens*, 1890.

rupture. On a tant prié ! et les efforts réparateurs des catholiques sont si consolants dans leur ensemble ! Que l'on considère le chemin qui s'est fait, depuis vingt ans, pour retrouver la jonction avec la pierre angulaire :

Au concile du Vatican, une antique promesse de Dieu s'est, de nouveau, affirmée : « *Voici la pierre que j'ai mise... Je la taillerai et je la graverai moi-même avec le ciseau, dit le Seigneur des armées¹.* » La pierre, taillée et gravée avec le ciseau des douleurs, a donc été de nouveau reconnue et affirmée au concile du Vatican ;

Tous les Évêques du monde, successeurs des Apôtres, se sont rangés autour d'elle, augustes assises de la société ;

Après les Évêques, le clergé tout entier s'est adapté et uni à la construction ;

Ensuite sont venues les foules catholiques, les pèlerinages catholiques, les cercles d'ouvriers catholiques, les congrès catholiques, les universités catholiques : tout cela, ce sont des matériaux solides et de première beauté ; qu'on remarque avec quel entrain ces matériaux se posent, avec quelle symétrie ils prennent, chacun, leur place dans la construction ;

Et puis, ô spectacle inattendu ! voici que, au jour des noces d'or du grand Pape illuminateur et pacificateur, les délégués des Rois et des chefs des États, traversant tous les rangs, sont venus se ranger sur les degrés de son trône : la terre était récapitulée à Rome !

La société nouvelle grandit tous les jours ; elle

¹ ZACHARIE, III, 9, 10.

accuse des proportions inaccoutumées ; ce n'est plus, précisément, une société française, ni une société italienne, ni une société anglaise, ni une société allemande : c'est la société catholique, dont la pierre fondamentale est Jésus-Christ avec son Vicaire, le Rejeté de 89 et le prisonnier du Vatican !

Courage donc, ô catholiques de tous les pays ; unissez vos efforts autour de la pierre de l'angle. La pierre, par une transmission de ses qualités, fera à son tour de vous *des pierres carrées, des hommes carrés* sur toutes faces, comme parle saint Augustin, de ces hommes chez qui les idées et les convictions sont à l'état de pierres bien taillées.

« La pierre carrée a cet avantage qu'elle ne tombe jamais, de quelque côté qu'on la retourne ; et n'ayant rien d'oblique, rien de vacillant, elle se tient et retient tout ce qu'elle porte, dans une unité vivante et majestueuse ¹. » Vous serez donc des pierres carrées, catholiques de tous les pays ; vous ne vacillerez pas à l'endroit de la justice et de l'honneur !

Et lorsque, dans un temps qui ne peut plus être éloigné, le divin et irrécusable Architecte, qu'on ne prend jamais en défaut ², voudra bien nous donner le couronnement de l'édifice, que, par un pressentiment glorieux, nous persistons à attendre malgré nos malheurs ; voudra bien nous donner ce couronnement de l'édifice, cette splendide coupole religieuse et sociale, figurée dans la coupole de Saint-Pierre de Rome : vous, catholiques de tous les pays, solides pierres carrées, vous aurez été

¹ Voir plus haut, p. 316.

² Voir plus haut, p. 313-14.

préparés à la recevoir et à la soutenir. Ce sera alors la dédicace, sur terre, de Rome universelle, seconde Jérusalem meilleure que la première, la vraie vision de la paix, *Jerusalem visio pacis* : où, sur la coupole, à côté de l'inscription fameuse : *Tu es Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Église*, se gravera, nous l'espérons, cette autre inscription, complément de la première, et magnifique attestation de l'Église victorieuse et bâtie : *Un seul bercail et un seul pasteur*¹.

¹ SAINT JEAN, X, 16.

CHAPITRE II

DÉCLARATION DE FIDÉLITÉ A LA CROIX APPEL A TOUTES LES MISÈRES POUR LA DÉFENDRE

- I. Déclaration de guerre faite à la croix, déclaration de fidélité.
— II. Le *Non possumus* des catholiques relativement à son abandon. — III. Conséquences pratiques : partout où les crucifix sont enlevés, en ramener la vision par le signe de la croix vaillamment fait en public et par l'usage de la croix comme joyau. — IV. Misères de toutes espèces, entourez et défendez le Golgotha qui vous a toutes soulagées. — V. Serpents de feu et serpent d'airain : misères et miséricorde.

I

On a déclaré la guerre à la Croix.

La Croix est inexterminable : c'est prouvé¹.

Mais on peut priver de sa bienfaisante vision et de sa douce possession tel village, tel hameau, telle commune. Il y a donc pour les catholiques, obligation de la défendre. Comment la défendront-ils ?

Avant tout, par une déclaration de fidélité. Il y a eu déclaration de guerre à la Croix : qu'il y ait déclaration de fidélité !

¹ Voir plus haut : Livre troisième, chap iv, pages 306-10.

En face du Sanhedrin juif portant la défense d'enseigner au nom de Jésus, les Apôtres déclaraient avec intrépidité : « Qu'il leur était impossible de n'en point parler ; *non possumus*, nous ne pouvons pas¹. » Il est devenu célèbre, le *non possumus* de Pierre et des Apôtres. Depuis lors, toutes les fois qu'une tyrannie quelconque a tenté d'exiger, par des menaces ou par des promesses, des actes contraires aux droits de Dieu et de son Christ, contraires par cela même aux devoirs des catholiques, la conscience, toujours intrépide, lui a répondu : *Non possumus*, nous ne pouvons pas.

Dieu soit béni ! cette intrépide impossibilité se redit à cette heure.

Des messagers de ténèbres et de haine parcoururent les populations, les communes, les hameaux en proposant de faire disparaître la Croix ;

Mais les fidèles, s'adossant au rocher de Pierre, ont répondu sur toute la ligne l'antique formule : *Nous ne pouvons pas* ; nous ne pouvons pas abandonner la Croix ; nous ne pouvons pas nous passer d'elle !

II

Écoutez nos raisons, ô sectaires :

Nous ne pouvons pas nous passer de la Croix, parce qu'elle a été *le lit de mort* du Dieu fait homme. C'est sur elle qu'il a souffert l'agonie, qu'il a obtenu pardon

¹ Actes des Apôtres, iv, 20.

et miséricorde pour les hommes, et qu'il nous a tous bénis. Si nous laissons profaner et outrager ce lit de mort, nous serions des ingrats, et nous, catholiques, nous ne voulons pas être des ingrats !

Nous ne pouvons pas nous passer de la Croix, parce qu'elle a été *l'instrument du rachat et de la liberté des peuples*. Avant le Calvaire, les populations étaient affreusement esclaves. C'est avec la Croix que Jésus-Christ les a retirées de l'esclavage ; il a créé avec elle la race des hommes libres. Nous séparer de la Croix, ce serait nous exposer à redevenir bien vite esclaves, et nous, catholiques, nous ne voulons pas redevenir esclaves : nous resterons les hommes libres !

Nous ne pouvons pas nous passer de la Croix, parce qu'elle a été *l'instrument de la défaite de l'Enfer*. Qu'on observe la Croix, elle a la forme d'un glaive : la poignée est dans le ciel, et la pointe en s'enfonçant dans le sol regarde le noir abîme. Faire disparaître la Croix, ce serait autoriser l'Enfer à réparer sa défaite : mais nous, catholiques, nous empêcherons toujours qu'il la répare !

Nous ne pouvons pas nous passer de la Croix, parce qu'elle est *l'arbre de vie*. Ah ! lorsque les malheureux souffrent trop, ils viennent s'asseoir à son ombre, et ils sentent aussitôt une influence divine qui les reconforte. L'orphelin comprend, sous ces bras étendus, qu'il ne sera pas seul au monde, et la pauvre veuve se relève plus résignée. Pourquoi ne supportez-vous pas, ô impies, que, dans nos tristesses, nous recourions à notre cher arbre de vie ? Nous ne vous empêchons pas, nous, de cueillir des fruits à vos arbres de mort. Laissez-nous

notre arbre de vie. Mais si vous y touchez, nous deviendrons tous, pour le défendre, le chérubin du paradis terrestre !

Nous ne pouvons pas nous passer de la Croix, parce qu'elle est *le vrai signe de sécurité et de pacification*. Quand elle se trouve sur un chemin, ce chemin est plus sûr. Quand elle est acceptée dans une usine, l'ouvrier et le patron s'entendent mieux. Quand se rencontrent, à son pied, le riche et le pauvre, richesse et pauvreté se transfigurent dans son amour. Depuis tant d'années que l'économie politique est en travail et en recherches, elle n'a pas encore découvert un moyen plus sûr de pacification. Oh ! laissez-nous donc la Croix, dont la présence éteint mieux les haines, et rend moins difficiles les étreintes de mains !

Nous ne pouvons pas nous passer de la Croix, parce qu'elle doit *apparaître en souveraine dans les airs, au jour du jugement général*. A son aspect, les brebis doivent se ranger à droite, et les boucs seront précipités à gauche. S'il vous convient, ô renverseurs de croix, de choisir le côté des boucs, nous vous plaignons, cependant vous êtes libres. Mais nous qui voulons être du nombre des brebis à l'aspect de la Croix triomphante, nous l'adorons déjà sur terre, et nous la défendrons...

Telles sont les raisons pour lesquelles nous ne pouvons pas nous séparer et nous priver de la Croix tutélaire. Prenez-en votre parti, ô vous qui la faites pleurer, et qui nous faites pleurer, le nôtre est pris ; et c'est encore la Croix qui est le sceau de notre décision, et de notre impossibilité de vous la livrer !

III

Après cette déclaration, la Croix conservera sa place d'honneur à notre foyer, sa place d'honneur à l'école chrétienne de notre paroisse, de notre commune, de notre village, et dans tous les lieux qui dépendent de nous : cela va sans dire ; c'est fait, c'est acquis.

Mais cela ne suffit pas.

Il y aura, hélas ! autour de nous, des foyers, des écoles dont les murs auront été contraints de se dépouiller du cher signe d'amour, et des places publiques qui auront été profanées par son enlèvement ! Or, comment neutraliser ces sataniques exploits ; comment combler ce vide lugubre ; comment tirer le bien du mal ?

De deux manières :

En faisant courageusement en public le signe de la croix, toutes les fois qu'on doit le faire ;

En prenant rang parmi cette phalange magnaïme de femmes, de jeunes filles, d'enfants, d'hommes de cœur qui portent ostensiblement sur eux une croix, un crucifix.

Ah ! certes, si le signe de la croix, qui est d'obligation chrétienne, doit se faire courageusement, amplement, n'est-ce pas à l'heure où un vaste complot a dit : Bientôt la croix aura disparu ? — Vous vous trompez, hommes de mal ; elle ne disparaît pas. Voyez la preuve : je fais gaiement et fièrement le signe de la croix... L'histoire

rapporte que, sous la persécution de Dioclétien, Tiburce, célèbre martyr, fut amené au préfet Fabien, qui, faisant semer des charbons ardents, lui commanda ou d'offrir de l'encens aux idoles ou de marcher pieds nus sur le brasier. Tiburce fait le signe de la croix et s'avance ; il souriait ; il lui semblait, disait-il, marcher sur des fleurs !... Et moi, j'aurais honte de faire le signe de la croix devant une table d'hôtes, et même devant une table d'amis ? Et le rouge d'une fausse honte, vif comme celui des charbons, monterait sur mes joues ? Allons ! sous mes pieds le respect humain, c'est là sa place ! Mon signe de la croix, sans affectation, mais aussi sans faiblesse !

Et puis, cet autre courage : porter la croix comme mon joyau préféré, porter un petit crucifix, ostensiblement ;

Ostensiblement, parce que dès là que la haine s'acharne à faire disparaître la Croix, nous, l'amour fidèle, nous devons prendre notre plaisir, nos délices, à la faire apparaître, à l'étaler : « Mon bon Maître, on vous chasse, moi, je vous reçois ; on pousse du pied votre Croix après l'avoir abattue, moi, je la mets sur ma poitrine ; »

Ostensiblement, parce qu'elle est le livre du pauvre peuple. La vue du crucifix en apprend plus au pauvre peuple sur Dieu, sur Jésus-Christ, sur l'éternité, que tous les discours du monde. Ah ! le pauvre peuple, il est mené à l'athéisme comme un troupeau de brebis à la tuerie : eh bien, s'il ne doit plus apprendre à connaître le bon Sauveur ni dans les livres, ni dans les écoles,

qu'il apprenne du moins à le connaître sur des poitrines magnanimes qui présenteront à ses regards la vision du crucifix !

Ostensiblement, enfin, parce que les fils des Croisés n'ont pas encore reculé devant les fils de Voltaire. Ils ne reculent pas, puisque, la Croix ayant été enlevée aux murailles, des milliers de poitrines sont devenues à l'envi des murailles vivantes. Mais ils reculeraient, si les poitrines venaient à manquer, si les murailles devenaient rares pour maintenir et perpétuer la vision du crucifix.

Oh ! bénédiction et honneur à toutes les poitrines qui continueront ce rôle de murailles vivantes !

IV

Nous contenterons-nous, pour la défense du cher signe d'amour, de ces mesures ? Elles sont, assurément, héroïques, dignes de l'admiration des anges, mais elles sont personnelles ; et lorsqu'il s'agit d'entourer et de protéger l'arbre sacré qui nous a tous sauvés, il faut agir de concert ; il faut, comme s'exprime le langage militaire, lever des forces, rassembler des bataillons.

Quelles seront ces forces, ces bataillons ?

Est-ce au concours des richesses que nous ferons appel ? aux ressources du génie ? à l'étincellement et au faisceau des épées ?

Non ! ni la richesse, ni le génie, ni le faisceau des épées pour la conservation de la croix !

Mais alors, quoi donc ?

C'est aux misères humaines que nous irons dire : « La Croix est en danger, venez à son secours. »

Elle seule a soulagé toutes les misères. Il n'y a pas de misère humaine si cachée, si délaissée, si repoussante, que l'Église catholique ne l'ait découverte avec la croix, visitée avec la croix, soulagée avec la croix. S'il y avait une misère qui eût été laissée dans l'ombre, oubliée par l'Église, qu'elle se montre, afin de pouvoir dire : « La Croix de Jésus-Christ m'a oubliée... » Mais non, toutes les misères ont vu arriver la miséricorde, et l'ont bénie. Aussi, ce n'est point à la richesse, ni au glaive, ni au génie que nous irons confier cette angoisse de nos cœurs : la croix est en danger ! C'est aux misères que nous aurons recours. Misères des maladies, misères de l'indigence, misères de l'ignorance, misères de la vieillesse, misères des contrées malsaines, misères de la folie, misères du vice et de la dégradation, assemblez-vous toutes et rangez-vous autour du Dieu crucifié qui vous a tant de fois soulagées !

Lépreux, passez devant le Golgotha, et, la main levée, dites : Nous avons besoin de Lui ! — Sans la croix, en effet, la lèpre reviendrait bientôt sur vous, plus horrible et plus dévorante.

Mendiants, passez devant le Golgotha, et, la main levée, dites : Nous avons besoin de Lui ! — Sans la croix, en effet, on vous apercevrait bientôt mourants de faim le long des routes et des fossés.

Et vous, pauvres aliénés, passez aussi devant le Golgotha, et, de vos mains inconscientes et crispées, retenez la folie de la Croix. Ah ! sans elle, personne ne prendrait bientôt plus soin de votre terrible état.

Bataillons de toutes les misères, entourez le Golgotha : à vous, la garde de la croix de Jésus-Christ !

V

C'était après la sortie d'Égypte. Les enfants d'Israël, guidés par Moïse dans le grand et affreux désert de Pharan, se prirent à murmurer contre le Seigneur et contre la conduite de sa Providence.

Irrité de l'ingratitude de ce peuple à la tête dure, le Seigneur fait surgir, dans la contrée sablonneuse qu'il est en train de traverser, une multitude de serpents. *Leur morsure, dit l'Écriture, brûlait comme le feu*¹. C'était le céraste ou vipère cornue, ainsi nommée à cause de deux petites cornes que ce reptile porte au-dessus de la tête : d'autant plus dangereux que sa couleur est grisâtre et le confond avec le sable².

Partout où Israël avance sa marche, partout où il dresse son campement, le terrible visiteur de la colère de Dieu apparaît et s'élançe. Voyez-vous d'ici ces serpents de feu se multipliant sous les pieds des marcheurs,

¹ *Livre des Nombres*, chap. XXI, 6.

² Son nom lui vient de deux petites cornes qu'il porte au-dessus de la tête. Sa longueur est d'environ 0^m,60; sa couleur est grisâtre, avec des taches irrégulières, noirâtres ou d'un brun pâle. Il se tient en embuscade dans les sables de l'Égypte, de l'Algérie, de l'Arabie Pétrée, et s'élançe sur les animaux qui passent à sa portée. Son venin est très dangereux. FILLION, *Atlas d'histoire naturelle de la Bible*. — Coïncidence singulière ! les enfants d'Israel ayant murmuré contre Moïse, au front duquel deux cornes de lumière s'étaient allumées à sa descente du Sinai, le Seigneur les punissait par ces serpents cornus.

pénétrant dans leurs tentes, et semant la mort à l'improviste. Quels cris d'effroi, que de bras qui se tordent dans les convulsions, que de corps qui deviennent noirs par l'effet rapide du venin !

Épouvanté, le peuple se précipite vers Moïse : Sauvons-nous de la colère de Dieu !

Alors se passe, dans le camp, une scène inattendue, étonnante, grandiose. Le saint législateur a consulté le Seigneur, et d'après son commandement et ses indications, il a fait dresser sur un bois élevé un serpent d'airain. « *Vous ferez*, lui a dit le Seigneur, *un serpent d'airain, et vous le suspendrez à un poteau.* » Placé sur ce bois élevé, le serpent d'airain domine le camp ; et de toutes les tentes, ceux qui ont été mordus par les vipères et qui le regardent se sentent guéris.

« Mais tous les blessés devaient le regarder ! » pensez-vous ? Qu'on se détrompe. La moquerie, l'impiété, le blasphème ont trouvé, dans tous les temps, leurs partisans : il y en eut qui tournèrent en ridicule le conseil de Moïse. Hélas ! la preuve n'en subsiste-t-elle pas dans ce qui se passe sous nos yeux. Journallement, au lit de la mort, à ce moment formidable où l'éternité va se décider, que de moribonds qui détournent la tête du signe de miséricorde et de salut qu'on leur présente ! « Oh ! nous vous en supplions, c'est l'éternité qui va commencer ; un seul regard de repentir vers ce signe de la miséricorde ! » Et ils ne veulent pas... Au temps de Moïse, le serpent d'airain était le signe de la miséricorde et de la guérison, et tous ne lui donnèrent pas leur regard !

Qu'est-ce donc que figurait ce serpent d'airain sur

le bois élevé? Il figurait Celui qui ayant daigné prendre sur soi tous nos crimes jusqu'à en devenir méconnaissable, jusqu'à se tordre, comme un serpent, dans les douleurs de sa terrible Passion, nous a obtenu avec sa croix miséricorde.

Et qu'est-ce que figuraient, de leur côté, ces serpents dont la morsure brûlait comme le feu? Ah! n'exprimaient-ils pas les misères de cette vie? La misère, quel que soit son nom, morale ou physique, n'a-t-elle pas, elle aussi, ses morsures, parfois brûlantes comme le feu? Et rampantes comme le serpent, certaines misères n'ont-elles pas leurs suggestions perfides?

La croix est donc venue les soulager, et guérir tous ceux qui en seraient blessés.

O bois tutélaire, élevé sur la montagne, il y a lutte, cependant, chez les nations chrétiennes, pour te faire disparaître ou pour te conserver.

Ceux qui te font disparaître sont des aveugles et des homicides. Ils ne voient pas, les malheureux, qu'ils ramènent les serpents de feu. Les misères qui se multiplient, les passions les plus basses qui brûlent les cœurs, les plans d'incendie qui glissent dans l'ombre, les foules qui meurent de privations, les malades abandonnés à des mercenaires, les infirmes oubliés dans leurs baignoires brûlantes, les enfants environnés de haine dès leur bas âge : serpents de feu, serpents de feu!

Mais, à l'opposite, ô croix, il y a ceux qui veulent te conserver et te défendre. A ton ombre sont nés, dans leurs rangs, tous les héroïsmes contre toutes les misères :

L'héroïsme de ces anges des Hôtels-Dieu : les Filles de la charité, contre les misères des maladies ;

L'héroïsme de ces patients instructeurs du peuple : les Frères de la doctrine chrétienne, contre la misère de l'ignorance ;

L'héroïsme et la tendresse de ces vierges souriantes : les Petites Sœurs des pauvres, contre les misères de la vieillesse ;

L'héroïsme de ces durs travailleurs : les Trappistes, contre les misères des pays malsains ;

L'héroïsme de cette vocation sublime : les Frères de Saint-Jean de Dieu, contre les misères de la folie ;

En un mot, contre toutes les misères, tous les héroïsmes de la miséricorde suscités par la croix !

O peuple, c'est l'heure de choisir, peuple qui travailles et qui souffres :

Ou les serpents de feu sans la croix, ou la croix contre les serpents de feu !

Ah ! puissent l'amour et ton véritable intérêt guider ton choix ! Et puisses-tu, de cette grande voix juste que tu sais avoir, ô peuple, et où Dieu alors mêle la sienne, signifier aux démolisseurs : Vive la croix de Jésus-Christ ! Et gare à qui la touche.

CHAPITRE III

LA CITADELLE AUTOUR DE L'ÂME DE NOS ENFANTS

I. Bien essentiel qui surpasse tous les autres biens : la qualité d'enfant de Dieu. — II. Combien cette qualité reluit à l'âge de l'innocence : charme céleste dans nos enfants qui sont en même temps enfants de Dieu. — III. Tous ces trésors menacés à l'heure présente : rage de l'impiété pour dégrader nos anges, un apologue oriental. — IV. Moyens protecteurs et conservateurs en rapport avec les phases du développement de l'enfance. Dans le bas âge, c'est l'attrait de la Crèche ; son radioux et très instructif symbole : le propitiatoire d'or avec ses deux chérubins. — V. Dans l'adolescence, c'est une école chrétienne ; le *Credo* de saint Pierre de Vérone, jeune enfant ; sollicitudes entrelacées des parents, sûrs verroux contre les dangers. — VI. Dans la jeunesse, c'est l'ombre tutélaire de la croix ; garde sublime de trois mères associées à cette ombre tutélaire : Respha, la Vierge Marie, ma lectrice.

I

Parents chrétiens, l'avantage le plus précieux qui appartienne à vos enfants, qui prime même celui d'être vos enfants, n'est-ce pas d'avoir été faits enfants de Dieu ? Appartenir à Dieu comme son enfant, voilà bien le bonheur des bonheurs ! Ce titre enthousiasmait saint Jean. Il disait à ces disciples : *Considérez*

*quel amour le Père nous a témoigné de vouloir que nous soyons appelés, et que nous soyons en effet enfants de Dieu... Mes bien-aimés, nous sommes enfants de Dieu*¹ !

On sait comment ce bonheur est arrivé aux hommes :

Il existait deux familles, deux maisons : la famille divine qui est au Ciel, la famille humaine qui est sur la terre ; la très sainte Trinité et le genre humain ; la Maison de Dieu et la Maison de l'homme.

Or, Jésus-Christ, en venant ici-bas, a produit l'union des deux Maisons² : En lui, les deux familles se sont unies :

D'une part, en demandant à la très pure et immaculée Vierge Marie l'hospitalité de son chaste sein, il a reçu d'Elle tout ce qui appartenait à la famille humaine : il est devenu *filis de l'homme*.

Mais d'autre part, il nous a accordé, en retour, tout ce qu'il possédait du côté de son Père ; il nous a donné le pouvoir de devenir *enfants de Dieu, d'être faits enfants de Dieu*. En Lui, nous avons été adoptés. Son Père céleste est devenu notre père : *notre Père qui êtes aux cieux...* Son propre nom, nous le portons : Christ, chrétiens. Son Esprit-Saint, il nous l'a donné, avec les mille grâces de pureté, de charité, de douceur qui l'accompagnent. Sa mère, la Vierge Marie, est devenue la nôtre ; et son ciel, qu'il nous a promis, nous attend, si nous restons fidèles. L'union des deux Maisons

¹ Ire Ép. de saint Jean, III, 1, 2.

² *Domus supernæ et infimæ
Utrumque junxit angulum.*

est cimentée, accomplie. Voilà comment nous sommes devenus enfants de Dieu !

Eh bien, qu'une annonce étrange nous fasse tous sortir vivement de la torpeur :

Nos petits enfants, nos chers petits enfants que nous aimons plus que nous-mêmes, sont menacés dans leur belle qualité d'enfants de Dieu. On veut leur ravir ce bien. On a formé le complot de les dégrader de ce titre, s'ils l'ont, de les empêcher de l'avoir, si leurs parents y prétendent à leur naissance.

Mères chrétiennes, levez-vous pour le défendre ;

Pères chrétiens, concertez-vous pour le leur conserver ;

Formez la citadelle !

II

Quels sont ceux en qui reluit plus spécialement la qualité d'enfants de Dieu ?

Ne sont-ce pas les enfants à l'âge de l'innocence ? Vos anges, parents chrétiens !

Je rappellerai la pensée d'un grand docteur sur les âmes en état de grâce. Il disait que : « si on pouvait, dès ici-bas, voir à découvert une âme en état de grâce, cette vision serait si belle, qu'on ne voudrait plus rien voir ensuite ». C'est une des raisons pour lesquelles Dieu nous a refusé ici-bas la vue des âmes. On serait ébloui, on ne supporterait plus aucun des spectacles de la terre.

Cette pensée ne s'applique-t-elle pas surtout à l'âme des enfants dans leur âge d'innocence ? Déjà, ils sont si gracieux dans la légèreté et la souplesse de leurs petits mouvements, avec la candeur qui les environne comme une auréole ; si, outre ces attraits, on pouvait contempler à découvert une âme d'enfant dans son innocence, alors que Dieu est son père pleinement, que le sang de Jésus-Christ n'a reçu en cette âme aucune offense, et que le Saint-Esprit y coule à pleins bords : on serait tellement captivé et ravi qu'on ne voudrait plus rien voir après !

Il est facile de s'expliquer, lorsqu'on se place à ce point de vue où le charme encadre la vérité, pourquoi le Sauveur du monde disait avec délices durant sa vie mortelle : *Laissez, laissez venir à moi les petits enfants ;*

Le Sauveur avait quitté le ciel, il le retrouvait dans les enfants !

Il est facile encore de s'expliquer pourquoi une mère chrétienne des premiers siècles de l'Église profitait du sommeil de son enfant pour l'embrasser à genoux à l'endroit du cœur ;

Ce cœur ingénu, cette poitrine de cristal, n'était-elle pas comme le palais de l'innocence ?

Il est facile, enfin, de s'expliquer pourquoi cette autre mère dont le jeune fils avait été martyrisé avec d'autres martyrs, mais dont les bourreaux avaient négligé de consommer la mort, le prit avec énergie entre ses bras, marchant à côté du char qui emportait les corps des chrétiens. Elle eut ce courage ! Durant le trajet, il expira sur le sein maternel. Elle le joignit aux autres martyrs ;

Elle appréhendait avec jalousie, cette mère, que son fils, si pur et ayant souffert, n'entrât pas, avec ses compagnons, en possession de Dieu et de la couronne !

De tous les rêves d'avenir qu'une mère puisse former pour son enfant, celui-ci est, assurément, le plus beau : qu'il demeure toute sa vie l'enfant de Dieu !

Par contre, de tous les soucis qui peuvent dévorer son cœur, celui-ci est le plus cruel : N'aurait-on pas enlevé mon enfant à Dieu ?...

III

C'est, cependant, cet enlèvement, ce rapt, qui se perpète aujourd'hui, à la face du soleil.

Les humains, sauf les monstres, avaient toujours respecté l'enfance. On avait pitié des enfants, de leur innocence et de leur candeur. La corruption s'arrêtait devant eux, elle se taisait à leur approche. Comme le fleuve du Jourdain avait miraculeusement suspendu ses flots et son cours devant l'Arche d'alliance au moment de son passage, le torrent de la débauche, effrayé en quelque sorte de son cours, le retenait devant les troupes d'anges, devant les innocents, et ils passaient !

Aujourd'hui, il n'y a plus cette pitié, ni cette frayeur respectueuse. La corruption, cruelle et savante, va chercher les enfants. On rencontre des fronts de dix ans qui n'ont plus de pudeur ; on contemple avec effroi de pauvres victimes qui n'ont jamais connu ce que c'est

que l'innocence ! De sorte que ces paroles pleines de sévérité du Christ : *Races de vipères, sépulcres blanchis*, ces paroles qui s'adressaient autrefois à de vieux pharisiens, à de vieux débauchés, peuvent, hélas ! maintenant, s'adresser aux enfants ; *races de vipères*, oui, il y a des enfants qui sont élevés en vipères, tant on leur inculque la haine de Dieu et des choses saintes ! *sépulcres blanchis*, il y a d'infortunées créatures qui sont des sépulcres blanchis à quatorze ans, alors qu'elles devraient être encore des boutons de roses blanches !

Un apologue oriental me servira à faire comprendre tout ce qu'il y a d'attendrissant dans le respect de l'enfance et tout ce qu'il y a de cruel dans la destruction de l'innocence et de son bonheur :

L'apologue met en scène, à l'aurore de la création du monde, un ange auprès d'un bouton de rose qui commence à s'ouvrir. L'ange, qui a reçu du Créateur la fonction de soigner les fleurs, est tellement charmé du pur et pudique aspect de la petite rose qui s'ouvre, qu'il lui dit : « Fleur charmante, qu'est-ce donc que je pourrais faire pour toi ! » — La rose répond : « Orne-moi, pour mon Dieu, d'un nouvel éclat. » L'ange cueillit une simple mousse, et en entoura la fleur : alors apparut la rose mousseuse, la plus belle de toutes les roses !

La morale de l'apologue se présente de soi :

Les précautions de toutes sortes dont la religion chrétienne entoure la formation d'un enfant ressemblent à la mousse autour de la rose. Précautions assombrissantes au premier abord, comme la mousse, qui

est terne et sombre : elles s'appellent la modestie, l'humilité, la pudeur, le silence ; mais, chose admirable, elles ont pour résultat vainqueur de rehausser la beauté et le charme des enfants, comme la mousse a rehaussé l'éclat de la rose. — Dédaigneuse, hélas ! de ces précautions, une secte cruelle, dominatrice aujourd'hui de la société, les répudie ; elle répudie la religion, Dieu lui-même ! L'enfance, entre ses mains, ressemble à une rose forcée de s'entr'ouvrir. Des doigts barbares écartent les frêles enveloppes, écrasent et gaspillent les jeunes trésors : elle n'a pas même le temps de se faner, elle est froissée, c'est le meurtre de la fleur !

Comment vous étonner, pauvres mères, quand vos enfants viennent à mourir à la fleur de l'âge, qu'on soit tenté de moins les regretter et de moins vous plaindre ? Ah ! lorsque le ciel se penche avec jalousie sur un berceau pour le soustraire, en s'en emparant, aux projets du mal, on se rappelle involontairement la conclusion de cette poésie célèbre qui est allée au cœur de toutes les mères, tant elle est douce ! de cette poésie prophétique, tant elle est de circonstance ! la poésie de *l'Ange et l'Enfant* : cet ange qui à la fin se penche sur le berceau et s'écrie :

... Dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler ;
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler !

Mais non ! ce ne sont pas nos chers petits innocents qui doivent s'envoler : la résignation, à l'heure présente, serait une lâcheté ; c'est le mal qu'il faut faire reculer

et disparaître. Par conséquent, ainsi que nous le disions au début, concertez-vous, concertons-nous, pour résister et triompher¹ !

IV

Quels sont donc les moyens les plus propices pour conserver dans leur innocence et dans leur belle qualité d'enfants de Dieu, nos chers petits enfants ?

O mères, je vous aperçois avides de les connaître, plus avides de les employer.

Ne semble-t-il pas qu'en rapport avec les trois phases de leur développement : leur bas âge, leur adolescence, leur jeunesse, un triple moyen doive être employé. Il va sans dire que l'influence de chacun est précieuse à tout âge : néanmoins, le bas-âge réclame un moyen qui le fascine et le protège plus particulièrement ; l'adolescence, ensuite, veut le sien ; et la jeunesse

¹ La famille est le berceau de la société civile, et c'est en grande partie dans l'enceinte du foyer domestique que se prépare la destinée des États. Aussi bien, ceux qui *veulent en finir avec les institutions chrétiennes, s'efforcent-ils de s'attaquer aux racines même de la famille* et de la corrompre prématurément dans ses *plus tendres rejetons*. Ils ne se laissent pas détourner de cet attentat par la pensée qu'une telle entreprise ne saurait s'accomplir sans infliger aux parents *le plus cruel outrage*, car c'est à eux qu'il appartient, en vertu du droit naturel, d'élever ceux auxquels ils ont donné le jour, avec l'obligation d'adapter l'éducation et la formation de leurs enfants à la fin pour laquelle Dieu leur a donné de leur transmettre le don de la vie. C'est donc une *étroite obligation* pour les parents d'employer leurs soins et de ne négliger aucun effort pour repousser énergiquement toutes les injustes violences qu'on leur veut faire en cette matière et pour réussir à *garder exclusivement* l'autorité sur l'éducation de leurs enfants. (Lettre encyclique de Léon XIII, sur *les principaux devoirs des chrétiens*, 1890.)

a besoin d'être plus vigoureusement soutenue par un troisième.

Or, une Providence maternelle s'est vraiment pliée à ces nuances, dans la gradation des moyens protecteurs : quels sont-ils ?

Pour le bas âge, c'est *l'attrait de la Crèche*.

Il y a en effet, dans ce mystère de la Crèche du Dieu-enfant, un idéal de pureté céleste, un ensemble de choses graves et riantes qui saisit fortement et à jamais l'esprit de l'enfant ; tout, jusqu'à la distribution des moindres personnages et de leurs rôles, le frappe d'admiration ; et, résultat délicieux ! le parfum de piété et de confiance qui s'en dégage pénètre non seulement son cœur, mais encore celui d'un père et d'une mère qui l'ont amené devant la Crèche.

Père qu'on veut déposséder de ton enfant, mère tremblante d'effroi, laissez-moi vous conduire tous deux auprès de l'endroit le plus auguste de l'ancien Temple de Jérusalem : le Saint des Saints.

Il y avait là *le propitiatoire*. C'était la partie supérieure de l'Arche d'alliance, grande plaque d'or très fin et très poli, sur laquelle le Seigneur se plaisait à rendre ses oracles et à se montrer propice (ainsi que le mot l'indique, *propitiatoire*, propice aux prières qu'on lui présentait). Aux deux extrémités de cette plaque d'or, se trouvaient deux chérubins qui formaient avec elle un tout inséparable. L'un des chérubins avait la figure d'une jeune fille, et l'autre, celle d'un homme ; et tous deux, placés à l'opposite l'un de l'autre, tenaient leur visage un peu penché et leurs yeux arrêtés sur le propitiatoire : de sorte qu'ils se voyaient toujours l'un l'autre

dans le miroir formé par l'étincellement de l'or ; et en même temps, de leurs ailes étendues, ils couvraient et protégeaient le propitiatoire.

Dans ce symbole de l'ancienne Loi étaient figurées par avance les réalités les plus charmantes et les plus consolantes de la religion catholique.

Les deux chérubins, n'est-ce pas d'abord la douce Vierge Marie et saint Joseph son époux, s'inclinant ensemble vers l'Enfant de la crèche, divin propitiatoire ! Oh ! comme leurs yeux et leurs cœurs se rencontraient dans l'amour de ce divin **Enfant** !

Mais à l'heure grave que nous traversons, une autre interprétation est permise :

Le propitiatoire d'or, c'est l'innocence de votre enfant, cette petite poitrine où bat un cœur pur !

Les deux chérubins qui sont inclinés et se regardent dans la plaque étincelante, c'est un père, c'est une mère qui se rencontrent et se comprennent dans la garde de leur trésor.

O père et mère, ah ! inclinez-vous comme les deux chérubins ; et que vos soins, semblables à leurs ailes étendues, s'entrelacent au-dessus de votre petite famille, pour la garder, la garantir et la sauver !

Inspirez-vous de la vision de la Crèche, amenez-y vos enfants : les enfants et la Crèche se comprennent si bien !

Et puis, veillez contre le dehors. La Bible ne demandait que deux frères pour former la forteresse : *le frère qui est aidé par son frère, c'est comme une forteresse*¹.

¹ Proverbes, xviii, 19.

Mais lorsque la fraternité, c'est-à-dire l'entente, vient d'un père et d'une mère, dont l'amour est tout ce qu'il y a de plus fort au monde, oh ! alors la forteresse est inexpugnable. Arrière, ravisseurs infâmes, vous n'approcherez pas ! Quand on touchait à l'Arche d'alliance des deux chérubins, on tombait frappé de mort. Si vous touchez à nos enfants, c'est vous qui tomberez¹ !

¹ Le sentiment d'indignation que nous rattachons à l'Arche d'alliance, un grand orateur catholique, M. de Belcastel, l'a rattaché, au milieu des braves d'une assemblée, à une scène de la nature : la chasse aux aiglons.

« Ah ! les voleurs des âmes d'enfants ont cru la tâche facile ; ils se sont bien trompés. Qu'ils demandent au chasseur des montagnes ce que coûte la chasse aux aiglons.

« Des mercenaires confiants dans leur adresse ont promis de livrer à des spéculateurs, pour être enfouis dans l'ombre d'une étroite captivité, les fils de l'oiseau roi ; ils ont vu, sur une pente abrupte, une aire où respire une jeune couvée ; ils marchent à travers les defiles des monts. Cachés dans les plis d'un rocher, ils guettent l'occasion propice. Enfin, la mère est partie pour chercher la pâture, et le père plane sur les hauteurs voisines pour tremper ses regards dans les feux du soleil ; le chasseur alors s'avance à pas lents et sans bruit ; il va porter la main sur l'aire sacrée ; encore un instant, les aiglons sont captifs. — Prends garde ! ravisseur impie, le père et la mère ont vu le danger de leurs fils ; l'angoisse de l'amour paternel, la colère du nid violé, oserais-je le dire ? la puissance du droit doublent la force des grands aigles. Du bec, de la serre et des ailes, ils se font des armes ; le chasseur blessé, sanglant, presque aveugle, roule de roche en roche, et le lendemain, pendant que son corps git au fond de l'abîme, que se passe-t-il sur les cîmes resplendissantes ?

Alors, le jeune aiglon, voyant partir sa mère
Et la suivant des yeux, s'avance au bord du nid.
Qui donc lui dit alors qu'il peut quitter la terre.
Et sauter dans le ciel déployé devant lui ?
Qui donc lui parle bas, l'encourage et l'appelle ? ..
Il n'a jamais ouvert sa serre ni son aile...
Il sait qu'il est aiglon, le vent passe... il le suit !

« Messieurs, le fils de l'homme est un enfant de race plus royale que l'aigle, roi des airs. Comme celui-ci est fait pour les hauteurs du globe et les rayons de son soleil, celui-là est né pour respirer l'atmosphère divine, planer dans l'espace infini et voir, sans ombre, la clarté du Christ. Si les mercenaires de la révolution veulent saisir dans son aire l'aiglon chrétien et l'étioler à jamais dans la prison ténébreuse de l'école athée, les parents sauront le défendre de leurs atteintes. Dieu sera là pour châtier leur sacri-

V

A l'âge de l'adolescence, le moyen protecteur et conservateur de nos enfants, est une *école chrétienne*.

Il y a des écoles qui font faire naufrage. O ciel, est-ce possible !

Elle reste, toutefois, encore digne de ce beau nom d'école, l'institution où l'on initie aux lettres et aux sciences, où l'on inculque la sagesse, la vertu, la politesse, et où, si l'on ne peut fortifier la religion, du moins on la respecte et on la laisse libre. Mais là où la religion est dédaigneusement proscrite, où l'on pousse le mépris jusqu'à *éviter* Dieu, ce n'est plus une école, c'est un antre. Eh quoi ! devons-nous dire au malheureux instituteur, ces enfants sont là devant vous, qui vous regardent, qui vous écoutent, qui boivent vos paroles, où ils cherchent la vérité dont ils ont faim et soif : vous nommez toutes les magnificences de cet univers, vous les révélez à leur admiration, et vous taisez le nom de Celui qui les a faites ! Vous le supprimez ! O traître ! Ce n'est plus élever nos enfants : élever veut dire diriger en haut, et vous les dirigez en bas ! Ils ne sont plus élevés, mais déprimés, abaissés. Vous ne formez pas des *élèves*, mais des sectaires.

En conséquence :

lège audace, et longtemps après que leurs cendres auront été emportées par le courant des siècles, l'aigle chrétien, fils de l'homme et fils de Dieu, prendra vers son Père qui est dans les cieux un essor plus glorieux et plus fier que jamais, dans la force, dans la lumière et dans la liberté ! »

Premièrement,

Faites choix, père et mère, pour votre enfant, d'une école chrétienne. Toute la science possible ! mais, au-dessus de la science, le catéchisme ! Tout savoir et ne pas savoir ce que l'on doit savoir, c'est ne rien savoir. De quoi servira-t-il à votre fils d'avoir parcouru toutes les sciences, s'il échoue sur un écueil, et pour l'éternité ! Oh ! retenez ce trait :

Le monde était infesté de l'erreur du manichéisme : un enfant qui devait être un jour, dans l'Église, saint Pierre de Vérone, avait alors sept ans. Il fréquentait les écoles chrétiennes. Interrogé brusquement par un oncle, qui faisait partie de la détestable secte manichéenne, sur ce qu'il apprenait dans ces écoles : *le Credo des chrétiens*, répondit l'enfant, et il se mit à le réciter avec candeur et intrépidité. Ni menaces, ni caresses, ne purent ébranler sa foi. Il grandit dans la persécution, il combattit l'hérésie, il propagea la foi, il mourut martyr, et sur le point d'expirer, racontent avec admiration les annales de l'Église, il prononça derechef *le Credo des chrétiens*. « Cette formule sacrée qu'il avait, dans son enfance, proclamée avec le courage d'un homme, se retrouva sur ses lèvres à son dernier soupir ¹. » Oh ! bienheureuses, à notre époque, les lèvres des enfants qui seront ainsi courageuses : elles retrouveront, à leur dernier soir, le *Credo* de leur enfance !

En conséquence :

Deuxièmement,

Si votre enfant, pour des motifs exceptionnels, est

¹ *Bréviaire romain* : saint Pierre de Vérone, 29 avril.

obligé de faire partie d'une école respectueuse mais silencieuse sur la vraie religion, ou même d'une école dangereuse, c'est à vous, parents chrétiens, qu'incombe le devoir de lui expliquer le catéchisme : pour suppléer, dans le premier cas ; pour neutraliser, dans le second. Mais soyez fiers de cet office : il vous rend *coopérateurs de Dieu* ¹ ! Et puis, ne sera-t-il pas, pour votre fils exposé, comme une citadelle ? Car reprenons, pour la compléter, la saisissante comparaison employée par la Bible sur le concert des efforts fraternels :

Dans son style oriental, la Bible dit : *Un frère qui est aidé par son frère, c'est comme une forteresse ; et leurs entreprises sont comme les verroux, les barres de fer, des portes des villes ;*

Représentez-vous une forteresse, une ville parfaitement fortifiée, et à l'entrée de cette forteresse, une robuste porte bardée de fer, derrière laquelle les verroux ont été poussés : voilà, au témoignage de l'Esprit-Saint qui a inspiré la Bible, ce à quoi ressemble l'union fraternelle lorsqu'elle est bien établie quelque part. Or, si jamais cette consolante comparaison biblique a mérité de trouver son application, n'est-ce pas, certes, à cette heure où le foyer domestique lui-même est en danger ?

Je suppose donc que, dans une famille, un enfant soit menacé par un enseignement impie du dehors : si son père, si sa mère, si le frère ou la sœur aînée s'entendent et se concertent pour le protéger, l'instruire, et neutraliser par leurs efforts et leurs exemples l'enseignement dévastateur, en vérité, on peut l'affirmer, la

¹ Saint Paul disait : *Nous sommes les coopérateurs de Dieu. Tels sont les apôtres et tous ceux qui enseignent la doctrine chrétienne.*

main sur le texte de la parole de Dieu, ces efforts fraternels combinés formeront autour de cette jeune âme la résistance de verroux, de barres de fer entrecroisées; bien mieux, cet enfant sera lui-même une citadelle vivante, au pied de laquelle l'impiété se brisera humiliée¹.

Puissent tous les foyers de France se verrouiller de la sorte, et se garder inviolables !

VI

Arrive pour nos enfants la dernière phase de leur développement et de notre responsabilité : la jeunesse. Quel sera, à cet âge de feu et d'entraînement, le moyen protecteur et conservateur à ajouter aux deux qui précèdent ?

¹ C'est à cette dernière heure calme et tranquille du soir, après les travaux de la journée, que le père ou la mère, la sœur ou le frère aînés doivent faire réciter les leçons qui seront demandées le lendemain, au catéchisme de la paroisse.

Si cette pratique se répandait, l'impiété pourrait être prise dans ses propres filets : la connaissance de la religion reparaitrait dans des foyers qui l'ont oubliée. Les catechistes profiteraient autant que les catéchisés : ils réapprendraient ce qu'ils ne savent plus, ou apprendraient ce qu'ils n'ont jamais su : ils repasseraient ce petit livre qu'ils devaient savoir par cœur au moment de leur première communion, et qu'ils n'ont peut-être pas retouché depuis ce grand jour : ils seraient peut-être ramenés à l'accomplissement de leurs devoirs ; il semble difficile qu'ils puissent enseigner à leurs enfants, à leurs frères ou à leurs sœurs, les vérités de la foi, les commandements de Dieu et de l'Église sans être obligés de faire un retour sur leur conscience, et de dire : Où en sommes-nous, nous-mêmes, des vérités que nous apprenons à nos enfants, à nos frères, à nos sœurs ? Où en sommes-nous de la prière matin et soir, de l'assistance à la messe, de la confession, de la communion pascale ?... Ce serait pour plusieurs la plus persuasive prédication : le bien sortirait du mal ; ce ne serait pas la première fois : *iniquitas mentita est sibi*.

Mgr GOUTHE-SOULARD, archevêque d'Aix.

L'ombre tutélaire de la Croix !

Cette ombre sacrée et tutélaire les couvrira, si vous obtenez d'eux, autant par l'exemple que par la persuasion :

1° Qu'ils fassent vaillamment leur signe de croix ;

2° Qu'ils aient un crucifix, ou sur eux, ou au mur de leur chambre.

La corruption va guetter votre enfant : mais ayez confiance, puisque la croix le couvre !

Oui, la Croix a, contre la corruption, une vertu que lui a communiquée Celui qui l'a baignée de son sang par amour. Il était le Saint : il y a ouvert et laissé la source de l'incorruptibilité et de la vie. La Croix, depuis lors, préserve et vivifie. Un Dieu pouvait, seul, attacher une telle efficacité à deux morceaux de bois placés en travers l'un de l'autre. L'Esprit-Saint, étendant sur ce bois ses ailes fécondatrices, lui a dit : Parce que tu as porté le Saint, tu seras, mieux que le cèdre, le bois incorruptible ; rien ne pourra te détruire, et tu préserveras, toi-même, de la corruption tout ce qui te touchera, tout ce qui accourra à toi et viendra s'asseoir sous ton ombre tutélaire...

La douce petite martyre sainte Agnès chantait du Christ son époux : *Lorsque je l'aime, je suis chaste ; lorsque je le touche, je suis pure ; lorsque je le reçois, je suis vierge*¹. — On peut en dire autant de la Croix : lorsque je l'aime, je suis pur ; lorsque je la touche, je suis chaste !

Ayez donc l'esprit tranquille, ô parents chrétiens :

¹ *Bréviaire romain*, 21 janvier.

vos enfants cheminant entourés d'une grande ombre ; et puis, dans cette ombre, il y a deux mères qui veillent : quelles sont ces deux mères ?

Un jour, au pays de Gabaon, là même où Josué avait arrêté le soleil, sept hommes furent crucifiés ensemble : sept innocents, mais qui payaient pour des coupables ¹. Ils furent mis en croix sur la montagne de Gabaon, *devant la face du Seigneur*, dit la sainte Écriture, pour apaiser le courroux du ciel : *Crucifixerunt in monte coram Domino*.

Et alors, ajoute le Livre sacré, on fut témoin d'un touchant spectacle :

Une femme s'avança, c'était la mère de deux d'entre eux : Respha, fille d'Aïa. Tenant à la main un cilice, elle l'étendit sur une pierre, et elle demeura là depuis le commencement de la moisson jusqu'à ce que l'eau du ciel tomba sur ces corps, c'est-à-dire jusqu'à la fin de l'été ; et elle empêchait les oiseaux voraces de les déchirer pendant le jour, et les bêtes sauvages de les manger pendant la nuit ².

¹ II Reg., XXI, 9.

² Saül, premier roi d'Israël, avait trompé la foi jurée avec le peuple de Gabaon. Beaucoup de Gabaonites avaient été persécutés et massacrés. David, successeur de Saül, pour apaiser le ciel irrité de ce crime, et pour apaiser aussi le peuple de Gabaon, demanda aux Gabaonites ce qu'ils exigeaient pour satisfaction et justice. Comme cela se passait du temps de la Loi dure, de la loi du talion, qui disait : *dent pour dent, œil pour œil*, les Gabaonites répondirent : Qu'on nous donne sept des enfants de Saül, afin que nous les mettions en croix sur la montagne, en présence du Seigneur. — David répondit : Je vous les donnerai. Sept fils de Saül furent donc remis entre les mains des Gabaonites, qui les crucifièrent sur la montagne de Gabaon.

Alors, dit l'Écriture, on vit s'avancer Respha, une des épouses de Saül, et mère de deux de ces sept enfants qui expièrent sur la croix. (II^e Livre des Rois, chap. XXI.)

Cette femme, cette mère, qui, dans le deuil inénarrable de son âme et dans des sentiments silencieux de pénitence, veille sur ces sept corps, allant de l'un à l'autre, écartant les oiseaux et les bêtes, quelle scène mystérieuse ! elle est lugubre, mais attendrissante. Les commentateurs sacrés y ont vu la figure de deux mères de la Loi d'amour :

Cette femme, sept fois malheureuse devant ces sept corps crucifiés, n'est-ce pas d'abord la très sainte Vierge Marie notre divine mère ? Elle était debout, sur le Golgotha, à côté de la Croix, *mère des sept douleurs* ! et parce qu'elle avait eu le courage de cet holocauste, elle reçut la puissance de préserver de la corruption du péché, qui est la plus hideuse des corruptions, tous ceux qui se confieraient à elle : écartant d'eux les tentations et les occasions dangereuses, comme cette mère de l'ancienne Loi éloignait les oiseaux voraces et les bêtes carnassières.

Confiez-lui donc vos bien-aimés, ô mères anxieuses ! confiez-lui vos enfants, et vous-mêmes. Qui que nous soyons, n'avons-nous pas éprouvé bien des fois les effets de sa garde, alors que nous étions en danger d'appartenir à la corruption. Halte-là ! c'était le cri qui retentissait du ciel : une mère s'était avancée, et l'occasion dangereuse était écartée, la bête fauve fuyait au loin !

Mais les applications de la figure biblique ne sont pas épuisées : il y a une autre mère qui a dit : Je veillerai, et c'est vous, ô femme, ô ma lectrice attendrie ! Oui, veillez, ne vous laissez pas. Comme la femme de la Bible qui allait d'une croix à l'autre, d'un corps à l'autre, allez dans tous les sens autour de votre enfant : de sa

chambre à son école, de son école à ses fréquentations, de ses fréquentations à ses lectures, de ses lectures à son vestiaire. Informez-vous de tout, questionnez-le lui-même en l'entourant de vos bras : une mère a tous ces droits, pour soustraire le fruit de ses entrailles aux bêtes fauves qui rôdent la nuit.

CHAPITRE IV

LA CITADELLE AUTOUR DE LA DIVINE EUCHARISTIE

- I. Deux magnifiques promesses de l'Ancien Testament concernant toutes les Nations de la terre dans leurs rapports avec la divine Eucharistie. — II. Ces promesses réalisées : ravissement qu'on éprouve devant leur réalisation. — III. Mais après avoir été si longtemps glorieuse au milieu des Nations, la divine Eucharistie est menacée par une portion égarée d'entre elles. Énumération de ces menaces. Limites qu'elles ne pourront jamais dépasser. — IV. Vigilantes précautions et résolutions magnanimes que doit prendre la portion fidele, pour former la citadelle autour de son céleste trésor. Les hommes forts de la sainte Table. — V. Les glaneuses du Très Saint Sacrement. — VI. Les prêtres de feu.

I

L'Ancien Testament renfermait deux magnifiques promesses concernant toutes les Nations de la terre dans leurs rapports avec la divine Eucharistie.

Il importe de les bien préciser, l'une après l'autre. Voici la première :

La conversion de la Gentilité, ou l'appel des Nations, a été particulièrement rattachée à la divine Eucharistie. En effet, lorsque l'Éternel annonça sous l'ancienne Loi qu'un jour viendrait où les Nations formeraient sa pré-

cieuse et très glorieuse acquisition, c'est à la divine Eucharistie sous le nom d'*oblation pure* qu'il rattacha cette grande espérance. Le prophète Malachie fut chargé de cette annonce, et voici à quelle occasion :

Les prêtres d'Israël étaient devenus négligents et avarés. Les pains de froment qu'ils déposaient chaque semaine sur la Table d'or du sanctuaire, devant la face de Jéhova, étaient souvent moisissés ; et les animaux qu'ils amenaient pour être offerts en sacrifice, au lieu d'être choisis sans défauts, comme le recommandait la Loi, étaient tarés, boiteux ou aveugles¹ ;

Le Seigneur s'en irrite ;

Et comme, d'autre part, c'était sa divine coutume de profiter de ce qui se passait chez le peuple juif pour rappeler la promesse du Messie promis et les merveilles qui accompagneraient son avènement, il prend occasion de la négligence et de l'avarice des prêtres et de leurs sacrifices qui lui déplaisaient, pour déchirer les voiles de l'avenir ; et d'un éclair, d'une parole brève qui illumine les siècles qui se préparent, il annonce un sacrifice d'un nouveau genre :

« *Mon affection n'est plus sur vous, dit le Seigneur par la bouche de Malachie, et je ne recevrai plus de présents de votre main.*

« *Car, depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, mon nom est grand parmi les Nations ; et l'on me sacrifie en tout lieu, et l'on offre à mon nom une OBLATION TOUTE PURE : mon nom est grand parmi les Nations².*

¹ MALACHIE, I, 7, 8.

Ibid., 11.

Les vengeances divines sont pleines de miséricorde. Des prêtres avarés et négligents de l'ancienne Loi ont laissé tomber le culte dans le mépris, et le Seigneur se venge en annonçant la grande miséricorde de l'OBLATION PURE chez toutes les nations.

Qu'il est beau, ce nom d'oblation pure donné au futur sacrifice ! Oblation, c'est-à-dire offrande, sortie de soi, élévation : quand on s'offre à Dieu, on sort de soi ; et aussi, quand on s'offre à Dieu, on est véritablement élevé !

Telle a été la première promesse : une oblation pure, et la magnificence du nom de Dieu rattachée à cette oblation pure au milieu de toutes les Nations.

Voici la seconde :

C'est Isaïe qui l'a exprimée ;

Le Seigneur, après avoir dit qu'il élèverait un étendard parmi tous les peuples de la terre (sa croix) et qu'il leur enverrait des prédicateurs sortis des restes d'Israël (les douze apôtres), énumère les pays où ces envoyés viendront : *« Dans l'Afrique, dans la Lydie, dont les peuples sont armés de flèches, dans l'Italie, dans la Grèce, dans les îles les plus reculées, vers ceux qui n'ont jamais entendu parler de moi, et qui n'ont point vu ma gloire. Ils annonceront ma gloire aux Gentils. »*

Puis, le Seigneur ajoute : *« Ils feront venir du milieu de ces Nations ceux qui deviendront vos frères ; ils les feront venir sur des chevaux, sur des chars, sur des litières, sur des mulets, sur des dromadaires, à ma montagne sainte de Jérusalem (l'Église fondée sur le Golgotha) ;*

Et alors, après ce magnifique préambule, le Seigneur termine : « *Et moi je prendrai parmi eux des Prêtres et des Lévites*¹. »

La dignité sacerdotale et lévitique avait été, durant toute l'existence de l'ancienne Loi, l'exclusif privilège d'une seule tribu, de la tribu de Lévi. Mais, à l'époque où l'oblation très pure sera offerte chez toutes les Nations de la terre, le cadre de la dignité sacerdotale sera également élargi, splendidement populaire : car chez toutes les Nations, et dans tous les rangs, le Seigneur se choisira des hommes à qui il dira : Montez à mon autel.

Telles furent ces deux promesses. Se complétant l'une l'autre, elles sont lumineuses comme le soleil, et larges comme l'univers.

Ont-elles été réalisées ?

II

Premièrement. Depuis dix-neuf siècles, *il y a* une oblation pure : la divine Eucharistie. Ah ! n'est-elle pas l'oblation très pure, très sainte, indépendante, dans sa pureté ineffable, de nos misères, de nos faiblesses. Elle exige, elle entraîne à sa suite des cœurs purs, des âmes vierges, des sens pacifiés. Mais alors même que les mains qui l'élèvent ou que les poitrines qui la reçoivent ne seraient pas dignes, cette merveilleuse oblation reste pure. O Seigneur, comme vous vous êtes vengé

¹ ISAÏE, LXVI, 19-21.

en Dieu des faiblesses d'Israël, et comme vous vous vengez encore journellement des faiblesses de vos créatures. Nous attroupons les ombres : englobé par elles, vous demeurez Roi de lumière et de bonté, vous continuez à nous réchauffer, et vous les dissipez !

Deuxièmement. Depuis dix-neuf siècles, également, l'oblation pure est offerte *en tous lieux, chez toutes les Nations*. Ce n'est plus dans les étroites et sévères limites du Temple de Jérusalem que le nouveau sacrifice se célèbre, mais en tous lieux, dans la majesté des espaces libres, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Et ce n'est plus le seul peuple hébreu qui répète comme jadis : Chez moi l'autel, à moi le pontificat ! Mais tous les peuples, toutes les nations entourent l'autel, identiquement le même en tous lieux ; à l'envi, tous les peuples lui fournissent des lévites et des pontifes ; ceux-ci apportent leurs mains que l'on consacre, et ces milliers de mains consacrées élèvent en haut l'oblation pure, l'hostie d'amour ! Le grand honneur des Nations est réalisé, leur appel s'est rattaché à cette sublime élévation. O espaces, répondez : lorsqu'il s'est agi d'illustrer vos largeurs et vos profondeurs en y faisant l'*élévation* du Dieu de l'autel, le pavois n'a-t-il pas été les mains de tous les peuples ?

Troisièmement. Le nom de Dieu *est grand* au milieu des Nations par cette oblation pure. Les Nations qui, durant les siècles du paganisme, avaient sacrifié à tant de divinités mensongères et impures, ne reconnaissent plus d'autre sacrifice que celui de cette petite hostie blanche presque immatérielle, et qui est offert au Dieu unique et trois fois saint. Quelle métamorphose éton-

nante ! Plus de mensonge dans le culte, plus d'horreurs ; mais le Dieu unique est adoré comme il doit être adoré. Tous les peuples sont à genoux ; la Divinité et l'humanité sont chacune à leur place : la Divinité, dans le ciel, l'humanité, dans la poussière, mais l'Hostie blanche réunit le ciel et la poussière ; encore une fois, quelle métamorphose de la Gentilité ! Dieu est véritablement grand au milieu des Nations.

Il est grand, encore, d'une autre manière, il *se montre grand* par ses largesses eucharistiques :

Auprès de n'importe quel tabernacle renfermant la *Présence réelle* — que ce tabernacle se trouve au centre d'une cité populeuse de l'Europe ou dans l'île la plus reculée de l'Océanie — des largesses témoignent que le grand Roi est là ; et le cœur du chrétien, enivré de ces largesses, chante intérieurement :

C'est ici — et partout comme ici — que coule la fontaine qui a des eaux pour toutes les soifs, le fleuve de paix qui fait fleurir le désert et alimente les grandes villes ;

C'est ici que se distribue le froment des élus qui forme parmi nous des anges, en même temps que, par une seule communion, il ramène dans les os du pécheur absous la verdure de l'herbe des champs.

O largesses eucharistiques, que vous êtes abondantes et variées à l'infini : vous êtes la preuve indéniable que le grand Roi habite au milieu des Nations !

Dites, ô vous qui lisez ces lignes : le tabernacle, n'est-ce pas auprès de lui que vous avez passé les heures les plus calmes et les plus pures de votre vie ? Quand vous y arriviez avec des joies, vos joies étaient

centuplées et sanctifiées ; quand vous y arriviez avec des tristesses, vos tristesses étaient adoucies et partagées : parce que c'est là que demeure l'Ami, le Fidèle, Celui qui fut pour vous le premier et qui restera le dernier.

De ce tabernacle, Il est sorti pour venir bénir, à votre foyer, le suprême sommeil de votre mère ou de votre vieux père ; et si à votre tour vous êtes devenu père, c'est à ce tabernacle que vous avez confié, comme au dépositaire le plus sûr, l'innocence de votre fille, l'avenir et les dangers de votre fils.

C'est au pied de ce tabernacle qu'à chaque crépuscule du soir qui précédait la grande fête de Pâques, vous êtes venu demander — et avez toujours obtenu — le pardon de vos fautes ; et lorsque, le lendemain, vous vous releviez de la Table sainte possesseur de votre Dieu, vous vous sentiez rempli d'une allégresse fortifiante, comme si votre création eût été renouvelée.

Et ce que vous avez éprouvé, d'autres l'ont éprouvé, à travers bientôt vingt siècles, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher : dans les bourgades, dans les cités, chez les grandes nations, chez les petites peuplades, au milieu des glaces, auprès des fleuves, dans les îles, partout, partout ; Dieu s'est montré grand, *« mon nom est grand au milieu des Nations »*, magnifique dans ses largesses ! Reconnaissez-le ; reconnaissez que de l'oblation pure a dérivé tout ce qui a fait votre bonheur et votre grandeur. O France, ce ne sont pas tes fertiles campagnes, ni tes gestes héroïques, qui ont formé ta plus grande gloire. O Espagne, ce n'est pas la découverte des mondes qui a formé la richesse

de ton blason. O Italie, ce n'est pas la pureté de ton ciel, ni ton amour des arts qui ont fait de toi l'Italie. Vieille Helvétie, ce ne sont pas tes vallées ombreuses, ni tes cascades jaillissantes, ni ta vaillance, qui ont été le principe de ta réputation. Nations, Nations, c'est l'oblation pure qui vous a toutes illustrées : l'oblation pure qui, en s'élevant par vos mains, bénissait tout autour de vous. Soyez-en fières, vous en avez le droit ; vous ne le serez jamais assez !

III

L'heure de la puissance des ténèbres est venue.

Un complot antieucharistique a été ourdi, calqué, ce semble, d'après et contre les magnificences que nous venons de voir réalisées, et qu'il s'agirait de détruire de fond en comble.

La divine Eucharistie, en effet, est menacée d'une triple manière :

Menacée dans la magnificence des Nations qui lui appartiennent ;

Menacée dans sa magnificence d'oblation pure ;

Menacée dans la magnificence du sacerdoce universel qui lui est consacré.

1^o *Menacée dans ses Nations.*

Cette Eucharistie que nous détestons, ont dit ceux qui ont pactisé avec l'Enfer, ce Jésus dans son sacrement, nous ne pouvons pas l'enlever aux Nations, cela dépasse notre puissance, mais nous lui enlèverons les Nations !

Enlevons-lui d'abord les chemins, les routes, où il passait en triomphateur... — Et les processions de la Fête-Dieu ont été interdites presque partout. Les chemins ont pleuré!

Enlevons-lui les poitrines d'hommes. « Défense aux hommes de se présenter à la Table de communion. A bas la communion ! » — Et cette défense promulguée et transmise comme un complot, favorisée par les passions impures, n'a été que trop bien acceptée : un immense nombre d'hommes ne communient plus. La force des Nations, les hommes, semble ne plus appartenir à l'Eucharistie.

2° *Menacée dans sa pureté.*

« Attaquons sa pureté », continuent les hurlements d'Enfer ;

Sa pureté intrinsèque? c'est impossible. — En effet, ainsi que nous l'avons constaté, le Christ est à jamais indépendant, dans son oblation pure, de tout ce qui peut se présenter comme impur à son autel. Ils sont la fange : Lui est le pur rayon qui plane sur ces fanges soulevées, et qui retombent sans nuire à son éclat vainqueur.

Mais la pureté extrinsèque de la Très Sainte Eucharistie est attaquable, et ils l'attaquent. Grand Dieu ! c'est horrible à dire :

Ils l'attaquent par des *profanations*, par des brisements de tabernacles. L'impiété gouvernementale avait mis les scellés sur les portes des chapelles ; l'impiété de la populace, elle, a attaqué Dieu par des voies plus promptes : par l'explosion et par le vol avec effraction. Des tabernacles ont sauté, d'autres, et en grand nombre,

sont dévastés et pillés, de nuit. On dévalisait autrefois les passants, voici qu'on dévalise *Celui qui demeure*, le Trésor des fidèles. Les ciboires sont volés, et les saintes hosties sont indignement répandues à terre ou emportées dans des réunions infâmes qui rappellent, que dis-je ? qui dépassent la scène de nuit de la maison de Caïphe, après que le Sanhédrin eut prononcé : Il est digne de mort.

Sa pureté est ensuite attaquée par une ténébreuse association de *communions sacrilèges*. Les misérables ! ils emploient à cette maudite besogne ce qui compose la partie la plus charmante de la cour de Jésus, des femmes et des enfants. Des lèvres d'enfants ont reçu des missions atroces...

Enfin, ils trouvent le moyen, les malheureux ! d'introduire l'impureté jusque dans la matière du sacrifice de l'autel en *falsifiant* le vin qui doit être changé au sang du Seigneur. La haine maçonnique a essayé cette abominable tentative ; la cupidité de certains marchands s'y prête ; alors, malgré les paroles de la consécration, le sacrifice n'a pas lieu, et Satan ricane de joie parce qu'il a privé Dieu d'un hommage du sacrifice éternel.

3° *Menacée dans son sacerdoce.*

« Sac au dos ! la caserne au lieu du séminaire ! » telle est, enfin, la dernière perfidie du serpent contre la divine Eucharistie.

Il est manifeste, en effet, que l'obligation du service militaire pour les ministres de l'autel est une menace formidable contre l'autel lui-même. L'aube blanche rêvée par un jeune lévite est bien compromise, s'il est obligé de dormir longtemps dans une caserne ; et la

même main qui pourrait donner la mort avec le fer, ne saurait distribuer ensuite le pain de vie avec le ciboire des anges. Voilà pourquoi, dès l'ancienne Loi, pour des sacrifices simplement figuratifs, le Seigneur avait exigé qu'une tribu tout entière fût séparée entre les autres tribus d'Israël, dispensée, par respect pour son service, de toutes les obligations militaires et profanes. Mais, dans sa rage d'apostasie, la haine moderne ne tient compte d'aucun précédent ni religieux ni historique. « Empêchons la formation des prêtres, afin d'empêcher la célébration des messes ; et, si c'est possible, plus de prêtres, afin qu'il n'y ait plus de messes ! » C'est la conclusion de son programme.

Une chose doit nous rassurer, celle-ci : les sacrifices mosaïques et le Temple de Jérusalem ont disparu pour toujours, c'était annoncé ; mais il est annoncé aussi que le sacrifice de la Loi nouvelle, la divine Eucharistie, demeurera jusqu'à la consommation des siècles, jusqu'à l'ouverture des cieux¹. Quand l'homme de mal paraîtra, l'Antechrist, sa puissance sera considérable, terrifiante, mais elle n'ira pas jusqu'à priver le monde de la divine Eucharistie. Le sacrifice public pourra être interrompu ; mais, à travers les espaces, il y aura toujours des gerbes de froment, des grappes de raisin et les paroles de la consécration qui, à l'envi, se rencontreront pour offrir, entre la terre et le ciel, l'oblation pure².

¹ « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

² N'y a-t-il pas une allusion à cette consolante promesse dans ces paroles solennelles du prophète Isaïe : « *Le Seigneur a juré par sa droite et par son bras fort : Je ne donnerai plus votre blé à vos ennemis pour s'en nourrir, et les étrangers ne boiront plus le vin que vous avez fait venir avec tant de peine.*

« *Mais ceux qui ont recueilli votre blé, le mangeront et loueront le*

Néanmoins, malgré cette consolante promesse de durée et de victoire, beaucoup de mal pourra se faire contre l'autel, trop de mal se fait déjà ; et c'est pourquoi demandons-nous maintenant quelles mesures nous devons prendre pour former, autour de la divine Eucharistie notre trésor adoré, une citadelle inexpugnable.

IV

Une citadelle est inexpugnable lorsque, dans sa forte position, elle est munie de cette triple manière, présentant : 1° des hommes décidés ; 2° des approvisionnements ; 3° une veille incessante.

Des hommes décidés pour la divine Eucharistie :

Décidés à quoi ? A remplir leurs devoirs de chrétiens, à se confesser et à communier, à se confesser pour avoir le bonheur de communier.

Est-ce suffisant ? Non.

Décidés à communier ensemble : par groupes et publiquement.

Les hommes ensemble, à la sainte Table !

Et pourquoi cette communion collective ?

Pour se réjouir et se reconforter dans cette fraternité eucharistique ;

Pour mieux vaincre le respect humain ;

Seigneur ; et ceux qui ont fait venir votre vin, le boiront dans mon Temple saint. » (Chap. LXXII, 8, 9.) Ce Temple saint, c'est l'Église.

Pour attirer d'autres frères d'armes par la vue du brave petit bataillon ;

Pour compenser et réparer l'absence de tant d'hommes qui ne communient plus, par le groupement de ceux qui communient : stratégie de la vraie bravoure, qui consiste à réparer la diminution par l'entente et la décision !

O hommes, ô catholiques, n'hésitez point. N'entendez-vous pas que, de tous côtés, on se plaint avec une surprise poignante qu'il n'y a plus d'hommes. Or, ne vous y trompez pas, il faut le froment, ce que l'Écriture appelle le *robur panis*, la force du pain, pour constituer la virilité du sang et la virilité du cœur, pour former des fronts qui se portent plus haut que toutes les tempêtes, et des courages qui sauvent les sociétés.

Gédéon était occupé à battre le blé, lorsqu'il devint l'homme fort qui sauva Israël : superbe figure des hommes eucharistiques ! Remémorons cette simple et grande histoire :

C'était, dit le Livre des Juges, dans le temps où les enfants d'Israël vivaient sous l'oppression des Madianites, et où ils étaient si malheureux, qu'ils étaient obligés de se creuser des antres et des cavernes dans les montagnes. Mais voici que l'Ange du Seigneur apparaît à Gédéon. Celui-ci était occupé à battre à la hâte le blé dans la grange, et à le vanner, pour se sauver ensuite des incursions des Madianites. L'Ange lui dit : « Le Seigneur est avec vous, ô le plus fort d'entre les hommes. » — Gédéon lui répond : « Si le Seigneur est avec nous, d'où vient que tous ces maux sont tombés sur nous ? Où sont ces merveilles qu'il a faites, que nos pères nous ont rapportées en nous

disant : Le Seigneur nous a tirés de l'Égypte. Et maintenant le Seigneur nous a abandonnés, et il nous a livrés entre les mains des Madianites. » Alors, dit la Bible, le Seigneur le regarda, et lui dit : « Allez dans la force dont vous êtes rempli, vous délivrerez mon peuple. » A quelques jours de là, ce cri retentissait en Israël électrisé : *L'épée de Dieu et de Gédéon !* Madian était écrasé. Un homme occupé à battre le blé était devenu le libérateur¹.

Et je me dis maintenant : Quoi ! le blé des chrétiens serait inférieur en prodiges au blé d'Israël ? Non, non, puisque Dieu y est ! Debout, les hommes décidés ! Ensemble, à la Table sainte ! O divin Tabernacle, tu n'as rien à craindre ! O Table sainte, tu resteras dressée jusqu'à la fin des siècles : autour de toi, il y aura des Gédéons !

V

Les approvisionnements constituent la deuxième force d'une citadelle.

Qui procurera ceux qu'exige la défense du divin Tabernacle ? Les femmes chrétiennes, c'est leur rôle, et leur honneur.

Approvisionnements, qui consistent d'abord dans l'ensemble et la variété des linges d'autel, des vêtements sacerdotaux, et de tout ce qui rehausse le culte. Que de

¹ Livre des Juges, vi.

travaux d'aiguille merveilleux en finesse, en délicatesse, en beauté, ont été déposés et accumulés aux pieds du Souverain Pontife Léon XIII au jour de ses Noces d'or ! Avec quels tressaillements ils ont été commencés, achevés, envoyés ! L'amour se jouait dans leur exécution, leur richesse et leur variété. Ils ont eu, dans leur ensemble, la signification importante que voici : le travail des femmes chrétiennes de l'univers ne se ralentira jamais pour la divine Eucharistie. O tabernacle des îles lointaines, ô églises en souffrance des vieux continents, n'ayez aucune alarme : vous serez toujours approvisionnées !

Mais les soins des femmes chrétiennes se borneront-ils à ne laisser manquer de rien le culte radieux de la divine Eucharistie ? Oh ! non. Leur mission a un complément céleste : après avoir approvisionné l'autel de tout ce qui lui est nécessaire, leur mission consiste encore à approvisionner le Très Saint Sacrement de cœurs qui communient. Le froment divin ne manquera jamais à ceux qui désireront communier ; mais ce sont les communions qui peuvent manquer au divin froment. La disette des communions, la disette des cœurs !... Aussi, le rôle incomparable qui s'offre aux femmes chrétiennes est celui de glaneuses du Très Saint Sacrement.

Les glaneuses du Très Saint Sacrement, quelle touchante et suave dénomination ! De même que les hommes chrétiens ont, dans la Bible, un type qui leur convient, Gédéon : les femmes chrétiennes ont le leur, Ruth la glaneuse. L'Histoire de Gédéon se liait au froment ; également celle de Ruth :

Comme elle s'avance tout à la fois gracieuse et réser-

vée, la belle-fille de Noémie ! Elle marche derrière les moissonneurs, elle recueille les épis qu'ils ont laissés. Leur maître leur a recommandé de ne pas lui faire de la peine, de jeter même exprès des épis de leurs javelles, et d'en laisser sur pied dans les sillons, afin de lui faciliter son travail de glaneuse. Elle glane, elle amasse, et lorsqu'au soir de la journée ayant battu avec une baguette les épis qu'elle a recueillis, elle en tire le grain, elle se trouve posséder trois boisseaux. Ruth la Moabite, la charmante glaneuse ! Parce que la charité l'avait poussée à être ainsi industrielle, elle mérita de prendre rang parmi les aïeux du Messie et de devenir elle-même le plan de vigne féconde, d'où est sortie la tige de Jessé avec la gloire de la Maison de David.

Dieu soit béni ! auprès des femmes chrétiennes, le rôle de Ruth se continue ! O femmes, ce rôle décrit avec tant de grâces dans le livre de Dieu, vous est conservé : avec cette différence, tout à votre avantage, qu'il s'applique, sous la Loi nouvelle, non plus au froment des champs, mais au froment des cieux. O divine Eucharistie, tu as tes glaneuses qui vont à la recherche des cœurs !

Elles marchent dans la maison de Dieu, derrière les apôtres, derrière les moissonneurs. Ne leur faites pas de la peine, bons ouvriers !...

Que de cœurs, au jour du jugement ou de la moisson rassemblée, leur devront de n'avoir pas été abandonnés ! Mais ne l'oubliez pas, ô femmes, anges discrets du salut, le rôle de glaneuse exige des recherches, de la délicatesse, du tact, de l'humilité. Il faut se baisser, il faut souvent toucher terre. O glaneuses du Très Saint Sacrement, ne vous laissez jamais de recueillir des cœurs !

VI

Veille incessante : telle est, avons-nous dit à propos d'une citadelle, la troisième condition pour la rendre inexpugnable.

Qui fera cette veille autour du saint autel ? Ne sont-ce pas ceux qui ont pour fonction sublime de monter à l'autel, les prêtres du Seigneur ?

Aussi bien, le Livre de Dieu les appelle des veilleurs¹ ; « Toi, veille », écrit saint Paul à Timothée, *tu vero vigila*². C'est pourquoi, à l'encontre de toutes les tentatives criminelles ou menaçantes contre la divine Eucharistie, quelle sera leur veille ? Pleine d'yeux, ce semble :

Veille sur les serrures et la fermeture de leur église ;

Veille sur la préservation des vases sacrés ;

Veille sur l'inaccessibilité du saint ciboire durant la nuit ;

Veille sur la sincérité du pain et du vin qui servent au saint sacrifice ;

Veille sur la perpétuité et l'accroissement des hommages et des honneurs autour de la Présence réelle ;

Veille sur le maintien convenable des personnes qui approchent de la Table sainte ;

Veille sur eux-mêmes, sur l'innocence de leurs mains et la pureté de leur cœur.

¹ *Esto vigilans, sois veilleur* (Apoc., III).

² II Tim., IV.

O Veilleurs, veillez, veillez, veillez ;

Saint, saint, saint est Celui qui s'est confié à votre garde. Le Ciel et la terre sont remplis de sa gloire ; et son Cœur est rempli de confiance en vous ses amis, ses prêtres !

Non moins que pour les hommes forts et que pour les chrétiennes, il y a également, dans la Bible, pour les prêtres, un type admirable de leur amour et de leur intrépidité au service de la divine Eucharistie : ce type, c'est le saint prophète Élie.

Prophète extraordinaire non seulement parce qu'il a été enlevé au ciel dans un tourbillon de feu et dans un char traîné par des chevaux de feu, mais encore parce qu'il a déployé un zèle de feu pour la gloire du Dieu des armées. Élie a mérité cet éloge inscrit au livre de l'Écclésiastique : *Le Prophète Élie s'est élevé comme une flamme, et ses paroles étaient toutes de feu comme la lumière d'un flambeau*¹. Il a souffert, il a reproché aux peuples leur idolâtrie et leurs désordres, il a fait trembler sur leur trône les rois impies, il a mené dans un corps mortel une vie céleste : digne, sous tous les aspects, d'être à jamais un type du zèle sacerdotal. Salut, ô saint Prophète : dans la mystérieuse région où la Providence vous tient en réserve pour le dernier combat, que ce salut vous parvienne ! Nous attendons votre retour : vous trouverez des prêtres dignes de vous, dignes du Dieu des armées !

Mais voici la scène spéciale où la divine Eucharistie lui est apparue en figure, et où il lutta, soutenu par elle :

¹ Ecclésiastique, XLVIII, 1.

Il fuyait la colère et la haine de Jézabel, cette Furie contre le royaume de Dieu sous l'ancienne Loi. Il s'était enfoncé dans le désert qui est au sud de la Palestine. Après une journée de chemin, il s'arrêta sous un genévrier ; il s'y assit, et souhaitant de mourir, il dit à Dieu : « Seigneur, c'en est assez ; retirez mon âme, car je ne vaudrais pas mieux que mes pères. » Et il se jeta par terre, et il s'endormit à l'ombre du genévrier. Un ange le toucha alors, et lui dit : « Levez-vous et mangez, car il vous reste un grand chemin à faire. » Élie regarda, et vit auprès de sa tête *un pain cuit sous la cendre*, avec un vase d'eau. S'étant levé, il mangea et but ; et, *dans la force de cette nourriture*, ajoute le Livre sacré, il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne du Seigneur, l'Horeb, où il vit Dieu par derrière et fut ravi¹.

O clergé catholique, intrépide mais toujours en butte à des attaques de toutes sortes, il y a des heures dans la vie du saint ministère où la fatigue est si lourde, les embûches si perfides, les déboires si continuels, que, comme le prophète, on est tenté, n'est-ce pas ? de souhaiter de mourir : *Seigneur, c'en est assez !* Mais alors, aussi, penché, non plus sous le genévrier, mais devant le Tabernacle d'amour, après s'être nourri du pain *substantiel* que nous a laissé l'Homme de douleurs, dans la force de cette nourriture, en sentant le cœur d'un Dieu palpiter près du nôtre, on reprend courage !

¹ III^e Livre des rois, chap. xix — Dans ce pain mystérieux, cuit sous la cendre, les Pères ont reconnu unanimement la divine Eucharistie, ce précieux viatique qui tient lieu de tous les aliments, et qui est capable de soutenir pendant le désert de cette vie et de faire arriver à la montagne de Dieu.

Oui, arme-toi de courage, ô saint Clergé : des jours viendront où ta magnanimité devra encore grandir. Jézabel n'est pas morte, la Furie contre le royaume de Dieu ! Tu pourras être contraint de fuir au désert.

Mais Élie, non plus, n'est pas mort : son zèle pour la gloire du Dieu des armées n'est pas mort ; et toi, ô saint Clergé, héritier et continuateur de ce zèle, ne tiens-tu pas entre tes mains gardiennes le pain qui entretient l'amour, le viatique de la vie éternelle : trésor que tu emporteras au désert de la souffrance et des privations !

Mon Dieu ! qu'elle sera solennelle la dernière journée de combat en ce monde ! Sur le dernier épi, le dernier prêtre prononcera une dernière fois les paroles de la consécration !... Ah ! j'aperçois la petite hostie blanche, poursuivie mais victorieuse, monter dans la majesté des airs : elle ouvre, pour les bons combattants, les splendeurs de l'Horeb éternel, la contemplation de la face de Dieu !

CHAPITRE V

L'ÉGLISE A AIMER EN MÈRE ET A TRAITER EN REINE

I. La physionomie de reine en notre sainte Mère l'Église. Sa douce royauté pastorale. Le moyen âge a été une grande époque parce qu'il a traité l'Église en reine. — II. Désastre sans pareil causé par *le droit commun pour toutes les religions* : depuis lors, chez les Nations catholiques, l'Église n'est plus traitée en reine, mais en proscrite. — III. Contraste pénible de l'Église humiliée et de la Synagogue comblée de faveurs. — IV. Réparation du désastre, dans les mœurs à défaut des lois : En ayant, pour l'Église, des hommages de fidélité et d'amour entrelacés à notre vie journalière. — V. En traitant le Souverain Pontife en roi. — VI. En contribuant à conserver à l'Église sa liberté de faire le bien. Belle perspective d'un triomphe universel de cette pacifique royauté pastorale.

I

Durant bien des siècles, qui furent pour les peuples ceux de la foi vive et de la véritable grandeur, la religion catholique, dont l'Église est l'expression, l'organe et la propagatrice, a régné comme la seule vraie religion. On comprenait que, de même qu'il n'y a pas deux ou plusieurs soleils pour les yeux du corps, à plus forte raison ne peut-il y avoir plusieurs vraies religions pour les yeux de l'âme. L'Église catholique

régnaît donc en souveraine incontestée, ayant justifié sa souveraineté par toutes sortes de merveilles : par son merveilleux établissement, par sa conservation non moins merveilleuse à l'encontre de tous les assauts de l'Enfer, par la succession étonnante de ses Pontifes romains, par les rayons de sa sainteté, par l'éclat de sa doctrine et de ses docteurs, par ses martyrs, par ses miracles et ses bienfaits. Devant toutes ces merveilles, les Nations s'étaient inclinées : elles acclamaient leur reine, qui était aussi leur mère.

Il ne sera pas sans importance pour l'esprit, et sans charme pour le cœur, de considérer, en l'Église, sa physionomie de reine, et les hommages qui en ont été la suite.

Le peuple d'Israël, dans l'ancienne Alliance, avait eu successivement deux genres de vie. Les patriarches, ses pères, avaient tous été pasteurs de brebis. Mais plus tard, en se développant et en devenant un peuple, ses goûts changèrent. Il abandonna la vie pastorale pour former un royaume. Saül, David, Salomon, furent ses premiers rois.

Or, quand le divin Fils de David dut choisir un genre de vie pour son Église, il concilia et fonda ensemble ces gloires successives de ses ancêtres, les mœurs pastorales et la majesté royale. Quel tact dans cette combinaison ! Expliquons-la :

La vie pastorale a des rapports plus intimes que n'importe quel autre genre de vie avec notre condition de voyageurs et le but où nous tendons. Elle est simple, austère, détachée de la terre. Passant leurs grands troupeaux, les patriarches dressaient leur tente dans un lieu,

et bientôt le besoin de nouveaux pâturages la leur faisait plier et porter ailleurs. La vie pastorale est donc forcément plus détachée de la terre, et conséquemment plus rapprochée des cieux. Il y a une affinité entre nos champs et les voûtes de l'azur. La vie y est plus éthérée, plus franche, libre avec les vastes horizons, et calme comme l'espace. C'est l'incomparable tableau biblique, que le pinceau de Raphaël a si bien rendu, de Rachel aimée de Jacob : leurs regards, purs comme leurs cœurs, et leurs cœurs purs comme le ciel, expriment la paix suave, pendant que leurs brebis boivent à leurs pieds¹... Mais les âmes ne ressemblent-elles pas aux brebis ? les âmes qu'il faut conduire, non en les brusquant, non en les effrayant, mais avec ménagement, avec douceur, en les appelant, en les portant, en les arrachant aux ronces ; les âmes qu'il faut conduire vers les collines éternelles ! Le genre de vie pastoral convenait donc, avant n'importe quel autre, au caractère doux que devait avoir l'Église, et à la délicatesse que réclamaient les âmes. C'est pourquoi, vingt siècles après que le peuple juif eut abandonné la vie pastorale de ses pères, le Christ la reprit pour son Église. Entrant dans le monde par la porte des bergeries de Bethléem, il se présenta à sa bien-aimée avec ce langage : *Je suis le Bon Pasteur*. De là vient que l'Église est organisée comme un bercail. Ses mœurs sont les mœurs simples et modestes des campagnes : l'évêque tient une houlette, il écrit des lettres pastorales ; le curé s'appelle un pasteur, et le Pape n'est-il pas le pasteur des pasteurs ?

¹ Fresque dans la galerie de Raphaël, au Vatican.

Voilà le premier trait saillant de la physionomie de l'Église.

Ensuite, parce qu'il était le descendant non seulement des patriarches, mais des rois, et surtout parce qu'il était Dieu, le Christ a su fondre dans la vie pastorale de sa chère Église la majesté et les prérogatives de la royauté, et nuancer ses mœurs simples avec l'éclat et la parure des reines. O siècles chrétiens, recueillez, car il est pour vous, ce cri du Cantique des cantiques : *Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée ; Venez du Liban, ô mon épouse, venez, vous serez couronnée*¹ ; c'était le cri d'amour et d'admiration du Christ invitant celle qu'il aimait à joindre le diadème à la vie pastorale ; et voici ce diadème, décrit également par l'aigle des Prophètes, par Isaïe : *Les rois seront vos nourriciers, et les reines, vos nourrices. Ils vous adoreront, le visage baissé contre terre ; et ils baisseront la poussière de vos pieds*².

De fait, quel n'a pas été l'éclat de ce diadème ? Les empereurs et les chefs des peuples convertis du paganisme au christianisme, et ensuite les rois des Nations chrétiennes au moyen âge, l'ont rehaussé à l'envi par leurs hommages, par leur protection et leurs riches dons. Parmi les hommages de leur amour filial, quel était celui qui était le plus précieux pour l'Église, le plus respectueux envers sa qualité de reine ? Leur sollicitude à veiller à ce qu'elle jouît de la plénitude de sa liberté dans sa mission de faire le bien. Bossuet a défini la royauté : *La puissance de faire le bien*. Magnifique définition !

¹ Cantic., chap. iv.

² ISAÏE, chap. XLIX.

On est roi pour faire le bien, et l'Église, durant plus de mille ans, a été traitée en reine par la liberté entière qu'elle avait de répandre des bienfaits. Princes et peuples respectaient cette liberté, et lui apportaient le tribut de leur aide et de leur concours. Le moyen âge, principalement, a été l'expression de ce respect et de ce concours. Nonobstant tous les sophismes et tous les mensonges, le moyen âge restera une très grande époque, parce qu'il a traité l'Église en reine, en même temps qu'il l'aimait en mère. C'est là son caractère propre, son honneur, son auréole, entre toutes les époques du monde. Il a eu ses défauts, ses rudesses, ses sauvageries; mais il a traité l'Église en reine. Aucune autre religion n'a eu place au soleil de sa foi. Reléguée dans l'ombre, la religion juive conservait son autonomie, sa liberté de conscience, comme une servante : l'Église, seule, était reine.

II

Tout à coup, au sein des Nations catholiques, retentit ce cri, qui étonne le reste du monde : *Le droit commun pour toutes les religions!* Il signifiait : sur la même ligne, toutes les religions; ni plus ni moins pour l'une comme pour l'autre.

Détestable impiété! erreur inimaginable! désastre sans pareil¹.

¹ « La grande erreur du temps présent consiste à reléguer au rang des choses indifférentes le souci de la religion, et à *mettre sur le pied de*

En effet :

Détestable impiété : vu que des pays baptisés dans la vérité et dans l'amour ne tenaient plus compte, dans les affaires publiques, du Dieu fait homme et mort sur la croix. Arrière, et au loin, le Golgotha ! qu'il n'apparaisse plus dans la vie politique ! Détestable erreur, orgueilleux affranchissement, condamné par cette formelle déclaration de saint Paul : *Dieu, en assujettissant au Christ toutes choses, n'a rien laissé qui ne lui soit assujetti*¹.

Inimaginable erreur : vu que ce principe du *ni plus ni moins* assimilait la vraie religion aux fausses religions, et que l'initiative de cette assimilation blessante partait du pays le plus éclairé, le plus intelligent, le plus pieux : de la France !

Désastre sans pareil : vu que permettre à toutes les religions fausses, aux hérésies, aux schismes, aux monstruosité de l'orgueil et même de l'immoralité, de venir se ranger sur la même ligne que la religion catholique, c'était autoriser d'avance la ligue légale de toutes les erreurs, de toutes les monstruosité, contre la religion catholique, contre les établissements catholiques, contre la vie catholique. Or, le désastre ne s'est pas fait attendre. Il dépasse même tout ce que les bons pouvaient redouter, tout ce que les mauvais pouvaient

l'égalité toutes les formes religieuses. Or, à lui seul, ce principe suffit à ruiner toute la religion catholique ; car, étant la seule véritable, elle ne peut, sans subir la dernière des injures et des injustices, tolérer que les autres religions lui soient égalées. » (Lettre encyclique de Léon XIII, sur la Franc-Maçonnerie, 1886).

¹ *In eo enim quod omnia ei subjecit, nihil dimisit non subjectum ei.* (Hébr., II, 8.)

se promettre. Le mal n'est-il pas, à cette heure, légalement protégé, et le bien n'est-il pas légalement gêné, comprimé? Dans la première des deux Chambres françaises, un noble duc ne faisait-il pas entendre ces accents indignés, aux applaudissements de tout ce qui reste d'honnêtes gens : *Allez à l'honneur, puisqu'on vous y convie, à l'honneur qui consiste à ouvrir les bagnes et à fermer les couvents*¹! Un pareil désastre eût-il été possible, si, dès le début, on eût barré le passage au *droit commun pour toutes les religions*? C'est lui qui a forgé les deux clefs dont l'une ouvre les bagnes, et dont l'autre ferme les couvents.

III

Veut-on se rendre compte du désastre, par un autre exemple où la honte se joint à l'abatement, pour qui-conque sent les choses?

Qu'on prenne la peine de comparer le sort échu aux israélites avec celui qui est fait aux catholiques.

Pour peu qu'on ait conservé un reste d'amour de la religion chrétienne, on éprouve un serrement de cœur en constatant qu'à l'encontre de ce qui se passait au moyen âge, les catholiques sont officiellement honnis et conspués, et les juifs, officiellement honorés et favorisés.

O vous, qui frémissiez de ce contraste, et qui avez

¹ Le duc d'Audiffret-Pasquier.

feuilleté la Bible, vous souvient-il d'une histoire qui a certainement intéressé votre enfance et ému alors votre imagination : l'animosité d'Ismaël contre Isaac, dans leurs jeux d'enfants ?

Isaac est le fils de Sara, qui, dans la langue sainte, signifie *reine* : Sara est reine auprès d'Abraham, roi-pasteur. Ismaël, au contraire, est le fils de la servante, d'Agar qui est pleine d'arrogance. Stimulé par l'arrogance de sa mère, Ismaël jouant avec Isaac l'a maltraité : il le déteste, parce qu'Isaac est l'enfant du miracle et l'héritier de la promesse du Messie. Celle qui est reine se plaint auprès du patriarche, et Abraham, averti par l'ange du Seigneur d'avoir égard aux plaintes de Sara, met à la porte Agar, malgré la légitime affection qui l'unit à elle et la douleur d'une séparation ; il l'abandonne dans le désert, en ayant soin de déposer un pain de froment dans sa main, et une cruche d'eau sur son épaule.

Voilà l'épisode biblique.

Veut-on, maintenant, comprendre d'un seul trait la situation douloureuse faite aux catholiques sous les yeux des israélites ? Qu'on renverse la figure biblique, qu'on intervertisse le rôle des personnages :

C'est la reine qui est mise à la porte, l'Église catholique ;

C'est la servante qui est comblée de faveurs, la Synagogue !

Aussi, quels ne sont pas les cris arrogants des israélites ? et quels ne sont pas les gémissements des catholiques ?

Mais voici le comble de l'odieux :

Quand le patriarche dut renvoyer Agar, il lui mit, plein de compassion, une cruche d'eau sur l'épaule et un pain à la main : tandis qu'à l'Église catholique, à la reine qu'on jette dehors — hors les lois, hors les écoles, hors les institutions, hors le pays — à la reine chassée et vilipendée, on va jusqu'à lui soustraire, par tous les moyens possibles, le pain et l'eau. Cette soustraction n'est-elle pas manifeste, quotidienne, misérable ? Mais aussi ce n'est plus une autorité, digne de ce nom, qui dirige la marche de la société, c'est l'apostasie !

O gouvernements catholiques, ô populations catholiques, pourquoi avez-vous commis la faute de laisser établir *le droit commun pour toutes les religions* ? Comprenez donc et contemplez donc ce qui est advenu :

Le droit commun abrite toutes les erreurs, toutes les monstruosité ; mais est exclu de l'abri le seul catholicisme, parce qu'il est la vérité et le bien.

IV

Ce désastre est-il réparable ? Un remède est-il possible ?

L'espérer de la politique qui, sans revenir au moyen âge, rendrait cependant à l'Église sa situation de reine, ce serait un vrai miracle ; et le Dieu d'amour qui dispose les choses en vue de la glorification de son Église bien-aimée en est seul capable.

Mais ce qui semble abandonné des projets de la politique peut être repris et préparé par la pratique, et ce

qui n'est plus inscrit dans les lois peut reparaître dans les mœurs.

Or les mœurs peuvent contribuer à conserver à l'Église son rang de reine, de plusieurs manières :

D'abord par *des hommages invariables de fidélité et d'amour*. Bons catholiques, enfants fidèles, ce soin vous regarde. Voici quelques exemples où votre fidélité et votre amour éclateront :

Vous traiterez l'Église en reine si, entendant émettre cette proposition : *Toutes les religions sont bonnes*, vous arrêtez hardiment cette proposition en disant : Une seule est la vraie, une seule est la bonne !

Vous traiterez l'Église en reine si, apercevant un prêtre, des religieux, des religieuses en voyage, comme vous, vous ne fuyez pas leur compagnie, mais la recherchez, par honneur pour la sainte Église.

Vous traiterez l'Église en reine si, ayant à faire des achats, vous les faites de préférence dans des magasins catholiques. L'étoffe de la terre sera peut-être moins brillante, l'objet passager peut-être moins bien confectonné qu'ailleurs : mais votre acte sera comme une perle déposée dans le diadème de votre reine !

Vous traiterez l'Église en reine si, ayant à choisir entre deux écoles pour vos fils et vos filles, dont l'une serait catholique, et l'autre non, vous dites : Mes enfants iront auprès de la reine qui est aussi leur mère, ils n'iront pas chez l'intruse qui serait leur marâtre.

Vous traiterez l'Église en reine si, ayant à nommer un homme de votre choix pour la chose publique, vous mettez tous vos soins à nommer un homme qui ne soit ni hostile à l'Église ni indifférent à l'Église, mais

favorable à l'Église. Car indifférence, à cette heure, est aussi coupable qu'hostilité.

Enfants fidèles, agrandissez votre foi, pour que dans tous vos actes, publics aussi bien que privés, vous fassiez apercevoir, en la sainte Église, une mère à aimer et une reine à servir.

V

Ce sera encore traiter l'Église en reine que de *traiter en roi le Souverain Pontife*.

Journée royale, extraordinairement royale, que celle du 1^{er} janvier 1888, à Saint-Pierre de Rome, pour les noces d'or de Léon XIII ! Les beaux hommages de Constantin et de Charlemagne envers le Pape et l'Église étaient revenus. Complétons ce que nous en avons déjà dit (pages 10-14). « Il y a QUARANTE MILLE PERSONNES DANS LA BASILIQUE. L'abside, le chœur de Saint-Pierre présentent le plus étonnant coup d'œil : uniformes brodés des membres du corps diplomatique étincelants de dorure ; parterre violet d'évêques, sur lequel se détachent des robes blanches, brunes et noires de moines ; noblesse romaine chamarrée de cordons ; représentants de toutes les nations du globe ; il y a là comme une récapitulation de l'univers... L'horloge intérieure sonne neuf heures... Voici LÉON XIII, voici le Pape. Porté sur sa *sedia gestatoria*, il s'avance plus grand que les hommes, détaché de la terre. Il semble

glisser sur un tapis humain, revêtu de la chasuble et coiffé de la tiare.

« Il s'avance entre deux haies mouvantes de suisses, dans le chemin déjà bordé par la garde palatine, par les massiers multicolores et le chapitre de Saint-Pierre, salué par des chants, auxquels répondent les trompettes d'argent, installées dans la coupole, et des cris enthousiastes, enivrants et mille fois répétés de : « *Vive Léon XIII ! Vive le Pape Roi !* » Les chapeaux et les mouchoirs sont agités en l'air, les applaudissements recommencent sans nombre et sans fin : tout le cortège de la Foi et de l'Amour !

« Sa main est tendue pour bénir. Sa tête est penchée vers son peuple, dans une attitude d'inexprimable tendresse. Il est plus que beau, il est céleste, il est diaphane, il est immatériel, entre ses deux grands éventails de plumes blanches, les *flabelli*, qu'on porte à ses côtés, et qui paraissent des ailes immenses planant entre le ciel et la terre.

« Il ne voit personne, et il semble regarder chacun de nous en particulier. Et dans nos âmes un apaisement s'établit, une détente se crée qui fait monter dans nos yeux des larmes de joie et d'attendrissement.

« A mesure qu'il s'approche, il semble grandir encore, et nous ne voyons plus, au milieu de cette pompe extraordinaire, que lui, l'Homme blanc, le Vicaire du *Christ*¹. »

Cette journée a été le triomphe des mœurs chrétiennes sur les lois révolutionnaires. Le peuple chrétien,

¹ *Rome et le jubilé de Léon XIII*, par CORNÉLY.

d'un pôle à l'autre, s'est levé pour acclamer le Vicaire de Jésus-Christ, réduit en captivité dans cette Rome qui doit tout aux Papes, et dans ce palais du Vatican, la seule demeure que n'ait pas envahie l'étranger. Il a entraîné dans son élan magnanime les gouvernements et les pouvoirs publics ; et tous, peuples et rois, ont fléchi le genou devant le Pontife aux trois couronnes, exaltant son nom et s'inclinant devant son irréprochable et irrésistible puissance.

Une feuille peu suspecte, comparant la situation du Pape et celle du roi d'Italie, concluait :

« ... Le roi Humbert, en entendant les acclamations qui lui arrivaient du Vatican, a dû faire de sombres réflexions sur l'isolement dans lequel il était laissé, alors que toutes les pompes de la souveraineté entouraient le Pape, et très probablement il a dû se dire :

« *Le prisonnier, ce n'est pas lui, c'est moi*¹. »

O Église catholique, en cette éclatante journée, tu as bien apparu comme la seule reine !

Puissent les mœurs arracher à la politique d'autres semblables surprises !

VI

La prérogative essentielle de la royauté réside, avons-nous dit plus haut, dans la puissance de faire le bien.

¹ Journal *la Lanterne*.

Ce sera donc traiter encore l'Église en reine que de contribuer, par tous les moyens possibles, à lui assurer *le plein et libre exercice de sa puissance de faire le bien.*

Il y aura bientôt trois quarts de siècle que des personnalités généreuses, surgissant dans les rangs catholiques et s'armant, avec la bravoure des anciens Croisés, du glaive de la parole et de la plume, auront contribué à conserver à l'Église, devant les Parlements et l'opinion publique, sa liberté d'enseigner. Combats de tirailleurs, combats d'avant-garde, batailles rangées, rien n'a coûté à leur constance et à leur abnégation pour aider à ce rayonnement bienfaisant et princier, ordonné par le Christ : *Docete omnes gentes*, enseignez toutes les Nations!... Parfois, les efforts n'ont pas été assez disciplinés, et même, comme il arrive dans la fougue des batailles, il y a eu des coups de tête, des engagements périlleux, et, parfois aussi, des discussions pénibles entre compagnons d'armes. Mais l'ensemble de la lutte a été mémorable, grandiose, fructueux ; et il restera à l'honneur des catholiques du milieu de ce siècle, que non seulement ils ont aimé l'Église comme la plus tendre des mères, mais que, défendant leur reine avec jalousie, ils ont maintenu à son front le premier de ses diadèmes, celui qui présente cette inscription gravée par Jéhova lui-même, sur la tiare du Grand Prêtre : *Doctrîne et Vérité*. Lacordaire, Montalembert, Salinis, Veuillot, Gerbet, Dupanloup, et tant d'autres, dormez en paix : l'Église porte toujours à son front le précieux diadème pour lequel vous avez combattu, et à son tour elle garde et bénit vos tombes!

Héritiers de leurs combats, nous, catholiques des dernières années du siècle, sachons continuer l'élan de magnanimité dont nous avons reçu le dépôt. Les royales prérogatives de l'Église réclament cet élan. Car, avec sa liberté d'enseigner qui est de nouveau en péril, sont aussi menacées et sa liberté dans l'apostolat et sa liberté dans la bienfaisance. Debout donc, ô catholiques, autour de notre reine !

O Église, tu resteras reine : vois comme tes pieux enfants combattent pour conserver libre et intacte ta puissance de faire le bien !

Ils ne se montrent pas inférieurs à ceux qui ne sont plus. Porte-diadèmes de l'Église sont les Mermillod, les Freppel, les Monsabré, les de Mun, les Chesnelong, les Lucien Brun, les Keller, les Harmel, comme l'ont été les Lacordaire, les Ravignan, les Dupanloup et les Montalembert. C'est la même sève, le même feu, le même amour. L'Église, reine toujours jeune et belle, suscite toujours la lignée des chevaliers !

O Église, tu resteras reine, parce que, même des rangs de ceux qui te combattent et dénigrent tes diadèmes, te viendra un secours : ce secours, la lassitude de l'égarement et le besoin de ta bienfaisance. Un de tes enfants a salué, d'un regard inspiré par l'amour, ce dénoûment consolateur : « Lorsque le temps aura fait justice des malheureuses théories qui, en asservissant l'Église catholique, lui ont enlevé une grande partie de son action sociale, il sera facile de savoir quel remède y apporter ; on connaîtra que l'art de gouverner les hommes ne consiste pas à lâcher sur eux la liberté du mal, en mettant le bien sous fidèle et sûre garde. On

délivrera le bien ; on dira aux hommes fatigués d'ennuis séculaires : Vous voulez vous dévouer à Dieu ? dévouez-vous. Vous voulez vous retirer de ce monde trop plein où les intelligences surabondent ? retirez-vous. Vous voulez consacrer votre fortune au soulagement de vos frères souffrants ? consacrez-la. Vous voulez donner votre vie à enseigner le pauvre et le petit ? enseignez-les. Vous tous qui voulez le bien sous quelque forme que ce soit, qui livrez la guerre à l'orgueil et aux sens révoltés, venez et faites. Nous nous sommes usés à combiner des formes sociales, et la vie n'est jamais descendue dans nos creusets brisés. Qui a la vie la donne, qui a l'amour le répande, qui a le secret le dise à tous ! Alors commenceront des temps nouveaux avec une nouvelle effusion de richesses ; et la richesse, ce n'est ni l'or, ni l'argent, ni les vaisseaux qui rapportent des extrémités de la terre des choses précieuses, ni la vapeur et les chemins de fer, ou tout ce que le génie de l'homme peut arracher des entrailles de la nature : la richesse, il n'y en a qu'une, et c'est l'amour¹ ! »

Ainsi serait justifiée et exaltée, dans un complet triomphe de la terre avant de l'être dans celui des cieux, la pacifique royauté pastorale de l'Église que nous nous sommes plu à décrire. Elle avait droit à tous les honneurs, et le seul dont elle se soit montrée jalouse était la liberté de transformer la terre entière en un immense et doux bercail. Gouvernements et peuples auront compris, à la fin, l'importance de l'aider et de la favoriser dans l'achèvement de ce bercail d'amour.

¹ LACORDAIRE, *Lettre sur le Saint-Siège*.

CHAPITRE VI

DE L'INFLUENCE DES CATHOLIQUES SUR LES GLOIRES DE LEURS PATRIES

I. Comme quoi les catholiques ne doivent pas supporter l'injure d'être considérés comme une *quantité négligeable* dans tout ce qui peut être glorieux pour la patrie. — II. Ce qu'est la gloire; elle implique un écoulement de l'éclat infini de la Divinité. Le christianisme en a popularisé l'acquisition par l'usage plus répandu des couronnes. Les gloires des patries chrétiennes, les couronnes de la France. — III. Rôle de médiation qui appartient aux femmes; médiatrices de gloire : de quelle manière. Côté de la mission de Jeanne d'Arc accessible aux femmes françaises. — IV. Autre service national qu'elles doivent rendre : continuer la France par le cœur. — V. Visée qui s'impose aux hommes de bien : ressaisir la prépondérance dans les affaires et les gloires de la patrie. Premier moyen de réussite : l'infiltration de l'esprit chrétien. Encouragement dans la manière dont le Christ demeure le maître de ses ennemis. — VI. Second moyen : être prêts et unis pour une occasion propice. Le saut sur la locomotive et le parallélisme des rails.

I

L'insolence s'est abouchée avec la perfidie ; ensemble, elles ont formé ce dessein : Enlevons les patries aux catholiques.

Alors qu'ont-elles imaginé ?

Elles se sont plaintes d'une contrariété essentielle que la patrie des cieux causait à la patrie de la terre :

« La cité mystique trouble, dans ses intérêts, la cité réelle. Elle énerve les aptitudes des citoyens. Elle affaiblit l'homme en divisant ses vues. Nous gagnerons à nous débarrasser de l'imaginaire, pour mieux servir et fortifier la véritable. »

Partant de cette prétendue opposition et passant aux personnes, la perfidie et l'insolence ont ajouté : « Les catholiques doivent être considérés désormais comme une *quantité négligeable*, dans les affaires et les gloires de la patrie. »

Elle est jolie, l'expression !

Les catholiques, quantité négligeable quand il s'agit de la France, c'est comme si les israélites pouvaient être réputés semblablement quantité négligeable lorsqu'il s'agit de la Bible...

La Bible revendique les israélites, et la France les catholiques !

La prévision de l'antagonisme que la méchanceté inventerait entre les deux patries est une des choses qui ont le plus attristé et alarmé la grande âme du Père Lacordaire à la fin de sa vie. Il écrivait à des jeunes gens : « On vous dira que l'amour de l'Église est incompatible avec l'amour de la patrie, que tôt ou tard vous aurez à choisir entre l'une ou l'autre, et que vous ne demeurerez un membre fidèle de la première qu'en devenant un fils dénaturé de la seconde. J'attache un grand prix à ne pas vous laisser cet écueil en perspective, parce que l'amour de la patrie est avec l'amour de l'Église le sentiment le plus sacré du cœur de l'homme, et que, s'il était possible que l'un fût ennemi de l'autre, ce serait, à mes yeux, le plus profond déchi-

rement que la Providence eût ménagé à notre épreuve d'ici-bas ; mais il n'en est rien. La patrie est notre église du temps, comme l'Église est notre patrie de l'éternité, et, si l'orbite de celle-ci est plus vaste que l'orbite de celle-là, elles ont toutes deux le même centre, qui est Dieu ; le même intérêt, qui est la justice ; le même asile, qui est la conscience ; les mêmes citoyens, qui sont le corps et l'âme de leurs enfants¹. »

On ne saurait démontrer d'une façon plus claire et plus brillante l'indissoluble alliance des deux patries.

Que les catholiques repoussent donc de toutes leurs énergies et de toutes leurs indignations ce rôle de *quantité négligeable* qu'on leur assigne !

On ne s'entend guère, entre conservateurs, sur la question des gouvernements ; mais l'entente peut se faire sur celle des gloires.

Essayons-la, dans ses grandes lignes.

II

Qu'est-ce que la gloire ?

Consiste-t-elle dans le concert des louanges unies à l'estime ? dans les applaudissements de la foule ?

Elle est cela, mais plus que cela ; car souvent les louanges procèdent de la flatterie, de l'adulation, d'un enthousiasme éphémère ; et si les applaudissements

¹ Troisième Lettre à un jeune homme (*Du culte de Jésus-Christ dans l'Église*).

populaires créaient la gloire, quand les voix de la foule sont tombées, la gloire passerait comme un vent du soir qui tombe aussi.

Elle est donc plus que des louanges, que des applaudissements.

Consiste-t-elle dans la célébrité, le renom au loin, à travers les espaces et les temps ?

Elle est cela, mais plus que cela ; car la célébrité est contestable, elle s'attache aux mauvaises actions aussi bien qu'aux bonnes ; Mandrin est célèbre comme Bayard est célèbre ; et la gloire qui serait contestable, ou établie sur des bases contraires à la morale, cesserait de porter ce beau nom. Elle doit être pure et brillante comme le disque du soleil ; que l'œil y découvre une tache, et son prestige diminue, et même cesse soudainement. Que d'hommes sur lesquels la gloire ne tient pas !

Elle est donc plus que de la célébrité, que du renom.

Consiste-t-elle alors dans les objets eux-mêmes qui ont servi à son lever, comme l'horizon sert au lever du soleil ? et doit-on dire avec le savant qu'elle réside dans les découvertes de la science ? avec le poète, qu'elle réside dans les vers ? avec l'artiste, qu'elle s'identifie avec la toile ou la pierre animée ? avec le navigateur, qu'elle se découvre avec des continents ? et avec les guerriers, qu'elle éclate dans les exploits des batailles et la conquête des royaumes ?

Elle est encore tout cela, mais plus que tout cela : car si la peinture a immortalisé Raphaël, et la science

Newton, et la poésie Corneille, et la navigation Christophe Colomb, et les champs de batailles Alexandre et Napoléon, que de génies sont demeurés inconnus, parce qu'ils ont été mal servis par leurs œuvres, remarquables et peu remarquées!

Indépendante dans ses libéralités, la gloire n'accompagne pas toujours la mémoire de ceux qui avaient usé leur vie à la chercher, tandis qu'elle vient s'asseoir sur la tombe modeste de quelqu'un qui l'avait fuie.

O gloire, belle indépendante, qu'es-tu donc ?

Elle répond :

Je m'exprime, sans doute, par l'estime, les louanges et les applaudissements ; je dure par la célébrité ; je me sers de la science, de la poésie, de la peinture, de la navigation, des exploits dans les batailles, je me sers de tout cela, comme de *matériaux glorifiants* ; mais je suis moi-même plus que tout cela, mieux que tout cela : je suis un don de la Divinité qui est la gloire essentielle dans son foyer éblouissant et qui daigne faire descendre dans les œuvres et les actions des humains tantôt un rayon, tantôt une étincelle, de son éclat infini.

Méditez cette réponse, elle est vraie ; Bossuet n'a-t-il pas dit :

Celui qui règne dans les cieux, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance...

Une étincelle descend de ce foyer éblouissant, et par elle, une œuvre, une action humaine, devient glorieuse¹ ;

¹ *Tout don excellent, dit l'apôtre saint Jacques, vient d'en haut et descend du Père des lumières.*

La Divinité est donc vraiment la source et la sanction de toutes les gloires.

Cela est si vrai, que le Christianisme, en illuminant et en précisant la notion de Dieu, a illuminé et précisé la notion de la gloire : illumination et précision qui se sont faites d'une manière charmante et populaire, par la coulée, en quelque sorte, de la gloire dans l'idée et l'usage des *couroannes*.

Le Christianisme, en effet, qui est la forme complète et définitive de la Religion, est venu proposer à chaque homme la gloire éternelle auprès de Dieu sous la forme d'une couronne à conquérir. Il s'est plu à mettre sous tous les yeux ces paroles des Livres saints :

*Heureux celui qui souffre patiemment, parce que, lorsque sa vertu aura été éprouvée, il recevra la couronne de vie, que Dieu a promise à ceux qui l'aiment*¹.

*Lorsque le Prince des pasteurs paraîtra, vous remporterez dans la gloire une couronne qui ne se flétrira jamais*².

*Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie*³.

*Qu'un autre ne prenne pas votre couronne*⁴.

Que c'est beau ! et comme cette révélation de la béatitude sous la forme d'une couronne à conquérir auprès de Dieu satisfaisait bien les besoins de notre nature !

¹ Épître de saint Jacques, chap. i.

² Première Épître de saint Pierre, chap. v.

³ Apocal., ii.

⁴ *Ibid.*, iii.

Tous, en effet, n'avons-nous pas fait des rêves de gloire ? Le christianisme s'est offert à réaliser nos aspirations dans ce qu'elles avaient de légitime¹, par l'usage des couronnes qu'il a universalisé. Dès le jeune âge, les récompenses dans les écoles chrétiennes sont accompagnées de couronnes, pour inaugurer chez l'adolescent le désir de la vraie gloire. La première communion et la vocation religieuse ont, chacune, leur couronne de lis ou de roses blanches, pour exprimer la gloire de la pureté. Le mariage a la sienne en fleurs d'orange, pour symboliser la bonne odeur ou le renom d'un foyer chrétien.

Cet usage, l'antiquité l'avait réservé aux divinités de l'Olympe, aux rois et aux triomphateurs. Mais le christianisme l'a tellement popularisé, que les ducs, les marquis, les comtes, les barons, ont voulu avoir leurs couronnes. Les cités, les corporations, les états de toutes sortes, en ont mis sur leurs blasons.

Après avoir brillé partout durant la vie, mélancoliques, elles ornent les tombes !

Par cet usage universel, le besoin de gloire dont notre nature a soif a donc été délicieusement stimulé, dirigé ; et par sa dernière évolution, qui est la *couronne qui ne se flétrit pas* ou la récompense éternelle, le Dieu du christianisme nous a, de beaucoup, amoindri la crainte de passer par la mort. « Comme il fallait, tôt ou tard, sortir de la vie, la Providence a mis au

¹ L'amour de la gloire, renfermé dans les bornes de la sagesse et de la modération, n'a rien que d'honnête et de légitime ; et la religion même l'avoue et le consacre. C'est la passion des belles âmes, qui estiment assez leurs semblables pour ambitionner de mériter leur attention et leur suffrage par l'éclat de leurs talents ou de leurs vertus. (PARA DU PHANJAS.)

delà du terme un charme qui nous attire, afin de diminuer nos terreurs du tombeau. Quand une mère veut faire franchir une barrière à son enfant, elle lui tend de l'autre côté un objet agréable, pour l'engager à passer. De même, pour engager le chrétien à franchir le tombeau, la Religion lui présente de l'autre côté une couronne¹. »

La transition aux gloires nationales ne sera pas difficile.

Si la gloire, pour un individu, relève de Dieu, à plus forte raison les gloires d'une nation en relèvent-elles. En effet, qu'est-ce qui rend une nation glorieuse ? N'est-ce pas le succès des batailles, s'il y a la guerre, et le succès des entreprises, si la paix règne. Or, ces succès ne dépendent-ils pas de la Providence ? Les événements qui forment comme le tissu des gloires nationales ne se déroulent-ils pas du pied du Trône éternel ? et s'ils ont pour point de départ le libre arbitre de l'homme, n'ont-ils pas pour soutien et consécration le bon plaisir et la faveur de Dieu ? Aussi un prince et un pays qui voudraient arriver à la gloire tout en rejetant la Divinité, tenteraient-ils l'absurde ? Jusqu'à la fin des temps, on dira la renommée de Néron, la célébrité d'Attila, mais on ne dira jamais la gloire de Néron ou d'Attila, parce que leur férocité a bravé le ciel. On dira la gloire d'Alexandre, parce qu'Alexandre le Grand, en entrant dans le Temple de Jérusalem, s'est abaissé devant la majesté de Jéhova. Si

¹ CHATEAUBRIAND.

au lieu d'ouvrir les temples fermés par la Terreur, Napoléon avait fait la guerre à Dieu, ses cent batailles gagnées n'eussent jamais suffi à établir sa gloire.

Les gloires nationales exigent donc, sur elles, un reflet de la Divinité : mais principalement, lorsqu'il s'agit d'une nation devenue chrétienne. Toute nation qui a eu l'honneur et le bonheur d'être acquise par le Christ de Dieu n'occupe une place dans la gloire qu'à la condition d'en offrir une, dans ses hauts faits, au Christ de Dieu. Lui, en retour, récompense la nation qui pense ainsi à lui, en obtenant, pour elle, dans la gloire même, cette bonne mesure dont parle l'Évangile : *Confertam, et coagitatam, et supercfluentem*¹, une mesure de gloire pressée, entassée, et qui déborde. D'où vient que la France, l'Italie, l'Angleterre, l'Espagne, le Portugal, l'Autriche, ont été, depuis quinze siècles, les nations les plus illustres de la terre, sur les champs de batailles, dans les arts, dans les sciences, dans la navigation, les plus illustres en tout, sinon, de ce que, le Désiré des nations étant devenu le Bien-aimé de ces nations, leurs aptitudes naturelles, transfigurées par son Évangile, guidées par son Église, bénies par sa grâce, sont devenues les ouvrières, sans rivales, de la civilisation.

Leurs gloires, brillantes devant l'histoire, trouveront encore leur sanction dans l'éternité. Le Père Lacordaire a dit très justement, à propos des couronnes de la France : « ... L'arianisme défait, le mahométisme défait, le protestantisme défait, un trône assuré au

¹ Luc, vi, 38.

souverain pontificat, voilà les quatre couronnes de la France, couronnes qui ne se flétriront pas dans l'éternité. De même que le prêtre, les apôtres, les docteurs, les vierges, les martyrs, ont dans le ciel leur signe distinctif, parce que rien ne se perd de ce qui est fait pour le Seigneur, et que nous retrouvons près de lui la gloire que nous lui rendons sur la terre, pourquoi les peuples fidèles, les peuples serviteurs de Dieu, ne conserveraient-ils pas à jamais le signe de leurs services et de leurs vertus ? Les liens de famille ne sont pas brisés dans le ciel ; Jésus-Christ, en élevant sa mère au-dessus des saints et des anges, nous a fait voir que la piété filiale est une vertu de l'éternité. Pourquoi les liens des nations seraient-ils rompus ? Pourquoi ne reconnâtrions-nous pas nos chevaliers, nos rois, nos prêtres, nos pontifes, à un caractère qui rappelât leurs travaux communs pour le Seigneur et pour son Christ ? Oui, j'aime à le croire, sur leur robe nuptiale, lavée dans le sang de l'Agneau, brilleront, ineffaçables et merveilleusement tissées, les quatre couronnes de la France¹. »

Eh bien, c'est parce que nous croyons, nous catholiques, que le nombre des couronnes de la France n'est pas arrêté ni complet, et c'est parce que nous voulons, nous catholiques français, qu'au jour des éternelles récompenses les couronnes remportées par la France soient les plus nombreuses et les plus brillantes : c'est pour ces motifs du temps et de l'éternité que nous ne nous désintéresserons jamais des gloires nationales, mais que nous leur imprimerons le reflet et le sceau du

¹ *Discours sur la vocation de la Nation française.*

Christ, qui est l'ineffaçable Splendeur ! Quand le Fils de l'homme apparaîtra sur les nuées avec une grande majesté, et que les peuples, comme l'insinue saint Paul, seront entraînés à sa rencontre, si une mappemonde doit se former, dans les airs, autour de son auguste Personne par les hommages de toutes les nations, nous voulons que, dans cette sublime géographie transportée de la terre aux cieux, la place d'honneur appartienne encore à la nation française !

III

Dans cette revendication du droit chrétien sur les gloires d'un pays, quel est le rôle des femmes, et pourquoi les nommons-nous les premières ?

Puisque Dieu est le dispensateur de la gloire, le premier service national que peuvent rendre à leur patrie des femmes chrétiennes consiste à *faire que Dieu soit favorable à cette chère patrie*. Ce rôle de médiation leur convient, leur revient ; elles savent si bien se faire heureuses médiatrices pour le pardon et l'indulgence ; pourquoi leur bonheur serait-il moins grand quand il s'agit de la gloire ?

La mission de Jeanne d'Arc peut être continuée par les femmes françaises, sous un aspect qui leur est parfaitement accessible. Le voici :

Qu'était-ce que Jeanne d'Arc ?

Dieu a voulu dire un jour au monde sa pensée sur la France ; il a voulu la dire à la France elle-même. De-

puis Clovis et Charlemagne, les nations de l'Europe savaient bien que la France était la préférée ; les Souverains Pontifes l'avaient donné à entendre dans des éloges qui sont restés célèbres : mais Dieu ne l'avait pas dit lui-même.

Or, un jour, l'aveu divin fit explosion, et Jeanne d'Arc fut la révélation de la pensée de Dieu :

« O France, je vais te dire ce que je pense de toi ! »

Et alors, appelant saint Michel et ses anges, le Seigneur forme cette merveilleuse créature qui allait être l'expression de sa pensée et de son amour. Il lui donne d'abord ce brillant reflet des champs et des vallons de Lorraine qui la rendit simple, vive et fraîche comme l'aurore libératrice des ténèbres, et colorée comme l'arc-en-ciel, signe de clémence. Tous les dons départis à la femme ont répondu à l'appel du souverain Artiste : la délicatesse, la bonté, « Jeanne était si bonne fille ! » la douceur, la sensibilité « souvent Jeanne a pleuré » ; quelles perles dans chacune de ses larmes ! Toutes les nuances exquis dont sont susceptibles la pureté et la magnanimité sont distribuées dans son âme, droite comme une tige de lis et ouverte à tous les héroïsmes. Parce qu'en France on est épris de la bravoure, elle sera brave jusqu'à la témérité. L'esprit français pétille en elle. Par les *voix* qu'elle entend, elle semble appartenir à quelque demeure éthérée ; et par les conseils qu'elle donne, elle confond l'expérience des vieux capitaines. Comme le cheval ajoute à la beauté humaine et guerrière, le Tout-Puissant la fait monter à cheval. Qu'elle était belle alors, message vivant du Dieu vivant ! avec sa cuirasse éclatante, son baudrier d'or, tenant haut sa ban-

nière victorieuse, le visage illuminé par toutes les joies du succès et toutes les grâces d'une pudeur céleste. Il est dit de Judith, libératrice des Hébreux, « qu'après avoir repris les vêtements précieux et magnifiques de sa joie pour aller trouver Holopherne, elle, déjà si belle, reçut de Dieu même un nouvel éclat, parce que toute sa parure n'avait pour principe aucun mauvais désir, mais la vertu. *Le Seigneur, dit l'Écriture, lui augmenta encore sa beauté, afin de la faire paraître aux yeux de tous dans un lustre incomparable*¹. » Le Seigneur fit de même, il fit mieux, pour Jeanne d'Arc, libératrice de la France. Après lui avoir prodigué tous les attraits possibles : attraits de la jeunesse, du charme, de l'innocence, de l'esprit, de la bravoure, du succès, du merveilleux et du prodige, il les rehausse par un suprême coup de pinceau ; trempé dans la pourpre du Golgotha, le pinceau fait d'elle la beauté en douleur, dans une douleur incomparable, une martyre !

Voilà ce que fut Jeanne d'Arc ! Elle fut la révélation de la pensée de Dieu sur la France : par elle, Dieu a dit son amour !

Il a été prononcé, sur le divin Rédempteur, cette fameuse formule appréciative, trouvée par saint Léon le Grand : *Reconnais, ô chrétien, ce que tu vaux, puisque pour te sauver il a fallu un tel Rédempteur* ; il est permis, en se gardant bien d'établir un parallèle, de recourir toutefois à la même formule :

Reconnais, ô France, ce que tu vaux, puisqu'il t'a fallu une telle libératrice !

¹ Livre de Judith, chap. x.

Pour en revenir au rôle de médiatrices qui appartient plus particulièrement aux femmes, il y a un côté de la mission de Jeanne d'Arc qui demeure accessible à leur patriotisme. Il consiste à enchaîner la pensée de Dieu sur la France. Jeanne d'Arc fut la révélation de sa pensée, l'expression de son amour : Françaises, enchaînez la pensée de Dieu ; car enchaîner la pensée, c'est obliger à aimer !

Et qu'est-ce qui enchaîne la pensée de Dieu ?

La prière, d'abord.

Quand vous priez avec larmes et gémissements, Dieu se laisse toucher : si, offensé, il se disposait à partir, il abandonne son départ, captif du repentir.

Qu'est-ce qui enchaîne encore la pensée de Dieu ?

La pureté.

L'Écriture le déclare : le Seigneur *se complait au milieu des lis*¹ ; un cœur pur le retient. O Françaises, si jamais le Dieu des armées nous manquait, la faute en serait aux mœurs, dont vous tenez le sceptre et qui, devenues mauvaises, auraient jeté Dieu hors des frontières, ces frontières que Jeanne d'Arc a couvertes et sanctifiées !

O Françaises, faites Dieu votre captif par la prière et par la pureté ; ce sera un grand service national.

De Jeanne d'Arc il ne reste que sa bannière, qui conduisait à la victoire ; relique suffisante pour abriter de ses plis votre prière et votre pureté, qui, elles aussi, prépareront des victoires.

¹ Cantic., II.

IV

Les femmes françaises ont encore un autre moyen de servir et de seconder les gloires de leur patrie.

Une riche diversité de gloires appartient, sans doute, à la France ; mais, de toutes, la plus radieuse, la plus douce, la plus enviée, celle qui forme son lustre caractéristique, c'est d'être la nation qui montre le plus de cœur, qui aime davantage et qui, entre les nations, est aussi la plus aimée.

O France, tu as reçu de la Providence des dons et des qualités qui sont incomparables. Le territoire qui te forme est superbe par sa configuration, sa fertilité et ses ressources. Les idées que l'on trouve auprès de toi débordent de vie et d'expansion. La langue qui se parle chez toi étincelle de clarté et de précision. Mais de tous ces avantages, aucun ne vaut ton cœur : tu aimes, et tu es aimée. Tu es la nation sympathique par excellence, tu possèdes cette royauté du charme que le monde subit sans discuter. Elle a eu mille fois raison, cette noble étrangère, enfant de la Russie, qui a dit « qu'elle avait *deviné* la France, au sortir du berceau¹... » Les âmes tendres se devinent les unes les autres, et toutes les belles âmes te devinent, ô France !

¹ « M^{lle} Sophie Soymonoff devina *la France* au sortir du berceau, comme à quinze ans Pascal devina les mathématiques. » Heureuse prérogative de notre génie national, vers lequel il semble qu'on puisse s'élever par le seul élan d'une raison droite et d'un cœur pur ! (*Le Correspondant*, août 1873, p. 619.)

Or, l'intervention des femmes chrétiennes n'est-elle pas réclamée par ce charme, par cet amour ? Oui, vraiment, et leur intervention doit consister à continuer la France par le cœur.

Continuer la France ! Il y en a qui veulent, non la continuer, mais la refaire. Hélas ! c'est la grande erreur nationale, depuis cent ans. Comme si Dieu et les siècles n'avaient pas bien fait la France ! Comme si la divine Providence s'y était mal pris dans les privilèges qu'elle lui a prodigués ! Comme si Charlemagne et saint Louis, Henri IV et Louis XIV, la reine Blanche et Jeanne d'Arc, s'y étaient mal pris à leur tour et avaient manqué de tact et de patriotisme ! O vous qui avez la prétention de recommencer la France, non, vous ne la refaites pas, vous la défaites : les malaises profonds de toutes les classes et les inquiétudes mortelles des honnêtes gens vous avertissent que votre orgueil aboutit, non à l'être, mais au néant.

D'autres, mieux inspirés, veulent bien la continuer, sans distinction de siècles : mais la continuer surtout par les armes. Or la gloire des champs de bataille, si utile lorsqu'elle est contenue entre les bornes de la justice et de l'humanité, ne semble-t-elle pas se colorer d'une teinte de sang si vaste qu'elle n'est plus à envier ? L'Écriture dit, pour les astres du firmament, qu'à l'approche de la fin du monde ils doivent se changer en sang¹ : la gloire des champs de bataille, dégénérant demain en carnage, ne préparerait-elle pas, par une atmosphère horrible, cette couleur sanguinolente ? Le

¹ « Le soleil sera changé en ténèbres, et la lune en sang, avant que le grand et terrible jour du Seigneur arrive. » JOEL, II, 31.

changement des épées et des lances en socs de charrue et en instruments de labour est également annoncé dans l'Écriture¹ ; ah ! comme cette transformation l'emporterait sur toutes les découvertes que l'on fait dans l'art de faucher les vies et sur toutes les transformations d'armement !

Quelle est donc la vraie, comme aussi la plus sûre continuation de la France ?

N'est-ce pas celle qui regarde son cœur ? et, en cet office, que n'obtiendrait point, dans une décision d'ensemble, l'énergique et triomphante influence des femmes chrétiennes ?

Continuer la France par le cœur, voici en quoi cela consiste pour vous, ô Françaises :

C'est, avant tout, garder pour la France le cœur de vos enfants. Un évêque disait à ses diocésains de Vendée rangés autour de la grotte de Lourdes : « Nos adversaires sont des *jouisseurs*. Nous, soyons austères. Soyez austères dans l'éducation de vos enfants. Il ne faut pas de *dégénéérés* ! Il n'en faut ni dans les grandes familles qui ont un long passé de gloire, ni dans les petites qui ont un long passé de vertu ! Nous voulons une race forte, comme vos pères. Soyons austères dans toute notre vie. Lorsque nous nous interrogerons, lorsque nous poserons la main sur notre cœur, écoutons-en les battements et nous pourrons vérifier si nous rendons un son de sensualité, de plaisir, ou un son divin². » O ma lectrice, il faut que, façonné par vous, le cœur de

¹ ISAÏE, II, 4.

² M^{GR} CATTEAU, évêque de Luçon.

votre enfant rende le son divin : le seul qui soit aussi celui de France !

La continuation de la France par le cœur consiste encore, ô Françaises, dans le don de vous-mêmes pour tout ce qui est beau, grand, magnanime. Le christianisme est la religion du don de soi, depuis que le Père céleste nous a donné son Fils, notre Jésus adoré, et que Jésus nous a donné sa parole, son sang, sa divine chair, sa mère, son ciel, tout ce qu'il avait. Calquée sur le cœur de son Dieu, la France n'a jamais reculé devant le don d'elle-même, et la Française, entre toutes les femmes, a été la première dans les rôles d'héroïsme et d'abnégation : mère de famille admirable, sœur de charité sans rivale. Donnez-vous donc pour l'accomplissement de tout ce qui est beau et bon, au foyer comme au loin, selon la direction du souffle de Dieu. Donnez-vous pour neutraliser les âmes qui se vendent !

Le don de soi et la vente de soi, les âmes qui se donnent et les âmes qui se vendent, ce sont là deux lignées qui se dessinent fortement, et les peuples devront opter pour l'une ou pour l'autre. La vente de soi en Europe dépasse en proportions celle de la chair humaine en Afrique : les gouvernements encouragent l'une et ne répriment l'autre que faiblement. Une quantité innombrable de personnes ne s'appartiennent plus, elles tiennent ce langage : *Nous avons fait un pacte avec la mort, nous avons contracté une alliance avec l'enfer. Lorsque les maux déborderont comme des torrents, ils ne viendront point jusqu'à nous, parce que nous avons établi notre confiance dans le mensonge, et*

*que le mensonge nous a protégés*¹. Hélas ! oui, le mensonge maçonnique a promis de protéger des foules d'hommes et de femmes qui se sont vendus. Et de ce côté, c'est la honte de la France qui continue, avec sa ruine² !

Mais vous, ô chrétiennes, à cette horrible vente, vous opposerez le don de vous-mêmes, pour toutes les belles causes à servir : et de votre côté, ce sera la gloire de la France qui reprendra son cours et qui l'emportera sur la honte !

Femmes chrétiennes, abandonnez aux mondaines et aux frivoles les couronnes de fleurs, et soyez vous-mêmes, par vos vertus, l'impérissable couronne de la France !

V

S'il est dans la condition des femmes de préparer valeureusement, par leurs prières, par l'éducation de leurs enfants, par leurs vertus, les gloires de leur patrie, il est du devoir des hommes catholiques de s'exposer à toutes les fatigues et à tous les périls pour

¹ ISAÏE, XXVIII, 15.

² *L'alliance que vous avez contractée avec la mort sera rompue, et le pacte que vous avez fait avec l'enfer ne subsistera plus ; lorsque les maux déborderont comme un torrent, vous en serez accablés.*

Aussitôt qu'ils se répandront, ils vous emporteront, et ils se répandront dès le matin, sans discontinuer ni jour ni nuit ; et l'affliction seule vous donnera l'intelligence de ce qu'on vous dit.

Car le lit est si resserré que, si deux personnes s'y mettent, l'une tombera ; et la couverture est si étroite, qu'elle n'en peut couvrir deux. (ISAÏE, XXVIII, 18-20.)

ressaisir la *prépondérance* dans la continuation de ces gloires.

Nous soulignons le mot de *prépondérance* ;

Il ne suffit pas, en effet, que les catholiques aient leur part d'influence à côté de libres penseurs, de déistes, de protestants ou d'israélites devenus députés, sénateurs, préfets, ministres, généraux. Non, une part d'influence ne suffit pas aux catholiques, quand il s'agit des gloires de la France, de l'Italie, de l'Espagne, de la Belgique, de l'Allemagne. Le rôle qui leur sied, la visée qui s'impose à eux, c'est la *prépondérance*. Aux autres, en vertu des lois libérales qui régissent la patrie, peut échoir une certaine influence ; mais des catholiques, doit venir l'impulsion, la vie.

— C'est bon à dire ! objecteront d'honnêtes Français découragés. Mais comment rêver la *prépondérance*, alors qu'il nous reste à peine une part exigüe d'influence ?

— Nous sommes loin de nier les difficultés qui hérissent le recouvrement du pouvoir. Mais la *prépondérance* peut, Dieu aidant, se ressaisir par deux voies sûres :

D'abord, par *l'activité et la pénétration de l'esprit chrétien*. Nulle mesure de nos adversaires n'est capable de l'intercepter. C'est une infiltration victorieuse dont le Christ lui-même nous est garant.

En effet, ô catholiques, avez-vous pris garde à la manière dont le règne du Christ, accepté de ses amis, s'impose à ses ennemis ? Jésus-Christ, repoussé par eux, reste leur maître en les enserrant au moyen du temps et de l'espace qui sont ses tributaires. Chose admirable,

le temps et l'espace sont devenus tributaires du Christ : ce qui fait que ses ennemis, plongés dans le temps et dans l'espace, sont, en quelque sorte, apportés aux pieds du Fils de Dieu et font partie du tribut, malgré eux.

Comprenez-le, pour le temps :

Le temps, depuis bientôt vingt siècles, porte la marque de Jésus-Christ : c'est peut-être le plus beau témoignage de sa royauté. En effet, le temps se déroule en s'appelant « siècles de l'ère chrétienne ». Chez les grandes nations civilisées, et même dans le monde entier, on dit : l'année tant..., depuis la venue de Jésus-Christ ; l'année 800 depuis lui ; l'année 1890 depuis lui. L'histoire s'écrit sous la domination irrécusable de ce point de départ. Toutes les lettres particulières, c'est-à-dire le commerce épistolaire, datent de la sorte ; les affaires datent de la sorte ; dans l'immense circulation de la vie des peuples, il n'y a pas d'autre manière de dater ¹. En un mot, la chronologie est chrétienne, le calendrier est chrétien. Avant Jésus-Christ, on datait en prenant pour point de départ la création du monde ou, encore, la fondation de Rome ; depuis lui, tout se date en partant de sa naissance : son berceau de Bethléem a été un nouveau berceau des temps ! c'est la sujétion du temps au Christ-Roi. Je le répète, cette sujétion du temps, cette empreinte qu'il porte dans les

¹ Certains peuples se sont bien efforcés de retenir leur chronologie particulière et s'y sont cramponnés, par obstination et par haine du christianisme ; mais ils ont été obligés d'y venir, le courant des choses les a poussés dans la chronologie chrétienne. Ainsi les juifs, qui s'obstinaient à dater en comptant à partir de la création du monde, datent maintenant *toutes leurs lettres d'affaires*, et presque toutes leurs lettres particulières, d'après l'ère chrétienne.

orbes immenses qu'il déroule, est peut-être le plus saisissant témoignage de la royauté de Celui qui est venu. Il n'y a que le maître du temps qui ait pu faire ainsi recommencer les temps. Cette sujétion des siècles est tellement remarquable, tellement royale, tellement révélatrice de la Divinité, que, lorsque la Révolution éclata, adversaire haineuse de la royauté de Jésus-Christ, elle entreprit tout d'abord de rendre au temps son indépendance, de l'affranchir du tribut qu'il payait depuis dix-huit siècles. Un décret de la Convention parut qui signifiait qu'on ne continuerait plus l'ère chrétienne, mais qu'à l'avenir on daterait en partant de la fondation de la République française¹. Eh bien, le temps est demeuré fidèle tributaire ; il n'a pas voulu se prêter à cette révolte, à cette révolution. Il a couché dans la tombe les hardis novateurs, et lui a repris sa place auprès du berceau de Jésus-Christ.

La même démonstration serait aisée pour l'espace qui, nonobstant tous les efforts du mal, est demeuré fidèle tributaire du Christ. Parsemé, marqueté d'églises, de croix, d'usages chrétiens, de fêtes chrétiennes, l'espace dégage un arôme de vie, une atmosphère épurée qui enveloppe, pénètre, les ennemis du Christ non moins que ses amis, et les couvre de bienfaits à leur insu.

Le Christ englobe donc et vivifie ses ennemis, malgré eux. On a très justement assimilé la création à un cercle. Sous un point de vue, Dieu en est la

¹ L'ère nouvelle commença au 22 septembre 1792 ; les mois perdirent leur désignation ancienne, pour s'appeler *vendémiaire*, *brumaire*, *thermidor*, etc. Napoléon ferma cette ère ridicule, le 9 septembre 1805, en rétablissant l'ancien calendrier.

circonférence ; sous un autre point de vue, il en est le centre. Comme centre, il attire : c'est ce que fait sa miséricorde ; comme circonférence, il contient : c'est ce que fait son immensité. La liberté des êtres intelligents et libres consiste à pouvoir s'éloigner ou du centre, mais alors ils vont nécessairement donner contre la circonférence ; ou de la circonférence, mais alors ils tombent nécessairement au centre ; et le centre, c'est Dieu ; la circonférence, c'est encore Dieu ; ils ne le fuient d'un côté que pour le rencontrer de l'autre ; toujours, quoi qu'ils fassent, ils sont sous la main divine.

Oui, par le temps, par l'espace, par sa miséricorde, par son immensité, le Christ, qui est Dieu, enferme tous ses ennemis ; il les enserre, il les enclave.

Eh bien, les catholiques jouissent de ce même pouvoir par l'esprit chrétien.

Cet esprit, où Dieu lui-même agit, n'a-t-il pas une puissance triomphante que ni le vent, comme vitesse, ni la foudre, comme éclat, ni l'huile, comme douceur, ne sauraient atteindre ? Rien ne résiste à l'esprit chrétien ; tôt ou tard on se soumet à sa sagesse et à son amour, tant sa force est trempée de suavité !

S'il vous est impossible de vous débarrasser du Christ, ô vous qui détenez les gloires de la France, il vous sera impossible, également, de vous débarrasser de l'esprit chrétien, de nous par conséquent ! Mais rassurez-vous : notre coopération, en étant très pénétrante, se montrera pleine de respect et d'onction. Elle ressemble encore à la sève, dans le jardin de la nature. La sève, en circulant partout, en forçant toutes les entrées des tiges et des racines, respecte toutes les variétés

des boutons et des semences : elle fait épanouir le char-don non moins que le lis, l'oignon d'Égypte aussi bien que la rose de Jéricho. Ainsi se montre respectueuse et libérale la vitalité catholique : elle pénètre toutes les formes de gouvernements, les républiques aussi bien que les monarchies ¹. Prenez-en votre parti, libres penseurs, déistes, israélites, protestants, nous sommes la sève catholique, et nous vous ferons fleurir et produire des fruits malgré vous !

Connaissez donc votre force, ô catholiques, et en usez ! Elle est là. On cherche souvent à vous stimuler par l'argument de votre nombre : deux cents millions de catholiques ! Votre force est moins dans le nombre des chrétiens que dans l'esprit chrétien. Lui est la fronde de David qui l'emporta, pour abattre le Philistin, sur toutes les pièces de l'armure de Saül. C'est lui qui doit vous exciter à aller de l'avant, à vous mêler à tout ce qui est honneur et patrie, à ne négliger aucun devoir civique, à n'abandonner aucune position, à ne vous démettre d'aucune fonction, mais à vous y tenir avec le souffle qui anima le jeune pâtre contre le Philistin. Soyez un certain nombre, soyez tous, avec ce souffle, avec cet esprit, avec cette sève, et le temps et l'espace, tributaires du Fils de Dieu, verront reflourir votre prépondérance.

¹ Lorsque l'Église catholique, obéissant aux ordres de son auteur, étend de plus en plus son drapeau parmi les nations, elle ne fait pas invasion sur le territoire du pouvoir civil et ne nuit en rien à son action ; mais, au contraire, elle protège et garde ces nations, à l'imitation de ce qui arrive avec la foi chrétienne qui, loin d'étouffer les lumières de la raison humaine, lui apporte plutôt un surcroît d'éclat, soit en la détournant des opinions erronées où il est facile à la nature humaine de tomber, soit en lui ouvrant plus larges et plus élevés les horizons de l'intelligence (Encyclique de Léon XIII *aux évêques de Bavière*, 1887).

VI

Qu'est-ce qui contribuera encore à rapatrier les gloires auprès des catholiques? Cet autre moyen : se tenir *prêts* et *unis* pour une occasion favorable.

C'est la leçon de l'expérience, que l'occasion perdue ne peut se ressaisir. Voilà pourquoi les Anciens représentaient l'occasion sous la forme d'une déesse n'ayant de cheveux que sur le devant de la tête, faisant entendre par ce symbole qu'il faut la vite saisir et ne pas la laisser échapper. Toutefois, quand elle échappe, le regret et le dépit sont moins vivement ressentis depuis la Loi de grâce : car la miséricorde divine en Jésus-Christ répare tout, les retards aussi bien que les fautes, et le temps, devenu tributaire du Christ, fait naître, et apporte à ses enfants des occasions renouvelées.

Ayons l'humilité de le reconnaître, ce ne sont pas les occasions qui ont manqué aux conservateurs, mais bien les conservateurs qui n'étaient jamais prêts, aux différentes époques où les occasions se sont offertes.

Toutes les fois que les gloires françaises, semblables à des volées d'aigles ou de colombes, recherchaient le côté droit de la France, comme lieu de leur repos et de leur sûreté, ici dans un parlement, là dans un château, là-bas dans un évêché, plus loin au bivouac d'un capitaine, ces Français de la droite ont-ils été prêts à les accueillir? Agissaient-ils de concert? Avaient-ils généreusement foulé aux pieds de misérables questions de

clocher ou de personnalité? Hélas! ils n'ont jamais été prêts, parce que l'entente ne s'était pas établie;

Et la volée passait ailleurs!

Aussi longtemps que ne s'établira pas une entente solide, entretenue deux ans, cinq ans, dix ans, par un désintéressement magnanime, les occasions propices auront beau se multiplier, elles s'évanouiront en brillants éclairs.

Naguère, une voix chevaleresque et chaude, digne d'être écoutée, parce qu'elle sortait d'une poitrine trouée par les balles, prononçait cette harangue dans une assemblée de jeunes gens :

« Au sujet du rôle qui vous appartient dans cette lutte suprême, on a comparé la société moderne à un convoi emporté à toute vapeur vers des pays nouveaux et lointains. Puis, s'adressant à la jeunesse, on lui a dit : *Le passé est mort, nous ne lui avons déjà que trop donné de larmes inutiles. Il est temps de quitter le deuil. C'est vers l'avenir qu'il faut porter vos regards, votre pensée et votre essor! Voilà le train qui passe! Il est encore à votre portée; mais bientôt il aura disparu pour toujours; vous n'avez pas un instant à perdre; jeunes gens, montez dans le train.*

« Superbe image, Messieurs, et conseil excellent! Mais j'estime que le conseil et l'image seront heureusement complétés en y ajoutant ceci :

« Monter dans le train, ce n'est pas s'étendre dans un wagon bien capitonné, pour se laisser emporter je ne sais où, par je ne sais quoi, dans un demi-sommeil égoïste, lâche et stupide. Monter dans le train, pour des esprits clairvoyants, pour des cœurs bien placés,

c'est sauter bravement sur la locomotive pour la conduire au salut social, ou pour l'arrêter, coûte que coûte, sur le chemin de la perdition¹... »

Ce saut intrépide sur la locomotive est sublime, c'est la saisie de l'occasion, si périlleuse, si difficile soit-elle ! Mais elle ne suffit pas pour le salut de la société française ; qu'on nous permette, à notre tour, d'achever complètement la comparaison :

Dans l'image de ce train qui passe, l'éloquent soldat, montrant la locomotive, a dit : « Emparez-vous de sa direction ! » Résultat considérable, mais insuffisant, car il faut aussi songer aux rails qui constituent proprement le chemin de fer. Qu'est-ce qui forme les rails ?

Deux parallèles de fer. Leur surface est unie, et l'immense parcours de l'une est sans cesse en harmonie avec l'immense parcours de l'autre, puisqu'elles sont parallèles ; ce sont des lignes fraternelles.

Or, dans la société française, parmi les conservateurs, où est la surface unie en politique ? où sont les parallèles ? Montrez-moi les parallèles, une longue traînée de rails ?

Depuis trop longtemps, les conservateurs ne présentaient que des divergences : divergences d'idées, divergences de mesures, divergences de langage.

Rétablissez les parallèles : et quand le brave soldat sautera sur la locomotive, le train, servi par les lignes de l'unité, emportera dans les profondeurs de l'avenir les gloires délivrées de la France !

¹ Discours de M. CAZENOVE DE PRADINES (zouave pontifical et député) aux jeunes gens de l'Institut catholique de Paris, juin 1890.

SECONDE SECTION : L'ATTAQUE

CHAPITRE VII

L'ATTAQUE CATHOLIQUE SA NÉCESSITÉ, SA LÉGITIMITÉ ET SA NATURE A NOTRE ÉPOQUE

I. Passage de la défense à l'attaque. — II. Notion de l'attaque catholique : elle s'adresse uniquement au mal, et demande un courage soutenu par l'amour. — III. L'attaque devenue nécessaire. Comparaison tirée des oiseaux de nuit aveuglés par une lumière subite. — IV. Réponse aux objections suscitées par le découragement : « Les urnes, au lieu des armes » ; « Le salut viendra de l'excès du mal ». — V. La grande voix de Léon XIII appelant au combat. — VI. Quel est, dans le passé, le combat qui exprime le mieux celui que les catholiques doivent engager, et qui leur promet la victoire ?

I

Il y a des luttes où, pour être victorieux, il faut savoir prendre l'offensive, c'est-à-dire adopter la marche en avant. Un profond tacticien a donné ce conseil : « Ceux qui sont le plus en danger ne doivent pas s'en tenir à la défensive ; il faut qu'ils aillent jusqu'à l'offensive, jusqu'à l'attaque. » En effet, avec la simple défen-

sive, dans une grande cause, on est perdu ; car on languit, on s'émiette, on se dissout, et l'on finit par disparaître. Ce qui a fait le salut de l'Europe et de la chrétienté à l'époque des Croisades, c'est que, précisément, on sut prendre l'offensive contre le Croissant. Un excellent penseur a dit : « Quelle conduite devaient tenir les chrétiens pour se préserver du péril ? Valait-il mieux attendre tranquillement en Europe l'attaque des Musulmans, ou se lever en masse, se précipiter sur l'Asie, chercher l'ennemi dans son propre pays, là où il se croyait invincible ? Le problème fut résolu dans ce dernier sens ; les Croisades eurent lieu, et les siècles ont donné leur suffrage à l'habileté de cette résolution¹. » L'Europe, en effet, passa hardiment en Asie, et fut sauvée de l'Islam. La même résolution est indispensable à cette heure ; il faut absolument adopter la marche en avant : non pas contre des infidèles au delà des mers, mais contre des infidèles, hélas ! dans nos rangs ; des infidèles par apostasie, mille fois plus redoutables et d'une méchanceté plus perfide.

C'est dans ce passage de la défense à l'attaque que se réaliserait vraiment, pour les catholiques, la belle dénomination qui leur appartient : *fils du Dieu vivant*² ;

Dieu est vivant, parce qu'il agit toujours, et qu'il reste le maître ;

L'Église est vivante, parce que, sa marche étant toujours en avant comme celle d'un fleuve au cours triomphal, sa catholicité se renouvelle sans cesse : rien ne l'arrête ;

¹ BALMÈS, *le Protestantisme comparé au Catholicisme*, t. II.

² Prophète Osée.

Et les catholiques se montreront dignes de leur belle dénomination en restant les maîtres du mouvement du monde et de la direction des choses.

Aussi bien, saint Thomas d'Aquin dit : *Il est permis d'attaquer ses ennemis pour les éloigner du péché*¹ ; à plus forte raison pour les empêcher de plonger dans le péché la société chrétienne tout entière.

Mais quelle est cette attaque ?

II

L'attaque catholique implique deux éléments :

L'opposition au mal, et le courage dans cette opposition.

Quel est ce mal contre lequel on doit se lever comme autrefois se levait le Seigneur dans sa juste colère ?

« A cause de la misère du pauvre, et des gémissements de ceux qui souffrent ; à cause de l'oppression de mon peuple, *je vais me lever* », a répété, maintes fois, le Seigneur sous l'ancienne Alliance, et son secours apparaissait ;

A son exemple, quel est le mal contre lequel on doit se lever, justement indigné ?

C'est :

Le mal intellectuel ou l'erreur ;

Le mal moral ou le vice ;

¹ *Licetum est impugnare inimicos, ut compescantur a peccatis*
2^a 2^o ; Quæst. LXXXIII, art. VIII, ad 3.

L'erreur et le vice, ces deux louves cruelles qui ravagent le troupeau de Dieu, ainsi que Dante les nommait ; l'erreur qui fait sombrer les intelligences, le vice qui ruine les volontés et les santés. Voilà le mal, les louves, que, sans cesse, a recherchées et poursuivies l'attaque catholique, avec une indignation presque toujours triomphante.

Mais ne vise-t-elle pas aussi les personnes ? ne doit-on pas chercher à frapper et à détruire les personnes qui sont les ennemis déclarés de Jésus-Christ et de son Église ?

Cela n'est licite que dans un cas extrêmement rare, celui des guerres saintes : par exemple les Croisades, où les armées de l'Europe se jetèrent contre les Turcs, à ce cri de commandement poussé par un Pape : *Dieu le veut !* Dans tous les autres cas, l'attaque catholique qui s'adresse à l'erreur et au vice qu'elle déteste, respecte et épargne la personne humaine qu'elle chérit.

Autre éclaircissement :

L'attaque catholique ne peut-elle pas viser un gouvernement persécuteur ?

Réponse :

L'autorité légitime de ce gouvernement ? non, jamais ; mais l'erreur et le vice dont ce gouvernement empoisonne ses sujets, c'est-à-dire le mal intellectuel et moral ? oui, vraiment, et résolument, avec noble indépendance. Lorsque l'apôtre saint Pierre entra pour la première fois dans Rome païenne, sous le règne de Néron, il est dit dans les magnifiques homélies de saint Léon le Grand, que l'intrépide apôtre *pénétrait dans cette espèce de forêt, retraite de bêtes farouches, et qu'il*

marchait sur les profonds abîmes de cet océan plein de tempêtes. Saint Pierre respecta l'autorité de Néron ; mais il affronta cet océan dangereux, il brava ces bêtes farouches, et bêtes et océan, tout fut dompté par lui.

Donc, en thèse générale, le mal, uniquement le mal, voilà ce contre quoi le zèle catholique se lève, comme il est dit dans la Bible que le Seigneur se levait.

Le courage est son deuxième élément constitutif : courage d'autant plus élevé et invincible, qu'il a Dieu comme source, Dieu pour soutien, et Dieu comme récompense.

Que ses exploits sont beaux à travers les siècles ! Autant de formes du mal, autant de variétés du courage chrétien :

C'est le soldat saint Victor qui, entraîné devant les statues des idoles pour leur brûler de l'encens : « Voici l'encens, » dit-il, et d'un coup de pied il les fait rouler à terre ;

C'est le pontife saint Basile qui, menacé par un prince hérétique d'avoir son ministère entravé, répond : « *Il n'est pas plus facile d'enchaîner la parole d'un évêque que d'enchaîner un rayon de soleil.* »

C'est la grande comtesse Mathilde qui, après un revers de ses armes au service du Saint-Siège, accueille les débris de son armée par ces paroles : « *Vainqueurs hier, nous sommes vaincus aujourd'hui ; il n'y a que le courage qui soit de tous les jours.* »

C'est le Croisé qui s'arrache aux douceurs d'une vie de château, et aux étreintes de sa femme et de ses en-

fants, pour aller au loin, bien loin, délivrer le Saint-Sépulcre ;

C'est l'héroïque enfant de la Vendée qu'un soldat de la République couche en joue, en lui criant : « Rends-toi ! » — « *Et toi, rends-moi mon Dieu !* » répond l'intrépide chrétien, et il tombe martyr.

Tel est le courage dans l'attaque catholique ; il se confond avec l'amour, c'est son plus bel éloge, cet amour dont parle ainsi l'auteur de *l'Imitation* : *L'amour souvent ne connaît point de mesure ; mais, comme l'eau qui bouillonne, il déborde de toutes parts... Jamais l'amour ne prétexte l'impossibilité parce qu'il se croit tout possible et tout permis*¹, et aussi, le courage chrétien ; dans son zèle contre le mal, il déborde de toutes parts, et il ne prétexte jamais l'impossibilité.

III

La nécessité de cette attaque qui a le mal pour objet et, pour aliment, la flamme du courage, ne s'est jamais fait sentir plus impérieusement aux catholiques qu'à l'heure présente. Une comparaison tirée des oiseaux de nuit va le faire comprendre.

Voici, d'abord, la description de ces sombres oiseaux et de leurs mœurs cruelles :

« Ils ont une haine déclarée pour la lumière, ils

¹ *Imitation*, liv. III, chap. v : « Des merveilleux effets de l'amour divin. »

l'évitent comme leur ennemie, et ils se cachent dans les antres les plus obscurs, pendant qu'elle éclaire l'univers. Ils attendent avec impatience le retour des ténèbres, pour sortir des prisons où le jour les tient enfermés, et ils témoignent alors leur joie par des cris, qui portent la crainte et l'effroi dans l'esprit de ceux qui les entendent.

« Leur figure a quelque chose de sauvage, de hideux, de taciturne; on croit voir, dans leur physionomie, la haine peinte contre l'homme et contre tous les êtres vivants.

« Ils ont presque tous un bec crochu et des serres tranchantes; leur proie une fois saisie ne peut échapper.

« Ils se servent des ténèbres et du temps du sommeil pour surprendre les autres oiseaux endormis, joignant ainsi la surprise à la cruauté, l'artifice à la fureur; et après n'avoir veillé que pour le malheur public, ils se retirent avant le lever du soleil dans leurs cavernes sombres et inaccessibles à la lumière.

« Ils préfèrent ordinairement les anciens bâtiments tombés en ruine, à toutes les autres retraites, comme si la désolation et les ruines qui marquent les négligences des maîtres ou la décadence des familles étaient capables d'inspirer quelque sentiment de joie à ces fustes oiseaux¹. »

De la description des oiseaux de nuit, passons à celle des hommes de mal :

La physionomie de ces hommes, qui ont l'âme noire, n'est-elle pas identique à la figure sauvage, hideuse,

¹ DUGUET, *Explication des six jours de la Création* : cinquième jour.

taciturne des oiseaux de nuit ? Ne joignent-ils pas, comme eux, la surprise à la cruauté, l'artifice à la fureur ?

N'apparaissent-ils pas aux époques sombres de l'humanité, alors que la nuit descend sur la société ? Les ruines ne sont-elles pas les retraites qu'ils choisissent de préférence ? Il leur faut des ruines ; et depuis que, sous les coups de la Révolution, l'Europe et, en particulier, la France, se sont couvertes de décombres, les oiseaux de nuit, je veux dire les hommes de ténèbres, ne se sont-ils pas multipliés ? Il semble qu'on n'aperçoive plus dans l'air qu'esprits impurs, que bandes noires : l'atmosphère en est vicié. Et enfin, le sommeil de l'indifférence ayant favorisé la sortie et les manœuvres des hommes de mal, n'ont-ils pas, sinon en proie, du moins en expectative de proie, tous les hommes de bien ?

C'est là notre état. Heureusement qu'il peut aboutir à une solution de délivrance, mais à la condition d'une offensive hardie et générale. En effet, revenons aux oiseaux de nuit :

Il y a un moyen de les rendre faibles.

Si pendant qu'ils sont sortis de leurs retraites et répandent l'effroi au milieu des ténèbres, une lumière vient subitement à briller et les surprend ; aussitôt ces funestes oiseaux sont éblouis et aveuglés. Ils ne voient plus où ils vont. Ils donnent tête baissée contre tous les obstacles, au lieu de les tourner et de se tirer d'affaire. En un mot, à l'encontre des autres créatures pour qui la nuit est pleine de dangers, pour eux, c'est le jour qui est plein de dangers !

N'y a-t-il pas là, gravée dans la nature, une bien

éloquente leçon d'offensive? Les hommes de mal sont des oiseaux de nuit, et les catholiques sont des portelumières. Montrez-vous donc, ô catholiques! Vous avez tous les moyens d'aveugler et de déconcerter vos ennemis. Ce qui fait leur audace et leur force, ce sont les ténèbres; ils se sentent forts dans un temps de conspirations, de sociétés secrètes. Ce qui amène leur faiblesse, c'est le plein jour, un temps d'action à découvert. Il faudrait, si c'était possible, saisir le soleil dans son orbite et le plonger dans les yeux et les actes de ces gens-là!

IV

« Nous sommes découragés, nous sommes devenus timides, » objectent beaucoup d'hommes de bien. De fait, à part quelques champions fiers mais passagers comme les aigles, l'audacieuse et entreprenante race de Japhet ne se reconnaît plus, en Europe, dans les rangs du bien; et dans cette France, dont le nom signifie franchise, exemption du joug, marchent, la tête baissée, trop de Français qui ont accepté le joug du mal.

Allons, race de Japhet, reprends ton audace; enfants de la vieille France, brisez le joug des hommes de mal. Voyons vos objections :

Vous dites : « Les conditions du combat ont changé. Au temps des Croisades, on criait : Aux armes! maintenant, on crie : Aux urnes! Ce n'est plus le glaive qui

décide de la victoire, c'est le scrutin. Or, s'il s'agissait de tirer le glaive, nous nous lèverions ; mais devant le scrutin, nous sommes sans force, sans énergie. »

Hommes de bien, quelle erreur est la vôtre ! Comment ! parce que le combat n'est plus sanglant, mais est devenu intellectuel, vous croyez devoir vous abstenir, et vous laissez tomber vos bras. Comprenez donc, et revenez vite à l'action. Ces combats nouveaux où le glaive n'intervient plus, mais où les voix se comptent, et où, sous les voix, les âmes se montrent : ces sortes de combats s'annoncent comme devant être les grandes luttes providentielles de la consommation des siècles. Ils furent les combats du commencement, alors que saint Michel avec les anges fidèles combattait contre Lucifer et ses légions : nullement avec des glaives, mais avec leurs voix : *Qui est comme Dieu !* avec leurs votes d'esprits purs ! Combattez de même, votez bien. Ces combats, où les âmes se montrent, vous sont avantageux : si les fils de lumière doivent être vainqueurs quelque part, c'est bien dans la région des âmes et des esprits !

Vous dites, dans une autre objection : « Pourquoi nous montrer, pourquoi agir ? Ce n'est plus nécessaire. Les mauvais sont en possession légale du pouvoir public. Le salut viendra de l'excès du mal. »

C'est là une fausse espérance, et, de plus, cette manière de penser et de parler n'est pas permise. Non, il n'est pas permis de rien attendre de l'excès du mal. Le mal ne produira jamais que le mal. Dieu sans doute laisse faire le mal parce qu'il sait qu'avec sa souveraine sagesse et sa toute-puissance il en tirera le bien. Mais nous, créatures, nous ne devons jamais faire fond sur

l'excès du mal pour en espérer la sortie du bien. Pareil procédé n'est pas catholique.

Ce qui pourra contribuer à notre salut, ce n'est pas l'excès du mal, c'est ce que j'appellerai *l'avènement du mal à la lumière*; c'est bien différent. En effet, il est prouvé par l'expérience que le plein jour est funeste aux projets des mauvais, tout comme la lumière aux oiseaux de nuit. Or, en s'emparant du pouvoir ou de la puissance publique, il est arrivé que le mal s'est fourvoyé dans le grand jour, et j'affirme que c'est là ce qui le tuera¹. Les peuples commencent déjà à se rendre compte des résultats des sociétés secrètes par leur avènement à la lumière. Le grand comte de Maistre a porté ce jugement prophétique : *La Révolution de 89 et de 93 enfantera un monstre, et les peuples reculeront d'horreur*. Nous y sommes, à cette époque du monstre!

Cela étant, quel est le devoir des catholiques? S'abstenir? Qu'ils s'en gardent. Mais puisque le mal s'est fourvoyé dans la lumière en prenant possession du pouvoir, les catholiques doivent avoir comme tactique, et se faire une obligation, d'augmenter, d'accumuler la lumière, de la rendre vengeresse, de la promener du haut en bas, et de long en large, du corps social, afin que le mal soit bien éclairé, et qu'on contemple le monstre! Tout doit contribuer à cette clarté vengeresse : réunions où l'on démasque la franc-maçonnerie; publications populaires pour dire au peuple trompé : « Mais regarde donc! » vigoureuse organisation de la bonne presse qui atteigne les endroits les plus reculés. En un

¹ « Tout ce qui commence sous terre est frappé de l'incapacité de vivre en plein jour et en plein air. » (LACORDAIRE.)

mot, dans ces terribles et dernières convulsions du mal révolutionnaire, il faut que l'immense clarté catholique soit la voix qui crie : Laissez passer la justice de Dieu !

V

Si quelque hésitation était encore possible, ne devrait-elle pas s'évanouir devant la grande voix de Léon XIII, ordonnant le combat, et devant l'attitude du courageux Pontife qui, joignant l'exemple au commandement, s'est dressé, avec ses muscles de lion, avec sa plume qui vaut mieux que l'épée des Machabées, contre la franc-maçonnerie ? Il vous appelle au feu, à l'action, au péril ; que sa voix est pressante ! écoutez :

Comme un général d'armée, IL MONTRE CEUX QU'IL FAUT ATTAQUER :

« Il importe souverainement de *démasquer*, de *tra-
duire au grand jour leurs secrets conseils*, afin que, après avoir ouvert les yeux sur leurs desseins, les catholiques sentent se réveiller l'ardeur de leurs âmes, et se *décident à défendre ouvertement et intrépidement* l'Église, le Pontife romain, c'est-à-dire leur salut¹. »

IL DÉCLARE LÉGITIME LA GUERRE CATHOLIQUE :

« *Les biens de l'ordre le plus digne d'estime sont en péril ; pour les conserver il n'y a pas de fatigues qu'il ne faille endurer*². »

¹ Lettre Encyclique *aux archevêques et aux évêques d'Italie* (1882).

² Encyclique sur *les principaux devoirs des chrétiens* (1890).

Et encore :

« Cela semble incroyable, et pourtant cela est vrai : nous en sommes à ce point en Italie d'avoir à redouter la perte même de la foi¹. »

IL CONDAMNE ET FLÉTRIT L'INERTIE :

« Jusqu'à présent, soit par inexpérience du nouvel état de choses, soit faute de s'être suffisamment rendu compte de l'étendue du péril, le courage de plusieurs dont on pouvait beaucoup attendre n'a pas paru se déployer avec toute l'activité et toute la vigueur que demandait le soutien d'une si grande cause.

Mais, maintenant que nous avons appris par expérience en quels temps nous sommes, *rien ne serait plus funeste que de supporter avec une lâche inertie la malice des méchants* qui jamais ne se lasse, et de leur laisser le champ libre pour persécuter l'Église jusqu'à pleine satisfaction de leur haine². »

Et ces autres paroles :

« C'est pourquoi, après avoir secoué la négligence ou la torpeur qui aurait pu s'établir, que tous les bons embrassent la cause de la religion et de l'Église comme la leur, et qu'ils combattent fidèlement et avec persévérance pour elle. Il arrive trop souvent, en effet, que les méchants se confirment dans leur malice et dans la faculté de nuire, et même qu'ils s'en prévalent par l'inertie et la timidité des bons³. »

¹ Lettre Encyclique *aux évêques d'Italie* (1890).

² *Ibid.*

³ Lettre Encyclique *aux évêques de Bavière*.

IL CONVIE SES FRÈRES LES ÉVÊQUES A FAIRE COMME LUI :

« Pour vous, Vénérables Frères, réveillez les *endormis*, stimulez les *hésitants*¹. »

« Puisque l'ennemi ne se donne aucun relâche, *le silence et l'inaction ne sauraient non plus nous convenir, ni à Nous, ni à vous*². »

« Nous vous prions, Vénérables Frères, nous vous conjurons d'unir vos efforts aux Nôtres, et d'employer tout votre zèle à faire disparaître l'impure contagion du poison qui circule dans les veines de la société et l'infecte tout entière³. »

IL RÉCLAME L'ÉLAN D'UNE GÉNÉREUSE AUDACE :

« Que tous les amis du nom catholique comprennent donc enfin *qu'il est temps d'oser quelques efforts et de s'arracher à tout prix à une languissante insouciance*, car on n'est pas plus promptement opprimé qu'en dormant dans une lâche sécurité. Qu'ils voient comment le noble courage de leurs ancêtres n'a connu aucune crainte ni aucun repos ; comment, par leurs infatigables travaux et au prix de leur sang, la foi catholique a grandi dans le monde⁴. »

Et encore, avec plus de force :

« *Arrachez à la franc-maçonnerie le masque dont elle se couvre et faites la voir telle qu'elle est*⁵. »

¹ Lettre Encyclique *aux évêques d'Italie*.

² Lettre *aux évêques d'Italie*.

³ Lettre Encyclique aux patriarches, primats, archevêques et évêques sur la *Franc-maçonnerie*.

⁴ Lettre *aux évêques d'Italie*.

⁵ Encyclique sur la *Franc-maçonnerie*.

IL RECOMMANDE LA VERTU TACTICIENNE :

« *La prudence de l'esprit!* »

« Cette vertu nous apprend à garder un admirable tempérament entre *la lâcheté* qui porte à la crainte et au désespoir, et une présomptueuse *témérité*¹. »

IL FÉLICITE CEUX QUI AURONT A SOUFFRIR :

« Si quelques vexations attendent nos fils dévoués, s'il leur faut soutenir le combat, qu'ils osent descendre dans l'arène; un chrétien ne saurait souffrir pour une plus juste cause que pour préserver la religion d'être déchirée par les méchants. Car, si l'Église a engendré et élevé des fils, ce n'est pas pour qu'aux heures difficiles elle ne pût en attendre aucun secours, mais bien pour qu'à son repos et à d'égoïstes intérêts chacun préférât le salut des âmes et l'intégrité de la cause chrétienne². »

IL EN APPELLE ENFIN A UNE IMMENSE COALITION :

« Que les gens de bien s'unissent donc, et forment *une immense coalition de prières et d'efforts*³! »

« QUOI QU'IL EN PUISSE ADVENIR⁴! » a dit, en donnant ses ordres, le magnanime vieillard, dépositaire du feu sacré.

Acclamations donc, et obéissance, à cet athlète divin qui a sonné ainsi la charge contre la cité du mal!

¹ Encyclique sur les *principaux devoirs des chrétiens*.

² Lettre *aux évêques d'Italie*.

³ Encyclique sur la Franc-Maçonnerie.

⁴ *Ibid.*

Debout, toute la cité du bien !

Deux amours ont fondé deux cités : l'amour de Dieu qui va jusqu'au mépris de soi, et sa cité est celle du bien ; l'amour de soi qui va jusqu'au mépris de Dieu, et sa cité est celle du mal ;

La cité de l'*amour de Dieu* s'est rangée tout entière autour de son Pontife, contre la cité de l'*amour de soi* ;

Debout ! voici poindre le jour, et c'est l'heure de marcher.

VI

Notre marche en avant qui, avec le même souffle qu'aux Croisades, n'en appelle pas à l'épée et à la lance des chevaliers, n'a-t-elle pas, cependant, quelque part, un type, un modèle, qui soit sa force ?

Oui, vraiment ; et ce type est si relevé, si exceptionnel, qu'il a eu sa figure sous l'ancienne Loi, avant d'avoir sa réalité sous la Loi nouvelle. Quel est-il ?

Voici, d'abord, la figure :

L'homme le plus fort qui ait paru en Israël, Samson, étant tombé entre les mains des Philistins, était devenu le captif des ténèbres : ses ennemis lui avaient arraché les yeux, et il était employé à tourner la meule.

Dans une des réjouissances solennelles en l'honneur de leur dieu Dagon, les Philistins le font venir.

Il est amené dans l'intérieur du temple, qui avait un toit plat. Là, il devient le jouet de ses ennemis, l'objet de

leurs insultes et de leurs railleries les plus lâches. Le pauvre aveugle avait été placé, debout, entre deux colonnes. Il dit au jeune garçon qui le conduisait : *Laissez-moi toucher les colonnes qui soutiennent toute la maison, afin que je m'appuie dessus et que je prenne un peu de repos.* Or, la maison était pleine de monde ; du toit plat qui formait terrasse, plus de trois mille personnes, dit la Bible, se divertissaient à le regarder par l'ouverture du milieu, et à le railler ; tous les princes des Philistins y étaient. Samson fait à Dieu cette prière suppliante : *Seigneur mon Dieu, souvenez-vous de moi ; mon Dieu, rendez-moi maintenant ma force première.* Prenant donc les deux colonnes sur lesquelles la maison était appuyée, tenant l'une de la main droite, et l'autre de la main gauche, il les secoue avec force, en disant : *Que je meure avec les Philistins !* Et la maison s'écroule, l'écrasant avec l'immense assemblée : glorieux holocauste de lui-même sur les cadavres de ses ennemis ¹ !

Telle fut la figure ; voici, maintenant, la réalité :

Jésus-Christ, *le Fort*, ainsi que le nomme Isaïe ², est venu pour sauver le genre humain ; mais les ténèbres obtiennent aussi, contre lui, une heure de puissance. On s'est emparé de lui, on ne lui a pas arraché les yeux, on ne le pouvait pas : *Il était la lumière du monde !* On les lui a bandés dans le prétoire de Caïphe, et, là, il devient le jouet de ses ennemis : on le bafoue, on l'abreuve d'outrages, on l'accable de coups. Mais la Pas-

¹ Livre des Juges, chap. xvi.

² « Un petit enfant nous est né... Il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, *le Fort*. » (ISAÏE, IX, 6.)

sion a commencé par cette exclamation de bravoure que le Christ a adressée à ses disciples au jardin de Gethsémani, lorsqu'il a entendu les pas de ceux qui venaient le saisir : *Surgite, eamus*, Levez-vous, allons ¹ ! C'était l'attaque, la marche en avant ! Il étend ses deux bras sur la Croix, comme pour bien saisir à droite et à gauche les colonnes de l'empire du prince des ténèbres, il pousse un grand cri, et il meurt : et à l'instant, l'empire de Satan croule, renversé de fond en comble ; et peu après croule également le Temple de Jérusalem, renversé de fond en comble ; et peu après croulent également tous les temples du paganisme, renversés de fond en comble : rien ne peut plus lutter contre ces deux grands bras qui se sont étendus pour atteindre le mal et pour lo détruire, à travers tous les espaces et tous les temps.

Il est facile de comprendre à présent notre genre de combat :

Nous aussi catholiques, nous sommes devenus, au soir des siècles, les captifs des ténèbres : Notre Saint Père le Pape est leur prisonnier ; leurs scellés tiennent dans l'obscurité et dans un silence de mort un grand nombre de nos chapelles ; et la haine pousse l'atrocité jusqu'à arracher la foi à nos enfants dans les écoles, à nos infirmes et à nos malades dans les hôpitaux, ce qui équivaut à crever les yeux de leur âme, ils n'aperçoivent plus le ciel et leurs fins dernières ! *Surgite, eamus*, levez-vous, ô catholiques, allons ! Au milieu des outrages dont on nous abreuve, des moqueries et des injustices dont nous sommes l'objet, mieux que Samson,

¹ SAINT MARC, XIV, 42.

comme le Christ, étendons nos bras : les grands bras du peuple catholique !

Étendez vos bras, saintes religieuses, au fond des cloîtres, et versez des larmes suppliantes ;

Étendez vos bras, petits enfants dont l'innocence est si touchante ; vos petits bras étendus font trembler l'âbîme !

Hommes valeureux de France, de Belgique, d'Allemagne, approchez vos bras des urnes qui contiennent à cette heure les destinées des peuples ¹ ;

Tous ensemble, allons ² ! Et que le ciel accorde aux

¹ Les catholiques italiens, seuls, ne doivent pas aller aux urnes, pour la nomination des députés du royaume ; par une décision de haute sagesse, Léon XIII leur a formellement commandé l'abstention.

² Les catholiques de l'Allemagne viennent de donner le bel exemple de cette marche en avant. Mayence, la ville de saint Boniface, a vu se réunir les hommes les plus influents de l'Allemagne, à l'appel du prince de Lœwenstein ; une grande ligue populaire catholique allemande a été créée, et voici le manifeste qu'elle a lancé :

Au peuple catholique allemand,

Des erreurs graves et de dangereuses tendances révolutionnaires se montrent partout. L'ordre social et l'ordre monarchique établi sont menacés jusque dans leurs bases.

Le socialisme non seulement prêche ces hérésies, mais il essaie aussi de les mettre en pratique. A la vérité, le socialisme sent que le peuple catholique d'Allemagne est le plus redoutable adversaire de pareilles erreurs et tendances. Aussi, dans leurs assises de Halle, les socialistes ont-ils déclaré la guerre ouverte au catholicisme. Il y a donc urgence de repousser l'ennemi avec nos forces unies et bien organisées.

A cet effet, des hommes catholiques de toute l'Allemagne se sont réunis à plusieurs reprises ; ils ont décidé d'organiser une ligue catholique, dont le but est de combattre les erreurs et tendances révolutionnaires sur le terrain social, et de défendre l'ordre social chrétien.

Ce but devra être obtenu par l'action personnelle de chaque membre, par des conférences instructives et par la propagation d'une bonne presse et de bons écrits. Tout catholique allemand majeur peut faire partie de la ligue, en payant une cotisation annuelle d'un mark (soit 1 fr. 25).

En avant donc ! Marchons vers l'ennemi commun ! Formons notre grande Ligue, qui embrassera tous nos pays allemands. Cette Ligue organisera nos forces, augmentera nos ressources, dirigera l'action catho-

oreilles de nos enfants ou de leur postérité la faveur d'entendre un craquement gigantesque, ce craquement :

lique dans la presse et les brochures et dans les réunions populaires. Nous serons ainsi organisés jusque dans le moindre village, dans le dernier hameau, et nous pourrons combattre partout avec la vérité contre l'erreur socialiste. Que chaque membre de notre Ligue fasse une propagande personnelle. La ligue vise non seulement le rejet des erreurs et fausses doctrines, mais aussi la propagande des vrais principes sur le terrain social. La Ligue veut que patrons et ouvriers se pénètrent de plus en plus de leurs devoirs réciproques et reconnaissent de plus en plus la solidarité de leurs intérêts.

Notre épiscopat, toujours soucieux du salut public, a encore récemment, lors de sa réunion à Fulda, *donné l'alarme au sujet du danger qui approche. Notre union montrera à nos évêques que leur appel a été entendu.*

Quand le Saint-Père apprendra notre œuvre, son cœur paternel se remplira de joie, parce que les catholiques allemands ont compris les exigences d'un temps nouveau et veulent y faire droit, en travaillant ensemble pour le bien commun.

Recueille-toi donc, peuple catholique! Fais de nouveau preuve de ton esprit de sacrifice et de ta fidélité pour l'Église et la patrie. Recueille-toi pour la défense de la société chrétienne!

Défends l'autel et le trône, ton foyer et ton âtre. Réunissons-nous tous, grands et petits, ecclésiastiques et laïques, patrons et ouvriers, pour nous opposer à l'ennemi menaçant, pour instruire les égarés, appuyer les faibles et réchauffer le zèle des fidèles.

Et c'est ainsi que nous conserverons sa foi à notre peuple et que nous accomplirons la plus grande et importante action sociale!

Fait à Mayence, en novembre 1890.

Le bureau de la ligue populaire pour l'Allemagne catholique :

WINDTHORST, ancien ministre d'État, *président honoraire* ;

François BRANTS JEUNE, manufacturier à Markisch-Gladbach, *premier président* ;

Charles TRIMBORN, avocat à Cologne, *second président* ;

Abbé HITZE, député au Reichstag allemand et au Landtag prussien, *secrétaire* ;

Dr Joseph DRAMMER, à Cologne, *administrateur* ;

Jean ELKAN, banquier à Cologne, *trésorier* ;

Le comte de BALLESTREM, de Planovitz, en Silésie ;

FRITZEN, conseiller, à Dusseldorf ;

Le comte de GALEN, à Dinklage ;

Abbé STAMMINGER, à Wurzbourg ;

STETZEL, rédacteur, à Essen ;

GRÖBER, conseiller de la cour, à Heilbronn ;

les colonnes de la Maçonnerie qui s'écroulent, renversées par l'offensive catholique ; la Révolution est finie, et le royaume de Dieu sur la terre est parsemé de ses décombres...

Abbé GALLAND, à Munster ;
 Le comte HËNSBROICH, château de la Haye, à Gueldres ;
 Dr LIEBER, à Camberg ;
 Abbé ORTERER, à Freysing ;
 OTTO, rédacteur, à Créfeld ;
 Abbé PORSCH, à Breslau ;
 Le comte de PREISSING, à Munich ;
 M. SIBEN, à Deidesheim.

Les journaux catholiques de France ont, tous, rapporté, envié, cette marche en avant. Nous citerons le *Nouveliste de Lyon* :

Une union catholique s'impose plus que jamais en France.

Assez de pays étrangers nous ont donné l'exemple.

Les catholiques d'Allemagne lançaient il y a quelques jours de Mayence au peuple catholique allemand le manifeste de la grande ligue populaire catholique contre le socialisme qui envahit toute la nation et contre la neutralité religieuse qui, là-bas comme chez nous, doit être le véhicule de l'irrégion d'abord et de l'athéisme ensuite. Derrière la signature de l'infatigable M. Windthorst se pressaient des signatures de négociants, d'avocats, de banquiers, de prêtres éminents.

Tous demandaient à fortifier l'organisation de leur presse catholique, à multiplier les réunions populaires, à se constituer par groupes dans le moindre village et le moindre hameau.

La lutte de trois siècles que les catholiques de là-bas ont essuyée de la part du protestantisme triomphant les avait formés et les avait mûris pour ces nouvelles batailles.

Ils ont déchiré déjà les lois de mai 1871 qui empêchaient les nominations ecclésiastiques ; ils ont réduit Bismarck à la capitulation, et demain ils vont emporter de haute lutte, au grand jour des discussions du Reichstag, la rentrée des Jésuites.

On compte avec eux parce qu'on les sait organisés, forts et irréductibles. Eh bien, irréductibles, nous aussi nous le sommes dans nos consciences !

Ce qui nous manque, ce sont les chefs, c'est l'organisation, c'est le sentiment de notre force. Catholiques de France, organisez-vous !...

CHAPITRE VIII

L'ATTAQUE DE LA VÉRITÉ POUR DÉLIVRER LES LAÏQUES

I. Ordre donné par Léon XIII : « *Arrachez à la Franc-Maçonnerie son masque.* » — II. Perfidie de langage employée par les hommes de mal : le terme si chrétien et si noble de *laïque* usurpé par eux, pour masquer toutes leurs violences. Perfide et audacieuse démarcation qu'ils ont établie dans la société chrétienne : laïques, cléricaux. — III. Attaque de la vérité : le terme de laïque doit être remplacé par celui d'*apostat* ; et la démarcation à établir doit être celle-ci : catholiques, apostats. Justesse de ce langage et de cette démarcation. — IV. Réponse à l'objection des « *inconvenients* » qui peuvent en résulter. — V. Succès assuré de cette offensive. Preuves. — VI. Les laïques délivrés.

I

« *Arrachez à la franc-maçonnerie le masque dont elle se couvre et faites la voir telle qu'elle est.* »
Tel est l'ordre de Léon XIII¹.

Tous les évêques l'ont répété et ont porté les premiers coups.

¹ Lettre Encyclique de Notre Saint-Père le Pape Léon XIII, *sur la Franc-Maçonnerie.*

De courageux publicistes y obéissent et arrachent tous les jours à la hideuse société son masque, en dévoilant ses dissimulations, ses perfidies, ses obscénités, ses cruautés et les effroyables périls où elle entraîne les âmes et la société civile.

Bravo à leur courage ! Il faudrait, si c'était possible, prendre le soleil dans son orbite et le plonger dans les profondeurs de cette dissimulation satanique.

La démasquer dans les faits est déjà un grand succès. Mais si l'on veut qu'il soit durable et qu'il finisse par être complet, il est de la dernière importance de la démasquer aussi dans le langage, dans les mots et les idées.

Arrachez-lui son masque ; son vrai masque, celui qu'elle affectionne davantage, et aussi le plus dangereux, le voici : elle se couvre du nom de *laïque* pour proposer la série de ses abominables attentats, et les consommer tout à son aise.

C'est là ce qu'il faut absolument démasquer, en criant aux sages, comme aux simples : Mais comprenez donc !

En criant à toutes les mains catholiques : Arrachez un superbe bandeau royal, le beau nom de *laïque*, à une ignoble figure qui le souille en s'en couvrant.

II

On n'a pas assez pris garde, en France, et ailleurs, à la manière dont les hommes de mal sont parvenus à envahir peu à peu toutes les avenues de la société. Leur habileté a été infernale.

Ils se sont emparés du *langage*, avant de s'emparer de vos écoles, ô catholiques, de vos hôpitaux, de vos palais de justice, de vos institutions.

Mais comment se sont-ils emparés du langage ?

En établissant une opposition perfide entre certains mots, certains termes, certaines idées, qui, jusqu'alors, avaient été employés et avaient vécu dans l'harmonie la plus fraternelle. Ils les ont désunis et opposés les uns aux autres. Voici la plus perfide de ces désunions et oppositions :

Personne n'ignore de quelle haute considération jouit, dans l'Église de Dieu, le mot *laïque*¹. De création et d'origine chrétiennes, ce mot désigne tous ceux qui ne font pas partie du clergé ; mais il signifie en même temps le quatrième élément essentiel de l'Église catholique. Il y a le Pape, il y a les Évêques, il y a les prêtres et les congréganistes, il y a les laïques. Dans sa magnifique et indissoluble unité, l'Église est tout cela. D'où il suit que les laïques sont une partie essentielle, considérable et indispensable de la société chrétienne ; bien plus, c'est pour eux, pour leurs besoins, que les Évêques, les prêtres et le Pape lui-même, c'est-à-dire le clergé, ont été institués ; sans eux, le clergé n'aurait pas sa raison d'être. Tel est dans sa variété et dans son unité le peuple chrétien : Pape, évêques, prêtres, laïques ; et c'est pour le peuple chrétien ainsi constitué que, la veille de sa Passion, Jésus-Christ a fait cette suprême et puissante prière : *Je prie pour eux afin que tous ensemble ils ne soient qu'un, comme vous,*

¹ L'Église l'a tiré du mot grec λαός qui veut dire *peuple*.

*mon Père, vous êtes en moi, et moi en vous... Je suis en eux, vous êtes en moi, qu'ils soient donc consommés dans l'unité et que le monde sache que vous m'avez envoyé et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé*¹.

Eh bien, qu'ont imaginé les hommes de mal, les fils de ténèbres ?

Séparant ce que Dieu avait étroitement uni, ils ont opposé au clergé, c'est-à-dire au Pape, aux Évêques, aux prêtres, ils ont opposé les laïques, comme si les laïques n'avaient point place et fonction glorieuses dans l'Église de Jésus-Christ ; ils ont mis trente ans, quarante ans, à établir cette opposition dans les idées et dans les mots : *laïque*, d'une part, *clérical*, de l'autre ; ou encore, *séculier*, d'une part, *congréganiste*, de l'autre ; ils ont entouré d'honneur les mots de laïque et de séculier, ils ont, au contraire, déversé le mépris et l'ignominie sur ceux de congréganiste et de clérical ; et lorsque le venin a été suffisamment répandu au sein des populations sur les cléricaux et les congréganistes, alors ils ont dit : Chassons les cléricaux et les congréganistes de nos écoles, de nos palais de justice, de nos institutions ; chassons cette lèpre de partout ; et le peuple abusé a laissé faire. L'invasion avait commencé dans les mots, dans les idées ; elle s'est achevée dans les institutions².

C'était logique.

¹ Saint JEAN, XVII, 20-23.

² Un de nos plus grands évêques, le cardinal PIE, signalait déjà, il y a trente ans, cette tendance subversive :

« C'est l'arme à la mode chez le monde lettré de ce temps, c'est la ressource usitée de quiconque veut éluder pour soi l'obligation de croire, de parler et d'agir conformément à la religion révélée : on répond gravement

Un profond penseur a fait cette réflexion qu'on ne saurait trop méditer : « Tant qu'un peuple est envahi dans son territoire, il n'est que vaincu ; mais s'il se laisse envahir dans sa langue, il est fini. » La langue d'un peuple, en effet, parce qu'elle exprime sa vie, sa pensée, son génie, son caractère, ses traditions, prime tous les autres biens naturels qu'il peut avoir, même ses champs et ses foyers. Elle est le suprême rempart de ce peuple, son Saint des Saints, son dernier sanctuaire : et plutôt que de le laisser profaner, il doit savoir succomber !

Dieu merci ! la France n'a pas envie de finir, ni l'Italie non plus, ni l'Espagne, ni aucune patrie catholique. A la viratité religieuse qu'elles déploient, il est apparent qu'elles ne reculeront devant aucun sacrifice pour se débarrasser, lentement peut-être, mais sûrement, de l'invasion accomplie dans leur sein par les fils de ténèbres ; et voilà pourquoi, c'est rendre service à

que l'on est *laïque*, et tout est fini. Puis, la confusion d'idées s'étendant du particulier au général, de l'individu à la nation, vous rencontrez des hommes, d'ailleurs sérieux, qui s'imaginent avoir résolu les problèmes les plus graves des temps modernes, tranché les cas de conscience les plus délicats de la société et du pouvoir, quand ils ont fait cette remarque magistrale : aujourd'hui l'État est laïque, le législateur est laïque, la morale est laïque, l'enseignement est laïque. » (Card. PIE, Instruct. Synod).

Naguère, un autre prince de l'Église, le cardinal LANGÉNIEUX, a jeté ce cri d'alarme :

« Les ravages accomplis au nom du *laïcisme*, dont nous sommes les témoins et les victimes, ne sont devenus possibles que parce que l'erreur, habilement répandue par tous les moyens de propagande, a pénétré dans l'esprit public, et qu'après être descendue dans les masses, après avoir formé ce qu'on appelle l'opinion, elle se traduit enfin, comme toutes les doctrines subversives, par des oppressions et par des violences... Pour Notre part, en le constatant, Nous ne saurions assez protester contre l'abus étrange et coupable de ces mots d'*Eglise* et de *laïques*, qui ne tend à rien moins qu'à séparer les fidèles du clergé. Nous protestons au nom de la doctrine et au nom de l'histoire. » (Lettre pastorale du Card. LANGÉNIEUX, sur *la dignité du peuple chrétien*.)

la cause patriotique de toutes ces nations que de leur crier : *Transportez, avant tout, la lutte dans le langage ;*

Dans le langage, en appelant les choses par leurs vrais noms, et, pour cela, servez-vous d'une désignation qui éclaire et désabuse les pauvres populations trompées ;

Quelle désignation ?

Celle-ci : *catholiques et apostats ;* catholiques, d'une part, apostats, de l'autre.

Ce sera l'attaque de la vérité ;

Ce sera remplir la recommandation expresse de Léon XIII : « Arrachez le masque aux hommes de mal. »

III

Catholiques, apostats. Cette désignation, cette démarcation, est claire, catégorique, comme l'est un coup de fléau dans une aire pour séparer le bon grain et la paille. J'ose affirmer qu'elle est la vraie, et qu'elle sera couronnée de succès.

Elle est la vraie.

En effet, qu'est-ce qu'un apostat ?

Dans le sens religieux du mot, un apostat signifie un chrétien qui a renié sa foi chrétienne. Qu'on soit prêtre, évêque, qu'on soit laïque, on devient apostat lorsqu'on rompt publiquement avec Jésus-Christ, lorsqu'on l'abandonne en le reniant. Si l'on dit à Jésus-Christ : *J'étais à toi, mais je ne suis plus à toi ;* et si l'on

pousse l'audace de la rupture jusqu'à l'excès, jusqu'à lui signifier : *Va-t'en !... Va-t'en de ma demeure ! Va-t'en de mon pays !* on est un apostat.

Un malheureux pécheur qui commet le péché mortel est un ennemi de Jésus-Christ, mais il n'est pas un apostat : car, s'il est infidèle aux promesses de son baptême, il tient cependant, dans le fond de son cœur, au lien de son baptême.

L'apostat, au contraire, regrette son baptême et dit au Christ : Entre toi et moi il n'y a plus rien de commun.

État épouvantable qui arrache les larmes et donne le frisson !

A la clarté de cette définition, je considère maintenant tous ces nombreux déserteurs qui, ayant passé des rangs de lumière du christianisme dans ceux pleins de ténèbres de la franc-maçonnerie, poursuivent de leur rage et de leurs coups, sans trêve ni merci, le Christ, l'Église, les institutions chrétiennes, les personnes chrétiennes ; je les considère et je dis : Le nom d'apostats est le vrai nom qui leur convient.

Payant d'audace, ils conduisent la lutte au nom du laïcisme ; c'est une duperie.

Comment ! ils ont abandonné publiquement Jésus-Christ, ils le vilipendent, ils le foulent aux pieds, et ils croient qu'il leur suffira de se nommer laïques, séculiers ! Ne profanez plus ces noms-là : il y a de saints laïques, il y a de pieux séculiers, et vous, vous êtes des apostats.

Halte-là dans votre perfidie de langage ! Eh quoi, vous détachez, pour le jeter au tombereau, le crucifix des

murailles d'une école qui l'ont porté durant des années et des années, et vous appelez cela *laïciser* cette école ; ces murailles vous crient : Apostat, apostat !

Vous osez déraciner d'un cimetière, de l'asile sacré des morts, la croix qui faisait descendre la paix sur les tombes, sur la tombe de votre aïeul et de votre mère, et vous appelez cela *laïciser* ce cimetière ; cette tombe et tout ce cimetière vous crient, avec des larmes qui suintent : Apostat !

Comment ! vous refusez à un pauvre malade qui va mourir, qui vous tend des mains suppliantes, qui se les tord de désespoir, vous lui refusez le prêtre qu'il demande pour pardonner à toute sa vie et bénir son dernier soupir, et vous appelez cela *laïciser* l'hôpital ; cet hôpital et la mort elle-même vous crient : Apostat cruel !

Voilà, voilà le seul nom qui leur convienne ! Tous les autres noms sont des déguisements.

Par conséquent, contre leur fourberie audacieuse, la tactique de langage à adopter, la démarcation à établir, doit être celle-ci :

École catholique — école apostate ;

Enterrement catholique — enterrement apostat ;

Hôpital catholique — hôpital apostat ;

Plus du tout cette perfide manière de parler : école laïque, école catholique ; car il y a d'excellentes écoles laïques, aussi bonnes que les congréganistes ; mais si Jésus-Christ a été chassé de cette école, elle est improprement nommée école laïque, sa vraie désignation est : école apostate.

Même, le nom d'athée est impropre ici, il ne suffit pas. On peut être athée sans, pour cela, avoir renié

Jésus-Christ. Si on a eu le malheur d'être élevé sans religion et si on se complaît dans cet état monstrueux, on est athée, mais on n'est point apostat. Tandis que, pour la plupart des fourbes des loges maçonniques, ils ont connu Jésus-Christ, ils ont été comblés de ses bienfaits ; ils le vilipendent, ils piétinent sur lui ; leur noirceur, leur atrocité, sont plus noires, plus atroces que celles des athées : ce sont des apostats.

Or, des rangs des laïques, où ils se sont embusqués, comme les tigres dans les hautes herbes, ils doivent être chassés, et vigoureusement !

IV

Prenez garde ! va nous objecter quelque esprit craintif ou même quelque bon cœur ; en employant pareille désignation, et en traçant pareille démarcation, n'allez-vous pas irriter la haine ? et ne manquerez-vous pas à la charité ?

Il faut répondre :

Que la haine en soit irritée, c'est bien possible. Mais l'Encyclique de Léon XIII ne nous fait-elle pas cette recommandation énergique : *Arrachez à la Franc-Maçonnerie le masque dont elle se couvre, et faites-la voir telle qu'elle est.* — Arrachez ! dit-il.

Quant à manquer à la charité, oh ! n'ayez pas cette crainte ; nous n'y manquons pas, nous nous conformons au contraire à ce que prescrit l'Évangile.

Que dit l'Évangile ? Ceci :

« Que si votre œil vous est un sujet de scandale, arrachez-le et le jetez loin de vous : il vaut mieux pour vous que vous entriez dans la vie éternelle n'ayant qu'un œil, que d'en avoir deux et être précipité dans le feu de l'enfer.

Que si votre pied vous est un sujet de scandale, coupez-le et le jetez loin de vous ; il vaut mieux pour vous que vous entriez dans la vie n'ayant qu'un pied, que d'en avoir deux et être précipité dans le feu éternel¹.

Évidemment, c'est pour l'individu en danger de mort éternelle que cette recommandation est faite. Mais, immédiatement après, dans le verset qui suit, l'Évangile passant du scandale subjectif dont on souffre, à celui qu'on fait souffrir, ajoute : *Prenez bien garde de ne pas scandaliser, de ne pas pervertir, aucun de ces petits enfants, car je vous déclare que dans le ciel leurs anges voient sans cesse la face de mon Père².*

Cela étant, je vous le demande, notre œil n'est-il pas scandalisé de la vue et du support de cette école d'où l'on a enlevé le crucifix aux murailles, pour le jeter au tombereau? Vous parlez de ménagement : est-ce que cette monstrueuse école sans Dieu, contre Dieu, n'est pas pour nous l'œil qui nous est sujet de scandale? Le pied de nos petits enfants n'est-il pas menacé et entouré d'embûches dans cette école où il n'est plus permis de parler de Dieu, où il n'y a plus par conséquent de sanction morale? Cette école, nous ne pouvons pas encore l'arracher, ni la couper, la cognée de saint Jean Bap-

¹ SAINT MATTHIEU, XVIII, 8, 9.

² Ibid., 10.

tiste nous manque¹ ; mais du moins, nous la flétrirons de la note qui lui convient : École apostate !

Le Seigneur, tirant vengeance des anciennes turpitudes, se glorifie ainsi dans la Bible : *J'ai découvert Ésaü. J'ai mis au jour ce qu'il tenait de plus caché, et il ne pourra plus demeurer secret*² ;

Ésaü est le type des pervers et de leurs noirs complots ;

Humble fils de Jacob, je me féliciterais, si, pour le salut du peuple chrétien, je contribuais à arracher à l'Ésaü des loges maconniques le masque dont il couvre ses turpitudes.

V

Elle obtiendra plein succès :

C'est le résultat qu'il faut fermement espérer de cette désignation, de cette démarcation.

Précisons bien. La désignation à employer, la démarcation à établir, doit donc être celle-ci : *catholiques — apostats*. Dans son emploi pour les institutions (car c'est surtout pour les institutions qu'il faut l'employer) elle rencontre déjà, hélas ! les applications suivantes :

École catholique — école apostate ;

Hôpital catholique — hôpital apostat ;

¹ SAINT JEAN BAPTISTE disait aux Pharisiens et aux Sadducéens : *Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère qui doit tomber sur vous?... La cognée est déjà mise à la racine des arbres.* (SAINT MATH., III, 7, 10.)

² JÉRÉMIE, XLIX, 10.

Enterrement catholique — enterrement apostat.

Or, je prétends et ne crains pas de prédire qu'un pareil langage clair, net, obtiendra succès de deux manières : d'épouvante, contre les hommes de mal ; de délivrance, pour le pauvre peuple.

Succès d'*épouvante* contre les hommes de mal :

Qui n'a remarqué l'effet qu'a toujours produit le stigmaté d'un nom honteux, d'un nom auquel est attaché le mépris ? Il rend timide, il force à se cacher, à disparaître. Quand quelqu'un, par exemple, est convaincu d'être un Judas, il se cache. Oui, la prononciation d'un nom qui a un stigmaté oblige celui qui le porte ou qui le mérite à rabattre de son audace. En preuve de cette timidité, qu'on me permette un souvenir de famille. Durant dix-neuf siècles, les fils d'Israël ont courbé la tête, la tenant tremblante sous le mépris qui était attaché au nom de *juiif* ; mais aujourd'hui que la société a pris à tâche de les réhabiliter, ils sentent eux-mêmes qu'ils n'arriveront sûrement à cette réhabilitation qu'autant qu'ils effaceront, avant tout, du langage, la note d'infamie. Voilà pourquoi ils veulent, ils exigent, qu'on les appelle, non plus *juiifs*, mais *israélites*. Vous donc, catholiques, qui êtes la noblesse du monde, les fils de lumière, les fils du Dieu vivant, si vous voulez retrouver la fierté qui vous convient et faire rentrer les hommes de mal dans la basse timidité qui leur convient aussi, foudroyez-les et foudroyez leurs institutions du nom d'apostats, de renégats.

A ce nom, vous les verrez pâlir, se troubler. Se sentant découverts comme oiseaux de nuit, ils fuiront, comme eux, vers les ténèbres !

Donc succès d'*épouvante* contre les hommes de mal ; également, succès de *lumière* et de *délivrance* auprès du pauvre peuple.

Le pauvre peuple, le bon peuple, il est trompé ; on a abusé de lui, il est, de nouveau, assis dans les ombres de la mort. Il se dit : « École laïque, mais elle peut être bonne ! » Il la croit bonne, et il a raison, puisqu'il est lui-même laïque, et qu'il se sent encore de la conscience. — « Enterrement laïque ; » cet adjectif indécis, ombreux, lui dérobe l'épouvantable justice de l'éternité. — Il faut donc une désignation qui arrache le rideau, qui *arrache le masque*, comme dit Léon XIII, qui fasse fuir les ombres de la mort entassées autour du peuple, et le nom d'apostat est ce glaive de lumière et de vérité ! Au peuple, il ne faut pas de dissertation, il faut des mots qui perforent, des formules en raccourci, comme le morceau de pain est le raccourci de tous ses pauvres repas ¹ ! Si vous lui dites : *enseignement apostat, enterrement apostat — enseignement catholique, enterrement catholique* ; du premier coup, il verra où est, d'une part, le venin, où est, d'autre part, le bon lait ; où est, d'une part, l'affreux ver du tombeau qui ne doit jamais mourir, et où est, d'autre part, la gloire de la résurrection.

Devant des mots nets comme ceux-là, tout le christianisme et tout l'antichristianisme se révèlent à la pensée de n'importe qui. On est tenu de choisir. Et je vois d'ici une bonne femme du peuple répondant carrément,

¹ Le poète dit avec raison : L'homme est enfant : un rien le frappe, un rien va le distraire aussi. Il faut l'instruire en raccourci, ou son attention échappe.

à propos de son petit garçon ou de sa jeune fille : Non, ils n'iront pas à l'école apostate ; tandis que devant cette désignation « école laïque » la pauvre femme sera indécise, et finira par céder, surtout s'il y a *des grecs qui apportent des présents...*

Il est donc à souhaiter qu'on s'entende entre catholiques et entre nations catholiques pour que, dans le journalisme, dans la presse, dans les discours, dans la manière de parler, on se serve de la démarcation catégorique, et qu'on chasse du langage la perfidie que les hommes de mal se sont audacieusement permise, comme on chasse d'un territoire l'invasion qui le déshonore !

Ce sera la vraie manière de démasquer les franc-maçons. « Vous êtes démasqués, a-t-on dit, vous n'êtes plus à craindre. »

Ce sera faire cesser le dualisme trompeur qu'on a introduit dans la société : laïques, cléricaux. Pauvres laïques, nobles laïques, bien-aimés laïques, on s'est servi de vous contre l'Église, et vous appartenez, certes, à l'Église ; vous en formez la plus intéressante et la plus imposante portion. Aidez-nous à refouler les apostats chez eux, dans leurs demeures de hiboux, dans leurs repaires de serpents ; et qu'une multitude d'institutions laïques, dégagées, chantent avec nous le cantique de la délivrance, et de la reconnaissance à Léon XIII !

VI

Quand le Christ descendit aux Enfers, il dut se passer une scène indescriptible ; le Livre sacré lui-même a renoncé à la description.

Les Justes qui avaient vécu jusqu'alors étaient au pouvoir des Enfers, mais ne leur appartenaient pas.

Tout à coup, cette annonce retentit : Le Christ !

Et les portes du noir abîme volèrent en éclats.

« Mes justes, mes enfants !

— Jésus ! »

Et des millions de bras se tendirent vers le Libérateur.

L'Enfer rendit sa proie, il ne garda que les réprouvés.

Quelque chose d'analogue sera le résultat de l'attaque catholique :

Les laïques, depuis bientôt un siècle, sont au pouvoir des souterrains maçonniques, mais ne leur appartiennent pas.

Que l'éclair de la vérité y pénètre plus acéré que le glaive :

« Mes laïques, mes fidèles, mes enfants !

— Jésus notre bon Maître ! Église catholique notre sainte mère ! »

Ce sera la joie de la délivrance, la fin de la perfidie de langage.

Souterrains maçonniques, rendez les laïques qui ne sont pas à vous, mais gardez les apostats qui vous appartiennent !

CHAPITRE IX

L'ATTAQUE DE L'AMOUR POUR RÉSOUDRE LA QUESTION SOCIALE

I. L'amour parti en guerre contre les adversaires du salut social. — II. Le premier adversaire est le *vice*; ses débordements et son impudence dans nos temps. L'amour pénètre successivement dans tous ses retranchements, s'en empare, et fait régner la paix et l'honneur là où pesaient la tyrannie et le désespoir. — III. Le deuxième adversaire du salut social est *la misère exaspérée*. Motifs anciens et motifs nouveaux d'exaspération chez les travailleurs et les indigents. L'amour est assuré d'en venir à bout : 1° par la douceur : exemple de douceur et de courage donné par l'amour au milieu des spoliations iniques dont il est lui même la victime; 2° par le désintéressement : l'amour fait appel aux hommes désintéressés qui, dans toutes les crises sociales, ont été les sauveurs; grave débat entre les patrons et les travailleurs, éclairé par ce qui se passa autrefois entre le roi Roboam et les travailleurs d'Israël; 3° par le don de soi : champ-clos du dévouement entre la charité chrétienne et la bienfaisance laïque; la misère laissera tomber son exaspération entre les bras de la charité. — IV. Le troisième adversaire du salut social est *l'apostasie*. Dernier mot qui la caractérise : elle n'aime plus. Lutte suprême que l'amour engagera contre elle en lui opposant sa fixité. Histoire douloureuse et sublime de cette fixité; ses triomphes; le soleil arrêté au firmament par Josué, et l'amour arrêté et fixé par les juifs dans un midi éternel et vainqueur.

I

Il y a une question sociale, ce qui signifie que le salut de la société est en question.

En arriver là après vingt siècles de bienfaits du

christianisme, n'est ce pas, pour les nations de l'Europe une honte, et, aussi, une preuve que, depuis un certain temps, elles font fausse route, et, enfin, un avertissement que l'amour doit électriser le courage de ceux qui veulent concourir avec le Dieu des miséricordes au salut de la société? Léon XIII a dit ce mot consolateur: « Il est de *toute nécessité que Dieu intervienne* et que, se souvenant de sa miséricorde, il jette un regard compatissant sur la société humaine¹. »

Lorsque, écartant les demi-vérités et les demi-mesures, on va droit à ce qui met en danger la société, on rencontre d'abord la perfidie de langage que nous avons signalée et démasquée au chapitre précédent; mais on rencontre ensuite trois adversaires du salut social, qu'on doit classer ainsi :

Le vice — l'ancien vice — mais dont les débordements, aujourd'hui, n'ont plus de retenue;

La misère qui joint, à ses murmures habituels, l'exaspération;

L'apostasie, adversaire nouveau et terrible, formidable : ce que nous en avons fait connaître tout au long de ce livre le démontre surabondamment.

Les hostilités du vice, de la misère exaspérée, de l'apostasie, ne sont-elles pas visibles à tous les regards, avec leurs proportions gigantesques?

Or, dans les démêlés presque inextricables qui ont commencé entre la société et ces adversaires actifs, quelle est l'arme défensive et offensive qui est conseillée aux enfants de Dieu? Est-ce le glaive, est-ce le sal-

¹ Encyclique sur *les principaux devoirs des chrétiens*.

pêtre? Non, certes. Nous sommes à une heure de l'histoire du monde où la sentence prononcée par l'Homme de douleurs au jardin de Gethsémani trouvera plus que jamais sa justification saisissante : *Remets ton épée dans son fourreau, car tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée*¹.

Quel est donc, avec la vérité vengeresse et libératrice, leur autre moyen d'attaque?

L'amour ou la charité!

La vérité n'est pas, seule, guerrière et libératrice ; l'amour se plaît aussi à partir en guerre.

En effet, les Docteurs de l'Église, en particulier saint Thomas d'Aquin, ont fait, sur la charité ou l'amour surnaturalisé par la grâce, cette belle remarque :

L'amour a ce privilège qu'il force celui qui aime à sortir de soi, à abandonner ses étroites limites, pour se porter dans l'objet aimé, *amantem transfert in amatum*. Lorsqu'on aime, l'âme sort en quelque sorte de son château fort pour se porter à la conquête de l'objet aimé. Le langage populaire, toujours si exact et si précis, a exprimé cela dans un seul mot : les *transports* de l'amour. L'amour transporte, il déplace ; il fait partir en guerre un cœur qui devient assiégeant, qui devient conquérant ; et si cet amour est divin, s'il a revêtu cette grande forme apportée du ciel, la charité, alors la charité est assiégeante, elle est conquérante.

Voilà notre entrée en campagne à nous catholiques!

Nous défions nos adversaires de trouver à redire à notre armure.

¹ SAINT MATTHIEU, XXVI, 52.

II

La charité est partie en guerre : en guerre d'amour. Le premier adversaire qu'elle rencontre est le vice.

Le vice a une retraite où il se tient enfermé et se dissimule : c'est la honte.

En effet, lorsqu'on a le malheur de commettre le mal, on éprouve aussitôt le sentiment de la honte. D'où provient ce sentiment? Il vient de ce que notre âme, souffle de Dieu, a été créée avec une telle distinction, possède une telle beauté originelle, une telle ressemblance avec les anges que, dès qu'on a fait rupture avec cet ordre de choses élevé et céleste pour pactiser, en bas, avec les noirceurs et les ignominies du péché, sur-le-champ on a honte. Notre âme, si vive, si enjouée dans l'instant qui précédait la faute, se replie éperdue dans la confusion. Elle cherche au dedans d'elle-même une retraite impénétrable, et la trouve. C'est comme une mansarde intérieure, un réduit, composé de silence, d'oubli, de dissimulation aux yeux de tous et même à ses propres yeux; et c'est là qu'elle gîte et souffre.

C'est là, aussi, que la charité, chrétienne avait l'habitude de la découvrir. La charité, allant à la recherche de ce qui souffre, devinait bientôt la pauvre honteuse, et s'ingéniait, par des persuasions aussi délicates que tendres, à la faire sortir de son état, de son réduit. La plupart du temps, elle réussissait : l'âme revenait à la

lumière et à la confiance. Mais aujourd'hui, cette victoire n'est plus aussi facile. Pourquoi donc ?

Un écho des Loges l'explique :

L'impiété sectaire, s'adressant à chaque individu, lui dit : « Écoute ! Tu as pu commettre une faute secrète, une série de fautes ; mais tu es un homme ; nous sommes dans le siècle des droits de l'homme, et, comme homme, tu as toujours le droit d'être fier ! »

A ce langage, le vice, jusqu'alors tremblant et honteux, devient impudent. Le réduit de la honte se transforme en donjon de guerre. Aussi bien, on rencontre à chaque pas des hommes qui ont de la pourriture au cœur, et qui la dissimulent et la protègent avec des yeux imperturbables, un front altier, des gestes superbes : impudence communiquée et communicative !

Par le côté de la honte, la victoire ou la conquête d'une pauvre âme vicieuse est donc devenue très difficile à la charité. Mais il reste, heureusement, un autre côté par lequel la sublime conquérante va forcer le passage :

Un soir, un matin, parfois même au moment où l'homme est le plus misérable, après qu'à une accumulation de fautes il en a ajouté une dernière, un tourment subit se fait sentir en lui, ce tourment : le besoin de la paix ; oh ! la paix ! Cette impression inattendue lui arrive comme un patrimoine en réserve, que la Providence, mère admirable, a caché dans le cœur de son enfant, pour le lui révéler après qu'il a tout gaspillé. La paix, le besoin de la paix : cette vision fait tressaillir même les âmes les plus perverses !

« *Que demandez-vous ?* disait, un soir, le frère

portier d'un couvent à un inconnu qui se présentait dans les ténèbres ;

— *Je demande la paix,* » répond avec un sanglot le grand poète, et il entre. C'était Dante, et c'est l'histoire du cœur humain !

Malaise du remords, besoin du pardon, soif de la paix, de la paix avec Dieu et de la paix avec soi-même, oh ! bénie soit l'heure, si attardée soit-elle, où ce tourment se fait sentir à un cœur ! Ouvre-toi, cœur de l'homme ; hospitalité pour cet envoyé du ciel !

C'est également l'heure propice aux desseins de la charité. Elle s'avance, sous les traits d'un bon prêtre ; passant à travers les obstacles, elle coupe les lignes de bataille de l'impiété sectaire, et, se présentant à l'improviste dans la demeure d'un désespéré, elle lui murmure d'une voix douce et basse : « C'est moi, mon fils ! Je m'appelle le Pardon des péchés : si les eaux de l'Océan devaient tarir, moi, Pardon des péchés, je ne tarirai jamais. »

Alors, entre l'âme pécheresse émue et l'intarissable charité, s'engage le dialogue suivant :

— L'âme pécheresse dit : « Mes fautes sont trop nombreuses ! j'ai offensé Dieu si fréquemment qu'il m'est impossible d'en dire le nombre ; il est impossible aussi que Dieu me pardonne. »

— La charité répond : « Vous n'en savez pas le nombre : tranquillisez-vous ; Dieu le sait pour vous le pardonner. Ce nombre lui est connu, comme lui est connu celui des flocons de neige. Or il est écrit dans les divines Écritures : Lorsque vous aurez le sincère regret de vos péchés, *alors même qu'ils seraient*

*comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige*¹. »

— L'âme pécheresse reprend : « Non seulement mes fautes sont trop nombreuses, mais elles sont épouvantables. »

— La charité répond : « Sont-ce les misères qui doivent vaincre les miséricordes? Ne sont-ce pas plutôt les miséricordes qui sont avides de vaincre les misères? Épouvantables! dites-vous, en parlant de certaines fautes; mais voici le sang de Jésus-Christ qui vient dire à vos fautes : J'ai été versé pour vous couvrir, disparaissent! »

Le dialogue n'est pas fini. Aussi bien, notre nature déchue est tellement misérable, que nous nous défions de la miséricorde malgré ses preuves enlevantes : nous creusons, comme à plaisir, dans notre esprit et dans nos fautes, pour trouver des raisons de douter du pardon. Le dialogue continue donc, et l'âme pécheresse objecte encore : « Mes fautes, souvent pardonnées, ont dû lasser Dieu. »

— La charité répond : « Il est vrai, chez les humains, la misère à soulager finit par lasser. Mais si elle lasse les bras de l'homme, il n'en est pas ainsi des bras de Dieu. Quand vous apprendrez que les bras de Jésus en croix sont retombés de lassitude, alors vous pourrez douter et désespérer. »

— L'âme pécheresse se rejetant sur l'état social, objecte encore : « J'appartiens aux sociétés secrètes; j'ai fait des serments. »

¹ ISAÏE, I, 18.

— La charité répond : « Les serments de votre baptême et de votre première communion priment ceux que vous avez eu l'imprudence de faire auprès des sociétés secrètes ; ils les rendent nuls. Mais afin de vous rassurer complètement, l'Église, qui a reçu de Dieu tout pouvoir, vous relève de vos engagements sinistres. Tenez-vous tranquille, elle prend tout sur elle ! »

— L'âme pécheresse objecte une dernière fois : « Mais alors, mon Père, pour cette vie révoltée et ignominieuse qui a été la mienne, vous me donnerez une pénitence rigoureuse et réparatrice : rien ne me coûtera. »

— La charité répond : « Mon fils, vous direz trois fois de tout votre cœur : O Jésus-Christ, je vous aime ! »

Le dialogue avait pris fin. L'âme pécheresse, poursuivie dans tous ses retranchements, s'était rendue : elle était la prisonnière de l'amour.

Alors retentit, comme une mélodie du ciel, cette parole : *Vos péchés vous sont remis, allez en paix.*

En effet, des torrents de paix inondaient délicieusement cette âme !...

Allez en paix : le monde attend tous les matins cette parole, comme il attend la lumière, comme il attend la rosée ; car le monde sait bien que sans la paix de la conscience, les autres formes de la paix sont impossibles ou illusoire : la tranquillité de la conscience prépare et consolide la tranquillité des familles et des sociétés.

Allez en paix : si cette parole venait à manquer, ce serait, au milieu des peuples, une consternation indescriptible, une calamité sans pareille. Même nos ennemis

seraient dans l'épouvante de sa disparition : car ils ont un vague pressentiment et une secrète espérance que cette parole ne leur fera pas défaut à leur dernier sommeil.

Allez en paix : c'est là toute l'armure du prêtre que l'on tracasse. Avec elle, il conquiert pour le ciel ses contradicteurs, et il répare toutes ses pertes par le salut d'une seule âme.

Vos péchés vous sont remis, allez en paix : avec cette parole, dont il est seul dépositaire, le catholicisme fait constamment et vaillamment le tour du monde; et il couche tous les soirs, vainqueur, sur les champs de bataille du repentir !

III

La charité, partie en guerre d'amour, rencontre un deuxième adversaire, qui est l'extrême indigence exaspérée.

Déjà sous l'ancienne Loi, le Sage avait donné ce précepte de morale et de bonne politique : *N'aigrissez pas le pauvre dans son indigence*¹.

On l'aigrissait de plusieurs manières :

D'abord par le rebut ou par le reproche. Évitez les reproches prolongés. La pauvreté est un assez grand mal, sans y ajouter une nouvelle douleur. L'âme du pauvre, déjà disposée à s'aigrir, est plus sensible qu'une

¹ *Non exasperes pauperem in inopia sua* (Ecclés., iv, 2).

autre. Il faut le traiter avec bonté et douceur, comme un infirme.

On l'aigrissait encore par l'insolence du luxe. Il y a une vraie pudeur à cacher son luxe devant les indigents ; les âmes bien nées éprouvent le sentiment que je dis, cette pudeur de vivre dans l'opulence alors que d'autres n'ont pas même de pain ! Mais lorsqu'au lieu de cette précaution, on va jusqu'à étaler devant l'extrême indigence un luxe insolent, on est cause que la jalousie, si facile, hélas ! chez celui qui n'a rien, se complique de l'aigreur : des yeux jaloux, c'est sa faute ; mais son cœur aigri, c'est la vôtre.

Tels étaient les griefs ou les prétextes qui ont toujours indisposé l'indigent : le rebut, le reproche, le luxe insolent. Notre siècle, au milieu de ses merveilleuses et abondantes ressources, aura eu le talent de faire surgir deux autres griefs autrement graves et fondés :

Le premier est l'injustice barbare de beaucoup de capitalistes. Le saint et éminent archevêque de Westminster, M^{gr} Manning, la flétrissait hier en ces termes indignés, dans une lettre rendue publique :

« Pendant cent ans les capitalistes ont caché délibérément leurs énormes profits, et en même temps on a acheté le travail au plus bas prix.

« L'année passée, la grève des ouvriers dans les mines avait pour motif le fait que les profits des capitalistes avaient augmenté de 80 pour 100, tandis que les rétributions des travailleurs avaient à peine augmenté de 30 pour 100. Je pourrais donner beaucoup d'exemples pareils.

« L'obstacle absolu en ce moment, c'est le refus des capitalistes de déclarer leurs profits. Le contrat libre est sacro-saint et domine sur le travail sans pain. Dans ces conditions, la liberté du contrat n'existe pas. C'est une cruelle moquerie.

« Au commencement, le principe de proportion réglait l'agriculture.

« Le système métayer en était la preuve évidente.

« Ici, les fruits de la terre sont palpables. Personne ne peut les cacher.

« Mais dans les fabriques et les manufactures tout est caché.

« Néanmoins les prix dans les opérations commerciales donnent beaucoup d'indices pour calculer les profits des capitalistes.

« Mais finalement ce système de justice ne pourra pas se réaliser sans établir des rapports de confiance et de sympathie mutuels entre les maîtres et leurs ouvriers.

« *Voici le premier pas : convertir les cœurs égoïstes, travail plus difficile que le travail des mines.*

« Avant d'arriver à cet heureux résultat, nous aurons à faire un chemin bien pénible et peut-être à traverser des dangers sérieux. Le monde du travail s'organise et, pour la plupart, les capitalistes sont aveugles.

« HENRY E.,

« Card. Archev. de Westm. ¹ »

L'Europe avoue qu'elle est sur un volcan : les grèves qui éclatent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ne sont-elles pas comme des cratères subits par lesquels le peuple des travailleurs cherche à annoncer sa colère ?

Un autre motif contribue à ce que cette colère ne trouve plus d'entraves : on a enlevé Dieu au peuple ! On lui a ôté l'espérance en une autre vie meilleure, où il serait dédommagé de ses cruelles privations.

La Bruyère a dit : « Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur ; il manque à quelques-uns jusqu'aux aliments ; ils redoutent l'hiver, ils appréhendent de

¹ Lettre du Cardinal MANNING à M. l'avocat VAN OVERBERGH (publiée dans l'*Univers* du 25 nov. 1890).

vivre. » J'oserai modifier et amplifier la Bruyère, trouvant mon excuse dans les hardiesses du mal :

« Il manque à quelques-uns, » disait-il ;

Il manque à *une foule de misérables* : quoi? jusqu'aux aliments? plus que les aliments : il manque *Dieu qui leur a été enlevé!*

Et le moraliste n'a-t-il pas ajouté :

« Ils redoutent l'hiver, ils appréhendent de vivre. »

Non, non; ils veulent vivre; entendez-le bien, ils veulent vivre. Ils sont exaspérés. On les a dépossédés de l'espérance du ciel, ils complotent de s'indemniser du côté de la terre. Politiques du XIX^e siècle, vous êtes, pour parler le langage des Écritures, une maison d'exaspération, *quoniam domus exasperans est* ¹!

C'est donc ce deuxième adversaire, cette indigence exaspérée, que la charité rencontre.

Ah! comment s'y prendra-t-elle pour adoucir l'aigre, pour faire tomber l'exaspération?

D'abord, dépouillée elle-même, la charité donne à l'indigence exaspérée l'*exemple de la douceur*. En effet, qu'aperçoivent les yeux des travailleurs et des pauvres? Un spectacle sans précédent : la charité chrétienne qui, jusqu'ici, avait été trésorière des pauvres en Europe, dépouillée officiellement, éconduite des hôpitaux qu'elle avait fondés, des salles d'asile qu'elle avait créées. Et quelle est l'attitude de la charité ainsi dépouillée et mise à la porte? La douceur! Des larmes dans tous les yeux, même dans ceux des expulseurs; des malades qui

¹ ÉZÉCHIEL, II, 5.

sanglotent, et qui tendent leurs bras vers les sœurs de la Charité qui descendent les escaliers, comme les anges descendaient les degrés de l'échelle de Jacob : voilà le spectacle quotidien qui étonne les yeux des pauvres. Parfois, la poitrine se soulève, l'indignation va se faire jour : silence, ressentiment ! évanouis-toi, colère ! Ne gêtez pas cet arc-en-ciel : la charité dépouillée qui sourit, donnant l'exemple de la douceur à la misère exaspérée !

Que fait-elle encore ?

La leçon de douceur va plus loin ; car la charité ne pousse-t-elle pas sa céleste bénignité jusqu'au *courage de recommencer*, malgré l'ingratitude ?

Généralement, on n'aime pas recommencer : cela se conçoit, on plaint sa peine, son temps. Mais quand on est bon, on recommence ; c'est une des marques de la bonté. La nature, parce qu'elle a été créée avec un grand fond de bonté — Dieu vit *qu'elle était bonne*, dit la Genèse — la nature recommence sa lumière de chaque jour et sa verdure de chaque printemps. Et Dieu lui-même, dont l'œuvre était parfaite — mais l'homme l'ayant gâtée par le péché — Dieu n'a-t-il pas daigné recommencer, parce qu'il est souverainement bon ? Qu'est-ce, en effet, que l'Incarnation du Fils de Dieu, sinon l'œuvre divine recommencée ? Eh bien, la charité chrétienne, dépouillée, n'hésite pas, elle aussi, à recommencer, parce qu'elle est excessivement bonne. Qu'on contemple ce qui se passe : les écoles recommencent, les hospices recommencent, les salles d'asile recommencent. Misères de toutes espèces, vous n'aurez pas eu longtemps à attendre, ni à souffrir : à mesure qu'on

fermait un de vos asiles, la charité le rouvrirait ailleurs !

Et voici le résultat :

A ce spectacle douloureux et sublime, le pauvre peuple exaspéré se prend à réfléchir. Il aperçoit d'une part la charité dépouillée, il aperçoit d'autre part cette même charité courageuse à recommencer, et il l'entend lui tenir, à lui-même, ce bon langage : « Pauvre peuple, tranquillise-toi, calme-toi, je suis la Charité populaire. Je trouverai du pain pour nous deux. Tu ne souffriras pas sans que je souffre, et je ne mangerai pas sans que tu manges. Quand il y aura deux pommes de terre, l'une sera pour toi, avant que l'autre soit pour moi. Quand un épi se lèvera, nous bénirons le Créateur, ensemble, de l'avoir fait croître, pour l'autel de l'Eucharistie et pour la table de tes petits enfants ! » A ce langage, à ce spectacle, le peuple s'émeut et comprend : il comprend que ce ne sont pas les humbles desservants, ni les braves cornettes blanches, qui sont la cause de ses souffrances !

Après la douceur, à quel moyen devra encore recourir l'amour charitable, pour apaiser l'exaspération, et rendre le peuple capable d'écouter la doctrine du salut ?

Au désintéressement.

Que l'on veuille bien consulter l'histoire, et l'on demeurera convaincu que c'est au désintéressement que la Providence et la Religion ont toujours confié le soin de dénouer les grandes crises sociales. Les hommes désintéressés ont été des sauveurs. Le désintéressement n'est-il pas, en effet, un des caractères distinctifs de ce

grand Victorieux : l'amour? *La charité ne recherche pas ses propres intérêts*¹, s'écrie saint Paul, et l'auteur de *l'Imitation* dit délicieusement : « Celui qui aime, court, vole; il est libre, et rien ne l'arrête; il donne tout pour posséder tout... l'amour fait entreprendre de grandes choses². » Aussi, est-ce l'amour désintéressé qui, s'emparant des crises sociales considérées comme des maladies désespérées, les a toujours converties en triomphes!

Dans le débat solennel qui s'est engagé entre les ouvriers et les patrons, on demande, on recherche, qui doit être l'arbitre de leurs querelles. Est-ce eux-mêmes? Est-ce l'État?

Oui, sans doute, il y a là un point très délicat à éclaircir, et la sagesse du Pontife à qui le ciel a départi l'infailibilité pour le bonheur des sociétés qui le consultent, dénouera la difficulté. Mais, même après la difficulté dénouée, le véritable arbitre, le pacificateur qui éloigne les différends, ô peuples, écoutez-le bien, c'est le désintéressement, c'est l'amour!

Il se renouvelle, à cette heure, entre le capital et le travail, entre les ouvriers et les patrons, la scène fameuse qui se passa autrefois entre le roi Roboam et les travailleurs d'Israël :

Pour satisfaire sa somptuosité et sa folle prodigalité envers ses femmes, Salomon, malgré ses immenses revenus, avait dû imposer à ses peuples des charges très pesantes. A sa mort, Roboam lui ayant succédé, tout le peuple d'Israël vint le trouver et lui dit : « Votre père

¹ I Cor., XIII, 5.

² *L'Imitation de Jésus-Christ*, liv. III, chap. v.

avait imposé sur nous un joug très dur; maintenant diminuez donc quelque chose de l'extrême dureté du gouvernement de votre père, et de ce joug très pesant qu'il avait imposé sur nous, et nous vous servirons. »

Roboam leur répondit : « Allez-vous-en, et dans trois jours revenez me trouver. »

Le peuple s'étant retiré, le roi Roboam tint conseil avec les vieillards qui étaient auprès de Salomon son père, lorsqu'il vivait encore, et il leur dit : « Quelle réponse me conseillez-vous de faire à ce peuple? »

Ils lui répondirent : *Si vous prêtez l'oreille maintenant à ce peuple, et que vous accédiez à leur demande, en leur parlant avec douceur, ils s'attacheront pour toujours à votre service.*

Mais Roboam, n'approuvant point le conseil que les vieillards avaient donné, voulut consulter les jeunes gens qui avaient été nourris avec lui, et qui étaient toujours près de sa personne.

Ils lui répondirent : « Voici la réponse que vous ferez à ce peuple qui vous est venu dire : Votre père a rendu notre joug très pesant, nous vous prions de nous soulager; et vous lui parlerez en ces termes : *Le plus petit de mes doigts est plus gros que n'était le dos de mon père. Mon père, à ce que vous dites, a imposé sur vous un joug pesant : et moi, je le rendrai encore plus pesant; mon père vous a battus avec des verges : et moi je vous châtierai avec des épines de scorpion.* »

Tout le peuple vint donc trouver Roboam le troisième jour. Et le roi répondit durement au peuple; et abandonnant le conseil que les vieillards lui avaient donné, il parla comme lui avaient conseillé les jeunes gens.

C'est pourquoi, le peuple, voyant que le roi n'avait pas voulu l'écouter, se mit à dire : *Qu'avons-nous de commun avec David ? quel héritage avons-nous à espérer du fils d'Isaï ?... Israël, retire-toi dans tes tentes ; et toi, David, pourvois maintenant à ta maison !*

Israël se retira dans ses tentes¹. Le schisme commença, avec des maux incalculables pour le peuple de Dieu. Heureux eût été Roboam, et avec lui le peuple, s'il avait suivi le conseil des vieillards !

.
 Vous les écouterez, vous, capitalistes et patrons, au milieu du peuple chrétien ; vous écouterez les vieillards, ils se nomment : Léon XIII, Langénieux, Manning, Mermillod, Harmel, de Mun, Ludovic de Bessé !

Patrons et capitalistes, à vous d'éviter le malheur qui pesa à tout jamais sur l'ancien peuple de Dieu ;

Pas de schisme entre le capital et le travail, entre les patrons et les travailleurs !

Vous avez la charité ou l'amour : avec elle attaquez l'égoïsme².

Avec elle, faites reculer le schisme qui menace de partager l'Europe en deux camps : les travailleurs et les patrons. Par des combinaisons de justice et d'amour, empêchez, à tout prix, le retour de l'antique et fatal

¹ III^e Livre des Rois, chap. xii.

² « Alors la sève de l'Évangile circulera dans une législation qui limitera les heures du travail, ne traitant plus l'ouvrier comme *une marchandise*, mais comme une créature de Dieu, libre et responsable ; proscrivant le labeur les jours de fête ; restreignant celui des femmes et des enfants ; réglant selon l'équité une caisse de secours pour les vieillards et les blessés, ces invalides par l'âge et l'infirmité. » Cardinal MERMILLOD.

cri : *Israël, retire-toi dans tes tentes; et toi, David, pourvois maintenant à ta maison!*

Pas de camps! c'est la haine qui forme les camps;

Mais un bercail! c'est l'amour qui le dessine;

Et l'amour, si vous êtes désintéressés, le dessinera, immense et plein d'allégresse, autour des usines et des ateliers!

En même temps que la douceur et le désintéressement, un troisième moyen décisif, employé par l'amour, achèvera de faire tomber l'exaspération : c'est *le don de soi* dans un concours où le peuple sera juge. Quel est ce don de soi, et quel est ce concours?

Dans le chapitre précédent, j'ai parlé des laïques, qu'on oppose bien à tort à l'Église de Jésus-Christ, puisqu'ils en forment la majeure partie, et la plus intéressante. On a donc transformé en machine de guerre la *laïcisation*.

Or, en vertu de cette laïcisation, deux bienfaisances se trouvent en présence :

La bienfaisance laïque et la bienfaisance ouvertement chrétienne ou la charité.

Qui des deux l'emportera? Je vais le dire, sans parti pris :

Celle-là l'emportera, qui saura le mieux prodiguer, non pas précisément le don de l'argent et de l'or, ni même le don des remèdes, ni même le don des vastes salles, ni même le don des chauds vêtements, mais le don de soi : le don de soi qui fait que la personne, la personnalité avec son cœur, avec ses soins, passe en quelque sorte dans la personne infirme, pour partager

et diminuer ses douleurs. Celle des deux qui saura bander une plaie avec plus de délicatesse et de ménagement, qui saura le mieux sourire à un indigent timide; celle qui ne comptera pas les nuits passées au chevet d'un moribond : voilà celle à qui la misère dira : Deviens ma mère, deviens ma sœur; oh ! ne me quitte pas !

Quel beau champ clos que celui qui s'est ouvert ! les plus brillants tournois du moyen âge ne valaient pas celui-là.

Il ne faut nullement mettre en doute que la bienfaisance laïque ne s'acquitte assez vaillamment de son devoir, puisqu'elle est née dans l'Église et qu'en bien des endroits elle demeure secrètement chrétienne. Mais, quant à lutter avantageusement contre la bienfaisance ouvertement chrétienne ou la charité, qu'elle n'y songe pas : la charité native a sur elle la bénédiction du ciel, et la rivale présente la flétrissure de l'apostasie !

Qu'elle n'y songe pas : un trait, entre mille autres semblables, le lui fera comprendre.

Naguère, un fléau mortel se répandait dans une contrée, la petite vérole noire. Vingt religieuses étaient de service à l'hôpital; elles sont toutes atteintes, et succombent. Vingt autres les remplacent, et peu de jours après, on venait annoncer avec stupeur à la maison-mère qu'il en fallait d'autres, la deuxième phalange ayant été moissonnée. Alors une religieuse vient s'agenouiller auprès de sa supérieure, et lui dit avec simplicité : *Ma mère, permettes-moi d'aller mourir.* Demander la permission d'aller mourir ! jamais la terre n'avait entendu demander de permission semblable.

Eh bien, on peut sans encourir le reproche d'être téméraire, prédire ce qui suit :

Si (à Dieu ne plaise!) les horreurs d'une guerre doivent reparaitre, on verra circuler sans peur, sur les champs de bataille, nos frères infirmiers et nos sœurs de charité;

Si une épidémie dangereuse se met à sévir, il y aura des anges de dévouement et d'obéissance qui parleront encore ainsi à leurs supérieures : *Ma mère, permettez-moi d'aller mourir.*

Et alors ce sera dans nos bras à nous, dans les bras de la charité, que la misère, tendrement enlacée, laissera tomber son exaspération.

Courage donc dans le don de vous-mêmes, courage, ô catholiques!

IV

La charité, partie en guerre d'amour, rencontre un troisième adversaire, qui est l'apostasie.

Adversaire nouveau et terrible!

L'apôtre à qui les Nations doivent tant, saint Paul, a pleuré en écrivant une de ses épîtres, celle aux Philippiens. « Je vous en parle, en pleurant, écrit-il, il y en a plusieurs qui se sont retournés contre la croix du Christ¹ », qui le haïssent après l'avoir aimé!

Qu'est-ce donc que l'apostasie, dont nous avons présenté, au cours de cet ouvrage, tous les sombres côtés, réservant pour la fin son côté le plus triste?

¹ Ép. aux Phil., III, 18.

C'est la cessation d'aimer.

« Le malheureux ! *il n'aime plus !* » s'écria un jour sainte Thérèse, pour définir Satan.

C'est le dernier mot sur l'apostasie : elle n'aime plus !

Ah ! si les larmes de saint Paul pouvaient se mêler au tracé de ma plume pour dire à tant de pauvres enfants de la France, de l'Italie, et des autres Nations de l'Europe, engagés dans cette sombre entreprise : « Eh quoi ! vous avez aimé Jésus-Christ, et vous ne l'aimez plus ! Vous avez enseigné son amour à tous les peuples de la terre, et vous vous repentez maintenant de votre apostolat ! Quoi ! vous vous êtes fatigués glorieusement à son service, et vous vous fatiguez à faire disparaître sa croix, ses églises, ses écoles, tous les vestiges de ses bienfaits à lui, et de vos mérites à vous. Vous voulez que les générations futures ne sachent plus que vous avez été les Nations bien-aimées de Jésus-Christ. Oh ! par pitié, arrêtez-vous ! »

Or, contre cet adversaire nouveau et dur, la charité s'avance également, brûlante d'être victorieuse. Le sera-t-elle ? Oui vraiment.

Ce n'est plus un mystère, l'apostasie n'est pas seule. Elle a fait appel à un auxiliaire de haine, à un peuple qui, lui, n'a jamais aimé Jésus-Christ : appel au peuple juif ! Mais il advient que l'auxiliaire de haine est, à son insu, le prophète de la victoire de la charité ; voici comment il a préparé cette victoire à venir :

Dans sa cruauté contre le Christ, la Judée avait exigé de Pilate, pour lui, le supplice de la croix ; et, afin de rendre le supplice plus douloureux, elle avait substitué aux cordes qui liaient les criminels en croix, des clous :

le Juste avait été cloué. Alors se manifesta ce prodige de la Toute-Puissance qui prouve bien que le Christ était Dieu : ces clous, instruments de douleur, furent transformés en instruments de tendresse, attendu que, par eux, la divine charité était à tout jamais immobilisée ; elle devenait fixe, immuable. Les juifs devenaient les ouvriers de l'amour en voulant être ceux de la douleur. Apercevez-vous, sanglants ouvriers, ces deux grands bras étendus, et entendez-vous ce cri, consigné par avance dans les Écritures : *J'ai étendu mes bras tout le long du jour vers un peuple qui ne veut pas de moi*¹... Tout le long du jour ! aujourd'hui, demain, après-demain, jusqu'à la fin des temps, ces deux bras ne peuvent plus, ne veulent plus s'abaisser ; ils sont cloués ! *Tout le long du jour*, tout le long des siècles ! Spacieuse et fixe, la charité est devenue, dans cette attitude, le refuge de toutes les douleurs, de toutes les désespérances, de tous les repentirs, tout le long du jour, tout le long des siècles. Oh ! merci, mon Dieu, d'avoir changé notre crime en expression de miséricorde !

Cela expliqué, voici comment les témoins du Golgotha s'avancent aujourd'hui en prophètes de la victoire de la charité :

L'apostasie, la sombre apostasie, leur a donc dit : « Vous êtes passés maîtres dans l'art de vous débarrasser du Christ ; aidez-moi à m'en débarrasser à mon tour : il m'est insupportable !... » Et le pacte a été conclu.

De la sorte, une immense et suprême bataille s'est engagée :

¹ ISAÏE, I.XV, 2.

D'une part, deux races de haine liguées ensemble, la race de la haine ancienne et la race de la haine nouvelle, ceux qui n'ont pas aimé et ceux qui ne veulent plus aimer, d'une part ;

Et d'autre part, les deux bras du Christ étendus dans la charité.

Qui aura la victoire, de ces deux bras ou de ces deux races ? La réponse est inscrite dans la Bible que portent les juifs :

L'armée d'Israël, après quarante années de marche au désert, était sur le point d'entrer dans la Terre promise, lorsque les Chananéens en armes vinrent lui barrer le passage.

Les Chananéens étaient des peuples de ténèbres, à mœurs infâmes ; Cham était leur père. Ils avaient pris position entre la ville de Gabaon et la vallée d'Aialon.

Josué commandait l'armée de Dieu.

La bataille s'engage, acharnée. Les Chananéens, bientôt, plient de toutes parts ; néanmoins, ils s'efforcent de tenir bon jusqu'à la fin du jour, attendant, pour se dérober au vainqueur, la venue de ces ténèbres qui leur étaient si familières.

Ce fut alors que Josué, pour avoir le temps de gagner une victoire immortelle, jeta cet ordre au firmament : *Soleil, n'avance pas sur Gabaon, ni toi, lune, sur la vallée d'Aialon !* Et le soleil devint fixe au milieu du ciel¹.

Cependant les Chananéens attendaient la venue de la nuit. Déconcertés, ils regardaient le soleil ; impatients,

¹ Livre de Josué, chap. x.

épouvantés, ils le regardaient encore; ils auraient voulu l'entraîner vers son coucher accoutumé, mais le soleil dardait sur eux des rayons implacables de fixité.

Je passe à votre époque, ô catholiques :

Quelque chose de semblable est en train de s'accomplir à cette heure. « Disparais de l'horizon! » crient, au visage insupportable du Christ, les deux races de haine ligüées ensemble; « disparais donc! Car c'est enfin, après dix-neuf cents ans, l'heure de ton coucher! disparais!... » Insensés! c'est impossible; votre attente et votre fureur seront vaines. N'avez-vous pas, vous-mêmes, arrêté une seconde fois le Soleil à midi du Vendredi Saint? Vos clous l'ont fixé au Golgotha : *tout le long du jour*, tout le long des siècles! Le Soleil de charité ne se couche plus!...

Mais alors qu'adviendra-t-il? Ceci, avec la grâce de Dieu :

« *Il est de toute nécessité que Dieu intervienne, a dit Léon XIII, et que, se souvenant de sa miséricorde, il jette un regard compatissant sur la société humaine.* » Il interviendra!

Alors beaucoup tomberont au pied de la Croix; l'Écriture l'annonce : *Ils regarderont vers moi qu'ils ont percé, et ils pleureront*¹. Les restes de l'ancien peuple de Dieu pleureront; les Nations égarées dans l'apostasie pleureront; la parabole de l'enfant prodigue aura trouvé son plus touchant commentaire, et le monde verra assurément une des plus belles phases de l'histoire des

¹ ZACHARIE, XII.

divines miséricordes. Car voici une consolante différence qui distingue la Loi nouvelle de la Loi ancienne : le soleil de Josué, en versant ses torrents de lumière, n'a éclairé que des scènes de fuite et de désespoir ; et le Soleil du Golgotha, en versant ses torrents d'amour, n'éclaire à travers les siècles que des retours et des conversions !

Dans cette conversion commune d'Israël et des Nations sera la véritable solution de la question sociale.

CHAPITRE X

L'ATTAQUE DE LA JUSTICE POUR PRÉPARER AU JUGEMENT DE DIEU

I. La prédication du jugement général a été une courageuse attaque de Pierre et des Apôtres contre le paganisme et le judaïsme : les hommes de Dieu et les opprimés rendront service en la reprenant contre l'apostasie. — II. En effet, les mauvais sont généralement déconcertés par l'annonce du jugement général. — III. De plus, les pécheurs sont ramenés, et les bons sont réconfortés, par ce rappel du grand jour. Effet produit par les populaires et saisissantes images qui le dépeignent. — IV. Aussi, pour mieux accomplir leurs projets sinistres, les hommes de mal cherchent-ils à rayer cette croyance de l'esprit des populations. Ce sera, vraisemblablement, la grande erreur des derniers temps. Preuves. — V. Autre motif prépondérant pour attaquer le mal par cette annonce : Jésus-Christ est expulsé. Or, rappeler son tribunal de Souverain Juge, c'est le venger déjà de ses expulseurs. — VI. Des tombeaux doivent s'ouvrir pour appuyer et augmenter les hérauts de cette grande annonce : quels tombeaux, quels hérauts? — VII. Le dernier chapitre de l'histoire du monde dans la vallée de Josaphat.

I

A Pierre et aux Apôtres, il avait été commandé d'arracher et de planter, de détruire et d'édifier, de poursuivre sans relâche l'usurpateur qui est Satan, et de faire rentrer sous l'obéissance du Roi légitime tout

l'univers qui l'avait oublié. Pierre et, à sa suite, les Apôtres adoptent donc hardiment la marche en avant contre le Judaïsme ingrat et contre le Paganisme idolâtre. Et quel est le moyen d'attaque auquel l'Esprit de Dieu les pousse à recourir? la prédication d'un jugement général. *Dieu nous a commandé de prêcher*, s'écrie Pierre en pleine Judée, *et d'attester devant le peuple que c'est son Christ qui a été établi le juge des vivants et des morts*¹. Sainte audace du chef des Apôtres, au lendemain de la Passion! il annonce des assises générales où le condamné de Jérusalem sera juge : c'est l'idée magnifique et terrifiante avec laquelle il tiendra tête aux ennemis de son Maître. Paul attaque de front, avec la même idée et avec une semblable énergie, l'idolâtrie régnante. Un jour, il est amené en présence du gouverneur romain Félix, pour se justifier d'être, par sa parole, *une peste publique*². Paul, dit le livre des Actes, entretient avec force le gouverneur *de la justice, de la chasteté et du jugement à venir*; Félix, effrayé, lui dit : *C'est assez pour cette heure, retirez-vous*³. Et ainsi des autres apôtres; l'un d'eux, annonçant le retour de Jésus-Christ comme prochain, s'écrie : *Voici le juge, il est à la porte*⁴!

L'annonce du jugement général a donc été une vigoureuse marche en avant des apôtres contre le Judaïsme et le Paganisme : par cette annonce, la Justice incréée et vivante faisait déjà une trouée dans leurs ténèbres!

¹ Livre des Actes, x, 42.

² Ibid., xxiv, 5.

³ Ibid., xxiv, 25.

⁴ Épître de SAINT JACQUES, v, 9.

Devant la coalition des ténèbres actuelles, la même trouée n'est-elle pas à refaire? La justice doit aider la vérité et l'amour dans leurs brillantes campagnes militaires, et c'est par cette annonce du jugement de Dieu qu'elle manifestera sa coopération, nette, irréprochable, décisive.

Hommes de Dieu, criez sur les toits que le jugement dernier approche!

II

Mais pourquoi ce recours au jugement général? Pour plusieurs raisons :

D'abord, parce que les mauvais redoutent l'annonce et l'*étalage de leur défaite*. Or, le jugement dernier sera l'exposition éclatante des perfidies et des oppressions du mal, et la revanche des opprimés. Déjà, pour n'importe qui, la pensée du jugement dernier est terrifiante. Afin de s'exciter à commettre le crime, on cherche à s'étourdir, à oublier cette séance redoutable où il faudra, bon gré mal gré, apporter tous ses actes en évidence; à oublier ce rendez-vous de tous les yeux et de tous les regards. Aussi, quelle est la tactique de la malice contemporaine? Mettant à profit ce penchant coupable à s'étourdir, elle s'applique, par des moyens pleins d'astuce, à faire oublier les grandes vérités, pour mieux réussir à entraîner les âmes et les populations dans l'erreur et dans le désordre.

Voilà pourquoi il faut reprendre l'avantage en ayant

recours aux grandes vérités, particulièrement à celle du jugement général. La sainte Écriture autorise cette courageuse conduite par le chapitre cinquième du Livre de la Sagesse dont le titre est : *Différence entre le sort des hommes pieux et celui des impies lors du jugement du monde*; saisissantes en sont les images et les expressions :

Alors les justes s'élèveront avec une grande hardiesse contre ceux qui les auront accablés d'affliction, et qui leur auront ravi le fruit de leurs travaux.

Les méchants, à cette vue, seront saisis de trouble et d'une horrible frayeur; ils seront surpris d'étonnement en voyant tout d'un coup, contre leur attente, les justes sauvés de leurs mains.

Ils diront en eux-mêmes, dans le serrement de leur cœur : Ce sont ceux-là qui ont été autrefois l'objet de nos railleries, et que nous donnions pour exemple de personnes dignes de toutes sortes d'opprobres.

Insensés que nous étions ! leur vie nous paraissait une folie, et leur mort, honteuse ;

Cependant les voilà élevés au rang des enfants de Dieu, et leur partage est avec les saints.

Nous nous sommes donc égarés de la voie de la vérité; la lumière de la justice n'a point lui pour nous, et le soleil de l'intelligence ne s'est point levé sur nous.

Nous nous sommes lassés dans la voie de l'iniquité et de la perdition; nous avons marché dans des chemins âpres, et nous avons ignoré la voie du Seigneur.

De quoi nous a servi notre orgueil? Qu'avons-nous retiré de la vaine ostentation de nos richesses?

Toutes choses sont passées comme l'ombre, ou comme un courrier qui se hâte;

Ou comme un vaisseau qui fend les flots agités, dont on ne trouve point de trace après qu'il est passé, et qui n'imprime sur les flots nulle marque de sa route;

Ou comme un oiseau qui vole au travers de l'air, sans qu'on puisse remarquer par où il passe : on n'entend que le bruit de ses ailes qui frappent l'air, et qui le divisent avec effort; et après qu'en les remuant il a achevé son vol, on ne trouve plus aucune trace de son passage;

Ou comme une flèche qui est lancée vers son but; l'air qu'elle divise se rejoint aussitôt, sans qu'on reconnaisse par où elle est passée.

Ainsi nous ne sommes pas plus tôt nés que nous avons cessé d'être. Nous n'avons pu montrer en nous aucune trace de vertu, et nous avons été consumés par notre malice.

Voilà ce que les pécheurs diront...

Alors le Seigneur armera ses créatures pour se venger de ses ennemis; il aiguïsera sa colère inflexible comme une lance, et tout l'univers combattra avec lui contre les insensés¹.

Ce chapitre doit inspirer le courage des hommes de Dieu et des opprimés. On domine n'importe quelle arrogance avec cette idée formidable : nous compa-

¹ Livre de la Sagesse, chap. v.

raitrons tous devant un juste Juge, il y a un jugement général. Les fronts les plus impudiques comme les plus altiers se courbent devant ce rappel à l'ordre : à l'ordre universel ! Autrefois, quand les peuples souffraient trop, la conscience révoltée et fière disait au tyran : Je vous cite et vous attends au tribunal de Dieu ! Cette pensée n'a rien perdu de sa force. Malgré ses ricanements effrontés, l'impiété se troublerait si on lui disait avec fermeté des paroles comme celles-ci : « Au jugement dernier, la mère qui t'a enfanté aura horreur de toi... » — « Au jugement dernier, ces petits enfants dont tu cherches à tuer l'âme se lèveront tous ensemble contre toi : il vaudra mieux alors pour toi avoir une meule au cou et être précipité dans les flots du plus noir abîme que d'avoir à supporter leurs reproches et leur vengeance. »

Donc, avec cette lumineuse et vibrante annonce, on déconcertera l'impiété.

III

Autre raison qui a encore plus de poids : par cette annonce, on *ramènera* dans les voies du salut les âmes *égarées*, et l'on *maintiendra* dans le droit chemin les âmes *chancelantes*.

Entraîner dans l'abîme les âmes — les emporter au ciel : c'est la grande bataille des siècles. Au profit de l'abîme, d'innombrables perfidies sont mises en œuvre ; des suggestions et des dissimulations de toutes sortes

séduisent, entraînent et font tomber les pauvres âmes en les trompant. En faveur du ciel, des cris sublimes d'amour et d'alarme sillonnent les espaces; ils avertissent les âmes, et les font se décider pour la patrie éternelle.

Or, de tous les avertissements, nul ne vaut celui du jugement général, alors qu'en présence des mondes et des siècles rassemblés et attentifs sera à jamais fixé le sort de chacun.

Les âmes sont frappées par des pensées comme celles-ci, véritables traits de feu :

Quand le ciel est gagné, tout est gagné; quand il est perdu, tout est perdu!...

Quel cri de joie, lorsque l'âme viendra s'unir à son corps glorifié, à ce corps qui ne sera plus pour elle un instrument de péché ni une cause de souffrances! « Elle se roulera dans le baume de l'amour, comme l'abeille se roule dans les fleurs... Voilà l'âme embaumée pour l'éternité¹!... »

Quels hurlements de honte et de douleur, quand les damnés seront contraints d'exposer à la face de l'univers leurs corps avec toutes ses laideurs! Ils invoqueront la chute des montagnes et des collines : *Tombez sur nous! Couvrez-nous²!* »

Ces cris de joie, ces hurlements, les auditoires les entendent déjà, et ils réfléchissent.

N'hésitez donc pas à les rappeler, à les annoncer, ô porteurs de la parole de Dieu. Saint Éphrem, prêchant sur ce sujet, disait à ses auditeurs : « Un coup de tonnerre vous épouvante aujourd'hui; comment pourrez-

¹ M. VIANNAY, cure d'Ars.

² SAINT LUC, XXIII, 30.

vous soutenir le son de cette trompette qui ressuscitera les morts? » Après avoir dit ces paroles, le saint se mit à fondre en larmes; tremblant, il ne voulait plus continuer. « Apprenez-nous, cria alors l'auditoire, les choses effrayantes qui arriveront ensuite. » — Et le serviteur de Dieu, après avoir exposé les choses effrayantes qu'on lui demandait et que la Religion enseigne, termina par cette apostrophe déchirante : « Alors les hommes seront séparés pour toujours les uns des autres, les époux de leurs épouses, les enfants de leurs parents, les amis de leurs amis... La séparation faite, les princes, les philosophes, les sages du monde crieront aux élus, avec larmes : « Adieu pour toujours, saints et serviteurs
 « de Dieu! Adieu, Vierge sainte, mère du Sauveur;
 « vous priâtes pour notre salut, mais nous ne voulûmes
 « pas nous sauver! Adieu, Croix vivifiante! adieu,
 « paradis de délices, royaume éternel, Jérusalem cé-
 « leste! Adieu, vous tous, nous ne nous reverrons plus;
 « nous voilà plongés dans un abîme de tourments qui
 « ne finiront jamais ¹. » Cette scène des adieux n'émeut-elle pas profondément? Quelle efficacité n'a-t-elle pas pour remuer et ramener les âmes?

Et la description de l'éternité, qui suit la sentence, n'a-t-elle pas toujours obtenu de consolants résultats, même auprès des auditoires les plus difficiles et des cœurs les plus endurcis? Le fameux balancier du Père Bridaine a glacé plus d'un plaisir coupable, et fait renoncer avec effroi à des minutes de volupté qu'on paye si cher! « Savez-vous ce que c'est que l'éternité?

¹ SAINT ÉPHEM, Sermons.

s'écriait l'éloquent missionnaire ; c'est un pendule dont le mouvement dit et redit sans cesse ces deux mots seulement, dans le silence des tombeaux : « *Toujours!* « *jamais!* — *Jamais! toujours!* toujours souffrir! « *jamais finir!* » Pendant ces effroyables révolutions, la voix d'un réprouvé demande : « *Quelle heure est-il?* » Et du fond des Enfers retentit cette réponse : *L'éternité!* Et le balancier continue son bruit monotone : toujours! jamais! toujours souffrir! jamais finir! »

Le Père Lejeune employait fréquemment, sur l'éternité, une comparaison qui, entendue une fois, ne s'oubliait plus : « Supposons, disait-il, que l'église où je parle soit pleine de grains de millet; c'est trop peu dire : supposons que toutes vos caves, vos greniers et vos granges en soient pleines; c'est trop peu dire : supposons que tout le vide qui s'étend entre le ciel et la terre soit rempli de grains de millet, et que Dieu dise à une âme damnée : « Je vous veux faire une grâce; « de cent mille ans en cent mille ans, un oiseau mangera « un de ces grains; et quand il aura tout consommé, je « vous retirerai de l'enfer. » A cette annonce, le damné tressaillerait, et l'espérance rentrant dans son cœur lui ferait supporter ses supplices. Mais non, il n'y a plus d'espérance : après des milliards et des milliards d'années, après que tous ces grains de millet auraient disparu, enlevés un à un tous les cent mille ans, l'éternité ne sera que commencée; toujours! jamais! toujours souffrir! jamais finir! »

C'est avec ces fortes images qui, encore, sont inférieures à la réalité (tant l'éternité malheureuse est épouvantable!) que les Éphrem, les Vincent Ferrier,

les Bridaine, les Lejeune, combattaient les vices de leur temps, subjuguèrent les pécheurs, et peuplèrent le ciel.

Porteurs de la parole de Dieu, plus que jamais, employez-les!

IV

Tous ces bons effets que nous venons de décrire sont tellement vrais, tellement prévus, que, pour empêcher leur production et mieux réussir dans le naufrage des âmes, l'impiété cruelle a adopté l'infernal projet de rayer de l'esprit des populations la croyance au jugement général.

Repousser, éloigner cette pensée comme importune, a toujours été une des habitudes du plaisir mondain : c'est dans son essence, dans sa légèreté et sa folie qui ne cherchent qu'à s'étourdir. *Couronnons-nous de roses, avant qu'elles se flétrissent*¹ ! plainte éternellement renaissante et alarmée de la jouissance mondaine ! On n'aime ni la pensée de la mort, ni celle de l'éternité, ni la théologie parce qu'elle en est pleine, ni l'Église parce qu'elle les prêche. Ces craintes et répulsions des grandes vérités ont été de tous les temps. Mais ce qui ne s'était pas encore vu, c'est l'acheminement à une négation sociale de l'éternité et du jugement.

La négation de l'Éternité par le temps, de la Toute-Puissance par la poussière, du Juge par les coupables :

¹ SAGESSE, II, 8.

voilà l'effrayante entreprise contemporaine, propagée de sang-froid, et accueillie avec frénésie. On dirait que les ténèbres, redoutant l'approche du grand jour de clôture où elles seront refoulées et enfermées à jamais dans l'abîme, s'en donnent à cœur joie avant leur éternel emprisonnement!

Les graves enseignements de l'Évangile laissent entrevoir que ce sera là, en effet, l'erreur des derniers temps. On niera le jugement, on niera le Juge. Le Christ, puis les Apôtres, n'ont-ils pas prédit que *le jour du Seigneur viendra comme un voleur pendant la nuit*, c'est-à-dire se présentera furtivement, sans qu'on l'attende? On n'attend pas un voleur. Actuellement encore, le jugement est attendu : que de bons chrétiens, que de communautés, que de diocèses vivent avec cette foi, avec cette préparation, Dieu en soit béni ! Mais cette terrible expression « comme un voleur », employée pour l'arrivée du jugement par le Christ lui-même, puis par saint Pierre et par saint Paul, donne à penser qu'à l'époque où il viendra on ne s'en occupera nullement, on ne songera même pas qu'il puisse avoir lieu : l'attente en aura été rayée de l'esprit des populations par l'apostasie.

Hélas ! la société ne s'achemine-t-elle pas vers cette lugubre période, par les théories, mises en pratique, d'athéisme gouvernemental et les encouragements prodigués aux libres penseurs? Le triomphe de ces théories néfastes et de ces encouragements perfides menace d'être tel, que saint Pierre, franchissant avec l'esprit de Dieu les successions de la durée, a pu dire, pour nous mettre en garde : « Sachez qu'aux derniers temps il viendra des

imposteurs qui diront : *Qu'est devenue la promesse de son avènement¹ ?* » Si l'on pèse bien ces graves paroles, on conviendra que la croyance au jugement pourra être tellement enterrée auprès de certaines populations, que d'effroyables fossoyeurs demanderont avec ironie : « Eh bien, il ne vient donc pas, ce Juge des vivants et des morts ? On lui a crié autrefois : *Descends de la croix*, et il n'est pas descendu ; nous lui crions maintenant : *Reviens pour nous juger*, puisque tu as annoncé que tu reviendrais. . et malgré notre défi, il ne revient pas ! »

Jusqu'aux signes de l'approche du jugement qui trouveront insensibles ces apostats endurcis ! L'Évangile, en effet, n'annonce-t-il pas qu'il y aura des signes avant-coureurs ? Oui, vraiment, il y en aura, et de formidables. La bouche de la Vérité éternelle les a, elle-même, précisés : *Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune, et dans les étoiles ; et sur la terre, toutes les nations seront dans l'épouvante et la consternation, voyant ce désordre de la nature, et entendant l'horrible mugissement des flots de la mer ; et les hommes sécheront de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver dans tout l'univers²*. Voilà cette prédiction des signes. Mais voici, en opposition, la perfide préparation de l'impiété :

L'impiété compte sur la science pour expliquer et atténuer l'effet de ces signes auprès des populations. La science, aujourd'hui, est éblouissante dans ses investigations et ses résultats ; les hommes ne voient plus

¹ II^e Épître de SAINT PIERRE, chap. III, 3-4.

² SAINT LUC, XXI, 25-26.

qu'elle; et il est à craindre qu'on ne l'emploie à expliquer les signes qui doivent précéder le jugement; on se tranquillisera, et l'on tranquillisera les autres, en démontrant la cause scientifique des fléaux et des bouleversements, sans se préoccuper aucunement de ce qu'ils annoncent. Les hommes doivent sécher de frayeur : mais quels hommes? *Les bons*, répond saint Thomas d'Aquin; car la foi leur fera comprendre l'imminence de la grande catastrophe; quant aux méchants, ils diront : *Nous voici en paix et en sûreté*, et tout à coup ils seront surpris¹. Il faut bien que cette gigantesque tromperie scientifique ne réussisse que trop à faire des dupes, pour que le Voyant des siècles, le Christ, ait ajouté : *Ce dernier jour enveloppera comme un filet tous ceux qui habitent sur la surface de la terre*². Quelle n'est pas la rapidité, et aussi la surprise, d'un coup de filet sur des oiseaux captifs? Ainsi en sera-t-il du jugement dernier.

Il suit de toutes ces explications qu'une terrible négation du jugement général se prépare : à nous donc, soldats du Christ, de prendre vigoureusement l'offensive contre cet horizon noir et d'être les clairs de l'éternité. C'est précisément à propos du jugement général que saint Paul a poussé ce cri d'alarme et de combat, du côté des chrétiens : *Quant à vous, vous n'êtes pas dans les ténèbres, en sorte que ce jour puisse vous surprendre comme un voleur; vous êtes tous des enfants de lumière et des enfants du jour*³. Par

¹ SAINT THOMAS, III^e p., q. LXXIII, art. 1, ad. 1.

² SAINT LUC, XXI, 35.

³ 1^{re} Ép. aux Thess., v, 4-5.

conséquent, à l'assaut des ténèbres, fils du jour! à l'assaut, pour les écarter et les empêcher d'envelopper, comme un filet, les pauvres âmes! Prédication superbe du jugement, affirmation catégorique du feu de l'enfer, emploi des figures et des comparaisons qui saisissent le peuple, voilà votre arc, voilà vos flèches! Ne pas craindre d'avertir, d'effrayer, de tonner; un seul écueil à éviter : annoncer la venue de l'Antéchrist et fixer une date pour le jugement dernier; l'Église le défend expressément¹. Mais, cet écueil évité, parlez librement, attaquez fortement les adversaires du jour du Seigneur, confondez-les et arrachez-leur les âmes. Vive Dieu! alors même que les ténèbres s'épaissiraient au point de cacher, comme par un rideau, l'éternité, nous fendrions et repousserions à droite et à gauche le rideau de ténèbres, pour qu'on aperçoive toujours les cieux où le Juge doit apparaître!

V

L'honneur à rendre au Juge est, en effet, un dernier motif prépondérant pour que nous attaquions vivement les hommes de mal.

Les juifs aveugles se sont moqués de la Croix du Christ dans son premier avènement; des chrétiens apostats se moquent de son Tribunal annoncé pour le

¹ Concile général de Latran, décret du 19 décembre 1516.

second avènement, et ils expulsent le Juge : aggravation !

On se sent tout glacé d'épouvante à la vue de cette scélérate entreprise ; mais l'honneur du souverain Juge des vivants et des morts commande que, passant de la glace au feu, nous combattions cette folie et préparions le monde aux solennelles assises et à la redoutable présidence qui l'attendent.

Malheureux ! devons-nous dire aux expulseurs, on sollicite un juge, on le supplie, on met tout en œuvre pour se le rendre favorable ; mais vous, agissant contre le bon sens, vous le congédiez, vous le chassez !

Il y avait déjà une malice effroyable à *braver les lois* de Dieu : c'était l'ancienne iniquité ; mais vous, inventant une iniquité moderne, vous faites *des lois contre Dieu !*

Malheureux ! vous arrachez sa croix des cimetières, et c'est Lui qui ouvrira vos tombeaux ; et vous retrouverez sa Croix face à face, elle seule subsistant du monde disparu, pour être la règle du jugement.

Vous êtes fous, mais nous préserverons le monde de votre trop dangereuse folie !

Et alors, porteurs de la parole de Dieu, exposez largement, grandement, ce que vous avez appris de l'Église et des Écritures sur le choix du souverain Juge.

Jésus-Christ juge des vivants et des morts : c'est le chef-d'œuvre du plan divin.

En effet, voici deux hypothèses :

L'une qui met à la tête du jugement universel, pour le redressement des torts de tous les âges, un Dieu (cela va sans dire), un être souverainement éclairé et juste,

mais qui a toujours été heureux et qui sort de sa félicité pour la déclaration des éternelles récompenses et des éternelles douleurs :

L'autre hypothèse, qui met également à la tête du jugement universel un Dieu, mais dont le bonheur n'aurait pas été l'unique vie, qui aurait connu aussi les larmes, les sanglots, l'injustice poignante, et qui n'aurait précisément acquis la présidence de ce grand triomphe du jugement et de la justice que parce que lui-même aurait combattu et souffert pour la justice !

De ces deux hypothèses, laquelle l'emporte ? La seconde évidemment, et de beaucoup. Or, la Révélation chrétienne nous apprend qu'elle est devenue une vérité de la Religion :

C'est LE CONDAMNÉ DE JÉRUSALEM qui jugera les vivants et les morts !

Et, en cela, il y a du *sublime redoutable* :

Du sublime d'abord, parce que le concept du triomphe de la justice est agrandi ; la justice n'éclatera plus seulement dans les hommes à juger, dans les générations humaines rassemblées au pied du tribunal, mais dans la personne du Juge lui-même. De toute la hauteur de sa félicité de Fils de Dieu, le Christ avait baissé sa tête jusqu'à boire, ployé en deux par la douleur, dans le torrent de la justice de Dieu gonflé par nos crimes, jusqu'à épuiser, de ses lèvres décolorées, le calice des humiliations et des souffrances ; c'est pourquoi il relève, au dernier jour, sa tête dans les nuées éclatantes, et ses lèvres vont prononcer la sentence universelle : c'est sublime !

Mais ce sublime est redoutable : parce que, devant l'innocent qui fut injustement jugé et condamné et qui

est devenu juge à son tour, l'injustice se sentira éperdue, et la volupté et l'orgueil seront sans voix.

Ce sublime redoutable, le Judaïsme antique l'avait entrevu. Le prophète d'Israël qui donne la main à saint Jean pour tracer avec lui les grandes lignes apocalyptiques de l'histoire du monde, Daniel, a eu cette vision sur les bords de l'Euphrate :

« La première année de Balthazar, roi de Babylone, moi Daniel, j'eus une vision pendant la nuit. Des trônes furent placés, et l'Ancien des jours s'assit. Son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête étaient comme la laine la plus blanche et la plus pure. Son trône était des flammes ardentes, et un fleuve de feu rapide sortait de devant sa face. Un million d'anges le servaient, et mille millions assistaient devant lui. *Le jugement se tint*, et les livres furent ouverts. Et je considérais attentivement ces choses, lorsque je vis comme *le Fils de l'homme* qui venait avec les nuées du ciel, et qui s'avança jusqu'à l'Ancien des jours. Et l'Ancien des jours lui donna *la puissance, l'honneur et le royaume*¹. »

O vision mystérieuse, apparue à Daniel au bord de l'Euphrate, tu as trouvé ton explication dans ces paroles solennelles prononcées au bord d'un autre fleuve, du Cédron (torrent des douleurs où le Christ *a bu*, et c'est pourquoi *il relèvera la tête*) :

*Le Père ne juge personne, mais il a donné au Fils le pouvoir de nous juger tous. Il lui a donné le pouvoir de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme*².

¹ DANIEL, VII.

² SAINT JEAN, V, 22-27.

*Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa majesté accompagné de tous les anges, alors il s'assiéra sur le trône de sa gloire; et toutes les nations seront assemblées devant lui*¹.

Elle reparaitra donc, visible et souveraine, cette chair innocente qui a été crucifiée à midi du Vendredi Saint, cette tête que tous les siècles et toutes les générations auront couronnée d'épines; elle reparaitra avec toutes ses plaies, mais qui brilleront d'un si vif éclat que les astres pâliront devant leur clarté : et ainsi le condamné de Jérusalem sera seul juge des vivants et des morts.

*Le voici qui vient sur les nuées*², disait déjà, en employant le présent, saint Jean, écrivant ses extases de Patmos. N'en doutons pas, sa venue est certaine, prochaine. O expulseurs, comment supporterez-vous son retour? Le voici!...

VI

Quand cette venue auguste sera sur le point de se faire, il y aura, avons-nous dit plus haut d'après l'Évangile, des signes dans le soleil, dans la lune, dans les étoiles, parce que, comme enseigne excellemment saint Thomas d'Aquin, *il appartient à la dignité de la puissance judiciaire d'avoir certaines marques qui la*

¹ SAINT MATHIEU, XXV, 31-32.

² Apocal, I, 6-7.

*précèdent, pour inspirer du respect et de la soumission*¹. Beaucoup de signes avertiront donc les hommes de l'arrivée de leur Juge.

Participez, ô porteurs de la parole de Dieu, à la glorieuse et suprême mission d'être *signes* qui sera donnée au soleil, à la lune, aux étoiles, en étant vous-mêmes des hérauts célestes, des crieurs infatigables de l'arrivée du Seigneur pour son jugement. Mais un signe étonnant, quoique prédit, vous aidera : des tombeaux doivent s'ouvrir, et des hérauts inattendus viendront aider votre courageuse prédication. Quels tombeaux s'ouvriront? quels messagers doivent en sortir?

Les morts de la maison d'Israël!

Résurrection spirituelle, signe avant-courcur de la résurrection générale des corps et du jugement dernier!

Il est marqué, en effet, dans les desseins de Dieu, et inscrit dans la Bible, que le peuple du commencement doit reparaître à la consommation, et que, contradicteur du Christ à son premier avènement, il réparera sa faute en étant le préparateur de son second avènement. Ne faites pas trop attention aux richesses fabuleuses et fallacieuses de ce peuple, ô fils des Nations, c'est un trompe-l'œil; mais faites attention à son rôle final qui se prépare. Présentement, le peuple juif secoue, comme un mort qui sort de son sépulcre, la poussière de cinquante siècles; il écarte son linceul, et reprenant en tous lieux des droits civils, il reparaît dans la société, et semble dire par le seul fait de sa réapparition : « Regardez-nous, nous sommes les morts de l'ancienne

¹ SAINT THOMAS, III^e p., q. LXXIII, art. 1.

Alliance ! » Le champ des ossements aperçu par Ézéchiël s'agite comme un champ d'épis traversé par le vent, et toute une armée de trépassés travaille à se dresser sur ses pieds.

Qu'est-ce qu'ils vous diront, lorsque convertis par le saint prophète Élie, général en réserve de ce peuple ressuscité, ils brûleront de son zèle; qu'est-ce qu'ils vous diront? Avant tout, ils reconnaîtront combien bon et miséricordieux est Jésus-Christ; ils proclameront qu'il est Dieu, et qu'ils sont inconsolables de l'aimer si tard!

Mais ils vous diront aussi que ce Jésus devient la *Pierre écrasante*, lorsqu'on a le malheur de le méconnaître comme *Pierre angulaire*¹; ils vous tiendront ce langage : « Ne vous exposez pas à être écrasés par sa majesté au dernier jour qui approche : on ne revient pas de ses coups. Vous savez ce que nous avons fait : nous l'avions méconnu et crucifié, et soudain la Pierre est tombée sur nous, mettant en poudre notre Temple et éparpillant au loin toutes nos tribus. Vingt siècles nous ont vus tenter l'impossible pour relever et rétablir notre nationalité : inutiles efforts, la Pierre nous tenait à terre!... Mais si nous avons été ainsi écrasés alors que le Christ était invisible, quel ne sera pas l'écrasement des mauvais, lorsqu'il se montrera à découvert au jour de l'éclat de sa puissance. Ne vous y exposez pas : il suffit que nous ayons connu le poids de sa majesté. »

Voilà ce qu'ils vous diront : écoutez-les alors, ô fils des Nations, ils seront des témoins sincères !

¹ SAINT MATHIEU, XXI, 42-44.

Et c'est là le rôle qui t'attend, ô peuple miraculeusement conservé contre la mort. N'achève pas les derniers jours de ta prodigieuse existence dans la recherche de l'or, poussière qui t'a si longtemps aveuglé! Mais, humble et volontairement pauvre, va par les chemins, clocheteur du monde qui va finir! — Des anciennes coutumes du moyen âge, subsistait encore, à la fin du xvii^e siècle, la fonction du clocheteur des trépassés : il précédait les cortèges funèbres, ayant à la main une sonnette qu'il agitait lentement. — Acceptez ce rôle, ô restes de l'ancien peuple de Dieu, à l'heure de votre transformation sous le coup de la grâce; et, clocheteurs des derniers jours du monde, annoncez aux humains, en tous lieux : « Préparez-vous, voici le Juge des vivants et des morts! »

VII

« C'EST LUI! » s'écrieront toutes les générations humaines rappelées de la poussière, et rassemblées dans la vallée de Josaphat; et à la vue de la nuée éclatante qui ramènera le Christ sur le mont des Oliviers tout genou fléchira.

Toutes les nations depuis le commencement des siècles seront prosternées.

Ce sera l'épilogue.

En tête du livre du monde, c'est du Christ qu'il avait été question : *Il est écrit de moi dans le rouleau du livre*¹; et à l'épilogue, il sera universellement re-

¹ Psaume xxxix, 8.

connu que le Christ était véritablement caché sous toutes les syllabes et dans tous les événements de ce grand livre du monde; qu'il y palpait comme le cœur dans le corps humain; et qu'il a été le nœud de l'histoire, et le roi des siècles!

« C'EST LUI! »

Plus éclatant que la nuée, pourtant si éclatante, qui doit le ramener, resplendira le plan divin du Père Tout-Puissant par rapport à son Christ. Il avait fait descendre le Verbe des sommets de son infinie grandeur, jusqu'à le laisser devenir le dernier des hommes; et à ce dernier des hommes, voici qu'il a fait ensuite parcourir la même route en sens contraire, jusqu'à l'asseoir à sa droite et à l'établir juge des vivants et des morts.

Quelle route!

Il y aura alors un immense et définitif chant d'amour :
« Le Christ est vainqueur! »

Et il y aura un immense et définitif cri de rage : « Tu as vaincu, Galiléen! »

La vallée de Josaphat signifie vallée du jugement : car Josaphat, en hébreu, veut dire *jugement de Dieu*. Le mont des Oliviers la domine. Et lorsque le Fils de l'homme aura apparu au sommet du mont des Oliviers comme sur un trône, dans cette vallée se tiendront les dernières assises du genre humain.

L'annonce en est formelle :

Je rassemblerai, dit le Seigneur dans le prophète Joël, toutes les nations dans la vallée de Josaphat, et j'entrerai en jugement avec elles dans cet endroit¹.

¹ JOËL, III, 2.

Qu'importe et que fait à la toute-puissance de Dieu, l'étroitesse de la vallée, à l'occasion de laquelle l'incrédulité cherche à se rassurer? Est-ce que l'univers n'aura pas été, avant qu'ait lieu le jugement général, purifié et transformé par le feu? *Le feu marchera devant sa face*¹, et l'embrasement du monde précédera la résurrection des corps et le jugement de Dieu². Est-ce que l'Éternel, fendant par le milieu le mont des Oliviers, ne peut pas dire à une moitié de la montagne : Retire-toi vers l'aquilon, et à l'autre moitié : Retire-toi vers le midi; et la vallée de Josaphat, se dilatant et s'élargissant sous le doigt de Dieu, ne deviendrait-elle pas assez vaste pour contenir toutes les générations de la terre? Aussi la grave théologie de saint Thomas d'Aquin, ne s'arrêtant pas à ces objections puériles, conclut de la sorte : *Comme le Christ est monté au ciel sur la montagne des Oliviers, il est probable que c'est dans ce lieu qu'il descendra, pour montrer que Celui qui descend est le même que Celui qui est monté*³.

¹ Psaume xcvi, 3.

² SAINT THOMAS, supplément à la Somme, quest. LXXIV, art. vii.

³ Ibid., quest. LXXXVIII, art. iv. — Saint Hilaire et Suarez soutiennent le même sentiment que saint Thomas d'Aquin. — Un savant explorateur de la Terre Sainte a écrit : « Je lis dans le prophète Zacharie : *Le Seigneur se tiendra debout sur la montagne des Oliviers, qui est en face de Jérusalem du côté de l'orient, et le mont des Oliviers sera fendu par le milieu, vers l'orient et vers l'occident, par une grande vallée abrupte, et la moitié de la montagne se retirera vers l'aquilon, et l'autre moitié vers le midi... et le Seigneur mon Dieu viendra, et tous ses saints avec lui* (Zach., xiv, 4, 5). N'est-ce pas là comme un complément de la prophétie de Joel, et n'est-elle pas faite pour la vallée de Josaphat, cette image grandiose de la puissance de l'Éternel, apparaissant au sommet du mont des Oliviers comme sur un trône, partageant en deux les montagnes, et ouvrant dans leurs vastes flancs séparés cette vallée immense qui se déroule au loin, et qui voit se presser dans son large sein les flots des générations ressuscitées? Si l'on cherche un

C'est donc cette vallée redoutable qui sera inondée de la majesté de Celui qui avait été *percé de plaies*; elle aura, sur un de ses bords, le Calvaire avec l'écho de cette parole : *J'ai étendu mes bras tout le long du jour*; et sur l'autre bord, le mont des Oliviers avec l'écho de cette autre parole : *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre*.

Alors s'opéreront la reconnaissance et la séparation définitives des enfants de lumière et des fils de ténèbres.

Les enfants de lumière apparaîtront avec leurs auréoles et dans l'éclat de toute leur beauté;

Les fils de ténèbres seront contraints d'être visibles avec l'horreur de leurs ignominies.

Des rangs de ces réprouvés sortira cette clameur : *Pourquoi nous as-tu créés?* et, la bonté de Dieu se découvrant à côté de sa justice, ils ajouteront, à cette vue : *C'est vrai, nous pouvions être heureux!*...

Et des rangs des justes, sortira ce cri éternel de reconnaissance : *En couronnant nos mérites, Seigneur, vous couronnez vos dons*¹!

O vallée de Josaphat, sois-moi favorable! ma main, en traçant ces dernières lignes, s'étend vers toi et te bénit au loin...

Sois-moi favorable, ô vallée redoutable, après tant de

théâtre pour le grand Jugement, en existera-t-il un plus solennel en face de tous ces lieux qui ont été témoins des opprobres et des souffrances de l'Homme-Dieu; la vallée de Josaphat cesse d'être étroite; elle se dilate et s'élargit sous le doigt de Dieu, et devient assez vaste pour contenir toutes les générations de la terre. »

¹ *Coronando merita, coronas dona tua* (Préface du jour de la Toussaint, missel romano-lyonnais).

fautes sur lesquelles le sang de Jésus-Christ a coulé! sois favorable à mon bon frère; à tous ceux que j'ai connus et aimés ici-bas; et à tous ceux aussi qui auront profité de ce livre!

Lorsqu'au jour du rassemblement en toi nous nous retrouverons, puissions-nous, phalange heureuse d'enfants de lumière, être dirigés par nos bons anges vers la droite de l'Homme-Dieu! Les uns, parmi nous, auront aimé et servi publiquement Jésus-Christ; les autres l'auront reconnu et servi, mais en demeurant cachés secrètement dans son Cœur : tous auront été l'objet de ses miséricordes.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LA RELIGION DE COMBAT. v

LIVRE PREMIER

LA SÉPARATION DES TÉNÈBRES ET DE LA LUMIÈRE AU SEIN DE LA SOCIÉTÉ MODERNE

CHAPITRE PREMIER

Le Pape illuminateur et la séparation de la lumière d'avec les ténèbres.

- I. Comme quoi le nom de *cité de lumière* convient à l'Église romaine, et le titre d'*illuminateurs*, à tous les Papes, p 3. — II. Irradiation exceptionnelle de ce titre sur Pie IX et sur Léon XIII. Dons célestes qui éclatent en l'un et en l'autre. L'*Épiphanie de la papauté* à l'occasion des Noces d'or de Léon XIII p 8. — III. Vicissitudes temporelles et politiques qui ont contribué à relever leur mission d'illuminateurs, p. 14. — IV. Quel était le plus grand mal de la société moderne depuis bien des années : la confusion, p. 20. — V. Elle cesse. Division des ténèbres et de la lumière sous le pontificat de ces deux papes. L'ordre dans les idées. La droite et la gauche en doctrine, achèvement au jugement dernier, p. 25. — VI. Agglomération plus épaisse des ténèbres depuis cette division ; nul frayeur à avoir : un procédé du Tout-Puissant, p. 29.

CHAPITRE II

Appel à un rassemblement général des enfants de lumière.

- I. La fameuse allégorie de Platon : *Les prisonniers de la caverne* ; elle servira à faire comprendre le bonheur des enfants de lumière, l'horreur des sociétés secrètes, et la captivité auprès des fausses religions, p. 32. — II. Comme quoi les catholiques sont vraiment les *enfants du jour*, en dehors de la caverne : splendeurs délicieuses dont ils sont environnés. Mais il y a des non catholiques qui sont destinés à devenir aussi enfants du jour : quels sont ceux-là, p. 39. — III. Adeptes des sociétés secrètes, leurs chaînes ; l'état de ces malheureux est le même que celui des prisonniers de la caverne, avec aggravation. Peinture de Dante jointe à celle de Platon, pour exprimer leur affreux sort, p. 47. — IV. Troisième catégorie d'hommes : les captifs des ombres dans la caverne, mais sans qu'ils soient enchaînés ; ils sont libres de sortir. Qui sont-ils ? Pauvres idolâtres ; pauvres israélites ; pauvres musulmans. Explication sur Abraham : il n'a été que l'ombre projetée en avant de *Celui qui devait venir*, p. 50. — V. L'humanité tendant à se diviser en deux camps immenses : pour le Christ, contre le Christ, que les fils de lumière se rassemblent, et que les captifs des ombres se joignent à eux, p. 55.

CHAPITRE III

Le passage possible pour n'importe qui des ténèbres à la lumière, et du trouble à la paix.

- I. Le péché produit les ténèbres, p. 59. — II. Nuit dans l'intelligence de l'homme au moment où il commet le mal, p. 60. — III. Glaces dans son cœur, p. 62. — IV. Honte et abîmes dans sa conscience, p. 63. — V. Horrible sang-froid et cynisme du pharisaïsme moderne devant ce douloureux état. Impuissance du judaïsme et du protestantisme pour en tirer : c'est l'impuissance d'Agar au désert, s'éloignant pour ne pas voir mourir Ismael, p. 67. — VI. L'Église catholique, seule, est la mère compatissante qui arrache aux ténèbres et ramène à la lumière et à la vie, p. 71.

LIVRE DEUXIÈME

LES ENFANTS DE LUMIÈRE

CHAPITRE PREMIER

Comment se développe l'enfant de lumière.

- I. Notre être lumineux ne nous est donné qu'à l'état de germe ou de commencement. La belle loi du développement dans la lumière, d'après

saint Paul, p. 79. — II. Développement dans la lumière par la foi : les clartés de la foi et la ferveur de la vie de la foi. Recommandation faite aux israélites : « Souvenez-vous de la montagne ardente ; » recommandation faite aux chrétiens : « Souvenez-vous de vos beaux jours de ferveur, » p. 81. — III. Développement par la pureté : elle est illuminative, pour tous les détails de notre être. Rosée de lumière qui, sous le christianisme, a fait jaillir les lis dans la nature humaine. La candeur des enfants est sacrée, p. 88. — IV. Développement par la charité : elle dissipe en nous les ombres survenues, les défaillances momentanées, et, de plus, elle rayonne doucement sur le prochain, p. 94. — V. Rejaillissement, au dehors et au loin, de tout ce bel état interne : le chrétien est l'homme digne par excellence, seul droit, au milieu des autres hommes courbés ou dégradés. p. 96.

CHAPITRE II

Maitres éclairés et guides sûrs.

- I. Le savant rationaliste et le savant incrédule ne méritent pas ces qualifications d'honneur : « Maitres éclairés, guides sûrs. » Triste et orgueilleux état de leur raison, ou la froide raison. Résultats de ténèbres : science incomplète et souvent dangereuse ; froid du cœur ; morale équivoque, p. 101. — II. Ceux à qui conviennent ces qualifications, dans la cité de lumière : l'évêque, le pasteur, le docteur, le savant chrétien. Magnifique épanouissement des sciences humaines, subordonnées, par eux, à la Vérité éternelle, p. 109. — III. L'heure présente est aux génies malfaisants : la fable des Harpies devenue une réalité, p. 116. — IV. Obligation pour les bienfaisants génies de ne rien céder en tout ce qui concerne l'enseignement, p. 118.

CHAPITRE III

Des apôtres chez nous.

- I. La flamme apostolique peut embraser n'importe quel cœur, p. 121. — II. Principe de cette flamme : la considération de la beauté et du prix des âmes ; le service de Jacob pour obtenir Rachel, surpassé sous la Loi d'amour. Ces deux abîmes de réflexion : une âme perdue, une âme sauvée, p. 122. — III. Divers cœurs apostoliques : celui du missionnaire ; celui de la jeune enfant qui veut convertir son aïeul ; celui de la Sœur de charité ; celui du Frère des écoles chrétiennes, p. 127. — IV. Un apostolat délaissé : on le signale aux cœurs apostoliques, p. 132.

CHAPITRE IV

Le Missionnaire au loin.

- I. Le Christ aurait pu établir, seul, le royaume de Dieu ; il a préféré, à une solitude de gloire, des compagnons de succès qui étendraient au loin ce

royaume, p. 135. — II. Les gouvernements étaient, autrefois, les premiers à ce devoir et à cet honneur : leur protectorat remplacé, aujourd'hui, par l'œuvre providentielle et populaire de la Propagation de la Foi, p. 138. — III. La vocation d'un missionnaire : comment elle se forme. Deux célèbres passages des Écritures se mêlent toujours à la composition de son enthousiasme, p. 140. — IV. Sa mission au loin : il personnifie d'une manière touchante, auprès d'une contrée, les prévenances du royaume de Dieu. Tableau de ces exquises prévenances, p. 144. — V. Le secours procuré au missionnaire : douce vision de la plaine de Travancor, p. 151.

CHAPITRE V

Les séraphins de la terre.

I. Aveuglement, et même effroi, chez les chrétiens relativement à ce rôle, le plus beau dans l'Église parce qu'il fait pendant à celui des Séraphins dans les cieux, p. 156. — II. Une étincelle d'amour qui, se détachant des Séraphins des cieux, prend la direction de la terre : elle se dirige vers l'innocence, et aussi vers le repentir, p. 158. — III. Ce qui constitue les séraphins de la terre : premièrement, la soif de Dieu ; le cantique du *cerf altéré* traduit en action, p. 161. — IV. Deuxièmement, la tendresse pour Dieu et pour Jésus : explication des blessures au cœur, p. 162. — V. Troisièmement, le sentiment de l'indignité : la confusion des séraphins de la terre, heureux contrepois à l'orgueil du monde, p. 165. — VI. Quatrièmement, l'amertume de l'exil et l'ardeur vers la patrie des cieux : mélancolie et fierté des *filles de Sion auprès des fleuves de Babylone* perpétuées par les vierges chrétiennes, p. 168. — VII. Cinquièmement, l'acceptation magnanime de la souffrance, comme moyen d'aimer Dieu : l'amour ne vaut qu'autant qu'il sait souffrir ; et comme moyen d'aider au salut des pécheurs : le vol des séraphins de la terre dans les abîmes de la perdition, dernier effort de l'amour, p. 172.

CHAPITRE VI

Une voie lactée dans l'Église de Dieu, comme au firmament.

I. *Sors de ta tente et considère le ciel!* Cette invitation de Dieu à Abraham est entendue des âmes méditatives. Magnificence du firmament, sa voie lactée, p. 178. — II. Les profondeurs de la voûte celeste, bandes d'étoiles presque imperceptibles et en quantités innombrables. Les profondeurs de la miséricorde dans l'Église : bandes d'enfants de lumière presque inaperçus. Signalement de quelques-unes. Les *enfants de la promesse* ou la superbe postérité promise à Abraham, réalisée, p. 182. — III. Pourquoi le Créateur a fait les étoiles de la voie lactée si imperceptibles et si multipliées : pour être une preuve étincelante des soins de sa Providence à l'égard des plus petits êtres. La petitesse employée également dans l'Église de Dieu, comme expression du véritable amour. Combien le Seigneur a pour agréables les riens où il y a de l'amour!

p. 188. — IV. Ce que signifient les voies lactées : elles ressemblent à des chemins dans l'azur qui mènent à un terme final ; destinée dernière de ces milliards d'étoiles. L'Église de Dieu en marche vers ce terme ; sublime cantique d'Isaïe sur cet acheminement : *caravanes de dromadaires* dans Jérusalem, *caravanes de peuples* dans l'Église, *caravanes d'élus* dans le ciel, symbolisées par les caravanes d'étoiles, p. 191. — V. Souhait rattache à cette étude sur les enfants de lumière, p. 198.

LIVRE TROISIÈME

LES FILS DE TÉNÈBRES NÉS DE L'APOSTASIE

CHAPITRE PREMIER

Comme quoi des différentes ténèbres celles du Vendredi Saint ont le plus de rapport avec la noirceur de l'apostasie contemporaine.

I. L'histoire a enregistré, à certaines époques, des invasions extraordinaires de ténèbres. Caractères particuliers aux ténèbres qui formèrent la neuvième plaie d'Égypte ; celles de notre époque n'ont de commun avec elles que l'endurcissement des cœurs, p. 203. — II. Les ténèbres du Vendredi Saint : *prodige* de leur apparition ; leur *universalité*, *gradation* dans leur noirceur ; leur *signification* terrible, p. 209. — III. Les ténèbres spirituelles qui proviennent de l'apostasie contemporaine rappellent, en les dépassant, celles du Vendredi Saint. Qu'est-ce donc que l'apostasie, p. 213. — IV. Caractère de *prodige* diabolique dans ces ténèbres de l'apostasie : c'est au point culminant de la civilisation et dans la splendeur des plus merveilleuses découvertes scientifiques qu'elles apparaissent, p. 215. — V. *Universelles*, elles envahissent et n'épargnent aucun endroit de la terre, p. 219. — VI. *Gradation* : elles ont été épaisses et horribles en 1789-1793 ; elles se sont, ensuite, éclaircies, afin qu'on pût apercevoir la beauté, la patience, la mansuétude de l'Église au milieu des souffrances ; mais que seront-elles, à la dernière heure de la Révolution, p. 221. — VII. Trait de comparaison le plus sinistre : l'aveuglement des juifs deicides fut plus étonnant et plus lugubre que les ténèbres de la nature survenant à midi, et l'aveuglement des chrétiens apostats est plus étonnant et plus lugubre que celui des juifs deicides, p. 226.

CHAPITRE II

La physionomie des fils de ténèbres, nés de l'apostasie.

I. Les fils de Satan à présent, et dans l'avenir : le monstre décrit par Job, p. 231. — II. Déchéance de leurs physionomies. Effacement, sur elles, de

la franchise chrétienne et française, et réapparition de la vieille hypocrisie pharisaïque, p. 238. — III. La débauche apostate, p. 242. — IV. Leur dureté envers le Christ : les maillets des bourreaux du Golgotha repris pour une exécrationnable besogne, p. 245. — V. Le crime de la *voie scélérate* dépassé, p. 247. — VI. Leur dureté envers les âmes : effroyables mesures pour qu'elles tombent dans la perdition, sans pouvoir en sortir ; l'huile de la malédiction injectée dans les veines des enfants, p. 250. — VII. Les jeunes vipères, p. 254. — VIII. La volupté cruelle d'enlever à Dieu les derniers soupirs des mourants, et de priver du ciel, p. 256.

CHAPITRE III

L'insolence du plan sectaire.

I. Comme quoi le terme d'*insolence* ne convient que trop justement à ce qui se perpète, p. 259. — II. Les peuples par grandes masses, se rangent contre Dieu. Insolence et tyrannie du *nombre*, p. 261. — III. Insolence du *but* proposé à leurs efforts : l'Humanité à mettre à la place de la Divinité, l'Homme à la place de Dieu. Signification de ce but dans la laïcisation et dans le fracas des apothéoses, p. 265. — IV. Insolence dans l'*exécution* : les plus belles patries chrétiennes chargées de la monstrueuse substitution ; la noble France, surnommée *le Carquois de Dieu*, retournée, comme une flèche, contre Dieu ; la noble Italie, qui doit aux papes la plupart de ses grandeurs, retournée contre la Papauté, p. 271. — V. Insolence dans le *mole d'exécution* : les lois, de saintes et justes qu'elles étaient, retournées contre Dieu et son Église. La savante persécution de Julien l'Apostat, reprise et perfectionnée, promet le succès, p. 276. — VI. Insolence des *auxiliaires* du plan sectaire : faveurs prodiguées au judaïsme par l'apostasie ; vie superbe et fastueuse des juifs, méprisés hier ; leur arrogance et leur haine contre le christianisme persécuté. Cependant un partage se prépare au sein de la synagogue : juifs avec l'apostasie, israélites avec l'Église catholique. Supplication adressée à ces derniers, p. 281. — VII. Insolence du *terme final* dissimulé : adoration de l'or, adoration de la courtisane, adoration du Pouvoir, et derrière toutes ces adorations, celle de Satan, p. 287.

CHAPITRE IV

Inutilité de l'assaut livré à l'œuvre de Dieu.

I. L'entreprise insensée des hommes de mal d'arracher de l'humanité les racines de l'œuvre de Dieu. Énergique comparaison biblique qui se moque d'eux : le tas de pierres d'où l'on arrache une mauvaise herbe, p. 295. — II. Quatre côtés par lesquels l'œuvre de Dieu est indéracinable et brave tout assaut. Le *firmament étoilé* ne peut être escaladé. Les feux d'un camp militaire qui luit là-haut, p. 298. — III. La *parole de Dieu* est entourée de ces remparts inexpugnables : les pages de la Bible, les levres

du prêtre, la garde austère du peuple juif, p. 301. — IV. La *Croix* est inabolissable d'une triple manière : par le Christ qu'elle porte, le texte des *bras du nageur*; par le bois qui la compose, tous les arbres des forêts prêts à lui fournir leur bois; par le chrétien qui la tient, geste de son corps qui forme la croix, p. 306. — V. L'*Eglise* est indestructible, à cause du mode d'architecture employé pour elle par le Galiléen. Parallele et contraste avec la Synagogue, dont le mode d'architecture a rendu possible la ruine irremédiable, p. 310. — VI. Conclusion : l'œuvre de Dieu a la configuration et la solidité de la pierre carrée, p. 314.

LIVRE QUATRIÈME

LES ENFANTS DE LUMIÈRE CONTRE LES FILS DE TÉNÈBRES

PREMIÈRE SECTION : LA DÉFENSE

CHAPITRE PREMIER

Avec la pierre angulaire.

I. Rôle de solidité et d'unification dévolu à la pierre de l'angle dans un édifice : le Christ, attrayante pierre angulaire, p. 319. — II. Ce qu'il en coûte de s'en être écarté : les terreurs du socialisme, le défilé des empires, p. 322. — III. Le rajeunissement, d'après saint Thomas d'Aquin, p. 327. — IV. Avenir plein de splendeur assuré à la pierre angulaire; celui des nations européennes, sans être assuré, est loin d'être désespéré, p. 329.

CHAPITRE II

Déclaration de délit à la croix. Appel à toutes les misères pour la défendre.

I. Déclaration de guerre faite à la croix, déclaration de fidélité, p. 335. — II. Le *Non possumus* des catholiques relativement à son abandon, p. 337. — III. Conséquences pratiques : partout où les crucifix sont enlevés, en ramener la vision par le signe de la croix vaillamment fait en public et par l'usage de la croix comme joyau, p. 340. — IV. Misères de toutes espèces, entourez et défendez le Golgotha qui vous a toutes soulagées, p. 342. — V. Serpents de feu et serpent d'airain : misères et miséricorde, p. 344.

CHAPITRE III

La citadelle autour de l'âme de nos enfants.

- I. Bien essentiel qui surpasse tous les autres biens : la qualité d'enfant de Dieu, p. 348. — II. Combien cette qualité reluit à l'âge de l'innocence : charme céleste dans nos enfants qui sont en même temps enfants de Dieu, p. 350. — III. Tous ces trésors menacés à l'heure présente : rage de l'impiété pour dégrader nos anges, un apologue oriental, p. 352. — IV. Moyens protecteurs et conservateurs en rapport avec les phases du développement de l'enfance. Dans le bas âge, c'est l'attrait de la Crèche ; son radieux et très instructif symbole : le propitiatoire d'or avec ses deux chérubins, p. 355. — V. Dans l'adolescence, c'est une école chrétienne ; le *Credo* de saint Pierre de Vérone, jeune enfant ; sollicitudes entrelacées des parents, sûrs verroux contre les dangers, p. 359. — VI. Dans la jeunesse, c'est l'ombre tutélaire de la croix ; garde sublime de trois mères associées à cette ombre tutélaire : Respha, la Vierge Marie, ma lectrice, p. 362.

CHAPITRE IV

La citadelle autour de la divine Eucharistie

- I. Deux magnifiques promesses de l'Ancien Testament concernant toutes les Nations de la terre dans leurs rapports avec la divine Eucharistie, p. 357. — II. Ces promesses réalisées : ravissement qu'on éprouve devant leur réalisation, p. 370. — III. Mais après avoir été si longtemps glorieuse au milieu des Nations, la divine Eucharistie est menacée par une portion égarée d'entre elles. Énumération de ces menaces. Limites qu'elles ne pourront jamais dépasser, p. 374. — IV. Vigilantes précautions et résolutions magnanimes que doit prendre la portion fidèle, pour former la citadelle autour de son céleste trésor. Les hommes forts de la sainte Table, p. 378. — V. Les glaneuses du Très Saint Sacrement, p. 380. — VI. Les prêtres de feu, p. 383.

CHAPITRE V

L'Église à aimer en mère et à traiter en reine.

- I. La physionomie de reine en notre sainte Mère l'Église. Sa douce royauté pastorale. Le moyen âge a été une grande époque parce qu'il a traité l'Église en reine, p. 387. — II. Désastre sans pareil cause par *le droit commun pour toutes les religions* : depuis lors, chez les Nations catholiques, l'Église n'est plus traitée en reine, mais en proscriée, p. 391. — III. Contraste pénible de l'Église humiliée et de la Synagogue comblée de faveurs, p. 393. — IV. Réparation du désastre dans les mœurs à défaut des lois : En ayant, pour l'Église, des hommages de fide-

lité et d'amour entrelacés à notre vie journalière, p. 395. — V. En traitant le Souverain Pontife en roi, p. 397. — VI. En contribuant à conserver à l'Église sa liberté de faire le bien. Belle perspective d'un triomphe universel de cette pacifique royauté pastorale, p. 399.

CHAPITRE VI

De l'influence des catholiques sur les gloires de leurs patries.

- I. Comme quoi les catholiques ne doivent pas supporter l'injure d'être considérés comme une *quantité négligeable* dans tout ce qu'il peut être glorieux pour la patrie, p. 403. — II. Ce qu'est la gloire; elle implique un écoulement de l'éclat infini de la Divinité. Le christianisme en a popularisé l'acquisition par l'usage plus répandu des couronnes. Les gloires des patries chrétiennes, les couronnes de la France, p. 405. — III. Rôle de médiation qui appartient aux femmes; médiatrices de gloire : de quelle manière. Côté de la mission de Jeanne d'Arc accessible aux femmes françaises, p. 413. — IV. Autre service national qu'elles doivent rendre : continuer la France par le cœur, p. 417. — V. Visée qui s'impose aux hommes de bien : ressaisir la prépondérance dans les affaires et les gloires de la patrie. Premier moyen de réussite : l'infiltration de l'esprit chrétien. Encouragement dans la manière dont le Christ demeure le maître de ses ennemis, p. 421. — VI. Second moyen : être prêts et unis pour une occasion propice. Le saut sur la locomotive et le parallélisme des rails, p. 427.

SECONDE SECTION : L'ATTAQUE

CHAPITRE VII

L'attaque catholique, sa nécessité, sa légitimité et sa nature à notre époque.

- I. Passage de la défense à l'attaque, p. 430. — II. Notion de l'attaque catholique : elle s'adresse uniquement au mal, et demande un courage soutenu par l'amour, p. 432. — III. L'attaque devenue nécessaire. Comparaison tirée des oiseaux de nuit aveuglés par une lumière subite, p. 435. — IV. Réponse aux objections suscitées par le découragement : « Les urnes, au lieu des armes » ; « Le salut viendra de l'excès du mal, » p. 438. — V. La grande voix de Léon XIII appelant au combat, p. 441. — VI. Quel est, dans le passé, le combat qui exprime le mieux celui que les catholiques doivent engager, et qui leur promet la victoire, p. 445.

CHAPITRE VIII

L'attaque de la vérité pour délivrer les laïques.

- I. Ordre donné par Léon XIII : *Arrachez à la Franc-Maçonnerie son masque*, p. 451. — Perfidie de langage employée par les hommes de mal : le terme si chrétien et si noble de *laïque* usurpé par eux pour masquer toutes leurs violences. Perfide et audacieuse démarcation qu'ils ont établie dans la société chrétienne : laïques, cléricaux, p. 452. — III. Attaque de la vérité : le terme de laïque doit être remplacé par celui d'*apostat* ; et la démarcation à établir doit être celle-ci : catholiques, apostats. Justesse de ce langage et de cette démarcation, p. 456. — IV. Réponse à l'objection des « inconvénients » qui peuvent en résulter, p. 459. — V. Succès assuré de cette offensive. Preuves, p. 461. — VI. Les laïques délivrés, p. 465.

CHAPITRE IX

L'attaque de l'amour pour résoudre la question sociale.

- I. L'amour parti en guerre contre les adversaires du salut social, p. 466. — II. Le premier adversaire est le *vice* ; ses débordements et son impudence dans nos temps. L'amour pénètre successivement dans tous ses retranchements, s'en empare, et fait régner la paix et l'honneur là où pesaient la tyrannie et le désespoir, p. 469. — III. Le deuxième adversaire du salut social est *la misère exaspérée*. Motifs anciens et motifs nouveaux d'exaspération chez les travailleurs et les indigents. L'amour est assuré d'en venir à bout : 1^o par la douceur : exemple de douceur et de courage donné par l'amour au milieu des spoliations iniques dont il est, lui-même, la victime ; 2^o par le désintéressement : l'amour fait appel aux hommes désintéressés qui, dans toutes les crises sociales, ont été les sauveurs ; grave débat entre les patrons et les travailleurs, éclairé par ce qui se passa autrefois entre le roi Roboam et les travailleurs d'Israël ; 3^o par le don de soi : champ clos du dévouement entre la charité chrétienne et la bienfaisance laïque ; la misère laissera tomber son exaspération entre les bras de la charité, p. 474. — IV. Le troisième adversaire du salut social est *l'apostasie*. Dernier mot qui la caractérise : elle n'aime plus. Lutte suprême que l'amour engagera contre elle en lui opposant sa fixité. Histoire douloureuse et sublime de cette fixité ; ses triomphes ; le soleil arrêté au firmament par Josué, et l'amour arrêté et fixé par les juifs dans un midi éternel et vainqueur, p. 485.

CHAPITRE X

L'attaque de la justice pour préparer au jugement de Dieu.

- I. La prédication du jugement général a été une courageuse attaque de Pierre et des Apôtres contre le paganisme et le judaïsme : les hommes

de Dieu et les opprimés rendront service en la reprenant contre l'apostasie, p. 491. — II. En effet, les mauvais sont généralement déconcertés par l'annonce du jugement général, p. 493. — III. De plus, les pecheurs sont ramenés, et les bons sont réconfortés, par ce rappel du grand jour. Effet produit par les populaires et saisissantes images qui le dépeignent, p. 496. — IV. Aussi pour mieux accomplir leurs projets sinistres, les hommes de mal cherchent-ils à rayer cette croyance de l'esprit des populations. Ce sera, vraisemblablement, la grande erreur des derniers temps. Preuves, p. 500. — V. Autre motif propondérant pour attaquer le mal par cette annonce : Jésus-Christ est expulsé. Or, rappeler son tribunal de Souverain Juge, c'est le venger déjà de ses expulseurs, p. 504. — VI. Des tombeaux doivent s'ouvrir pour appuyer et augmenter les héraults, de cette grande annonce : quels tombeaux, quels héraults? p. 508. — VII. Le dernier chapitre de l'histoire du monde dans la vallée de Josaphat, p. 511.

FIN DE LA TABLE